



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

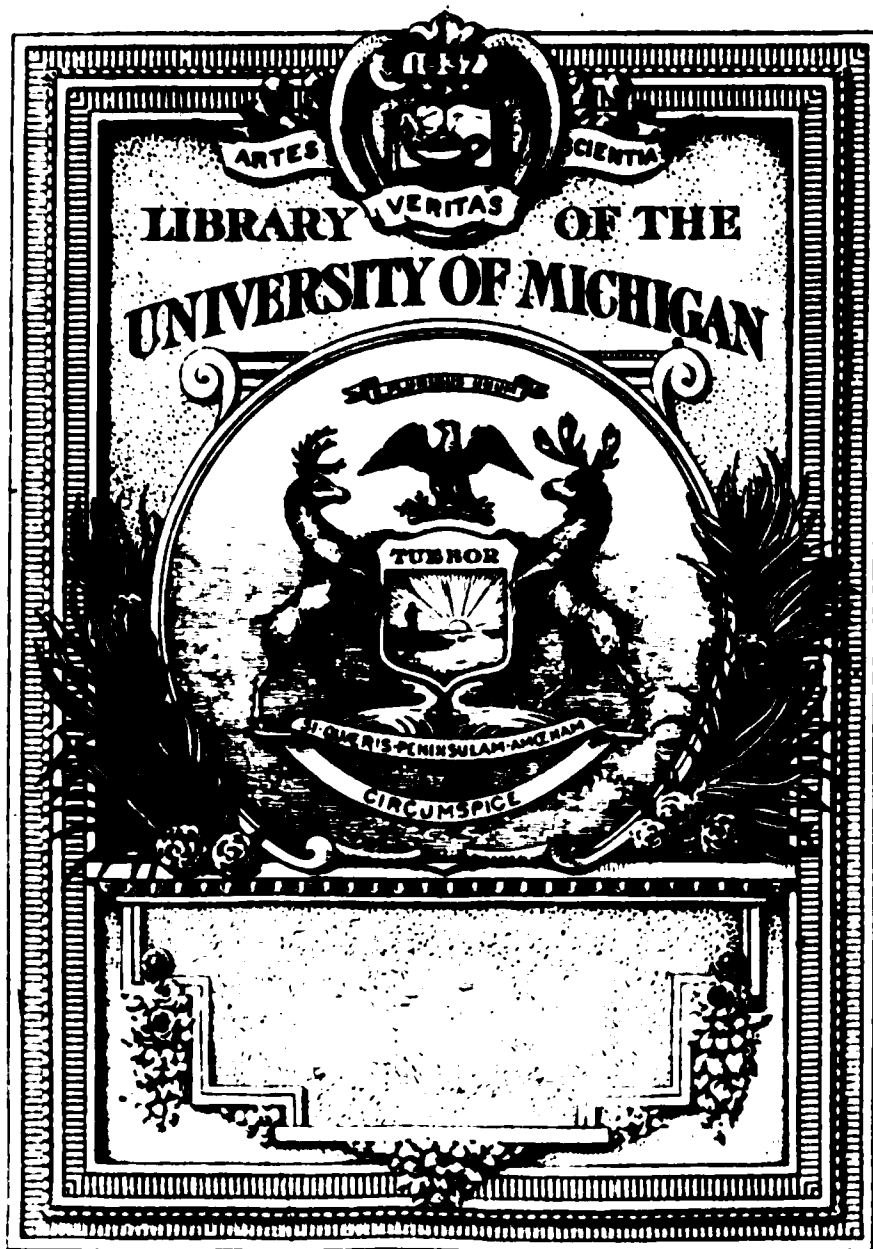
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







(Addison

---

L18

828

A 225f

t

1727



L E

**FREE - HOLDER,**

O U

**L'ANGLAIS**

*Jaloux de sa Liberté.*

**ESSAIS POLITIQUES**

*Traduction de l'Anglois.*

**A AMSTERDAM,  
Chez HERMAN UYTWERF.**

**M. D. CC XXVII.**

English  
Hidsonan  
6-3-25  
11863



A  
MYLADY COLLADON


Sous-Gouvernante

Des

JEUNES PRINCESSES

d'ANGLETERRE.

MADAME,

 Serai-je me flater, que la nobleſſe des ſentimens qui brillent dans le FREE-HOLDER Vous faſſe aprouver la réſolution que j'ai priſe, de Vous en offrir la Traduction? Pour excuſer, en quelque maniere, la hardieſſe que j'ai eue d'entreprendre une tâche, que je ſentois moi-même ſi fort au-deſſus de mes forces, je pourai apeler

11-15-27.EHW.

## E P I T R E.

à mon secours le langage d'autres Traducteurs ; & dire , comme eux , que j'y ai été engagé par les sollicitations de mes Amis. Mais , comment justifier la témérité de Vous offrir une si mauvaise Copie d'un si bon Original , à Vous sur-tout , **MADAME** , qui êtes si capable , d'en juger ? J'avoue , que je n'en puis alléguer d'autres raisons , que celles de la reconnoissance que je conserve de toutes les bontés , dont il Vous a plu autrefois de m'honorer , pendant mon séjour à *Londres*. C'est aussi à ce titre , **MADAME** , que j'ose espérer que , quelque imparfaite que puisse être ma Traduction , Vous voudrez bien la recevoir , & permettre qu'elle paroisse sous Vos Auspices. Tout autre que moi saisiroit l'occa-

## E P I T R E.

l'occasion, pour s'étendre sur toutes Vos Vertus: le champ est vaste & riche; mais, comme je veux éviter, autant qu'il me sera possible, de donner de nouvelles armes contre moi à nos Critiques alertes, j'ai résolu de m'écarter du chemin battu des Epitres Dédicatoires. Après tout, qu'apprendrois-je aux personnes de la Cour, où Vous remplissez si dignement, MADAME, une Place qui sembloit Vous appartenir; & le Choix qu'a su faire un grand Roi de Mylady COLLADON, pour lui confier l'éducation des JEUNES PRINCESSES d'*Angleterre* ne publie-t-il pas assez la superiorité de son mérite. Il ne me reste donc qu'à me renfermer dans les bornes du Devoir; & je me contenterai d'adresser au

\* 3

Seigneur


**E P I T R E.**

Seigneur les vœux les plus ardens ,  
pour la conservation de Vos jours.  
Veuille le Ciel prolonger le terme  
d'une vie si précieuse à tant d'Infor-  
tunés , que Vous soutenez par Vos  
Bienfaits ! Pour moi , M A D A M E , je  
m'estimerai trop heureux , si , en a-  
prenant à tous ceux qui liront cette  
Traduction , combien je suis sensible  
aux fréquentes marques que j'ai re-  
çues de Votre générosité , je puis m'-  
acquitter d'une partie des obligations  
que m'impose la reconnoissance. J'ai  
l'honneur d'être avec le plus res-  
pectueux attachement ,

M A D A M E ,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur  
D \* C \* \* \*

# P R E F A C E.

 **LE** FREE-HOLDER a trouvé, dès le moment de sa naissance, tant d'Admirateurs, parmi ceux qui entendent l'*Anglois*, que je me suis souvent étonné, que personne n'ait encore voulu prendre le soin de le faire passer chez nos Voisins, habillé à la *Françoise*. On a, sans doute, appréhendé, que le Sel Attique, dont la plupart de ces **ESSAIS** sont assaisonnés, ne fût pas du goût de nos *François*. J'avoue aussi que, par la même considération, j'ai souvent hésité à entreprendre de les traduire, & que je ne l'ai fait, qu'à la sollicitation de quelques-uns de mes Amis, qui m'ont mis au cœur l'ambition perilleuse, d'entrer dans la carrière de la Traduction. Je dis, l'*ambition perilleuse*, puisque nous voïons aujourd'hui, que la demangeaison de critiquer n'a besoin que d'un *oui dire*, bien ou mal fondé, pour attaquer, sans façon, ce que nous avons de plus parfait en ce gen-



## P R E F A C E.

re. Voici ce que dit l'Auteur de la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, en parlant du BABILLARD. \* *Cet Ouvrage, qui en Anglois porte le nom de Tatler, est du même caractère que le Spectateur, le Mentor &c. Ceux qui connoissent les beautés de la Langue Angloise assurent, que ces Ouvrages ont perdu beaucoup de leur force, dans les traductions Françoises qu'on en a faites; & la raison est facile à concevoir, &c.*

Je n'ai pas lu le MENTOR, mais j'ai lu la Traduction du SPECTATOR; je l'ai confrontée avec l'Original, souvent en compagnie de gens, qui entendent à fonds les deux Langues, & qui m'ont fait remarquer plus d'une fois, non seulement ce tour heureux à rendre certaines choses, qui, sans doute, donneroient de l'exercice à ceux qui censurent le plus cavalièrement, mais encore la fidélité de la Traduction. Car, tout le monde ne

CON-

\* Tom. IV. Part. II. Art. III. pag. 13.

## P R E F A C E.

conviendra pas, avec l'Auteur que je viens de citer, de ce qu'il dit immédiatement après: *Pour bien traduire les Ouvrages de cette espèce, il faut suppléer aux caractères particuliers à une Nation, par d'autres caractères qui conviennent à ceux pour qui l'on traduit.* Pour moi, je crois avec plusieurs autres personnes, que j'ai consultées sur ce précepte, qu'une pareille Traduction ne pourroit passer, tout au plus, que pour une espèce de Comparaison. C'est à peu près comme, si quelcun entreprenoit la Traduction d'un Ouvrage, où l'Auteur donnât le caractère d'un homme qui s'ingère à décider des choses qui ne sont pas de sa sphère, & où il nous en représentât le ridicule, sous le personnage d'un Peintre qui, voulant paroître homme de bon goût, se mêleroit de critiquer une Pièce de Musique, sans en avoir la moindre connoissance: si, dis-je, le Traducteur alloit s'aviser de substituer à ce caracte-

## P R E F A C E.

re celui d'un Négociant en Musique, qui n'ayant jamais eu de conversation, qu'avec les *Cantates*, les *Sonates*, & les *Operas*, pour trancher de l'homme d'importance, se donneroit les airs de juger d'un Ouvrage de *Littérature*, que diroient de cette maniere de traduire, ceux qui entendent les deux Langues? Quoique ces deux Personnages soient fort comparables, pour le ridicule, & qu'on puisse à juste titre leur donner à l'un & à l'autre ce petit avis, *Ne sutor ultra crepidam*, que je traduis ainsi, en faveur du dernier, *Savetier, ne te mêles que de ta savate*, malgré le parallèle de la *fatuité*, je ne crois pas, qu'on pût apeler cela traduire fidèlement; car enfin, le Peintre présomptueux de l'Auteur, n'est pas, quoiqu'on en puisse dire, le Marchand de Musique, sottement décisif, que donne en échange l'infidèle Traducteur. Il est vrai, qu'on ne nous acorde cette permission, qu'au cas qu'il se rencontre  
des

## P R E F A C E.

*des caractères particuliers à une Nation*; mais je ne sai, s'il ne vaudroit pas mieux, avoir recours à une Note, pour tâcher de les faire sentir à *ceux pour qui l'on traduit*: quoiqu'il en soit, il n'en est pas moins vrai, que c'est faire dire à un Auteur, toute autre chose que ce qu'il a dit. Au reste, il seroit à souhaiter pour les Traducteurs, qu'ils pussent, sans scrupule, se servir de la permission qu'on leur donne. Je sai par expérience, que cela leur épargneroit souvent bien de la peine; mais je suis trop sincère, pour le leur conseiller, & trop timide, pour oser m'en servir moi-même, jusqu'à ce que, pour nous faire la grace entière, il plaise à l'Auteur d'un avis si commode, de l'appuyer de quelque bonne autorité.

A l'égard de la Traduction du TATLER, je conviens, avec l'Auteur de la BIBLIOTHEQUE FRANÇOISE, que *pur & grandeur* ne riment point ensemble; mais je conjecture,

## P R E F A C E.

ture, que choqué de l'irrégularité de ces prétendues rimes, il n'a pas eu le courage d'achever la page; & je n'en puis douter, car, sans aller plus loin, ce qui suit fait voir clairement, que c'est un jeu du Traducteur, qui répond à celui de l'Original. Cependant on voit bientôt cet Auteur revenir à l'examen du BABILLARD; & il nous dit, sans malice, ce qu'il en pense, jusqu'à l'Article XXVIII. inclusivement. Son silence sur le reste peut passer pour une aprobation tacite, au moins nous fait-il croire, qu'il y aura trouvé de quoi le dédommager du petit chagrin que lui ont pu causer les fautes, contre les règles de la Poësie: & nous n'aurions pas été fâchés, par exemple, d'apprendre son sentiment, sur le caractère qui se trouve, dans le même Tome de cette Traduction, p. 382.

Mais, retournons à notre FREEHOLDER. Ces ESSAIS sont de Mr. ADDISSON, reconnu, dans le Monde



## P R E F A C E.

de favant, pour une des meilleures Plumes d'*Angleterre*. On trouve, dans la plupart de ces DISCOURS, beaucoup d'esprit & d'enjouement, mais sur-tout, une satire fine & délicate. Cependant, je ne puis dissimuler, que ce grand genie me paroît quelquefois un peu *vetilleux*, ou, pour mieux dire, trop sensible à des bagatelles; & je souffre pour lui, quand je vois \* la peine qu'il a à digérer le *Pudding*. L'Auteur entreprit ces ESSAIS, comme il le dit, *dans la crise même de la Rebellion de 1715*. L'Ouvrage est composé de cinquante cinq DISCOURS; & il s'en distribuoit deux toutes les semaines, l'un le *Lundi*, & l'autre le *Vendredi*. Le premier est du *Vendredi 23. Décembre* de la même Année, & le dernier parut le *Vendredi 29. Juin* de l'Année suivante. Comme le premier DISCOURS ne roule, que sur l'explication du Plan

&

\* DISCOURS XXX. p. 240.

## P R E F A C E.

& du Titre de l'Ouvrage, j'ai été forcé de conserver le terme *Anglois*; & j'espère, qu'après la définition exacte que l'Auteur en donne, il deviendra pour le moins aussi familier à ceux qui liront cette Traduction, que l'est à beaucoup de *François*, celui qui y répond en notre Langue. Malgré l'envie que j'ai de plaire à ceux, qui jugent des choses sans passion, & les soins que j'ai pris pour cela, je ne doute pas, que le Public ne m'eût su bon gré de lui avoir donné ceux de ces DISCOURS, que Mr. COSTE a traduits; mais, comme je ne les ai pu trouver, il faut qu'il se contente de mon travail. J'ose même me flater, que j'ai quelquefois rendu assez heureusement la pensée de mon Auteur. Cependant, je ne présume pas assez de mes forces, pour croire ma Traduction sans défauts. C'est mon coup d'essai, & je ne sens que trop la nécessité où je suis d'avouer ce que la modestie fait dire au Traducteur.

# P R E F A C E.

teur du SPECTATOR; qu'il est fort éloigné de prétendre que sa Traduction ait conservé toutes les graces de l'Original. Au reste, je ne demande point de grace; critique qui voudra; fasse mieux qui pourra. Il y a trop long tems que ces Messieurs, à qui il a plu de s'ériger en Arbitres souverains du Bel-Esprit, sont en possession de se voir presenter des Requêtes; & je n'en ferai assurément rien, dussent-ils me mettre en *capilotade*. Après le traitement qu'ils ont fait à des gens, infiniment au-dessus de moi, je ne dois pas m'attendre, qu'ils se paient de ma bonne intention; & je compte, que cela n'ira pas mal, si j'en suis quitte, pour une demi-douzaine de coups de grifes. Il me semble déjà entendre le *Tocsin* de la Critique; mais faisons bonne contenance. Messieurs, je vous avertis, en bon *François*, que je recevrai, avec docilité, les avis qui me viendront de la part de ceux, qui ont fait leur Cours de Politesse, dans le  
Com-

# P R E F A C E.

Commerce des *honêtes-gens* ; mais si quelque Critique de mauvaise humeur, s'avise de venir me rompre en visière, & de me pincer un peu trop fort, je n'oublierai rien, pour l'en faire repentir, & lui apprendre, qu'on ne m'attaque pas impunément; car enfin,

*Furor arma ministrat.*

L E

# (\*) FREE-HOLDER,

OU

L'ANGLOIS JALOUX DE SA LIBERTÉ.

---

## I. DISCOURS.

*Rara temporum felicitas, ubi sentire quæ  
velis, & quæ sentias dicere licet.*

TAC. Hist. L. I. Cap. 1.

*Tems heureux, tems rares, où il est per-  
mis de penser ce qu'on veut, & de dire  
ce qu'on pense!*



Es raisons qu'alègue un Auteur, perdent beaucoup de leur force, & elles font bien peu d'impression sur nos esprits, dès que nous sommes persuadés, qu'il n'écrit, que pour écrire; & qu'il n'a aucun intérêt à la Cause qu'il épouse. C'est-là aussi précisément, ce qui arrive à un homme à qui il prend envie d'écrire, pour la défense de la Propriété des biens, sans en avoir aucun dans le monde,

A

fi

(\*) Free-holder est proprement ce que nous apelons  
Propriétaire de Franc-Alleu.



si ce n'est, peut-être, la copie de quelque mauvaise Satire, ou de quelque Vaudeville. On est naturellement porté à croire, que le zèle pour la Liberté, dont se pare un Héros de (\*) *Grubb-street* est, dans le fond, bien moins ce qui met les armes à la main de cet illustre Défenseur de la Patrie, que l'appréhension qu'il a de la prison. Il a beau faire, il ne nous ôtera jamais de l'esprit, qu'il écrit plutôt pour se tirer d'affaire, & pour gagner ce qu'il n'a pas, que pour assurer ce qu'il a. Il est à l'abri de tout événement; & l'Etat pourroit bien souffrir un bouleversement général, de sa part, il n'y perdra jamais qu'une vieille écriture.

Je ne doute nullement, que sur le titre seul de cet Ouvrage, ceux qui le liront ne conçoivent beaucoup de respect pour l'Auteur. Ils peuvent en effet s'assurer, que je ne suis pas un homme du commun, & ce titre leur est caution, que je possède, au moins, quarante Chelins de rente (†).

J'ai fait choix de ce titre préférablement à tout autre, parce que c'est sur lui que je fonde ma gloire principale, & que je n'en  
voi

(\*) *Grubb-street* est une rue de la Cité de Londres, où l'on imprime toutes sortes de Brochures, sans examiner, si elles sont utiles, ou préjudiciables à l'Etat, pourvu qu'elles aient du débit.

(†) Suivant les Loix d'Angleterre, celui qui possède un Bien de 40. Chelins de revenu, est ce qu'on appelle *Free-Holder*, ou *Propriétaire de Franc-Allen*; & comme tel, il jouit de plusieurs privilèges, & il a droit de voter pour l'élection d'un Membre du Parlement. Le Chelin vaut 12. sous d'Angleterre.

voilà point de plus propre, pour bien me représenter le bonheur du Gouvernement sous lequel je vis. Comme FREE-HOLDER en *Angleterre*, je m'estime plus qu'un Marquis *François*, & quand je vois quelcun de mes Compatriotes s'amuser dans son petit Jardin, à considérer ses choux, je le regarde naturellement comme un grand personnage; & je ne fais nulle difficulté de le mettre beaucoup au-dessus de celui, qui possède le plus riche Vignoble de toute la *Champagne*.

La Chambre des *Communes* représente ceux de ma condition; & je considère, qu'on ne fait aucune Loi, que je n'y donne mon suffrage. Un FREE-HOLDER est chez nous, ce qu'étoit autrefois à *Rome*, un Citoyen de cette fameuse République. Par l'élection d'un Tribun, ce Citoyen avoit une espèce de voix éloignée à l'établissement de toutes les Loix: de même un FREE-HOLDER peut être regardé; par cascade, comme un Législateur, & c'est pour cette raison, qu'il est indispensablement obligé à la défense des Loix, puisqu'elles sont, en quelque manière, de sa façon. Tel est notre heureux Gouvernement, que la masse du peuple n'est obligée d'obéir, qu'à ce qu'il a virtuellement approuvé, & que c'est lui-même, qui se prescrit les Loix, qui doivent régler sa conduite.

Mais je veux bien qu'on sache, que, si je me donne pour un FREE-HOLDER, je ne prétends pas, pour cela, renoncer aux autres titres. Un FREE-HOLDER a le droit de donner sa voix, pour l'élection d'un Mem-

4 LE FREE-HOLDER. I. Disc.

bre de la Chambre des *Communes*; il peut être Député de la Province; il peut donner dans le Bel-esprit, ou dans la Chasse au Renard; il peut être Homme de Lettres; il peut être Homme d'Epée; il peut être *Alderman*, ou Echevin; il peut suivre la Cour; il peut être un Défenseur de la Patrie, ou un Agioteur. Mais, j'aime mieux me caractériser par le nom de FREE-HOLDER, parce que je le regarde, comme la base de tous les autres titres. C'est le tronc, sur lequel peuvent être entées toutes sortes de Dignités, de quelque nature qu'elles puissent être. C'est lui, qui leur communique à toutes la vie, le goût, la beauté: & sans lui, elles ne sont toutes, que des fleurs passagères, toujours prêtes à tomber au moindre vent.

Je ne puis m'empêcher de féliciter ici ma Patrie, de l'augmentation de cette heureuse espèce de gens, puis que, graces à la sagesse du Parlement d'à présent, je voi la race des FREE-HOLDERS multipliée, & répandue jusques dans les recoins les plus éloignés de notre Ile. Je veux parler de l'Acte passé, dans la dernière Séance du Parlement, pour encourager ceux d'Ecosse à la fidélité. Cet Acte porte que, tous les *Vassaux d'Ecosse*, & chaque *Vassal*, en particulier, qui demeureront paisibles, & qui garderont à Sa Majesté, la foi qu'ils lui doivent, leurs héritiers, & successeurs, tenants Terres ou Tenemens de quelque *Délinquant* (coupable de Haute Trahison) qui relève immédiatement de la Couronne,

LE FREE-HOLDER. I. Disc. 5

*en auront l'investiture & la possession; & il est ordonné par cet Acte, qu'ils tiendront de Sa Majesté, les-dites Terres ou Tenemens, eux, leurs héritiers & successeurs, à foi & à hommage, pour toujours, de la même manière, que ledit Délinquant les tenoit lui-même de la Couronne. De sorte qu'un Montagnard d'Ecosse pourra, en touttems, être un bon Tenant, sans être Rebelle. Il pourra mériter le nom de fidèle serviteur, & il en conservera le caractère, sans se croire obligé de suivre son Maître jusqu'à la potence.*

Comment pourons-nous assez louer la bonté de Sa Majesté; le Roi GEORGE, qui ne veut pas permettre, qu'il y ait un seul esclave dans ses Etats! Pouvons-nous trop nous féliciter de la pratique de cette fidélité, qui, par un éfet contraire à celui qu'elle produit chez nos Voisins, qu'elle livre à la plus ignominieuse servitude, nous fait jouir ici de toutes les douceurs, & des privilèges les plus rares de la Franchise, & de la Propriété! Il est à présumer, que nous n'aurons pas dorénavant beaucoup de Vassaux, si ce n'est des Loix de notre Pays:

Ceux qui auront une fois goûté le plaisir de la Propriété, ne pourront s'empêcher d'aimer cette favorable Constitution, qui leur procure de si grands avantages. En éfet, quel plaisir n'a-t-on pas de pouvoir dire, *Ceci est à moi!* Un Franc-Alléu, ne fût-il que de glace & de neige, rendra toujours le Propriétaire content de sa possession, & il lui fera toujours mettre tout en usage, pour se la conserver. C'est ainsi que le Roi, sous qui

6 LE FREE-HOLDER. I. Disc.

nous vivons aujourd'hui, fait récompenser notre fidélité. Ce grand Roi, par une bonté sans exemple dans un Souverain, par une bonté, dis-je, égale à l'entêtement de ses Sujets, veut les rendre libres, malgré eux; & il ne veut pas souffrir, qu'aucun d'eux tombe dans l'esclavage, qu'ils paroissent chercher avec tant d'empressement & d'opiniâtreté.

UN FREE-HOLDER, en *Angleterre*, a une aversion naturelle, pour tout ce qui tend à le soumettre à l'autorité de la volonté arbitraire d'un autre. Nous avons, dans toutes nos Histoires, un bon nombre d'exemples, qui prouvent évidemment, que rien n'est plus du goût de notre Nation, ni plus capable de captiver notre estime, que de s'opposer avec courage, aux atteintes qu'on voudroit donner à notre Liberté Civile, & à la tyrannie compliquée, ~~que le Despote voudroit exercer sur nos personnes, & sur nos biens.~~ & sur nos biens. Que dira la Postérité, que pensera-t-elle de ces Compatriotes travestis, qui ont la fureur de s'exposer à être pendus, & écartelés, pour nous faire perdre ces Droits Civils, que leurs Ancêtres ont défendus, avec tant de fermeté, jusqu'à aimer mieux se faire mettre en pièces sur le champ de bataille, que de les abandonner? Que diront ceux qui viendront après nous, de la Religion de ces malheureux, qui ont si fort dégénéré de la vertu de leurs Prédécesseurs, que, si ces grands hommes ont eu le courage de braver les flammes, & d'y périr, pour écarter de chez nous la Superstition, ceux-ci

et osent, à l'envi, affronter les gibets, pour tâcher de l'introduire? Mais, laissons à part l'avantage & les instructions, que nos Neveux pourront tirer de l'aveugle conduite de ces lâches *Anglois*; & atachons-nous à considérer de plus près la félicité du siècle où nous vivons. Puisque tant d'indignes Ecrivains ont fait tous leurs efforts, pour pallier; & pour justifier la mauvaise Cause, je dois faire de mon côté, tout ce qui dépendra de moi, pour défendre la bonne; & en cela, j'aurai d'autant moins de peine, que, pour sa défense, il ne faut que l'exposer simplement. Tandis que mes braves Compatriotes sont occupés à poursuivre les Rebelles à demi défaits, par les remords de leurs consciences, qui leur reprochent leur crime, je tâcherai de faire servir leurs victoires à l'avantage de ma Patrie. Je tâcherai de les pousser, jusques dans l'esprit de mes Lecteurs: & je n'oublierai rien, pour ramener ces Sujets révoltés à l'obeissance de leur Roi; & pour leur inspirer les justes sentimens, qu'ils doivent avoir pour la Cause de leur Pays, & de leur Religion.

Pour cet effet, dans le cours de ces *Essais* dont il en sera publié un, tous les *Lundis* & les *Vendredis*, je m'appliquerai à leur faire ouvrir les yeux sur leurs propres interêts: je leur exposerai les privilèges d'un FREE-HOLDER *Anglois*, privilèges dont nous jouissons tous en commun, & je leur ferai comprendre, combien l'Administration &

le Caractère personnel de Sa Majesté nous en assurent la jouissance.

La seule chose, que j'ai à demander à ceux qui liront ces Discours, c'est qu'ils le fassent, sans prévention; qu'ils les lisent avec la même candeur, qu'ils sont écrits. J'espère, que le Lecteur m'accordera cette grace d'autant plus facilement, que, s'il est naturel à tout homme de souhaiter d'être heureux, il ne l'est pas moins d'avoir quelque reconnoissance, pour ceux qui sont les instrumens de notre félicité.

## II. DISCOURS.

Non de Domino, sed de Parente loquimur. Intelligamus ergo bona nostra, dignosque nos illius usu probemus; atque identidem cogitemus si majus Principibus prestemus obsequium, qui servitute civium, quam qui libertate lætantur.

P. R. N. Paneg. Cap. II.

*Nous parlons de lui, non pas, comme d'un Maître, mais comme d'un Père. Soions donc, attentifs à nos intérêts; rendons nous dignes de sa protection; Et considérons de tems en tems, s'il est plus naturel de s'attacher aux Princes, qui cherchent à vendre leurs Sujets esclaves, qu'à ceux qui les laissent jouir de la liberté.*

**A**près avoir fait voir, dans mon premier DISCOURS, qu'elle est la félicité de ma  
COR-

condition, comme FREE-HOLDER de la *Grande Bretagne*, & la nature de cette Propriété, dont les Loix de mon Pays m'assurent la jouissance, je dois considérer, en second lieu, quelle est la personne à qui ont été confiés le soin, & l'exécution de ces Loix. J'ai vécu sous le Règne d'un Prince, qui, au lieu de donner de la vigueur aux Loix de ma Patrie, ou de leur laisser leur cours naturel, s'est arrogé le pouvoir d'en dispenser. J'ai vécu sous un autre Souverain, qui se laissoit persuader, par un tas de Flatteurs, que l'Autorité Royale n'avoit point de bornes, & qu'elle ne devoit point être limitée. Dans l'un, & dans l'autre cas, les bonnes Loix ne peuvent être regardées, que comme une lettre morte, tout au plus, pour ne pas dire quelque chose de pire : & en faisant voir au Peuple, combien il devroit être heureux, elles ne font que le rendre plus sensible à l'opression.

Graces à Dieu, nous avons aujourd'hui sur le Trône un Roi trop bon, pour aspirer à aucun pouvoir, qui ne tende à l'avancement du bien de ses Sujets ; & trop sage, pour regarder comme ses amis, ceux qui voudroient lui faire leur cour, par la profession d'une obeissance, qu'ils n'ont jamais pratiquée, & qui a toujours été fatale aux Princes, qui en ont voulu faire l'expérience. Sa Majesté a donné des preuves de ses Vertus Royales, avant que nous eussions l'occasion de les admirer dans ce Royaume. Son inclination

Caractère de Sa Majesté.



à la justice l'a porté naturellement à gouverner ses Sujets *Allemands*, de la même manière, que notre Constitution le fait gouverner les *Anglois*. Il a regardé ce qui concerne nos Libertés Civiles, comme les Droits naturels du Genre Humain; & il en a laissé l'entière jouissance à un Peuple, qui ne prétend la tenir, que de sa tendresse & de sa bonté si connues. Ces rares qualités, que nous avons vu briller dans ce grand Prince, avant que nous eussions le bonheur de le posséder, doivent causer une grande satisfaction à toute personne prudente, qui considérera, combien la Souveraineté est capable de corrompre le cœur de l'homme; combien de nos Princes se sont démentis, & ont fait une mauvaise figure sur le Trône, qui, avant que d'y monter, faisoient les délices du Peuple.

Ce qui nous assure le plus de la conduite d'un Prince si estimable, c'est cette fermeté, cette constance, qui lui fait suivre avec ardeur les mesures, que sa sagesse lui fait trouver les plus équitables. Comme on ne peut lui disputer le caractère, de ne rien entreprendre, qu'avec une extrême prudence, aussi ne peut-on s'empêcher d'admirer sa constance, à exécuter ce qu'il a une fois résolu. En effet, quand on jette les yeux sur l'Histoire de Sa Majesté, quand on considère cette suite étonnante de succès, qui ont accompagné toutes les actions de sa vie; à quoi peut-on en attribuer la cause, qu'à cette égalité & à cette fermeté d'esprit, qu'il a toujours fait  
voir

voir dans toutes ses démarches ? Ce sont ces rares talens, qui lui ont fait vaincre toutes les difficultés, qui sembloient devoir l'empêcher de parvenir à la Succession : & il a tout lieu d'espérer, que dorénavant, il n'en est point qui ne tombent devant lui, & qui ne cèdent à ses desseins. La foible & inconstante Politique de nos derniers Rois a toujours été une source de dissensions & d'animosités, qui ont rendu la Nation mal-heureuse, au-lieu que, de l'humeur constante & inébranlable de Sa Majesté, nous ne pouvons naturellement attendre, que la tranquillité de son Gouvernement, & l'union de ses Sujets.

Tandis que je suis à considérer les Vertus, que tout le monde admire dans notre Souverain, Vertus si avantageuses pour ceux qui lui sont soumis, je ne puis m'empêcher de remarquer, que l'amour de Sa Majesté pour notre Nation, lui est, pour ainsi dire, naturelle, puisqu'Elle a été élevée sous une Princesse la plus accomplie de son Siècle, & qui s'est toujours distinguée par son affection particulière pour les *Anglois*. Ceux de notre Pays lui étoient chers, avant qu'il eût aucune idée, qu'ils pussent devenir ses Sujets : & personne n'ignore, qu'il suffisoit d'être né dans la *Grande Bretagne*, pour s'attirer les caresses & les civilités de toute sa Cour.

A la réputation des Vertus Civiles de Sa Majesté, nous pouvons ajouter celle de ses Expéditions Militaires. Le Chevalier TEMPLE remarque, que rien n'égale l'amour des

*Anglois*, pour un Roi en qui ils trouvent de la bravoure; & sur ce pié-là, Sa Majesté peut prétendre à toute l'estime, qu'on doit avoir pour le Prince le plus vaillant. Mais, autant il a l'ame guerriere, autant son attention pour le bien de ses Sujets lui fait éviter avec soin, l'ocasion d'augmenter sa gloire par les Armes: & il préfère le nom de Bon Pere de son Peuple, à celui de Grand Capitaine. Je suis bien-aïse, que ses Sujets rebelles soient trop méprisables, pour lui faire déployer ce courage & cette conduite, qui lui ont aquis tant de réputation en *Hongrie*, & dans la *Morée*, quand il a combattu contre les Ennemis de la Chrétienté; & en *Flandres* & en *Allemagne*, quand il a commandé contre le Grand Perturbateur de la Paix de l'*Europe*. Nous avons tant d'exemples de bravoure dans la Maison de BRONSWICK, qu'ils semblent favoriser l'opinion de ceux, qui prétendent que c'est une vertu héréditaire. Pour ne pas remonter au-delà du tems de notre Roi, entre les Maisons Souveraines de l'*Europe*, où en pourons-nous trouver une, qui nous ait fourni tant de personnes si distinguées par leur valeur? Sa Majesté a perdu trois Freres, qui sont morts glorieusement sur le champ de bataille, en combattant contre les Ennemis de leur Pays: & nous avons encore la mémoire récente de cette bravoure, qu'a fait voir le PRINCE de GALLES, quand animé de l'Esprit de son Pere, il a combattu à la Bataille d'*Audenarde*, & fait fair devant lui les *Enfans de France*, & le Prétendant.

Je

Je pourrois ici entrer dans un plus grand détail des vertus particulières, qui achèvent le caractère de Sa Majesté; mais j'aime mieux n'en retracer à mes Compatriotes, que celles qui sont appuyées de faits si incontestables, qu'ils sont généralement reconnus de tout le monde.

Après avoir jusqu'ici considéré notre bonheur, dans les rares qualités qu'on admire en Sa Majesté, tant pour la Guerre, que pour la Paix, je veux avoir la satisfaction de le considérer du côté de la Fortune, qui ne l'a jamais abandonné. C'est ce caractère de Fortuné, que CICERON donne à POMPE'E, pour lui concilier l'estime des Romains. En effet, ils en faisoient tant de cas, que plusieurs de leurs Empereurs n'ont pas fait difficulté de lui donner place parmi leurs autres titres. La Fortune est souvent la récompense de la Vertu, & elle est souvent aussi l'effet de la Prudence; mais, soit que la Fortune vienne de l'une, ou de l'autre; soit qu'elle vienne de toutes les deux à la fois, & quelle qu'en puisse être la cause, il n'en est pas moins vrai, qu'on aime naturellement à voir ses intérêts entre les mains de ceux qui sont heureux. L'établissement de la Dignité Electorale, dans la Famille de Sa Majesté, étoit un ouvrage dont la fin lui étoit réservée; & c'étoit à lui qu'appartenoit l'honneur d'y mettre la dernière main. Ses Etats ont été considérablement agrandis, par la Succession qui lui est tombée, du Duché de Zell; elle l'a rendu un des plus puissans

Princes de toute l'*Allemagne*, & un des plus grands personnages, qui ait jamais été l'Héritier présomptif du Trône de la *Grande Bretagne*. Le Duché de *Breme*, & l'Evêché d'*Osnabruck*, ont aussi beaucoup augmenté ses Revenus, & son Crédit dans l'*Empire*; & le nouveau poids, qu'en a reçu la Cause Protestante, n'est pas de petite considération. Mais, ce qui fait voir plus manifestement la protection particulière, qu'il reçoit sans cesse de la Providence, c'est cette faveur du Ciel, qui a écarté & dissipé tout ce qui paroïssoit être des obstacles insurmontables à sa Succession; c'est cette faveur du Ciel, qui a enlevé la personne, qui, dans une crise de cette nature, auroit pu être pour lui, un dangereux ennemi; c'est cette assistance particulière, qui a su confondre les complots secrets des Traîtres, & les attentats publics de ses Sujets Rebelles; & qui enfin, lui a accordé la satisfaction de pouvoir transmettre sa Puissance & son Autorité à une Lignée déjà nombreuse, & qu'il a encore le plaisir de voir augmenter tous les jours.

Enfin, je ne doute aucunement, que tout ce qu'il y a d'honnêtes-gens, & de personnes sensées parmi ses Sujets, ne soient dans les dispositions de concourir avec la Providence, à l'avancement de la gloire & de la félicité de Sa Majesté; & de seconder de tout leur pouvoir un Prince, en qui se trouvent rassemblées toutes les Vertus Roïales. Ce sont ces mêmes Vertus, qui doivent naturellement nous assurer la jouissance de ce qu'il peut y avoir de plus précieux, pour un Peuple

LE FREE-HOLDER. III. Disc. 15  
Peuple, qui s'est toujours montré jaloux de  
ses Droits & de sa Liberté.

---

### III. DISCOURS.

Quibus otio, vel magnificè, vel molliter  
vivere copia erat, incerta pro certis, bellum  
quam pacem malebant.

SALL. Bell. Catilin. Cap. 17.

*Ils pouvoient mener une vie douce & heureu-  
se; ils pouvoient jouir avec tranquillité, de tout  
ce que la magnificence a de charmant; & ils  
avoient le goût assez dépravé, pour préférer  
l'incertain au certain, & les horreurs de la Guerre  
à tous les avantages de la Paix.*

**P**ERSONE n'ignore, que c'est la coutume  
des Officiers François, qui savent lire &  
écrire, de mettre par écrit toutes les Actions  
de la Campagne, où ils prétendent s'être  
trouvés & de les donner au Public, sous  
le titre de ME'MOIRES, avec cette  
précaution néanmoins, qu'ils attendent que  
la plupart de leurs camarades soient morts,  
de peur que quelqu'un d'eux ne vint impru-  
demment s'aviser de les démentir, sur les faits  
qu'ils avancent. Il y a déjà bien de la belle  
Jeunesse de tuée, avant que l'Auteur de cet-  
te Histoire secrète en ait atrapé la troisième  
page. Mais heureusement aussi, plusieurs  
autres, qui ont eu plus de soin de se con-  
server, ont survécu à cette fameuse  
Expé-

Expédition, pour remplir des Volumes entiers du récit de leurs Exploits; & pour étonner l'Univers par des exemples de bravoure & d'intrépidité, qui, sans eux, seroient demeurés ensevelis dans un éternel oubli. Un de nos Héros de (\*) *Preston*, qui, selon toutes les apparences, avoit entendu parler de cette méthode, & qui l'approuvoit fort, résolut de s'en servir, pour se faire justice, par lui-même. En effet, il alloit faire un terrible fracas parmi la Postérité, s'il n'avoit pas eu le malheur d'être pincé au bouton. Un de mes amis, qui a eu le pillage de ses poches, m'a fait présent du Mémoire suivant, afin que j'eusse part à la dépouille des Rebelles. Comme je ne suis pas Secrétaire d'Etat, je laisse à part l'examen de bien des choses, qui pourroient répandre un grand jour sur toutes les circonstances de ce Mémoire; & je me contenterai d'en rapporter ce qui contient la Relation fidèle & exacte de cette surprenante Expédition, qui s'est attiré l'attention de toute l'Europe.

Mémoires  
d'un  
Rebelle de  
*Preston*.

„ Après avoir ainsi pris nos mesures, pour  
„ secouer le joug, nous eumes une entre-  
„ vue générale, où présidoit une grande jar-  
„ te de (†) *Punch*. Il fut proposé par un des  
„ plus

(\*) C'est une Ville de la Province de *Lancastre*, où a commencé la Rébellion de 1713, & c'en a été la Place d'Armes.

(†) Le *Punch* est une espèce de liqueur forte, composée d'eau de vie, d'eau commune, de sucre, & de jus de citron.

„ plus sages de la Compagnie , de dresser  
 „ un *Manifeste* , pour exposer les Motifs ,  
 „ qui nous faisoient prendre les armes : car ,  
 „ comme il nous fit remarquer , avec beau-  
 „ coup de prudence , jamais il n'y eut  
 „ de soulèvement en *Angleterre* , que les  
 „ Chefs ne se soient crus obligés de déclarer  
 „ les raisons , qui pouvoient les y porter.  
 „ Pour cet éfet , nous conférâmes ensemble ,  
 „ pour considérer les plaintes de la Nation ,  
 „ contre le Gouvernement du Roi GEORGE.  
 „ Après avoir passé quelques heures , sur ce  
 „ sujet , sans pouvoir découvrir rien de ce  
 „ que nous cherchions , nous convinmes tous  
 „ d'un commun accord , qu'il falloit com-  
 „ mencer par prendre les armes , sauf à nous  
 „ de chercher ensuite , des raisons pour au-  
 „ toriser notre entreprise. Pour des plain-  
 „ tes particulières , il ne nous en manquoit  
 „ pas. L'un avoit mangé tout ce qu'il pos-  
 „ sédoit au monde : l'autre étoit un cadet  
 „ de famille : le troisième , qui auroit bien  
 „ voulu entrer en possession des biens de son  
 „ Pere , le regardoit comme un pesant far-  
 „ deau. Mais , ce qui nous disposa plus  
 „ particulièrement en faveur du CHEVALIER ,  
 „ fut que nous avions été la plupart obligés  
 „ à prêter serment d'Abjuration , contre no-  
 „ tre volonté. Enfin , pleins de zèle & de  
 „ *Punch* , nous résolûmes de monter à che-  
 „ val le lendemain ; ce que nous fîmes ,  
 „ comme il avoit été arrêté entre nous. Nous  
 „ fumes joints par un renfort considérable  
 „ de *Catholiques Romains* , gens sur qui  
 nous



„ nous pouvions d'autant plus compter, qu'ils  
 „ étoient connus, pour être les meilleurs  
 „ *Toris d'Angleterre* ; & les ennemis jurés  
 „ des *Presbytériens*. Il nous vint aussi un  
 „ Associé d'une grande utilité ; c'étoit un  
 „ joueur de violon, qui nous amena une re-  
 „ crue de jeunes *égrillards*, que par sa mé-  
 „ lodie, il avoit su engager à notre service.  
 „ Environ le troisième jour de notre mar-  
 „ che, je fus fait Colonel. Il est vrai, que  
 „ c'étoit uniquement à la vigueur de mon  
 „ cheval, que je devois ma Commission. Mon  
 „ Général, qui est un homme d'un grand  
 „ discernement, nous aiant vu franchir, tous  
 „ deux de compagnie, une espèce de barrière  
 „ fort haute, à la tête de la Cavalerie,  
 „ en conçut de si grandes espérances, qu'il  
 „ me donna un Régiment, qu'il accompagna  
 „ de cet obligeant discours : *je ne doute pas,*  
 „ *Monsieur, que vous n'en fassiez autant, quand*  
 „ *nous viendrons aux palissades des Ennemis.*  
 „ Nous poursuivîmes notre route, & nous  
 „ traversâmes, avec intrépidité, deux ou  
 „ trois Villes ouvertes, répandant par-tout,  
 „ dans les Marchés, une telle épouvante,  
 „ que plus d'une demi-douzaine de femmes  
 „ en avortèrent. Quoique tous les Magis-  
 „ trats fussent contre nous, nous ne laissions  
 „ pas de trouver bien des amis, parmi les spec-  
 „ tateurs. Entr'autres, nous vîmes deux ou  
 „ trois balcons remplis de Dames, dont la  
 „ parure & l'air modeste faisoient aisément  
 „ connoître, qu'elles étoient de celles, qui,  
 „ dans ce pays-là, sont honorées du nom fa-  
 „

„ meux

„ meux de *Breuses*. Ces Dames nous firent  
 „ tout l'accueil imaginable, & elles nous promi-  
 „ rent de nous recommander à Dieu dans leurs  
 „ saintes prières. Après de si heureux commen-  
 „ cemens, dans le *Nord d'Angleterre*, notre  
 „ Général jugea à propos de marcher vers nos  
 „ Alliés d'*Ecosse*. Durant les premiers jours  
 „ de notre marche, je m'amusai à considérer  
 „ quel Poste pourroit bien me convenir, sous le  
 „ Roi JACQUES III. quand nous l'aurions mis  
 „ en possession du Roïaume. Comme j'ai tou-  
 „ jours été grand amateur des plaisirs de la  
 „ Campagne, j'étois absolument résolu de n'é-  
 „ tre pas Ministre d'Etat; je n'étois pas non-  
 „ plus d'humeur à me payer de l'Ordre de la  
 „ Jarretière. Enfin, en passant par devant u-  
 „ ne belle maison de Campagne, qui appartient  
 „ à un *Whig*, je résolus de la demander; & je  
 „ m'entretins agréablement le reste de la jour-  
 „ née, des changemens que je croïois devoir  
 „ y faire, car, quoique la situation en fût très-  
 „ agréable, cependant, ni la façade, ni les a-  
 „ venues ne m'en plaisoient pas. Nous étions  
 „ si sûrs de la réussite de notre entreprise, que  
 „ je trouvai, que la plupart de mes Camarades  
 „ avoient donné dans des idées à peu près de  
 „ la même nature. Il pensa même y avoir un  
 „ Duel entre deux de nos Subalternes, sur u-  
 „ ne dispute qu'ils eurent, à qui seroit Gou-  
 „ verneur de (\*) *Portsmouth*. A peu près dans  
 „ le

(\*) C'est une Ville d'*Angleterre*, - dans la Province de  
*Hantsire*, avec une Forteresse, & un bon Port, près de la  
 Baie de *Southampton*, à 60. Milles de *Londres*, au Midi.

„ le même tems , un Prêtre *Papiste* fit une  
 „ grande insulte à un Gentilhomme de (\*) *Nort-*  
 „ *bumberland* ; il le menaça de l'excommunier ,  
 „ s'il ne lui remettoit les Biens d'Eglise , que  
 „ sa famille avoit usurpés , depuis la Réforma-  
 „ tion. Enfin , chacun de nous s'étoit taillé  
 „ une Place à sa fantaisie : de sorte qu'on pou-  
 „ voit bien compter , dans notre petite Armée ,  
 „ au moins , deux ou trois Grands Trésoriers ,  
 „ une demi-douzaine de Secretaires d'Etat , &  
 „ une vingtaine de Grands Maîtres des Eaux  
 „ & Forêts , pour chaque côté de la (†) *Trente*.  
 „ Nous continuâmes notre marche , par plu-  
 „ sieurs Villages , dont nous laissâmes les Caves  
 „ à sec , n'oubliant pas en entrant par-tout ,  
 „ de faire une Proclamation , au nom de JA-  
 „ QUES III. contre ceux qui seroient assez  
 „ mal-avisés pour oser cacher la moindre  
 „ goutte de Bière , ou de Brandevin. Comme  
 „ nous étions sur les dents , de la fatigue que  
 „ nous avions eue pendant toute la semaine ,  
 „ nous convinmes , qu'il falloit nous reposer  
 „ le *Dimanche* : ce que nous fîmes , & fort à  
 „ propos ; car nous entendîmes un excellent  
 „ Sermon. Notre Chapelain insista principa-  
 „ lement sur deux Chefs. Il nous prouva d'a-  
 bord ,

(\*) C'est une Province d'*Angleterre* , Maritime & Sep-  
 tentrionale , dans le Diocèse de *Durham* , & qui confine à  
 l'*Ecosse*.

(†) La *Trente* est une Rivière d'*Angleterre* , qui a sa sour-  
 ce en *Staffordshire* , & passe par les Provinces de *Darby* ,  
*Nottingham* & *Lincoln* , où elle se décharge dans l'*Hum-*  
*ber*. C'est cette Rivière , qui divise l'*Angleterre* en deux  
 parties , l'une Septentrionale , & l'autre Méridionale.

„bord , qu'on peut en conscience, faire brè-  
 „che à un serment public, sans craindre de  
 „passer pour parjure : dans le second Point,  
 „il nous exposa la nature de la *Non-Résistance*,  
 „ou de l'*Obeïssance passive*; & il nous fit voir  
 „clairement, par l'interprétation, qu'il nous  
 „fit du Texte *Hébreu*, qu'elle pouvoit égale-  
 „ment signifier *Fidélité*, ou *Rébellion*, suivant  
 „les graces & les faveurs, qu'on a reçues du  
 „Souverain. Sa peroraison fut une exhorta-  
 „tion des plus patétiques, pour nous encou-  
 „rager à mettre en usage toute sorte de remè-  
 „des, quelque violens qu'ils pussent être, pour  
 „purger une bonne fois le Pays, & à n'é-  
 „pargner, ni le feu, ni le sang, pour la pro-  
 „pagation d'une si saine Doctrine. Le jour  
 „suivant, nous fumes joindre nos amis à  
 „(\*) *Kelfo*; mais sur la route, nous pensâmes  
 „perdre notre Général & plusieurs de nos meil-  
 „leurs Officiers. Malheureusement, un Ro-  
 „nard vint à traverser le chemin; d'abord, il  
 „partit après lui un gros détachement, qui,  
 „avec de grandes huées, le poursuivit à bride  
 „abatue, si loin que nous les perdîmes de vue.  
 „Presque dans le même tems, il se leva de-  
 „vant nous une compagnie de perdrix, qui pen-  
 „sa mettre toute notre Infanterie en désordre.  
 „Ce fut un peu après cela, que nous fumes  
 „joint par nos amis de l'autre côté du *Forth* (†).  
 „Après

(\*) C'est une Ville d'Ecosse, sur la *Twede*, dans la Province de *Tiviotdale*.

(†) C'est une Rivière d'Ecosse. Voyez l'Etat nouv. de la Grande Bretagne. pag. 635. Ed. de 1702.

„ Après la jonction des deux Armées , nous  
 „ espions nous vinrent donner avis , qu'on dé-  
 „ couvroit un gros nuage de poussière , à  
 „ quelque distance de là ; surquoi nous envoia-  
 „ mes reconnoître ce que c'étoit. Ceux qui  
 „ avoient été à la découverte , nous rapporté-  
 „ rent , que c'étoit un troupeau de gros bétail.  
 „ Cette nouvelle nous fit bien du plaisir , car  
 „ l'Armée des deux Nations commençoit à  
 „ être extrêmement pressée de la faim. Nous  
 „ nous formames d'abord , & les ordres furent  
 „ donnés pour l'attaque , avec instruction po-  
 „ sitive , de ne faire aucun quartier. Les  
 „ choses furent exécutées , avec la dernière ex-  
 „ actitude , & nous en soupames fort abon-  
 „ damment. Trois jours après , nous eumes  
 „ le même succès , contre un troupeau de mou-  
 „ tons ; mais nous n'en profitames pas , avec  
 „ la même tranquillité ; & l'avis que nous re-  
 „ çumes , lors que nous étions après , de la  
 „ marche du Général CARPENTER , nous obli-  
 „ gea de finir notre dîner , avec bien de la pré-  
 „ cipitation. Sur cette alarme , nous nous a-  
 „ vançames en diligence , vers le Midi , dans  
 „ le dessein de gagner le Fort de *Preston*. Il ne  
 „ nous arriva rien sur notre route , qui mé-  
 „ rite d'être raconté , si ce n'est , que nous  
 „ mimes le feu à quelques maisons , & que  
 „ nous fimes tant de peur à une vieille fem-  
 „ me , qu'elle en tomba en convulsion.  
 „ Nous avions déjà gagné plus d'un jour  
 „ de marche sur l'ennemi , lorsque nous trou-  
 „ vames un rafraîchissement considérable.  
 „ (\*) d'Oc-

„ (\*) d'*Octobre*. A cette occasion, tous les  
 „ Officiers s'affemblèrent. Il y avoit parmi  
 „ nous , plusieurs Seigneurs & plusieurs Gen-  
 „ tils-hommes *Papistes*, qui burent de fréquen-  
 „ tes rasades à la prospérité de ceux de leur par-  
 „ ti , accompagnées de bien des imprécations,  
 „ pour ceux du parti contraire , le tout affai-  
 „ sonné de bien des larmes , sur le danger de la  
 „ Sainte Mere Eglise. Nous poussâmes la  
 „ séance jusques à minuit ; & en nous sépa-  
 „ rant , nous résolûmes de livrer bataille à l'En-  
 „ nemi : mais le lendemain nous changeâmes  
 „ de résolution ; & nous poursuivîmes notre  
 „ marche, avec une diligence incroyable. A  
 „ peine fumes-nous arrivés sur les frontières  
 „ de (†) *Cumberland*, que nous vîmes un gros  
 „ Corps de Milice rangée en bataille, & qui  
 „ faisoit face à nous. D'abord l'ordre fut don-  
 „ né, pour faire halte : nous tinmes Con-  
 „ seil de guerre ; & nous convinmes tous , a-  
 „ vec cette unanimité, qu'on a toujours ad-  
 „ mirée en nous , dans de semblables occasions,  
 „ qu'il étoit à propos de faire une prompte re-  
 „ traite. Mais , avant que de pouvoir don-  
 „ ner le mot, les Milices profitèrent de notre  
 „ embarras , & de notre retardement , pour  
 „ prendre la fuite. Nous arrivâmes à *Preston*,  
 „ sans

(\*) Il y a une sorte de Bière en *Angleterre*, qu'on apèle, Bière d'*Octobre*, parce qu'elle se brasse dans ce tems-là.

(†) *Cumberland* est une Province Maritime d'*Angleterre*, du côté du Nord, dans le Diocèse de *Chester* & *Carlisle*. Elle est bornée par l'*Ecosse* au Nord, & par la Mer d'*Irlande* à l'Ouest.

„ sans aucune aventure mémorable. Après  
 „ nous être bien barricadés, & nous être mis  
 „ en état de faire une vigoureuse résistance, à  
 „ l'approche des Troupes du Roi commandées  
 „ par le Général WILLS, homme ac-  
 „ coutumé à faire la guerre dans les Pays é-  
 „ trangers, nous jugeâmes, que nous en avions  
 „ bien assez fait ; & qu'il étoit tems de mettre  
 „ en pratique cette *Obeissance passive*, dont ceux  
 „ de notre Parti se glorifient si fort : & s'ils  
 „ veulent, que je leur donne un avis salutaire,  
 „ c'est de s'y tenir fermement atachés à l'ave-  
 „ nir.

Telle a été la catastrophe de cette Rébel-  
 lion, qui, selon toutes les apparences, ne  
 servira pas seulement à l'affermissement de no-  
 tre Constitution, mais aussi à la conserva-  
 tion de notre Gibier.

#### IV. DISCOURS.

Ne se mulier extra virtutum cogitationes,  
 extraque bellorum casus putet, ipsis inci-  
 pientis Matrimonii auspiciis admonetur, ve-  
 nire se laborum periculorumque sociam, idem  
 in pace, idem in prælio passuram, ausuram  
 que. Sic vivendum, sic pereundum.

TAC. de Mor. Germ. Cap. 18.

Qu'une femme ne se croie pas dispensée de  
 la pratique des vertus, & à l'abri des événe-  
 mens de la guerre : les préparatifs mêmes de son  
 mariage l'avertissent, qu'elle vient partager

tous

*tous les travaux, & tous les dangers de son époux, & qu'elle doit avoir le courage de tout souffrir, & tout entreprendre, dans les combats, comme au milieu de la paix. C'est ainsi qu'il faut vivre, c'est ainsi qu'il faut mourir.*

**C**E n'est pas sans une satisfaction extrême, que je remarque, que les Femmes de notre Ile, qui font voir le plus de jugement, & le plus de vertu, sont dans les intérêts du Gouvernement present. Comme le beau Sexe donne ordinairement beaucoup de poids à la Cause qu'il embrasse, il seroit très-fâcheux pour un Souverain, quand même il auroit tous les Hommes de son côté, de ne pouvoir pas se dire Roi de la plus belle moitié de ses Sujets. Les Dames sont d'une grande utilité au Parti qu'elles épousent, & elles ne manquent jamais de l'augmenter considérablement. Suivant l'estime du Chevalier PERRY, les Amans font, au moins, le tiers des Anglois capables de porter les armes, & l'expérience de tous les Siècles nous apprend, qu'il peut bien arriver quelquefois, qu'un Mari soit entêté, comme une Mule, mais que le Galant est toujours à la dévotion de sa Maîtresse. De sorte que, sur ce pié-là, il n'y a point de jolie Femme, qui ne puisse fournir, au moins, une demi-douzaine d'Hommes des mieux bâtis, pour le service de Sa Majesté. Les Dames ne sont pas d'une nécessité moins indispensable, pour terminer les controverses, qu'il pourroit y avoir, parmi ceux de leur Parti, puis-qu'il

B

n'est

Raisons  
qui doi-  
vent e-  
ger les Da-  
mes An-  
gloises, à se  
ranger du  
côté du  
FREE-  
HOLDER,



n'est point d'Homme, pour peu qu'il sache vivre, qui oût se mettre en devoir de les réfuter. Les Argumens qui partent d'une belle bouche, ont une force à laquelle il est impossible de résister.

C'est une chose digne de remarque en éfet, que cette classe inférieure des Femmes du commun, qui font le deshonneur de leur Sexe, a presque toujours montré le plus de zèle, pour ceux qui se sont opposés aux véritables intérêts de la Nation; & c'est ce qu'on a observé sur-tout, à l'égard de la plupart des nouvelles Converties du tems du Roi JAQUES. Si l'on m'en demande la raison, je n'en puis donner d'autre, si ce n'est que ces Avanturieres ont reconnu, que nos Loix ne sont pas faites à leur avantage; & qu'elles n'ignorent pas, que (\*) *Bridewell* fait partie de notre Constitution.

Pour plus d'une raison, les Dames doivent prendre le parti du FREE-HOLDER, & se déclarer ouvertement contre tous ceux, qui voudroient introduire le *Papisme*, & le *Gouvernement arbitraire*. Comme plusieurs d'entr'elles s'amusent quelquefois à lire des *Voïages*, elles ne peuvent ignorer quelle triste vie mènent les personnes de leur Sexe, dans les Pays, où l'*Obeïssance passive* a cours, & où elle est mise en pratique, dans toute son étendue. Dans ces Pays-là, les Hommes ne sont maîtres d'autre chose, que de leurs Femmes, qui sont les esclaves des esclaves, & toute

(\*) Maison de correction, où l'on renferme les Femmes de mauvaise vie.

toute Femme mariée y est sujète à un Tiran domestique , qui exige d'elle la même obeïssance & la même soumission, qu'il a lui-même, pour son Grand Seigneur. Si les Dames vouloient considérer sérieusement les fâcheuses conséquences du *Pouvoir arbitraire*, elles verroient combien il leur rend les piés diformes à la *Chine*, où la barbare politique des Hommes fait si bien rétreffir la base de la figure féminine, que les Femmes n'y peuvent jouir de la promenade du soir, & qu'elles sont encore moins capables de pouvoir danser une Contredanse. Dans les *Indes Orientales*, une Veuve, qui a quelque soin de sa réputation, se jette dans les flammes du Bucher alumé, pour brûler le corps de son Mari, afin qu'on connoisse par-là, qu'elle est fidèle à la mémoire de son défunt Seigneur. En *Perse*, les Filles d'EVE (c'est le nom qu'ils donnent aux Femmes) entrent en ligne de compte, dans l'Inventaire de leurs Biens; & c'est une coutume parmi eux, que, quand un Homme vend une balle de Soie, ou un troupeau de Chameaux, il donne ordinairement une demi-douzaine de Femmes, par-dessus le marché. Dans toute l'étendue des terres du *Grand Turc*, une Femme s'estime heureuse, quand elle peut posséder la douzième partie d'un Homme, & ils croient, que les femmes n'ont été créées, pour aucun autre usage, que pour entretenir un certain nombre d'Esclaves, pour le Chef des Fidèles. Il n'est pas nécessaire, que je raporte ici le traitement indigne, qu'éprouvent les jolies

Femmes, sous le Gouvernement *Despotique* de nos Voisins. Il n'y a personne, qui n'ait ouï parler de la manière, dont les *Italiens*, & les *Espagnols* renferment les leurs. Dans ces Pays-là, si le Sexe a quelque pouvoir, ce ne sont pas celles qui ont de la jeunesse & de la beauté, & qu'il semble que la Nature ait formées pour cela. Ce pouvoir n'est confié, qu'à ces Squelettes affreux, & ces Vieilles édentées, connues par le nom terrible de Gouvernantes, ou de *Duennas*. On m'aleguera, peut-être, la liberté, dont jouissent les Femmes en *France*; mais on doit convenir, qu'elles en sont plutôt revedables à la politesse naturelle de cette Nation, qu'à la forme du Gouvernement, puis qu'elles en sont exclues par les Loix, comme étant naturellement incapables de tenir le Sceptre de ce Roïaume.

Les Dames ne doivent pas avoir moins d'aversion pour le *Papisme*, que pour le *Pouvoir arbitraire*. Il y a des Auteurs qui ont dit assez plaisamment, qu'il étoit impossible, que la Religion *Catholique Romaine* pût jamais faire de grands progrès, dans un Pays, où les Femmes auroient assez de modestie, pour ne vouloir pas exposer leurs innocentes libertés, à la discretion d'un Confesseur. D'autres nous ont assuré, sur le même ton, que les Dames *Angloises* sont d'une complexion trop délicate, pour pouvoir faire long-tems maigre, sans s'incommoder; & qu'un Carême entier altérerait si fort le teint de ces célèbres Beautés de notre Ile, qu'il feroit,

Seroit, après cela, fort difficile de les distinguer des Femmes de France. Je prierais seulement mes belles Compatriotes, de faire ici une sérieuse attention, au danger auquel la plupart d'elles auroient été exposées, de se voir forcées par leurs Parens, à l'état d'une Virginité perpétuelle, si le *Papisme* avoit été la Religion de notre Pays. Le plus déplaisant tendron de cette Ile auroit peut-être été une Religieuse : & combien de Dames, qui sont aujourd'hui Mères de plusieurs beaux Enfans, auroient été condamnées à la condition d'une vie désagréable pour elles, & inutile au reste du monde ! Ajoutez à cela, tant de tristes objets, qu'elles auroient eus sans cesse devant les yeux. En effet, pourroient-elles voir sans pitié, tant de beaux Hommes, injustement sacrifiés à un inviolable Célibat ? Qu'une jeune Dame s'imagine ce jeune Officier brodé & galonné, qui lui fait la cour d'un air si engageant, qu'elle se l'imagine, dis-je, métamorphosé en Moine ; ou qu'elle se figure, avec un petit bonnet de cuir noir, & une partie de la tête artificiellement chauve, ce Petit-Maitre, qui aujourd'hui lui adresse ses vœux, à la faveur d'une belle perruque blonde. Je finis mes considérations, parce que les Dames, qui auront la moindre connoissance de la Doctrine du *Papisme*, en pourront faire d'autres d'elles-mêmes. Je croi cependant, que celles que je viens de faire avec elles, sont assez fortes, pour engager celles qui liront cet Ecrit, à faire éclater leur zèle, pour la Cause *Protestante*.

La Liberté & le Bonheur de nos Dames *Angloises* a quelque chose de si rare , qu'on dit en Proverbe , dans les Pays étrangers, que, *si l'on pouvoit faire un Pont, qui traversât la Mer, on verroit toutes les Femmes de l'Europe venir en foule aborder en Angleterre.* On a remarqué, que les Loix, qui ont quelque rapport à elles, leur sont si favorables, qu'on croiroit, que ce sont elles-mêmes, qui les ont dictées. Suivant nos Coutumes, tous les honneurs, & tous les avantages de la Société leur sont dus; & par notre Constitution, elles jouissent de tous les privilèges des Sujets nés *Anglois*, sans en avoir les charges. Il n'est pas nécessaire, que je fasse ici remarquer à mes belles FREE-HOLDERS, qu'elles ont autant de bras armés, pour la défense de leur Cause, qu'il y a dans la *Grande Bretagne* de gens, qui aient tant soit peu à cœur nos Droits Sacrés & Civils, puis-que nous partageons également les douceurs d'une Religion, qui nous est commune; & qu'à l'égard de la Propriété des Biens, la Loi ne fait point distinction de Sexe.

Nous avons donc tout lieu d'espérer, qu'elles voudront bien agir de concert avec nous, pour la Défense de nos Loix, & de notre Religion, qui ne peuvent subsister, que sous le Gouvernement de Sa Majesté; & qui indubitablement, se verroient exposées à une ruine totale, sous celui d'un Prince élevé dans les plus violentes *Maximes du Pape* & du *Pouvoir arbitraire*. C'est ainsi que le beau Sexe peut contribuer, à rendre  
dura-

durable la paix de ce brave & généreux Peuples qui, depuis plusieurs siècles, n'a pu souffrir d'autres chaînes que celles, qu'il a voulu lui imposer ; & par-là, elles rendront leur nom fameux dans l'Histoire, comme ces Femmes illustres, qui, dans l'enfance de Rome, terminèrent les différends, qui regnoient entre les Romains & les Sabins, & réunirent ces deux Peuples, sous les loix de leur nouveau Roi.

## V. DISCOURS.

*Omniū societatum nulla est gravior, nulla carior, quam ea quæ cum Republica est unicuique nostrum. Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares ; sed omnes omnium caritates, Patria una complexa est : pro quâ, quis dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus ?*

CIC.

*De toutes les Sociétés ; il n'y en a point qui nous soit plus importante, ni que nous devions avoir plus à cœur, que celle qui nous unit tous à la République, chacun en particulier. Nos parens, à la vérité, nos enfans, nos proches, & nos amis nous sont chers ; mais l'amour de la Patrie renferme toute sorte d'attachement : & il n'est point d'honête-homme, qui hésite à sacrifier sa vie pour elle, dès qu'il verra, qu'elle en pourra tirer quelque avantage.*

### 32 LE FREE-HOLDER. V. Disc.

De l'Amour que nous devons à notre Patrie.

**L**A marque la plus évidente de la décadence générale de la Vertu, dans une Nation, c'est de la voir manquer de zèle, pour le bien de la Patrie. On a vu semorfondre, dans le cours des dernières années, cette ardeur, & ces nobles sentimens, qu'on respiroit dans notre Ile; triste effet des indignes soins d'un certain Parti de gens, qui n'ont rien oublié, pour leur donner un air de *Roman*; pour étouffer dans l'esprit du Peuple, ce sentiment de la gloire de la Nation, dont ils ont fait une vertu chimérique; & pour tourner en ridicule des Alliés anciens & naturels, qui nous sont unis par les communs intérêts de la Religion & de la Politique. Ces réflexions m'engagent à recommander à ceux d'aujourd'hui, la pratique de cette vertu, qui a rendu leurs Ancêtres si fameux, & à laquelle on a donné le nom d'*Amour de la Patrie*. Cet Amour de la Patrie, comme une Vertu Morale, est une disposition d'esprit constante, qui le porte à tout ce qui peut contribuer à la sûreté, au bien, & à la réputation de la Communauté, dans laquelle nous sommes nés, & de la Constitution, sous la protection de laquelle nous vivons. Pour mieux mettre dans son jour notre obligation à ce grand Devoir, faisons ici quelques considérations.

En premier lieu, nous pouvons remarquer, que ce Devoir nous est prescrit par ces mouvemens secrets & naturels, qu'on apèle *Instinct*; & que ces mouvemens, que nous donne la Nature, ne nous sont jamais donnés.

nés en vain. Comme l'amour propre est un instinct donné à chaque particulier, pour son bien & pour sa propre conservation; l'Amour de la Patrie est imprimé dans notre cœur, pour le bonheur, & pour la conservation de la Société. Cette impression naturelle a quelque chose de si remarquable, que nous en trouvons des exemples, dans ceux qui sont nés dans les plus tristes Climats, & sous les plus fâcheux Gouvernemens. L'Histoire nous apprend, qu'un habitant de la *Nouvelle Zemble*, après avoir passé quelque tems en *Danemark*, où il avoit été bien habillé, & traité avec la dernière douceur, profita de la première occasion, qu'il put trouver, pour aler, au risque de sa vie, esfuier de nouveau dans son Pays, tout ce que la nudité, le froid, & la pauvreté ont de plus insupportable, dans ces Climats affreux. Nous avons un exemple de la même nature, parmi les *Hottentots*. Un de ces Sauvages qui avoit été amené en *Angleterre*, y avoit appris notre Langue, s'étoit défait des manières barbares de sa Nation, & s'étoit poli de sorte, qu'il n'étoit plus reconnoissable: mais, comme on le remena un jour au *Cap de Bonne Esperance*, où nos Marchands *Anglois* comptoient, qu'il leur pouroit être d'une grande utilité, il entra dans une espèce de transport, il se remit avec les gens de son Pays, dont il reprit les habits & les manières brutales; & il ne fut pas possible de l'engager, à revenir voir les amis, qu'il avoit dans les Pays étrangers. Je ne parlerai pas de l'opinion com-



mune, qu'ont les *Negres* de nos Colonies, qui est de faire consister tout le bonheur de la vie à-venir, en ce qu'ils croient, qu'après la mort, ils retourneront en leur Patrie. Les *Suisses* poussent cette passion à un point, qu'il arrive souvent chez eux, qu'elle dégénère en une sorte de maladie, qui a un nom particulier en *Allemand*, & que les *François* apèlent *la Maladie du Pays*; car il n'y a rien de plus ordinaire, que de voir leurs soldats, engagés au service de Puissances étrangères, avoir des envies si violentes de retourner chez eux, qu'ils en deviennent malades, jusques à la mort, si on ne leur en accorde la permission, ce qu'on a coutume de faire, dans de semblables occasions. Je n'ajouterai qu'une chose à ces réflexions, c'est que, puisque l'Amour de la Patrie est si naturel à tous les Hommes en général, toute Nation particuliere, qui, par de fausses Politiques, cherche à le détruire, ou à en diminuer l'obligation, doit passer pour être beaucoup au-dessous des autres.

Si l'Amour de la Patrie est naturel à tous les Hommes, il n'est pas moins bien fondé sur la Raison, puis-qu'il nous porte à faire du bien à ceux qui nous sont, & qui doivent nous être les plus chers préféablement à tout autre; je veux dire, à nos Familles, à nos Femmes, à nos Amis, à nos Connoissances; en un mot, à tous ceux, dont la sûreté & le bonheur nous touchent de plus près, que les intérêts de ceux qui ne nous apartiennent en rien. C'est pour cette raison, que  
l'A-

L'Amour de la Patrie doit être regardé, comme la plus excellente & la plus étendue de toutes les Vertus de la Société : & l'on n'en fera aucun doute, si l'on considère, que non seulement, il influe sur la félicité de ceux qui sont nos contemporains ; mais qu'il passe jusques à leurs enfans, & à leur posterité. C'est aussi ce qui fait, que tous les Casuistes déclarent d'un commun accord, que, quand le bien de la Patrie se trouve en concurrence avec la vie même de nos plus chers Parens, de nos meilleurs Amis, ou des Personnes à qui nous avons les plus grandes obligations, on ne doit pas hésiter à lui donner la préférence, sans aucune exception.

De plus, quoique nous soions obligés de vouloir du bien à tous les Hommes, personne ne peut révoquer en doute, que nous ne soions particulièrement obligés d'être dans ces sentimens, pour un Pere, pour une Femme, ou pour un de nos Enfans. De même, quoique notre amour doive embrasser tout le monde, cependant, il doit avoir quelque chose de plus particulier, pour la Société, dans laquelle il a plu à la Providence de nous placer. Ce doit être-là, le centre de toutes nos actions ; c'est la sphere, dans laquelle doit se renfermer toute la pratique de nos Vertus Civiles, puisque c'est le seul moyen, que nous ayons de montrer les bonnes dispositions de notre cœur, & combien nous voudrions pouvoir contribuer au bonheur de tout le Genre humain. Rien ne m'a fait plus de plaisir.

plaisir à entendre, que ce qu'on raporte du dernier Ambassadeur de *Perse* en *France*. On dit, que cet Ambassadeur, tous les matins, avant que de sortir, honoroit d'un religieux salut, une motte de terre, qu'il avoit apportée de son Pays, & que l'intention de cette Cérémonie particulière, étoit de le faire souvenir de sa Patrie, & que tout ce qu'il feroit, dans la journée, devoit se rapporter à son avantage. Si tous les Hommes, dans les différentes Parties du Monde, avoient autant à cœur les intérêts de la Société dont ils sont membres, & qu'ils cherchassent, avec autant de soin, à en avancer la félicité, chacun selon son pouvoir, nous verrions tous les Peuples jouir de tout le bonheur, qu'ils peuvent raisonnablement attendre de cette Société. On peut dire au moins, que ce noble principe est une source si féconde en bénédictions, qu'à mesure qu'il prévaut, il rend une Nation heureuse & florissante.

On peut encore ajouter à ce que nous venons de dire, une autre considération, qui rendra cette Vertu encore plus recommandable, c'est que jamais Peuple ne s'est rendu fameux, par ses Vertus Morales, qui ne se soit en même tems distingué, par son zèle pour le bien public. C'est de la Vertu des *Spartes* & des *Romains*, qu'on voit naître à ces deux Républiques, ces illustres Défenseurs de leur Patrie, & c'est la remarque la plus ordinaire des anciens Historiens, que, dès que ces deux Etats se laissèrent corrompre, par le Luxe & par l'Avarice, ils se virent en dan-

ger d'être trahis , ou d'être vendus.

Qui peut encore plus contribuer à inspirer à tout honnête-homme , l'Amour que nous devons à notre Patrie , que de voir , que les actions les plus illustres , dont nous parlent les Histoires , & celles que nous lisons , avec le plus d'admiration , ne doivent leur naissance , qu'à ce Principe. L'établissement des bonnes Loix , la découverte des Conspirations , ce zèle à étouffer les funestes effets des révoltes & des séditions , ce courage à affronter la mort dans les batailles , ce dévouement à une mort certaine , pour le bien & pour la sûreté de ses Concitoyens , sont autant d'actions glorieuses , qui échauffent le Lecteur , & le forcent d'accorder son estime , aux personnes qui ont vécu dans les siècles les plus reculés , & dans les Pays les plus éloignés de nous.

Et comme les actions les plus illustres que l'Histoire puisse transmettre à la Postérité , sont celles qui procedent de l'Amour de la Patrie , aussi remarquons-nous , que ceux qui se sont immortalisés , par la pratique des plus éminentes vertus , se sont , sur-tout , rendus recommandables par celle-ci. Les Auteurs Grecs & Latins nous fournissent tant d'exemples de cette nature , que ce seroit une chose sans fin , que de les vouloir tous rapporter. Ainsi , pour me prescrire quelques bornes , dans un champ si vaste & si battu , je n'en produirai que quelques-uns ; que je tirai des Livres Sacrés , où l'on en trouve un aussi grand nombre , qu'en aucune autre.

Histoire ; & par-là, j'aurai le plaisir de répondre , en même tems , à l'objection que font quelques Auteurs modernes , qui prétendent , que la Religion révélée n'a rien , qui tende à nous inspirer l'Amour de la Patrie. Avant toute chose , on doit remarquer , que , comme l'Auteur Sacré de notre Religion s'apliquoit principalement ; à corriger & à instruire les *Juifs* , sur celles de leurs obligations , qu'ils remplissoient le moins bien , il lui étoit inutile d'insister beaucoup sur ce point , puis-qu'ils pouissoient l'attachement à leur Pays , jusqu'à n'avoir aucune sorte d'humanité , aucun égard , pour tout ce qui n'étoit pas de leur Nation. Nous voïons , dans la conduite de ce divin Maître , cette vertu marcher toujours de compagnie avec toutes les autres vertus. Il ne voulut faire un Miracle , en faveur d'une Femme de *Phénicie* , qu'après avoir montré à ceux de sa Nation , l'amour particulier , qu'il leur portoit : & il n'en falut pas davantage , pour l'engager à guérir (\*) la Fille d'un Centurion *Romain* , que la représentation que lui firent les *Juifs* , que c'étoit un homme qui aimoit leur Nation , & qu'il leur avoit fait bâtir une Synagogue. Mais , pour n'aler point chercher d'autre exemple de ce que je veux prouver , y eut-il jamais rien de plus touchant , (†) que ses pleurs & ses lamentations , à l'approche de *Jérusalem* , quoiqu'il connût , & qu'il eût même prédit le traitement injuste & cruel , qu'il

(\*) Marc, VII. 29. - (†) Luc, XIX. 41-44.

qu'il devoit recevoir de cette même Ville ! Car, il prévoioit les malheurs, qui, dans peu d'années, devoient causer la destruction de ce peuple; destruction, à laquelle il n'y en a point eu de semblable, depuis le commencement du Monde; & à la vue de laquelle il fondit en larmes. Ses Disciples ont fait voir les mêmes sentimens d'affection, pour ceux de leur Pays; sur-tout, ce nouveau Converti, ce grand Apôtre, qui souhaitoit d'être haï, & maudit; pourvu que par-là, il pût contribuer au bonheur de sa Nation: ou, comme il s'exprime lui même (\*) *de ses freres & de ses parens, qui sont les Israélites.* Cet exemple nous porte naturellement à considérer le même héroïsme, la même grandeur d'ame, qu'on admire dans ce grand Législateur des (†) *Juifs* qui aimoit mieux se dévouer lui-même, que de voir périr son Peuple. On auroit bien de la peine à trouver, dans les Livres Sacrés, aucun homme remarquable, par sa piété, qui ne se soit aussi distingué par cette Vertu. Je prie le Lecteur de m'excuser, si je raporte ici un trait d'histoire, qui me paroît trop beau, pour être passé sous silence, & auquel il ne manque, pour s'attirer l'éloge & l'admiration de tout le monde, que de se trouver dans quelcun de ces Ecrivains polis de *Rome* ou de la *Grèce*. Le Roi de *Syrie* étant au lit malade, envoya HAZAËL, un de ses grands Officiers, demander au Prophète

(\*) [*S. Paul.*] Rom. IX. 3. 4.

(†) [*Moyse.*] Exod. XXXII. 32.

phete ELISE'E, s'il en reviendrait. Le Prophe-  
te regarda si attentivement cet Officier, qu'il  
lui donna de la confusion, ou pour rapporter  
ce fait, avec toutes les belles circonstances  
qui l'accompagnent; dans le langage pathé-  
tique de l'Ecriture (\*) ELISE'E *attacha fixe-  
ment ses regards sur lui, jusqu'à le rendre confus,*  
Et HAZAËL lui dit, *pourquoi pleure mon Sei-  
gneur? Et il lui répondit, parce que je sais le mal, que  
tu feras aux enfans d'Israël: tu mettras en feu  
leurs forteresses; tu passeras les hommes au fil  
de l'épée; tu écraseras leurs enfans; tu ouvriras  
leurs femmes grosses. Et HAZAËL lui dit,  
mais quoi; ton serviteur est-il un chien, pour  
pouvoir faire une chose si extraordinaire? Et  
ELISE'E lui répondit, le Seigneur m'a fait con-  
noître, que tu feras Roi de Syrie.*

Je pourrais fortifier ce que je viens de dire,  
en faveur de l'Amour de la Patrie, par des  
considérations plus particulières & plus inte-  
ressantes pour mes Lecteurs. Comme j'écris  
pour des *Anglois*, je pourrais leur représenter  
qu'ils jouissent de la Religion la plus pure,  
& de la forme de Gouvernement la plus ex-  
cellente qui fut jamais sous le Ciel. Mais,  
comme je suis persuadé qu'il n'en est point qui  
ne doive se croire obligé à remplir un devoir,  
dont tant de raisons & tant d'exemples ren-  
dent la pratique indispensable, je me conten-  
terai d'exhorter tout Lecteur honête-hom-  
me, quand il tourne ses pensées du côté du  
Public, de chercher plutôt les occasions de  
faire

(\*) II. Rois, VIII. 11-12.

faire du bien à sa Patrie, que de perdre son tems à décider sur les Droits des Princes, ou en d'autres semblables spéculations, qui sont si fort au-dessus de sa portée. Abandonnons ces grands points à la sagesse de nos Loix, & laissons-en la détermination à ceux, qui sont les Juges naturels de notre Constitution, si nous ne voulons pas nous voir exposés aux justes reproches, qu'on fait à ces Chrétiens, qui passent inutilement leur vie en des disputes subtiles & épineuses sur la Religion, au lieu de s'en tenir à la pratique de ce qu'elle nous enseigne. S'il y a quelque Droit sur la Terre; si l'on peut s'en rapporter au jugement de ce que nous avons de plus habiles gens pour les Loix, & de plus savans Théologiens; si la Raison humaine est capable de quelque certitude, le Roi sous qui nous vivons aujourd'hui a un titre incontestable à prétendre à notre fidélité & à notre obéissance. Mais supposons, pour un moment, que ce Droit ne fût pas bien établi, & qu'un *Anglois* flottant dans cette incertitude se trouvât partagé dans le choix de la personne, à laquelle il doit rendre son obéissance. Il est sans contredit, que, dans ce cas, l'Amour de la Patrie doit faire pancher la balance, & que l'*Anglois*, dont je parle, doit se déterminer en faveur de ce qui est le plus avantageux au bien de la Société. Pour appliquer cette réflexion à la conjoncture présente: il faudroit être entièrement dénué de sens-commun, pour pouvoir se mettre en tête, que la Religion *Protestante* pût rien attendre de favorable, du Gouvernement d'un

*Carbo.*



*Catholique Romain* bigot, ou que nos Droits Civils pussent être maintenus, par un homme instruit, dès son enfance, à la Politique du Prince le plus absolu de l'*Europe*, & qui ne pourroit donner à son Bienfaiteur, aucune marque sensible de sa reconnoissance, qui ne fût fort préjudiciable à la Nation *Angloise*. Sont-ce là des avantages assez considérables, pour engager un homme d'honneur à s'y faire un chemin, à travers les horreurs d'une guerre civile, à s'y faire un chemin, couvert du sang de plusieurs milliers de ses Compatriotes! Au contraire, les raisons qui nous engagent à nous ranger du côté du Roi GEORGE, à lui être affectionnés & fidèles, ces raisons, dis-je, sont d'une telle évidence, pour n'envisager les choses, que de ce côté-là, que, si tous les *Anglois*, au-lieu de n'avoir des yeux, chacun que pour ses intérêts particuliers, avoient tant soit peu à cœur le bonheur de leur Patrie, Sa Majesté n'auroit pas un seul mécontent, dans toute l'étendue de ses Etats.

## VI. DISCOURS.

Fraus enim astringit , non dissolvit Per-  
jurium., C I C.

*Car , bien loin que la Fraude excuse le Par-  
jure , elle ne fait que le confirmer.*

**D**Ans un tems, où l'on voit tant de Su- Le Crî-  
me de Par-  
jure.  
jets du Roi venir se soumettre à prêter,  
devant leurs Magistrats , les Sermens pré-  
ferits par la Loi, il ne sera pas hors de pro-  
pos de remettre ici devant les yeux de mes  
Lecteurs , le véritable sens de cet engage-  
ment. Je ne saurois m'imaginer, sans peine ,  
qu'il y ait , parmi nous , des gens d'un esprit  
assez épais , des gens assez grossièrement  
trompés, pour regarder le Serment, comme  
un sujet de plaisanterie, & pour tourner en  
ridicule, un des Actes les plus solennels de  
la Religion. Mais aujourd'hui , la corrup-  
tion de nos mœurs est parvenue à un point,  
que rien n'est plus ordinaire, que d'entendre  
des gens sans honneur, se donner l'insolente  
liberté, de chercher à briller dans leurs discours,  
aux dépens de ces gages sacrés de leur de-  
voir & de leur fidélité. On les voit chercher  
à encherir l'un sur l'autre; mais, que préten-  
dent-ils; quel est leur but? Tous ces efforts  
d'esprit, aboutissent enfin , à se moquer de  
Dieu, & des Hommes. Il ne faut que quel-  
que

#### 44. LE FREE-HOLDER. VI. Disc.

que imagination creuse de leurs foibles cerveaux, ou quelque passage de (\*) HUDIBRAS, pour les faire négliger un devoir, dont dépendent leur sûreté & leur bien, tant dans ce monde-ci, que dans l'autre. Qui peut entendre, sans trembler, des plaisanteries de cette nature? Comme ces misérables font parade de leur impiété, aussi n'y a-t'il point d'honête-homme, qui voudra se ranger de leur parti, puisqu'on ne peut prendre leur défense, sans abandonner son devoir, & sans renoncer au caractère d'homme d'honneur. Mais, s'il en est d'autres moins étourdis, qui viennent avec nous de propos délibéré, donner à notre Souverain, ces marques religieuses de fidélité; si, dis-je, il en est, qui apportent à cette profession publique de leur devoir, des réserves, des restrictions secrètes, je les exhorte à considérer attentivement les Maximes, dont conviennent tous les Casuistes, qui se sont acquis quelque estime, par leur savoir, par leur jugement, & par leur Morale. Ils ont tous unanimement déclaré, que le Serment doit être pris, dans le sens de l'Autorité qui l'impose, & que ceux dont le cœur n'est pas d'accord avec la bouche, dans la forme de ces protestations publiques; ou qui les font, avec des restrictions mentales; ou, qui prêtent Serment, contre leur conscience, pour quelque motif que ce puisse être; ou dans le dessein de le rompre, ou de se repentir;

(\*) HUDIBRAS est un Poète Anglois, qui a excellé dans le *Barlesque*, & qui a satirisé *Scots*. Voir le SPECTATEUR, Tom. II. p. 414.

tic; ils ont tous déclaré, dis-je, que tous ces gens-là sont coupables de Parjure. Ceux qui se trouvent dans quelcun des cas, que je viens de marquer, ou dans de semblables circonstances, au-lieu d'en diminuer le crime, ne font, au contraire, que le rendre plus détestable, puisqu'on ne peut regarder leur dessein, & la démarche, qu'ils font, de venir d'eux mêmes, prêter un pareil Serment, que comme une tromperie préméditée; & que c'est le trait le plus insigne de leur mauvaise foi envers les Hommes, & de leur irrévérence envers Dieu. C'est pourquoi, quelque grand que soit le crime d'un homme, qui, après avoir prêté Serment, dans l'intention de le garder, se laisse séduire, & vient ensuite à le rompre, il est, pourtant, en quelque façon, moins noir & moins horrible, que le Parjure dont j'ai parlé. Quelle plus forte preuve y a-t-il, en effet, de la corruption de nos mœurs, que de voir, parmi nous, des gens assez peu judicieux, pour sacrifier à des vues de Politique, les devoirs les plus essentiels de la Morale! Cette triste réflexion m'engage, après avoir prouvé, dans mon dernier Discours, que l'Amour de la Patrie est une vertu, à faire voir dans celui-ci, que le Parjure est un crime détestable. Mais malheureusement, nous vivons dans un siècle, où certains principes bisares & dénaturés se sont si fort emparés de plusieurs d'entre nous, qu'à considérer leurs Plans de Gouvernement, on diroit, que le Souverain n'est pas obligé de garder le Serment qu'il fait à son

son Couronnement, ou que ses Sujets peuvent être dispensés, de celui qu'ils lui font de lui être fidèles, suivant l'humeur où se trouvent ces sages Politiques. Ou, pour les mieux représenter, on peut dire, que, sous quelques Regnes, ils établissent tout ensemble, un Pouvoir, & une Obeïssance, sans limites; & sous d'autres, ils resserrent également dans les bornes les plus étroites, & l'Autorité du Prince, & l'Obeïssance ou la Fidelité des Sujets.

Le crime de Parjure est si fort hors de conteste, qu'il a toujours été mis au nombre des plus grands crimes, par tous ceux qui se sont laissés conduire aux seules lumieres de la Raison; & l'observation inviolable du Serment, aussi bien que la pratique des autres devoirs du *Christianisme*, fait partie de la Religion Naturelle. Comme la Raison est commune à tout le Genre-humain; elle fait sentir les mêmes mouvemens, & elle prescrit les mêmes loix à tous les Hommes. Et puisque notre cœur nous dit à chacun de nous en particulier, que c'est le plus grand affront, que nous puissions faire à la Divinité que nous adorons, que d'en apeler à Elle, dans l'intention de tromper, & que nous ne pouvons faire aux hommes de plus grande injustice, que de les trahir par de fausses assurances: il n'est pas étonnant que les Païens, & les Chrétiens, les Fidèles, & les Infidèles soient tous d'accord, en un point qui est d'une si grande importance, pour l'honneur de l'Etre suprême, & pour le bien de la Société.

té. C'est dans cette vue que PYTHAGORE, à son premier précepte, qui regarde l'honneur dû aux Dieux Immortels, ajoute immédiatement après, le respect religieux, qu'il faut avoir pour le Serment. Par tout ce qu'ont souffert les Païens, en une infinité d'occasions; plutôt que de rompre leurs Sermens, nous pouvons aisément juger, jusqu'à quel point ils portoient la vénération, pour ces engagements sacrés & solennels. Nous en avons divers exemples, dans l'Histoire de la République *Romaine*, qui, comme l'ont remarqué plusieurs illustres Écrivains Païens, l'a toujours emporté de beaucoup, sur tous les autres Gouvernemens du *Paganisme*, pour la pratique de la Vertu. Combien ont-ils laissé loin derrière eux, à cet égard, ~~les Païens~~, ces grands Corrupteurs du *Christianisme*, pour ne pas dire de la Religion naturelle! Il est aisé de le voir, par leur aversion, pour tout ce qu'ils regardoient comme frauduleux, & qui leur paroïssoit renfermer quelque restriction mentale. Je n'en rapporterai que l'exemple suivant. Plusieurs des *Romains*, qui furent faits prisonniers par ANNIBAL, furent relâchés, en s'obligeant, par Serment, de retourner à son Camp. Il y en eut un d'entre eux qui revint au Camp le même jour, sous prétexte d'avoir oublié quelque chose; espérant par-là éluder l'obligation de son Serment; mais le Sénat *Romain* fut si choqué de cette prévarication, qu'il donna des ordres, pour le faire prendre, & le faire livrer à ANNIBAL.

Rien

Rien n'est plus capable de nous donner une juste idée de ce que pensoient les Païens, du crime de Parjure, que les peines, dont ils châtoient ceux qui s'en étoient rendus coupables. Le Parjure, chez les *Scythes*, étoit un crime capital; & parmi les *Egyptiens*, ce crime étoit aussi puni de mort, au raport de *DIODORE de Sicile*, qui remarque, que celui qui en est coupable commet deux crimes à la fois, en quoi consiste véritablement la noirceur du Parjure, puisqu'il pèche contre le respect dû à la Divinité, & contre la bonne-foi, que les Hommes doivent avoir, les uns envers les autres. Il est inutile de produire un plus grand nombre d'exemples de cette nature; & l'on en trouvera, dans presque tous les Auteurs, qui ont écrit sur ce sujet.

Si des Hommes, qui n'avoient que la Raison pour guide, avoient un respect si religieux, pour tout ce qui étoit Serment, & que ceux qui y manquoient passaient, parmi eux, pour coupables d'un si grand crime, sans doute, que des esprits éclairés de la REVELATION devroient en avoir une idée d'autant plus respectable, qu'ils ont des notions, & plus claires, & plus relevées, de la Divinité. La Divinité prétendue des Païens pouvoit être si bornée dans ses attributs, si limitée dans sa connoissance, dans sa bonté, ou dans son pouvoir, qu'un Païen pouvoit se flater, que son Parjure ne viendrait point à la connoissance de cette Divinité; ou que, si elle en avoit connoissance, elle ne s'en irri-

irriteroit point; ou que si elle s'en irritoit, elle ne l'en puniroit point. Ce Païen pouvoit aussi produire des exemples de Fausseté & de Parjure, dans ces Dieux mêmes, à qui il en apeloit. Mais, comme la Religion révélée nous a donné une idée plus claire de la Nature Divine, nous savons que celui à qui nous en apelons est la Vérité même, le grand Scrutateur des cœurs, qui ne laissera aucune fraude, ni aucune fausseté impunie, ou *\* qui ne tient point pour innocent celui qui prend son nom en vain.* C'est pourquoi aussi, tant par rapport à la Divinité, que par rapport aux Hommes, la Religion du Serment oblige plus les Chrétiens, que tout le reste du Genre-humain, & cela parce que la Charité, la Vérité, la Confiance mutuelle, & tous les autres Devoirs de la Société, sont portés à un degré plus haut, & soutenus de motifs plus puissans, par les principes de notre Religion.

Le Parjure, par rapport aux Sermens, qu'on exige de nous aujourd'hui, est accompagné de toutes les circonstances, qui peuvent aggraver un crime. Nous prêtons ces Sermens, devant les Magistrats de la Justice publique; le Cérémonial nous fait ressouvenir, que ces Sermens font partie de cette obéissance que nous prescrit l'ÉVANGILE; nous y desavouons expressément, toute sorte de faux-fuians, & de restrictions mentales, de quelque nature qu'elles puissent être; nous prenons le Dieu tout-puissant à témoin de la

C

fin-

\* Exod. Chap. XX. v. 7.



sincérité de nos cœurs, & nous le prions de ne nous assister, qu'autant, que nous remplirons les Sermens, que nous faisons, en sa présence. Si je détaille ici ces circonstances, auxquelles on en peut ajouter plusieurs autres, c'est, parce que tous ceux qui ont écrit de la nature du Serment, nous font remarquer, que plus la formalité en est solennelle, plus il y a de crime à le violer. Que peut donc se promettre un homme qui devient Rebelle, après avoir déclaré qu'il ne prétend à l'assistance de Dieu, qu'autant qu'il sera un bon & fidèle Sujet? Il commence, par prier le Seigneur de l'assister, comme il gardera son Serment, & il ose se flater de réussir, dans une entreprise, qui est une infraction directe de ce même Serment, qu'il avoit promis de remplir.

Puis donc, qu'au jugement de tous les hommes du Monde, par sa nature même, & selon l'esprit du *Christianisme*, le Parjure est un crime si détestable, pouvons-nous, avec trop d'attention, travailler à écarter de nous, tout ce qui peut en avoir la moindre apparence?

EURIPIDE nous fait voir, combien les *Athéniens* étoient délicats sur ce point, & combien ils étoient religieux observateurs du Serment. Cet illustre Poëte Tragique, quoique recommandable, par la pureté de sa Morale, avoit fait paroître sur la scène, dans l'une de ses Pièces, un personnage, qui faisoit cette réponse à un autre, qui rapeloit à sa mémoire un Serment, qu'il avoit fait, *je*  
*Pai*

*J'ai juré de bouche, mais non pas de cœur.* L'impiété de ce sentiment causa une émeute générale, parmi les auditeurs; SOCRATE, malgré l'intime amitié qu'il avoit pour l'Auteur, en conçut une telle indignation qu'il sortit d'abord. Tout le monde en fut si choqué, qu'on l'accusa publiquement & qu'on lui fit son procès, comme à un homme qui avoit suggéré le moyen d'éluder ce qu'ils regardoient comme le lien le plus sacré, & le plus inviolable de la Société humaine. On peut juger, par cet exemple, à quel point ces vertueux Païens étoient jaloux de tout ce qui étoit Serment, & combien ils étoient scandalisés de tout ce qui leur paroïssoit, en la moindre manière du monde, pouvoir ouvrir la porte au Parjure.

Mais ici, nous devons considérer avec grand soin, que ce n'est pas seulement, par une Rébellion actuelle, que nous rompons notre Serment; il suffit, pour cela, que nous tenions une conduite, qui paroisse y tendre naturellement. Nous pouvons bien être criminels, quoique la Justice n'ait pas de prise sur nous. Ceux qui, dans leurs discours, perdent le respect qu'ils doivent à celui, à qui ils ont juré la Fidélité; qui tâchent de lui enlever le cœur de ses Sujets; qui s'efforcent de rendre son Gouvernement odieux au Peuple; ces gens-là, dis-je, ne peuvent pas passer, pour être Fidèles à leur Serment. Et pour ceux qui par des impostures concertées, par des discours envenimés, par des rapports injurieux, cherchent

à flétrir son Caractère, ou à afoiblir son Autorité, tous ceux-là sont, tout à la fois, & des Parjures, & des Calomniateurs. Chez eux, du côté de la Morale, le crime est dans son entier, & il n'y manque plus; que quelques circonstances accidentelles, pour mettre la Justice en droit d'en prendre connoissance. Ce n'est pas assez, non plus, qu'un homme, qui a donné à son Prince des assurances solennelles de fidélité, ne lui fasse aucun mal, il est, encore, dans l'obligation de lui faire tout le bien, qui est en son pouvoir, suivant son état & sa condition.

La Fidélité est d'une nature, qui nous doit faire profiter de toutes les occasions de montrer notre attachement & notre zèle, pour notre Souverain. Si nous examinons bien, ce à quoi nous engage celle, que nous promettons à Sa Majesté, par les Sermens qu'on nous propose, nous trouverons que, non seulement, nous renouons à toute sorte de *Fidélité*, nous ~~renouons~~ *Et nous jurons toute sorte d'Obeissance* ~~à notre Prince~~; mais encore que, ces Sermens nous obligent à défendre le Roi. GEORGE, de toutes nos forces, contre tous les attentats de quelque nature qu'il soit, & de découvrir à Sa Majesté tous les Complots, toutes les Conspirations, tramer des Traîtres, & sacrés, dès que nous en aurons connoissance.

—, de ceux qui se sont obligés, par ces sacrés engagements, s'il y en a quel-  
con

un qui soit actuellement Traître ou Rebel-  
le, il est coupable de Parjure, par les Loix de  
la Justice, & celui qui favorise secrètement  
ces pratiques criminelles, n'est pas moins  
condamné, par le Tribunal de sa Conscience.  
Quoique je ne veuille pas prononcer,  
qu'un homme qui ne montre, que de la  
tiédeur, & de l'indifférence pour la Cause  
de son Prince, soit absolument Parjure,  
j'ose affirmer, qu'il est bien loin de remplir  
les obligations de cette Fidélité, à laquelle  
il s'est obligé, par Serment. Enfin nous  
sommes assurés, que dans une Nation, qui  
s'est soumise à ces engagements sacrés & so-  
lemnels, la Fidélité des Peuples s'accorde  
toujours avec les devoirs de la Morale, &  
qu'ils seront toujours fidèles Sujets, à pro-  
portion qu'ils feront sincèrement profes-  
sion du CHRISTIANISME.

VII.

R S.

Veritas plus  
in scitiâ Reipub-  
licæ assentandi,  
minantes. C  
ribus accipiu  
dam crimen servitutis, malignitati falsa spe-  
cies libertatis inest.

ta; primum  
mox libidi-  
adversus de-  
e prout au-  
lulationi fac-

TAC. Hist: L. I. Cap. 11.

*La Vérité peut être enfreinte en plusieurs  
manières; premièrement, par l'ignorance de la*

#### 24 LE FREEMOLDER. VII. Diss.

*République, comme n'étant point au fait des Affaires, ensuite, par une demangeaison de donner son avis; après cela, par une haine pour ceux qui gouvernent. On prête facilement l'oreille à la médisance & à la calomnie, de sorte que le crime sordide de la servitude est attaché à la flatterie, comme une fausse apparence de liberté l'est à la malice.*

Les Mensonges de Paris

**L**A marque la plus certaine d'une mauvaise Cause, est de voir ceux qui la défendent, obligés, pour pouvoir y réussir, d'avoir recours aux moyens les plus lâches, aux artifices les plus criminels, tels que sont les calomnies dont se sont servis les ennemis de notre Patrie & de notre Roi. Mais sur-tout, rien ne montre plus évidemment le ridicule de cet esprit de Malice & de Calomnie, que les efforts que font ces séditieux, pour tâcher de diminuer la gloire de la Personne & de la Famille de Sa Majesté; esprit qui les aveugle à un point, qu'il ne leur permet pas de considérer, que sa Cour de *Hanover* a toujours passé pour une des Cours les plus polies de l'*Europe*, & qu'avant qu'il fût notre Roi, on le regardoit comme un des plus grands Princes de la *Chréienté*.

Mais considérons, que le plus glorieux des Prédécesseurs de Sa Majesté a éprouvé le même traitement. A l'arrivée de ce Prince, ne se trouva-t-il pas un tas de gens assez passionnés & assez fous, pour répandre sur son compte les discours les plus extravagans? Ne vit-on pas ceux de ce Parti, pour

tâcher

tâcher de le rendre odieux au Peuple, faire courir le bruit, que ce Prince avoit ammené avec lui vingt mille *Laponeis*, tous vêtus de peaux d'Ours, qu'ils avoient tués de leurs propres mains; & que ces Sauvages s'étoient mutinés, parce que, deux jours après leur arrivée, on ne les avoit pas regatés du divertissement de quelque sanglante bataille. A peine ce Prince fut-il sur le Trône, que ceux mêmes qui l'y avoient placé, trouvant qu'il avoit fait quelques changemens à la Cour qui, n'étoient pas de leur goût, cherchèrent à aliéner de lui les esprits, par le mauvais caractère, qu'ils donnoient à sa Personne & à ses Actions. Ils trouvèrent, qu'il avoit le nez fait, comme celui d'OLIVIER CROMWEL; & lui firent présent d'une grande paire de Moustaches, pour épouvanter le Peuple. S'il faisoit quelque grace; c'étoit la peur, qui la lui faisoit faire: sa Justice n'étoit que Cruauté: sa Modération, son Economie, sa Prudence, son Application aux Affaires, c'étoit tout autant de Vertus à la *Hollandoise*, & qui n'avoient jamais été mises en pratique, par aucun de nos Rois d'Angleterre. Il n'a jamais donné de Bataille, où les *Toris* n'aient eu la bonté de faire monter sa perte au double de ce qu'elle étoit effectivement: s'il avoit fait lever quelque Siège, s'il avoit remporté quelque Victoire, la chose coustoit beaucoup plus qu'elle ne valoit. Enfin, il ne cherchoit, que la ruine du Roiaume; & pour y parvenir, il avoit élevé le Docteur TIL-

LOTSON à la plus haute Dignité Ecclesiastique; il avoit placé Mylord SOMMERS à la tête de la Robe; il avoit donné la Place de grand Tresorier à Mr. MOUNTAGUE; & il avoit fait grand Amiral, celui qui commandoit la Flotte à la *Hogue*. Voilà un échantillon des Calomnies du Parti de ce tems-là; & que nous voïons si fidèlement copiées, par ceux qui sont dans les mêmes principes, sous le Regne present de Sa Majesté.

Comme le Plan de ces Messieurs n'a rien, que d'absurde & de contraire au sens commun, aussi n'est-il pas suprenant de les voir employer, pour le faire réussir, des moïens si sages & si prudens. Il n'y a qu'une foiblesse inconcevable, & une extrême folie, qui puisse faire épouser les interêts d'un *Prétendant Papiste* à des *Anglois* & à des *Protestans*; & il ne faut pas moins, que les mêmes dispositions d'esprit, dans ceux de leur Parti, pour les faire donner dans des Calomnies si palpables & si contradictoires. Il ne pouvoit jamais y avoir un Peuple, dont la facilité s'accordât mieux avec les prétentions secrètes de ses Conducteurs interressés; jamais ces Chefs ne pouvoient se flater de pouvoir rencontrer des gens plus maniables, ni plus propres à mettre en œuvre, & à seconder leurs desseins. Combien de tems auparavant n'avoit-on pas fait croire à une partie de cette simple & crédule espèce de gens, que les Montagnards étoient une race d'Hommes, qu'on ne pouvoit conquérir! La racaille du Parti étoit accoutumée à ne se

se les représenter, que sous des figures de *Géants* & de *Sarrazins*: & ils furent bien surpris de voir, que chacun d'eux avec son terrible sabre, n'avoit pas mis à bas, pour le moins, un Escadron des Troupes du Roi.

Outre les réjouissances publiques, qu'il y a eu au Camp de *Perth*, il s'en est encore fait de secrètes, plus près de nous; parmi ces bien intentionnés pour leur Patrie, sur les Victoires de leurs amis à *Preston*: & cela a continué, jusqu'à la fameuse & solennelle Cavalcade, qu'ont faite ces Rebelles, pour se rendre de \**Highbgate* ici. Il s'en trouva même plusieurs, dans ce Parti, dont la sagesse fut, jusqu'à leur faire conclure, que le Gouvernement avoit engagé deux ou trois cens hommes vigoureux, qui étoient faits comme des *Chasseurs au Renard*, & qui devoient être liés, garrotés, & peut-être exécutés, pour représenter les prétendus Captifs. On ne sauroit nombrer leurs Victoires en *Ecosse*. Sans remonter plus loin que la semaine dernière, ils en ont remporté une mémorable. Les Montagnards, après avoir mis en pièces toutes les Troupes *Hollandaises*, se sont déguisés avec les habits des vaincus, & à la faveur de ce déguisement, ils ont surpris les Troupes du Roi, qui les prenoient pour des Amis, & ils les ont toutes passées au fil de l'épée. Cette histoire a fait grand bruit pendant un jour ou deux; & je

C-5

croi

\* C'est un Village, à 4 milles de Londres.



croi qu'il ne seroit pas impossible, quoique cela soit tenu fort secret, de pouvoir découvrir parmi eux, qu'on s'y dit encore à l'oreille, qu'on a des avis certains, que le Duc de MAR est actuellement en chemin, pour se rendre à *Londres*, s'il n'est pas déjà à deux journées de la Ville. Je ne remarquerai point ici, combien l'avantage qu'ils ont eu, à la Bataille de *Dunblain*, a été exagéré par quelques-uns d'eux, jusqu'à aujourd'hui; quoique les *Toris* puissent bien dire, avec le Roi PYRRHUS, *si nous avions encore une Victoire comme celle-là, nous serions perdus.*

Mais on aura de la peine à croire, que la source la plus fertile de la Médifance & de la Calomnie est précisément ce qui, selon l'ordre de la Nature, auroit le moins dû donner naissance à des ruisseaux si envenimés: je veux dire, les intérêts & la sûreté prétendue de notre Religion. Si ces gens-là avoient autant à cœur les Doctrines, qui sont essentielles à l'Eglise d'*Angleterre*, qu'une dénomination particulière, sous laquelle ils affectent d'adhérer à ses sentimens, ils reconnoitroient, que la sincere observation des Sermens publics, la Fidelité à leur Roi, la soumission à leurs Evêques, le zèle de ~~la Religion~~, & l'horreur qu'on doit avoir pour la Rébellion, sont les points, qui font le plus bel ornement, & le caractère de la Religion *Anglicane*; & ceux dont les Auteurs de la REFORMATION de ce Roïaume ont toujours fait leur gloire principale. C'est avec raison, que nous reprochons aux *Jésuites*,

tes, qui ont fait servir tout ce que contient le *Christianisme*, à leurs vues politiques & temporelles, de soutenir cette Opinion si contraire aux loix de la Nature, à la Morale & à la Religion, qu'on peut faire le mal, pour le bien, qui en peut résulter. Mais nous ne saurions nous imaginer, qu'un Principe d'une aussi dangereuse conséquence, puisse faire impression sur ceux, qui, par tant d'impostures absurdes & monstrueuses, cherchent à surprendre le monde, sous le prétexte du danger où se trouve l'EGLISE. Si l'on peut se reposer sur les Déclarations solennelles d'un Prince qui s'est distingué, par son exactitude à garder sa parole, par sa constance à exercer publiquement notre Religion, & à maintenir nos Loix, nous avons toutes les assurances, que nous pouvons raisonnablement souhaiter, pour la sûreté de l'Eglise établie, sous son Gouvernement. Quand donc, on voit un Chef de Parti entrer dans de nouvelles appréhensions, pour l'EGLISE, on peut croire, sans craindre de tromper, ou, qu'il est en danger de perdre le Poste qu'il occupe, ou qu'il désespère en pouvoir obtenir aucun. C'est quelque chose de fort plaisant, que de voir, dans ces occasions, des scélérats de profession, changer, par une pieuse métamorphose, leur en zèle & en inquiétude pour les intérêts de la Religion. Ces vues lâches & insensées ont tant de part à ces plaintes, qu'il n'est pas étonnant, que ceux qui ont des biens en Terres, & mes compagnons FREE-HOLDERS,

DERS, qui s'imaginent que l'Eglise est en danger, dès qu'ils voient monter les Actions de la Banque. Mais, les absurdités ordinaires, qu'il faut croire, si l'on ne veut renoncer au titre de fidèle Membre de l'Eglise Anglicane, sont qu'il y a une Société de \* gens qui se régalent sur une tête de Veau, pour laquelle (soit dit en passant) quelques zélés Toris ont fait des Hymnes & des Prières convenables; qu'il y a une Ligue, entre la plupart des Prélats, pour détruire l'Episcopat; & que, quiconque parle contre le Papiisme, est Presbytérien dans le cœur. Les Emissaires du Parti ont tant de soin de répandre ces ridicules fictions, qu'à-présent, si nous ajoutons foi au bruit commun, il y a quelques endroits éloignés dans ce Royaume, où l'on croit fermement, que toutes les Eglises de Londres sont fermées; & que, si un Homme d'Eglise, se hazarde à se promener dans les rues avec ses habits d'Ecclesiastique, il y a dix contre un à parier qu'il sera assommé, par quelque brutal de Schismatique.

Faisons ici quelques réflexions, & considérons, qu'il y a des Calomnies particulières attachées à certains Climats, à certaines Latitudes, où l'on les publie, à proportion que la situation du Lieu les rend moins exposées à être déconvues. Il y a bien des Fables, qui ne se

\* On accuse les Presbytériens, d'avoir mangé une tête de Veau à dîner, le jour de l'Anniversaire de CHARLES I.

LE FREE-HOLDER. VII. D<sup>ix</sup>. Cr.

pas reçues à cent milles de *London*: nous voions même souvent on conte naïtre à *Southwark*, & venir mourir le même jour, de ce côté ci de la *Tamise*: il en naît-aussi quelquefois, au Quartier fidèle de *† Paris-John*, d'une complexion si délicate, qu'on ne peut les transporter jusqu'à la Bourse Royale. Cependant, comme les Monoies de la Calomnie ne cessent jamais de travailler, il en sort de tems en tems un grand nombre de pièces nouvelles & d'une invention curieuse, qui ont cours parmi ceux du *Par-tis*; & circulent enfin par tout le Roïaume.

Comme le but, que je me fais proposé, quand j'ai entrepris ce DISCOURS a été plutôt, de déromper mes Compatriotes, que de les aigrir, qu'il me soit permis de confidérer, combien d'inconvéniens entraîne après elle, la mutuelle correspondance de la Crédulité & de la Calomnie. Je ne veux, que remettre devant les yeux des Crédules, dans combien d'illusions cette foiblesse les a fait tomber, pendant le cours de leur vie. Leurs espérances n'ont été soutenues, que par une succession de mensonges, pendant l'espace de près de trente ans. Combien y en a-t-il, qui sont morts de faim, dans l'attente de ces riches emplois, que leur avoient fait espérer les auteurs de ces chimériques imaginations? Combien y en a-t-il, qui ont

C 7

en

*†* Faubourg de *London*, dont il est séparé par la *Thames*.

*†* C'est, un endroit situé par-devant de la Bourse de *London*.

eu le cruel chagrin de quitter le monde, & d'y laisser ces inestimables bénédictions d'un *Regne Papiste, & Arbitraire*, dont un Mois, tout au plus, les mettoit en possession?

Que ces réflexions fassent au moins, ouvrir les yeux à cette bande d'avengles, & qu'elles leur apprennent à ne pas croire avec tant de facilité, des gens qui les trompent si grossièrement, & dont ils ont été si souvent les dupes. Qu'ils fassent voir, que, c'est les insulter & les prendre pour des gens de bien peu d'esprit, que, de leur faire des contes, qu'on n'oseroit leur venir débiter, si l'on n'étoit bien persuadé, qu'ils ne sont que des bêtes. Ou, si leur zèle les fait ajouter foi à quelque circonstance, qui paroisse favorable à la Cause qu'ils ont embrassée, qu'ils ne se hazardent point à parier sur ces flatteuses apparences; & qu'ils prennent bien garde sur-tout, de rien vendre de leurs *Actions*, quelques bonnes nouvelles qu'ils puissent recevoir, de leurs amis de *Perib.* Comme ces bisarres imaginations de Parti ne peuvent que faire rire, & que ce sont de véritables sujets de plaisanterie, on ne peut aussi regarder qu'avec pitié & avec mépris, ceux qui ont eu la stupidité de s'y laisser surprendre. Mais pour ces Incendiaires de Figure & de Distinction, qui inventent, & qui publient ces mensonges grossiers, ces atroces calomnies, on ne peut que les détester, & les regarder avec indignation: ils ne peuvent se regarder eux-mêmes qu'avec horreur, & avoir sans cesse la conscience bourrellée, quand ils

viennent à considérer, que, pour relever la Cause désespérée, par leurs faux rapports, et leurs insinuations trompeuses ils ont été, en se perdant eux-mêmes, les lâches instruments de la destruction de plusieurs de leurs amis.

## VIII. DISCOURS.

advenit qui vestra dies muliebribus armis.  
erba redargueret.

VIRG. *Æneid. Lib. XI. 687.*

*Le jour est venu, qui vengera par les armes  
une Femme tous vos vains discours.*

À l'ouï dire que, sur la lecture de mon <sup>Projet</sup> quatrième DISCOURS, plusieurs Femmes d'une As-  
semblée distinction cherchent avec empressement, <sup>SOCIATION</sup>  
par les moïens de se rendre utiles au public. L'une <sup>FEMININE.</sup>  
veut tenir Table à Thé, où tous les amis  
du Roi GEORGE seront les bien-venus : l'autre  
veut tenir une Assemblée de Bassette, où  
personne ne sera admis à pointer, qui n'ait  
écrit les Sermons. Une troisième va met-  
tre au jour une nouvelle mode, par laquelle  
elle prétend mettre les Dames du Parti Tory  
dans le plus grand embarras. Je n'en sais pas bien  
toutes les particularités ; mais on dit en gé-  
néral, qu'elle a trouvé le moïen de faire con-  
noître ses sentimens, par la manière de se coi-  
ffer, de sorte qu'il n'y aura, que celles qui se-  
ront bien-intentionnées pour le Gouverne-  
ment présent, qui pourront être à la mode. Il y  
en

en a qui croient, qu'on pourra heureusement se servir de l'Éventail, contre les ~~l'Empire~~ *Rapins*, en y représentant sous diverses figures, la Corruption de l'Eglise *Romaine*; & que l'horreur qu'elles ont, ~~pour les figures d'opposition des Chapeliers~~, peut être aussi représentée, par la façon de leurs colliers de perles. Quant à ce qui regarde cette partie de notre Constitution, qui appartient à nos Droits Civils, il a été arrêté unanimement, entre le Chefs du Sexe, qu'il n'y a point d'honneur à se faire un Esclave, à moins que ce ne soit un Homme, qui ait une passion naturelle pour la Liberté; & de condamner toute profession d'*Obéissance passive*, si ce n'est de la part d'un Amant à sa Maîtresse.

C'est un avantage considérable, pour les intérêts des *Whigs*, que leurs ennemis même reconnoissent, que les plus aimables Femmes de la *Grande Bretagne* sont de leur Parti. Les *Toris* se trouvent réduits à emprunter leurs *Santés* de leurs Antagonistes, & ils ont de la peine à trouver de leur côté, assez de Beautés, pour fournir une ronde. Il peut véritablement arriver, que, parmi celles du Sexe, qui sont mal intentionnées, on trouve quelque visage, qui semble avoir été formé pour une *Whig*: mais il arrive si souvent, qu'on y voit éclater la rage qui l'anime, & le désespoir qu'elles ont, d'avoir manqué leur coup, qu'on est étonné de voir la Nature frustrée de son intention. Si on pouvoit engager une jolie mécontente, à  
aimer.

aimer le Roi, & la Patrie, cette heureuse disposition répandroit sur tous ses traits une douceur & un agrément, qui la rendroient mille fois plus aimable. C'est pourquoi, j'exhorte celles qui liront ce Discours, si elles veulent conserver ce qu'elles ont d'agréable, de bien se garder de faire la moue aux Roialistes, ou de regarder de travers le Gouvernement. Cependant, que ne pouvons-nous pas nous promettre d'une Cause soutenue de tout ce que la Vérité a de force, & secondée des charmes de la Beauté? Nous devons espérer, que toute jolie Femme fera ce louable usage de ses appas; & que elle pensera souvent aux obligations de ce grand Devoir. En mon particulier, je ne demande à mes belles Compatriotes d'autre grace, que celle de songer à leur Patrie, chaque fois qu'elles se regardent dans leur miroir.

Mais, comme il est impossible de donner règles, qui conviennent à toutes les Femmes, en général; je les considérerai sous les trois Classes de Filles, de Femmes, & de Veuves.

Pour ce qui regarde les Filles, qui n'ont pas encore appris par expérience, combien les Hommes sont trompeurs, je voudrois, qu'elles considérassent le peu de fonds qu'elles doivent faire sur la fidélité d'un Amant, qui, en moins d'un an, a rompu le Serment, qu'il avoit fait à son légitime Souverain, de lui être fidèle; & le crédit qu'on peut donner aux vœux, & aux protestations d'un

Hom.



Homme, qui appréhende si peu de se parjurer. De plus, que pourroit penser une jeune Femme, qui épouseroit un Homme sans examiner ses principes, & qui, après cela, auroit le chagrin de se trouver enceinte d'un Rebelle ?

En second lieu, toute Femme doit répondre de son Mari. Si ce Mari se trouve engagé dans quelque Société séditieuse, ou s'il boit des *Santés* mystérieuses, \* s'il épargne la chandelle, dans une nuit de réjouissance, elle doit bien veiller sur sa conduite, elle doit apporter tous les soins à le garantir du danger, si elle ne veut pas, qu'il soit dit dans le Monde, qu'elle voudroit être Veuve, avant le tems. Elle doit en pareil cas, se servir de toute l'autorité du lit, & si elle lui trouve quelque disposition à la révolte, il faut qu'elle le domte, comme on apprivoise les Oiseaux de proie, à force de lui crier, toute la nuit, dans les oreilles.

Pour les Veuves, on les doit croire Femmes de trop bon sens, pour ne pas s'opposer à toutes les pratiques, qui ont quelque apparence de tendre à la destruction du Genre humain. Outre cela, elles ont plus d'intérêt à la Propriété, que les Filles ni les Femmes †, &

\* Le soir d'un jour de réjouissance, ceux qui sont du parti de la Cour, font illuminer leurs maisons, pour témoigner leur zèle pour le Gouvernement.

† En Angleterre, une Fille qui a du bien se réserve toujours, lorsqu'elle se marie, un Donaire sur un des fonds de son Mari; & ce Donaire ne peut s'aliéner, suivant les Loix du Pays.

& elles ne tiennent pas leurs Douaires à titre de faveur, comme une Dot, ou comme un argent, qu'on leur donne pour leurs menues dépenses : de sorte, qu'une Veuve, qui possède un Douaire a autant d'intérêt qu'un FREE-HOLDER à défendre notre Constitution.

Comme rien n'est plus propre à instruire, que les exemples, je souhaiterois fort, que nos Pucelles Angloises s'attachassent à lire l'Histoire de CLELIE. C'étoit une jeune Fille de Rome, dont la conduite & le courage, au rapport de tous les Historiens de ce Pays-là, fut un des principaux mobiles, qui firent abandonner aux TARQUINS, le dessein, & l'espérance de remonter sur le Trône, dont ils avoient été chassés. Je prie les Femmes de faire quelques réflexions, sur la gloire que s'acquit la Femme de CORIOLAN, qui, lorsque son Mari, après un long exil, retournoit en son Pays, dans la résolution d'y mettre tout à feu & à sang, fut le détourner d'une entreprise si cruelle, & si dénaturée. Enfin j'exhorte celles, qui ont survécu à leurs Maris, de tâcher de ressembler en tout à cette illustre Veuve BOADICEE, qui se mit à la tête de ses Troupes, pour s'opposer à l'invasion de l'Armée Romaine. Qu'elles n'oublient jamais ces paroles pleines de grandeur, qu'elle leur adressa, pour les encourager, *Je ne suis, leur dit-elle, qu'une Femme; mais je suis bien résolue de vaincre, ou de mourir : pour vous qui êtes*

70. LE FREE-HOLDER. IX. Disc.  
sous les trois Colomnes de Filles, de Fem-  
mes, & de Veuves.

---

## IX. DISCOURS.

Confilia qui dant prava cautis hominibus,  
Et perdunt operam, & deridentur turpiter.

PHÆDR. Lib. I. Fab. XXV. 1.

*C'est perdre son tems, & se rendre ridicule,  
que de s'ingérer à donner de mauvais conseils  
à des gens trop sages, pour s'y laisser surpren-  
dre.*

**Réponse**  
**des FREE-**  
**HOLDERS**  
**de la Gran-**  
**de Bretagne**  
**à la Décla-**  
**ration du**  
**Prétendant.**

**Q**Uoique j'aie déjà vu dans \* le *Town-Talk*, une Lettre d'un célèbre Anglois au *Prétendant*, qui est une excellente Réponse à sa Déclaration, le Titre de ce DISCOURS m'engage à publier la Pièce suivante, pour en faire une considération particulière, & pour y donner un nouveau jour.

DECLARATION des FREE-HOLDERS, de  
la GRANDE BRETAGNE, en REPOSE à  
celle du PRETENDANT.

Nous, par la grace de Dieu, FREE-HOLDERS de la Grande Bretagne, au PRETENDANT PAPISTE, qui se dit Roi d'Ecosse & d'Angleterre & Défenseur de notre Foi, NARGUE. Comme nous avons vu un Ecrit injurieux, que vous venez de publier, contre le Roi, & le Peuple de ces Roiaumes, sous le titre de DECLARATION, Nous avons  
cru,

\* C'est une Gazette, qui porte ce nom. C'est-à-dire,  
les Bruits de la Ville.

tu , pour justifier les sentimens de nos cœurs, devoir vous faire la Réponse suivante, où nous tâcherons de déduire par ordre, les différens moyens, dont il a plu à votre prudence de se servir, & qui ne sont pas moins propres à nous développer votre Malice, qu'à vous couvrir de confusion.

Nous vous croïons fort sincère, en ce qui regarde la premiere partie de votre *Déclaration*, où vous dites, que ce seroit pour vous une grande satisfaction, de vous voir, par nos efforts, placé sur le Trône. Mais qu'y a-t-il de plus capable de nous empêcher d'en faire aucun, pour cela, que de vous voir vous vanter, que *c'est un Droit, qui vous appartient, par les Loix Divines & Humaines*? Quant aux Loix Divines, nous croirions les avoir bien transgressées, si pour l'amour de vous, nous étions assez malheureux, pour nous révolter contre un Prince, qui après Dieu, est le plus puissant Défenseur de cette Religion, que nous ne doutons point qui ne soit la plus agréable aux yeux de la Majesté Divine. Et pour ce qui est des Loix Humaines, c'est, sur ce pié-là, que nous regardons celles qui ont été faites en ce Roïaume, depuis près de trente ans, contre vous & contre toutes vos prétensions, par ceux qui étoient en droit de les faire.

Ensuite, vous vous emportez à vomir mille invectives contre la Famille Roïale; mais en vérité, ce sont des Argumens qui ne peuvent que vous faire détester, si ce n'est peut-être d'un petit nombre d'amis trop cré-

crédules & sans pouvoir, que vous avez parmi la lie du Peuple.

Vous les appelez *étrangers à notre Patrie*; mais vous ne considérez pas aparamment, que le Roi GEORGE a été en *Angleterre*, un an & davantage, plus que vous n'y avez jamais été. Vous dites, que c'est une Branche fort éloignée; mais personne n'a jamais douté que le Roi GEORGE ne fût Arriere Petit-Fils du Roi JAQUES I. au lieu qu'il n'est pas fort sûr, au sentiment de bien des gens, que vous soyez Fils du Roi JAQUES II. Outre cela, personne ne disconvient, qu'entre les Princes du Sang, dans la *Branche Protestante*, la Couronne ne lui appartienne, par l'ordre de la Succession établie dans ce même Sang, dont vous n'avez pas une seule goutte dans les veines, à moins que vous ne l'aïez reçu de Parens, que vous ne voudriez peut-être pas reconnoître.

Le second Argument, dont vous vous servez contre les Princes de la Famille Roïale, est, qu'ils ne savent pas notre Langue, mais ceux, qui vous ont si mal informé, doivent avoir eux-mêmes bien peu de connoissance de notre Cœur. Cependant pour le dire franchement, comme nous sommes de bonnes gens, sans façon, nous aimerons toujours mieux avoir pour Roi, un Prince qui n'entende pas notre Langue, qu'un Homme qui a des principes contraires à nos Loix & à notre Religion. Nous ne pourrions jamais nous accoutumer  
aux

aux maximes de la *France*; & nous regarderions toujours avec horreur, le *Pouvoir Despotique*, même dans un Prince, dont la Tirannie s'expliqueroit en *Anglois*, de la manière la plus élégante. C'est pour cela, Monsieur, que nous sommes éfrayés de la seule pensée, d'entendre parler trop intelligiblement *Anglois*, du haut du Trône de la *Grande Bretagne*, un Homme élevé sous la main, & instruit, dès son plus bas âge, à la fatale Politique de Louis XIV. surtout, quand nous nous figurons l'entendre prier Dieu, en Langue étrangère, malgré ses soins à nous faire connoître l'avantage qu'il a de parler *Anglois*.

Venons maintenant aux Grieffs, qui selon vous, devroient nous engager à prendre les armes, contre notre Souverain. Celui sur le quel vous semblez insister le plus, & que tous ceux de votre Parti ont le plus souvent à la bouche, c'est l'Union des deux Roïaumes; Union, qui devroit indispensablement faire déposer le Roi GEORGE, puisqu'on a vu éclore ce grand Ouvrage, sous le Règne de cette Princesse que vous appelez votre *chère Sœur de glorieuse Mémoire*. Les autres chefs que vous aleguez, contre l'administration de Sa Majesté, sont le Massacre du Roi CHARLES I. qui fut décapité, avant la naissance du Roi GEORGE; & les souffrances du Roi CHARLES II. dont Sa Majesté aura peut-être un peu plus de peine à se justi-

D

fier

fier entierement, parce qu'il vint au monde, un jour avant sa *Restauration*.

Si d'un côté, on voit avec étonnement, la conduite extraordinaire, qui vous fait aller fouiller dans les choses passées, pour faire un procès à Sa Majesté ; de l'autre, on n'est pas moins surpris de cette équité bisarre, qui vous le fait condamner, sur ce qu'on peut apeler *esprit de seconde vue*. Vous ne vous contentez pas de charger son Regne, de ce qui s'est passé, il y a plus d'un siècle : vous allez, par un éfet particulier de vos bonnes intentions, jusqu'à prédire ce qui pourra arriver dans cent ans. De sorte que, les plus perçans & les plus dangereux de vos traits, ou passent par dessus sa tête, ou n'ont pas la force de parvenir jusqu'à lui. Il est aisé de remarquer, que vous n'avez pas de Grieffs presens, puis que vous êtes contraint, d'avoir recours à des malheurs, que vous voulez bien suposer devoir arriver. Mais il est bon que vous sachiez, Monsieur, qu'outre le peu de goût, que nous avons naturellement, nous autres FREE-HOLDERS, pour tout ce qui sent la corde, nos Femmes & nos Familles ne nous le pardonneroient jamais, si nous étions assez crédules, pour hazarder nos têtes, sur la foi de vos prédictions. Suivant nos courtes lumieres, pardonnez nous, s'il vous plaît, car nous n'en savons pas davantage, nous avons accoutumé de juger de la conduite future de notre Roi, par celle que nous  
lui

lui avons vu tenir par le passé. Vous aurez donc la bonté de nous excuser, si, pour le présent, nous ne pouvons pas donner les mains à la Rebellion, à laquelle vous nous invitez de si bonne grace. Quand nous aurons du Regne de notre Roi GEORGE une aussi mauvaise opinion, que celle que nous devons avoir du vôtre, pour lors, vous pourrez faire sortir une autre *Déclaration* de votre Cour de *Commerci*; mais, s'il nous est permis de prophétiser à notre tour, nous ne croions pas, que ce puisse être guères, avant la Cent-cinquantième année de votre Regne.

Après avoir considéré les Griefs passés & à venir, que vous étalez si pompeusement, dans votre *Déclaration*, passons à ce qui regarde le présent. Toutes vos raisons sont fondées sur la supposition que vous faites, que toutes les mesures, que prennent sa Majesté & ses Ministres, pour vous éloigner du Trône d'*Angleterre*, sont tout autant de Griefs. Vous pouvez, Monsieur, les regarder sur ce pié-là; mais, pour nous, avec votre permission, nous ne les regardons pas tout-à-fait de même; au contraire, nous les considérons, comme la marque la plus évidente des soins, & de la tendresse paternelle de Sa Majesté, pour son Peuple. Examinons-les, par ordre. La première chose, qui se presente à nos réflexions, regarde le Ministère. Vous vous plaignez, avec beaucoup de raison, que pour faire des Ministres on s'est attaché



à choisir les plus mauvais de vos Sujets, au lieu de jeter la vue sur d'autres, qui auroient pu remplir plus dignement cette Place. Votre observation est très-juste. Mais, en conscience, Monsieur, pouvez-vous nous croire assez fols, pour nous soulever contre le Roi, par ce qu'il a employé ceux, qui se sont montrés les plus attachés à ses intérêts, & qui ont le plus souffert, pour sa Cause, avant son avènement à la Couronne; par ce qu'il a éloigné des Emplois un Général, qui est actuellement en armes contre lui, & deux Secrétaires d'Etat, qui, tous les deux se sont enrôlés à votre service; ou, parce qu'il a fait choix, pour les remplacer, de gens qui, dans les plus fameuses Batailles, dans les Débats & dans les Négociations, se sont distingués, par leur zèle contre Vous ?

Le second Grief, que vous exposez, est, ce qu'a souffert la gloire de la dernière Reine, qui, comme vous nous l'insinuez, vous avoit assuré la jouissance d'un Héritage, dont vous aviez été si long-tems éloigné. C'est une raison, qui à la vérité, doit vous rendre sa mémoire bien précieuse; mais pour nous, nous vous avouons franchement, que nous ne l'en estimerons pas beaucoup davantage, pour avoir votre aprobation. C'est pour la même raison, que nous sommes dans le dernier étonnement, d'entendre reprocher à Sa Majesté, qu'Elle n'a aucun égard, pour les fidèles serviteurs de cette Princesse,  
puis

puisque, selon vous, il est impossible, qu'ils puissent jamais être les fidèles serviteurs du Roi GEORGE. Et pour le dire en passant, il y a ici plusieurs de vos amis particuliers, qui souhaiteroient fort, que vous ne touchassiez point cette corde-là, & que vous eussiez un peu plus de retenue; car je veux bien encore vous apprendre un secret, que vous ne savez peut-être pas, c'est que, par un effet de notre mauvais goût, nous avons toutes les dispositions du monde à croire, qu'un Anglois, qui s'est rendu digne de votre estime, ne peut être qu'un homme digne de la Potence.

Le Chef suivant de votre Accusation roule sur le Parlement de la Grande Bretagne, que vous témoignez avoir une forte envie de réformer; mais les plaintes que vous faites à ce sujet, n'ont rien de nouveau: il n'y a pas même, de mémoire d'homme, une Minorité, où elles n'aient été souvent rebatues, & où l'on n'ait dit sur-tout, qu'il falloit s'en prendre aux sollicitations, aux pratiques, & aux influences criminelles qui avoient produit ces funestes effets. Nous pouvons véritablement vous savoir mauvais gré, de vous voir si fort en colère, contre des gens qui ont eu la hardiesse de mettre votre tête à un si haut prix; & les plaintes que vous faites contre la Chambre haute du Parlement nous font souvenir d'un Conte, dont nous avons été bercés, nous autres FREE-HOLDERS. On dit, qu'un jeune gaillard, à cervelle éventée, se voyant

pourfuivi en Justice, pour deux ou trois aventures galantes, qu'il avoit eues sur le grand chemin, dit à son Juge, qui le serroit un peu de trop près, *Monfieur, l'affaire commence à devenir sérieufe, & je ne croi pas ma vie en fureté avec vous, ainfi ne trouvez pas mauvais, que je prenne mes mefures, pour vous, en rendre responsable, au cas qu'il m'arrive malheur.*

Le Grief fuyant a quelque chofe de fi extraordinaire, que nous ne faurions comprendre, comment pareille chofe a pu vous venir à la tête. Voici vos propres paroles : *Tandis que les principales Puiffances, qui étoient engagées dans les dernières guerres, jouiffent des avantages de la Paix, & qu'elles s'appliquent à acquitter leurs dettes, & à foulager leurs Peuples, l'Angleterre, au milieu de la Paix, eft chargée de tout le fardeau de la Guerre ; on contracte de nouvelles dettes ; on lève, au dedans du Royaume, de nouvelles Armées ; on y apèle des Troupes de Hollande. Mais, au nom de Dieu, que voulez-vous dire par-là ? Parlez-vous sérieufement, ou vous moquez-vous de nous ? A qui la Nation eft-elle redevable de tout ce poids de la Guerre qu'elle porte ? Si vous aviez été affez fage, pour dormir tranquillement à Bar-le-duc, nous n'aurions pas contracté de nouvelles dettes, nous n'aurions pas levé de nouvelles Armées, & nous aurions pu nous-paffer du fecours des Hollandois, puifque toutes ces mefures ne tendoient qu'à faire un exemple de Vous.*

Le dernier de vos Griefs, comme le plus plaisant, me paroît aussi le plus propre, pour finir cet Article. Le Roi GEORGE a pris possession du Duché de Breme, & par-là, il a ouvert la porte à un Déluge d'Etrangers, qui viendront inonder la Grande Bretagne, & qui, au premier jour, la réduiront à l'état de Province, d'une des plus petites Provinces de l'Empire. Mais, de bonne-foi, auriez-vous vous-même l'esprit assez petit, pour vous imaginer, que le Roi ait formé le dessein de faire construire un Pont de Bateaux, qui communique, depuis *Hanover*, jusqu'à \* *Wapping*? Laissez à la plus stupide populace ces ridicules imaginations; & sachez que, quoique nous ne manquions pas de gens qui lisent la Chronique de BAKER, nous n'y trouvons point, que jamais GUILLAUME le Conquérant ait pensé à faire de l'Angleterre, une Province du Duché de Normandie, où il étoit né, malgré les circonstances qui auroient pu favoriser un pareil dessein, puis que son Pays étoit beaucoup plus à portée de celui-ci. Nous ne voyons pas, non plus, que le Roi JACQUES I. ait jamais songé à réduire cette Nation, sur le plé d'une Province de son ancien Royaume d'Ecosse, quoique l'un & l'autre fussent sur le même Continent. Mais, de grace, comment se peut-il faire, que l'Electorat de *Hanover* soit devenu, tout

D 4. d'en

\* C'est un endroit sur la Tamise, environ à 3. milles du Pont de Londres.

d'un coup, une des plus petites *Provinces* de l'*Empire*. C'est peut-être, par rapport à la Religion, que vous le méprisez si fort; & en ce cas, vous avez très-grand raison, d'en parler, comme vous faites. Nous vous prions pourtant, de nous faire la justice de croire, que nous ne sommes pas assez novices, que nous n'avons pas assez peu de connoissance de la Carte, quoique détachés du reste du Monde, pour ignorer que, de tous les Etats *Protestans* d'*Allemagne*, hormis un seul, il est le plus puissant, & celui qui a le plus d'étendue. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, c'est ce qui nous importe assez peu, que dans l'*Empire*, la Religion *Protestante* ne cède en rien au *Papisme*, si elle ne fait pancher la Balance. De plus, vous ne vous souvenez pas apparemment, ainsi trouvez bon, que nous vous en rafraichissions la mémoire, qu'à l'avènement du Roi au Trône de la *Grande Bretagne*, vous nous faisiez fort prudemment remarquer, pour nous faire peur, & pour nous empêcher de le recevoir, que c'est un Prince Etranger, puissant, & soutenu d'une nombreuse Armée, toute composée de ses Sujets. Quoiqu'il en soit, nous n'appréhendons pas plus, d'être une *Province* de *Hanover*, que les *Hanoveriens* ne craignent de devenir *Province* de *Breme*.

Voilà, ce me semble, à quoi se réduisent ces grands maux, que vous voulez écarter de la Nation, & ces Griefs, que  
VOUS.

vous voulez redresser. Mais, comme jus-  
ques à-présent, nous n'en avons vu aug-  
ment d'apparence, nous ne pouvons que vous  
remercier très-humblement, de vos bon-  
nes intentions; & nous vous prions d'avoir  
dorénavant moins d'inquiétude pour nos in-  
térêts.

Après cela, vous commencez à chanter  
une espèce de *Te Deum*, un peu trop-tôt,  
par cette sentence remarquable: *Nous ado-  
rons la sagesse de la divine Providence, qui  
nous a ouvert un chemin à notre Restauration,  
par le succès des mesures mêmes qu'on avoit  
prises, pour nous empêcher d'y pouvoir jamais  
réussir.* Nous n'entendons pas bien ce que  
vous voulez dire, par ce pieux jargon;  
mais, à en juger, par ce qui précède, &  
par ce qui suit, il paroît que le tout re-  
vient à ceci: Que l'avènement du Roi  
GEORGE à la Couronne, a fait beaucoup  
de Mécontents, & par-là, a ouvert un che-  
min à votre *Restauration*: au lieu que, vous  
deviez considérer, que, si Sa Majesté n'a-  
voit pas été mise en possession du Trône,  
ce chemin se seroit ouvert de lui-même.  
Dans ce beau paragraphe, vous nous con-  
jurez instamment, *de suivre, pour votre Ré-  
tablissement, ces voies que le doigt de Dieu  
semble nous marquer.* Mais, les seules  
voies, que nous pourrions prendre, pour  
parvenir à cette fin, sont la Guerre civile,  
la Rapine, le Meurtre, la Trahison & le  
Parjure; voies que nous autres *Protestans*  
ne saurions, par un effet de notre faiblesse,

ou de notre soumission, prendre pour des voies qui nous soient indiquées par le doigt de Dieu.

Le reste de votre *Déclaration* contient les exhortations, que vous nous faites, à nous révolter, & les espérances, dont vous nous flattez, pour nous encourager à cette entreprise. En premier lieu, vous nous promettez généreusement, de partager avec nous, *toutes les peines & tous les dangers* que nous pourrions rencontrer, dans l'exécution de ce grand Dessein. Vous avez raison; & par cette promesse, vous ne courez pas grand risque; vous n'avez rien à perdre, & vous espérez de gagner une Couronne; mais pour nous, nous n'avons aucune nouvelle acquisition à espérer; nous ne voulons, que conserver ce que nous possédons; & c'est cette même raison, qui vous fait vouloir vous exposer aux hazards, & braver les difficultés, pour parvenir à être notre Maître, qui doit nous faire faire tous nos efforts, & nous exposer aux mêmes dangers, pour vous empêcher de le devenir.

En second lieu, vous nous promettez, de remettre vos intérêts & les nôtres, à un *Parlement* Ecoissois, que vous avez résolu de convoquer incessamment. Vous voulez dire, sans doute, pourvu que la gelée dure; mais sachez, Monsieur, que nous avons des avis certains, qu'il se tient un *Parlement* à *Westminster*, qui est actuellement occupé à régler les intérêts des Sujets d'Angleterre, & de ceux d'Ecosse, & qu'on

Il a déjà fait, ce que vous voudriez faire faire, par nos Représentans, dans les Montagnes.

En troisième lieu, vous nous promettez, que si nous voulons prendre les armes, contre Sa Majesté, vous nous débargerez de tous les crimes de Haute Trahison; vous nous remettrez ceux, que nous pouvons avoir commis, en ne nous y opposant pas, & tous les autres crimes & offenses, de quelque nature qu'elles puissent être, dont nous sommes coupables, envers vous, ou envers votre Père. Mais, en ce cas-là, voulez-vous nous répondre, que le Roi GEORGE nous pardonne ? Car, sans cela, considérez, s'il vous plaît, quelle pauvre ressource ce seroit, pour un FREE-HOLDER Anglois, de se voir mené à travers\* Holbourn, avec votre Grâce dans sa poche. Pour ne vous rien celer, nous vous dirons encore, avec cette franchise, dont nous faisons profession, que nous avons remarqué, par les bornes étroites de votre Amnistie générale, combien vous êtes en garde contre ce cœur tendre que vous vous connoissez, & combien vous appréhendez de vous laisser trop emporter aux mouvemens favorables de votre bon Naturel. Vous excluez de cette grace, tous ceux, qui depuis votre Débarquement, pour jouir du pardon, ne se seront pas jetés entre les bras de votre

Majesté.

D 61

\* C'est le nom de la Rue, à travers laquelle on conduit les Criminels de Newgate à Tyburn où l'on exécute ceux qui sont condamnés à être pendus.



*Miséricorde, par un prompt retour à leur Devoir, & à l'Obéissance.* De là suit naturellement la condamnation de ceux qui, sans prendre de parti, se seront contentés d'être spectateurs de la catastrophe; & c'est ainsi que, par les équivoques étudiées, dans lesquelles est conçue cette gracieuse *Amnistie*, vous savez adroitement vous ménager les plus doux plaisirs de la Vengeance & de la Tyrannie.

En un mot, nous avons si mauvaise opinion, de tout ce qui sent la Révolte, aussi bien que des motifs dont vous vous servez, pour nous y engager, & des belles espérances dont vous flatez notre zèle, que vous pouvez être assuré, que vous ne trouverez pas beaucoup de FREE-HOLDERS de ce côté du \* *Fortb* qui soient d'humeur à y prêter l'oreille. Nous ne pouvons même nous empêcher de croire, tout de bon, que vous ne tarderez pas à prendre la sage Résolution, dans votre Cabinet & dans votre Conseil de *Montagnards*, de gagner au pié, avec la nouvelle Couronne, que nous apprenons qui vous à été si généreusement faite, par les Contributions des Dames de ces quartiers-là. Nous croions aussi, comme vous pouvez vous le promettre, sans aucun inconvénient, qu'il n'y a guères d'apparence, que vous en gagniez d'autre, par cette grande Expédition; ainsi conservez-vous, pour une autre fois, & ayez soin de voir

\* C'est la plus belle & la plus grande rivière d'Essex.

LE FREE-HOLDER. X. Disc 87  
votre santé. Nous vous la souhaitons parfaite, à Dieu.

Ce 19. Janvier de la 2. année du bonheur de la Nation.

## X. DISCOURS.

Potior visa est periculosa Libertas, quieto Servitio.

SÆCL. Hist. Fragm. lib. k.

*On jugea, qu'il y avoit plus d'avantage, sous le Gouvernement d'une dangereuse République, que sous une Servitude tranquille.*

ON peut dire à coup sûr, que tout ce qu'il y a parmi les Anglois de gens d'honneur, de gens d'intérêt, s'ils s'entendoient les uns les autres, se trouveroient être de même opinion, sur ce qui concerne le Gouvernement, de quelque Parti qu'ils puissent être; & que parmi le gros du Peuple, à qui l'on en impose grossièrement, par des termes barbares qu'il ne comprend point, la plus grande partie est Whig, dans le fond du cœur. On a accoutumé ces bonnes gens à croire, que les noms d'Obéissance passive & de Non-résistance, de Pouvoir illimité & de Droit inviolable, attachent nécessairement à leur idée quelque chose de religieux & de vénérable, au lieu que, dans leur signification véritable, ils ne veulent dire autre chose, si-non que, le Roi de la

La Con-  
duite de  
MULEY  
ISHMAEL,  
exemple  
du Pouvoir  
Arbitraire.

*Grande-Bretagne*, est en droit de tyranniser, & de traiter en esclaves ses Sujets, qui de leur côté, sont obligés, en conscience, de se soumettre à sa tyrannie, & à cet état d'esclavage. Si on leur faisoit voir les choses, dans leur état naturel, ils verroient que, lors qu'ils font profession de ces principes, ils renoncent aux Droits légitimes, qu'ils ont à la Franchise & à la Propriété; & que, sans s'en apercevoir, ils admettent ce qu'ils abhorrent véritablement.

Heureusement, nous vivons aujourd'hui, sous un Regne, où nous avons le plaisir d'entendre notre Roi, nous exhorter du haut du Trône, à faire éclater notre zèle, pour la défense de nos Libertés & de notre Patrie; ce qui ne laisse aucune sorte de prétentions à la Tyrannie, ni au Pouvoir Arbitraire, ou Despotique. Ceux qui ont le malheur de vivre sous une semblable Domination, n'ont d'autre Loi, que la Volonté de leur Prince, & par conséquent, ils n'ont de privilèges, que ce qu'il veut bien leur en accorder par grace. Quoique, dans quelques Gouvernemens Arbitraires, il puisse y avoir un Corps de Loix observées, dans la forme ordinaire de la Justice, elles ne sont guères capables d'assurer les Droits du Peuple, puisqu'elles ne sont pas indispensables; & que le Souverain peut les annuler, suivant son bon plaisir.

Il nous est de la dernière importance de considérer ici, que l'effet ordinaire du Pouvoir Arbitraire, est de faire un mauvais Souverain,

verain, d'un homme, qui naturellement, auroit pu être un bon Prince s'il n'avoit eu qu'une Autorité limitée par les Loix. On ne doutera nullement de cette fatale influence du *Pouvoir Arbitraire*, quand on considérera, que rien n'est plus propre à inspirer à celui, qui s'en voit revêtu, un esprit de présomption, & à le remplir d'idées légalement grandes & déraisonnables de lui-même. Cette Autorité sans bornes ne peut que lui faire croire, qu'il est d'une espèce supérieure à celle de ses Sujets; elle éteint en lui ce principe de crainte, qui est un des plus puissans motifs, qui puissent nous faire remplir tous nos devoirs: & elle lui fait naître l'ambition de s'élever & de faire voir sa Grandeur, à la faveur de ce *Pouvoir*, qu'elle lui fait mettre en usage, dans toutes les occasions. Tant il est dangereux, qu'un Souverain qui peut faire ce qui lui plaît, ne veuille se servir de toute l'étendue de sa Puissance.

Un des Princes les plus absolus de notre siècle a été MULEY ISHMAEL, Empereur de Maroc, qui, après un long regne, mourut, il y a environ un an. Ce Prince avoit beaucoup d'esprit & de jugement; il avoit beaucoup de vivacité; il étoit d'un courage intrépide, & d'une application infatigable. Il descendoit de MAHOMET; & il a poussé l'attachement aux Loix de son Prophète, jusqu'à n'avoir pas goûté de vin une seule fois en sa vie: il commençoit le jeûne annuel, ou le Carême de RAMADAN, deux mois avant

vant ses Sujets : il étoit assidu à la prière, & pour ne pas manquer de commodité pour se mettre à genoux, il avoit fait mettre, de distance en distance, dans toutes les vastes Cours de son Palais, de grandes pierres consacrées, & tournées du côté de l'Orient, pour toutes les occasions, qui pourroient se présenter d'exercer sa Dévotion. Que ne pouvoit-on pas espérer d'un Prince, en qui l'on admiroit de si rares qualités, si la connoissance de ce *Pouvoir sans bornes*, dont il étoit revêtu, ne les avoit pas rendus inutiles au bien de son Peuple ? C'est ce qu'on reconnoitra, si l'on veut considérer l'usage qu'il en fit, à l'égard de ses Sujets, dans ces trois grands points, qui sont les chefs du Gouvernement, je veux dire, la conservation de leur vies, la sûreté de leurs fortunes, & l'administration de la Justice, dans les différends, qui arrivent entre les hommes.

Les Envoies des Puissances Etrangères, qui nous ont donné la Relation de leurs Audiences, nous représentent ce saint-homme, dans un jour de Cérémonie, à cheval, dans une de ses Cours publiques, avec plusieurs de ses *Alcaydes*, ou Gouverneurs de Provinces tout autour de lui ; les piés nus, tremblans, se prosternans jusqu'à terre & s'écrians, dans les transports de leurs loüanges, à chaque parole qu'il prononçoit, *Admirons la Sagesse de notre Seigneur Roi ; notre Seigneur Roi parle comme un Ange descendu du Ciel*. Parmi ses Sujets, celui-là s'estimoit heureux

heureux, que, par une faveur particulière, ce Prince envoïoit faire quelque commission, au quartier le plus éloigné de sa Capitale. On le voïoit s'aquiter, avec la plus grande ardeur, des ordres dont il étoit honoré; on le voïoit courir à travers toutes les boues, qu'il trouvoit, sur son chemin; & il avoit grand soin de revenir bien crotté & tout hors d'haleine, pour faire voir sa diligence à remplir son devoir, & qu'il n'étoit pas indigne de la préférence dont il avoit été favorisé. En même tems, Sa Majesté, pour montrer la grandeur de son Pouvoir, & son adresse à monter à cheval, renvoïoit souvent les Etrangers jusqu'à ce qu'il les eût régalez de la mort de deux ou trois de ses plus fidèles Sujets, qu'il perçoit de sa lance, avec une dextérité extraordinaire. St. OLON, Envoïé de France, nous rapporte, que quand ce Prince lui donna sa dernière Audience, il le reçut, avec une robe toute tachée d'une exécution, qu'il venoit de faire, & qu'il avoit les bras, jusques aux coudes, teints du sang d'une couple de *Maures*, qu'il venoit d'égorger de ses propres mains. Suivant le calcul de cet Auteur, & de plusieurs autres, qui nous ont donné la Relation des grands exploits de cet Empereur, il a été lui-même le Bourreau de plus de quarante mille de ses Sujets. Pour se rendre plus terrible, il prenoit un habit d'une couleur particulière, quand il devoit faire quelque exécution; de sorte que, quand il paroïsoit habillé de jaune, les premiers de sa Cour se cachotent dans des coins, & n'o-

soient

soient paroître devant lui, jusqu'à ce que ce Prince altéré de sang eût rassasié sa soif par la mort de quelques-uns de ses fidèles Sujets, ou des Officiers de la Couronne, qui avoient le malheur de tomber sur son chemin. A ce sujet, on nous raconte que les premières nouvelles, qu'on se demandoit tous les matins à *Miquenez*, c'étoit, si l'Empereur se levoit, & de quelle humeur il étoit ce jour-là. Comme ce Prince aimoit fort l'Architecture, & qu'il y employoit un grand nombre de gens, s'il trouvoit quelque chose à redire au Plan, ou à l'exécution des Ouvrages qu'il faisoit faire, il avoit accoutumé, pour montrer la délicatesse de son goût, de faire démolir le Bâtiment, & de faire mourir tous ceux qui y avoient mis la main. J'ai ouï raconter un cas, où il usa de Clémence: ce fut à l'égard du Maître d'un Vaisseau *Anglois*. Ce Capitaine lui presenta une hache, d'une façon extraordinaire, qu'il reçut avec beaucoup de bonté. Ce Prince lui demanda si elle coupoit bien, & si elle étoit d'une bonne trempe; & en même tems, il voulut l'essayer, sur celui qui la lui avoit présentée: mais aiant su, par un esquivement du corps, éviter le coup, il en fut quitte pour l'oreille droite, qu'il lui abatit; car le vieux MULEY, par un mouvement de réflexion, considérant, que cet homme n'étoit pas un de ses Sujets, se retint, & ne voulut pas l'envoyer en Paradis. Tandis que je suis sur l'article de sa tendresse, pour la vie de son Peuple, je ra-

porterai ce qui arriva à une de ses Femmes qu'il aimoit passionément & à un Premier Ministre son Favori, & pour qui ce Prince avoit aussi une amitié particulière. La première perdit la vie, d'un coup de pié, que lui donna son Seigneur Roi dans le tems qu'elle étoit grosse, pour avoir cueilli une fleur, un jour qu'elle se promenoit avec lui dans son Jardin de plaisir. L'autre reçut, de l'auguste main de Sa Majesté, une si abondante bastonnade, qu'il en mourut. Cependant ce pieux Monarque touché, quoiqu'un peu tard, de cette magnifique bastonnade, dont il l'avoit honoré, pour faire connoître à tout le monde, combien lui étoit chère la mémoire d'un si digne Ministre, fit aussi périr le Chirurgien, dont l'Art n'avoit pu lui sauver la vie.

Ce Monarque absolu n'avoit pas moins à cœur la fortune de ses Sujets, que leurs vies. Quand, parmi son Peuple, il aprenoit que quelcun s'étoit enrichi, pour le mettre hors d'état de pouvoir nuire au Roïaume par ses richesses, il envoïoit ordinairement saisir tous ses Efets, ses Meubles & ses Biens. Les Gouverneurs de ses Villes & de ses Provinces se conformoient à l'exemple de leur *Grand Monarque*, & comme lui, ils mettoient en usage la Rapine, la Violence, l'Extorsion, & tout ce qu'autorise le *Pouvoir despotique*, chacun dans son District, pour pouvoir plus facilement lui faire leurs présents toutes les années. Car le premier de ses Vice-Rois ne pouvoit se proposer qu'une subsistance médiocre du pillage de sa Provin-

ce



ce & il se voioit dans un danger évident d'être rapelé, ou même d'être pendu, s'il n'en remettoit le principal à son redoutable Souverain. Pour pouvoir faire un usage légitime de ces immenses trésors, qui lui venoient de toutes les parties de son vaste Empire, il avoit soin de les faire enterrer, par ceux de ses Esclaves, en qui il avoit le plus de confiance; & ensuite il avoit la sage précaution de leur couper la gorge, pour les empêcher de découvrir l'endroit où il les avoit cachés. Ce sont-là les moïens, dont ce Prince se servoit, pour amasser de l'argent. Par cette prudente méthode, il rendoit inutiles les mauvaises intentions des factieux, & il se mettoit lui-même en état de pouvoir disposer, dans un cas de besoin, de toutes les richesses de son Empire, qu'il avoit su rassembler dans son Trésor souterrain.

Vous savez, que personne ne possède rien en propre, sous un *Gouvernement arbitraire*; mais l'histoire suivante vous fera mieux connoître, quel étoit le sentiment de MULEY ISHMAEL sur cet article. Etant un jour à la campagne, entouré de ses Gardes du corps, quelque tems avant la *Fête du Belier*, il rencontra un des ses *Alcaydes* à la tête de ses gens, qui conduisoient au Marché un gros troupeau de Moutons. L'Empereur lui demanda, *à qui sont ces Moutons?* L'*Alcayde* répondit avec une profonde soumission, ils sont à moi, O ISHMAEL *Fils d'ELCHERIF de la Race de HASSAN. A toi! fils d'un Cornard*, dit ce SERVITEUR DU SEIGNEUR, je  
crois

*croïois qu'il n'y avoit, en ce Pays-ci, d'autre Propriétaire, que moi.* En achevant ces paroles, il courut sur lui, la lance à la main; la lui passa au travers du corps; & pour célébrer pieusement la Fête, il eut la bonté de distribuer à ses Gardes, tout le troupeau de Moutons.

Il étoit extrêmement décisif dans ses Jugemens; il n'aimoit point à voir trainer les procès en longueur; & pour abréger les procédures, il les terminoit ordinairement par la ruine des deux Parties. Les Voyageurs nous ont conservé des échantillons de son amour, pour la Justice, qui pourront nous donner une idée exacte de la félicité de ses Sujets, sous son Gouvernement. Un d'eux nous rapporte, qu'un jour un de ses *Alcaydes* se plaignoit à lui, que sa Femme, qu'il avoit reçue de la main de Sa Majesté, & dont, par cette raison, il ne pouvoit se séparer, se divertissoit quelquefois à lui tirer la barbe; & que l'Empereur, touché de ce traitement indigne ordonna, à fin que ce pauvre malheureux ne fût plus exposé à une pareille insulte, qu'on lui arrachât, sur le champ, toute la barbe, jusqu'à la racine. Un autre nous apprend, qu'un Fermier aiant accusé quelques Negres de sa Garde de lui avoir dérobé un troupeau de Bœufs, l'Empereur, pour les punir de ce crime, leur cassa la tête à coups de pistolet; mais qu'ensuite, il prétendit, que le Fermier eût à se dédommager de la perte de ces braves Sujets, & que le trouvant insolvable, il accommoda l'affaire, en se contentant

tendant de lui ôter la vie. Nous avons bon nombre d'exemples de cette nature; mais pour le présent, je n'en citerai pas davantage. On peut bien dire, que la seule chose remarquable qu'il ait faite, pendant tout le tems qu'il a régné, est d'avoir purgé les grands chemins des Voleurs, dont ils étoient assez souvent infestés. Mais la manière dont il s'y prenoit, étoit de faire une boucherie de tous ceux, qui demeuroient à une certaine distance du lieu où le vol avoit été fait, hommes, femmes, & enfans, sans distinction. Cette espèce de Justice est à la vérité assez extraordinaire, mais aussi elle ne manqua pas d'avoir son effet, & par cette méthode, il fut assurer tous les chemins de son Empire, contre les insultes des Voleurs.

Je ne dois pas oublier ici la Réponse de cet Empereur, au Chevalier CLOUDESLEY SHOVEL, qui avoit pris plusieurs de ses Sujets, par voie de represailles, pour des Anglois, qui étoient Captifs dans ses Etats. Sur l'offre que lui fit l'Amiral, de les échanger à des conditions très-avantageuses, ce bon Empereur lui fit dire, que ceux de ses Sujets, qu'il avoit pris, étoient de pauvres gens, qui ne méritoient pas d'être mis à rançon; qu'il pouvoit les jeter à la Mer, s'il vouloit, ou s'en défaire de la manière qu'il le jugeroit à propos.

Tel a été le Gouvernement de MULEY ISHMAEL, le *Serviteur de Dieu*, l'*Empereur des Fidèles*, qui étoit courageux dans la voie du Seigneur, le Noble, le Bon.

Pour

Pour mettre fin à cette Relation, que j'ai tirée des meilleurs Auteurs, je ne ferai que cette seule observation, Il étoit grand admirateur du dernier Roi *très-Chrétien*. Dans une de ses Lettres, il lui donne le titre, d'*Arbitre Souverain des actions, & des volontés de son Peuple*, & dans un Livre, mis au jour par un *François*, qui lui fut envoié sur le pié d'*Ambassadeur*, on lit ce passage: *Il est absolu, dans ses Etats, & il lui arrive souvent de se comparer à l'Empereur de France, qu'il dit être le seul Prince, qui sache regner comme lui, & faire passer sa Volonté en Loi.*

C'est à cet Empereur de *France*, à qui doit son éducation la personne, qui avoit si grande envie de se voir Roi de ces Roïaumes; c'est de lui, qu'il a appris l'Art de Gouverner. Qui pouroit empêcher un homme élevé dans ces maximes, de faire tous ses efforts, pour imiter un si excellent modèle, dans l'usage d'un semblable Pouvoir; sur-tout, si l'on considère, que ceux du Parti qui épouse ses intérêts ne manquent jamais de flater un Prince, qui distribue toutes les Places parmi eux; & de faire briller à ses yeux la gloire d'un *Pouvoir sans bornes* de sa part, & de l'assurer d'une *Oùissance sans réserve*, de la part de ses Sujets?

## XI. DISCOURS.

HONI SOIT QUI MAL Y PENSE.

**P**AR les derniers avis, que nous avons reçus, tant de la Ville, que de la Campagne, il paroît, que les Dames de la *Grande Bretagne*, qui sont capables de porter les armes, c'est-à-dire, celles qui savent sourire, ou faire à propos une mine rechignée, ont déjà commencé à commettre des actes d'hostilité, contre les Hommes du Parti opposé. On nous assure, que, dans cette vue, ces Guerrières, de part & d'autre, font l'exercice, tous les matins, devant leurs miroirs; qu'elles ont déjà cassé, comme mutines, plusieurs d'entr'elles, pour s'être déclarées d'un sentiment différent du leur, sur quelque point de Politique; que les Dames du Parti *Whig*, en particulier, ont résolu de faire au plutôt, la revue générale de leurs Forces, à une Comédie ordonnée par une de leurs Chefs. Comme les Dames de ce Parti font tous les jours le Service à la Cour, aussi sont-elles bien plus au fait de certains airs, de certaines graces, qu'on ne trouve point chez leurs Antagonistes, dont la plupart sont élevées à la Campagne: de sorte que le Corps des Roïalistes est à l'égard des Belles mécontentes, comme une Armée de Troupes régulières, comparées à des Milices, qui n'ont encore aucune discipline. C'est

C'est au malheur de leur éducation, qu'on doit attribuer ces discours, aussi grossiers, qu'injurieux à la Famille Roïale, qu'on entend tenir à celles du beau Sexe, qui ne lui sont pas affectonnées. Une petite Campagnarde pleine de feu, qui a été élevée dans l'ignorance, & dans les préjugés, ne jamera que de Trahison, pendant toute une soirée d'hiver, & on lui entendra débiter une enfilade impertinente de rapports séditieux, qui choquent également la bienséance & la vérité. Mais, ce qui est de plus ridicule, c'est d'entendre une zélée Matrone, qui se donne pour le modèle de toute la Paroisse, vomir des invectives, qui conviennent aussi peu au caractère d'une Femme, qu'à celui d'une Sujète. Toute la réponse, que j'ai à faire à ces Boute-feux féminins, dont les mauvaises dispositions font autant de vrais Gendarmes, ce sera de leur répéter, ce que dit un jour assez brusquement, le sincère Duc de SULLY, à une assemblée de Dames *Papistes*, qui se donnoient carrière, aux dépens de HENRI IV. à son avènement à la Couronne de France. *Mesdames*, leur dit-il, *vous avez un bon Roi, si vous savez connoître quand vous êtes bien: je vous conseille de vous mettre l'esprit en repos; mais il n'est pas homme à qui on fasse querelle impunément, & toutes vos criailleries ni toutes vos égratignures ne sont pas capables de le faire sortir de son Roïaume.*

Mais, comme je n'aime pas à parler du beau Sexe, si ce n'est, quand j'ai occasion d'en dire du bien, je prendrai congé de ces

E

Belles

Belles impolies ; & toute la grace, que j'ai à leur demander, c'est de ne se rendre pas moins aimables, que la Nature ne les avoit voulu faire ; de laisser-là l'esprit de Rebellion, & de ne plus chercher, par leurs malignes insinuations, à plonger leur Patrie dans la confusion, & dans le carnage. Pour mieux les engager à écouter un conseil si salutaire, je leur proposerai l'exemple de ces belles *Associées*, dont j'ai parlé dans mon huitième DISCOURS. Voici les nouvelles particularités, que j'en ai apprises, de la personne, chez qui j'ai établi le Bureau de leur ASSOCIATION.

Après avoir enfin dressé sur de beau Parchemin un ample Rôle, divisé en trois Colonnes, pour les Filles, les Femmes, & les Veuves, le Bureau fut ouvert, pour recevoir les Souscriptions, il y a environ huit jours. Jamais on ne vint plus en foule, à une *Académie de jeu*, ou à un *Opera*. Il y a peu de belles personnes dans la Ville, qui ne se trouvent dans l'une des trois Listes ; de sorte qu'une personne qui ne seroit pas informée du Dessein de cette ASSOCIATION, ne pourroit s'empêcher de croire, que chacune de ces trois Colonnes est un Catalogue de Beautés. Mr. *Motteux* a oui dire, plus d'une fois, que, s'il avoit les Portraits de toutes les *Associées*, il pourroit faire la plus belle Vente de Peintures qu'on ait jamais vue.

Il est vrai, qu'il y a eu plusieurs de ces Dames, qui ont trouvé, qu'il manquoit quelque chose à la forme de cette ASSOCIATION. L'une d'elles, après en avoir lu le Plan, d'un  
bout

about à l'autre, fut surprise, que, parmi les agrémens, qui devoient être mis en usage, pour la défense de leur Patrie, on n'eût fait aucune mention d'un *beau Ratelier*: En suite elle se mit à sourire agréablement, & elle fit voir des dents, qui, pour la blancheur & l'égalité, n'en cédoient en rien à une rangée de perles les plus brillantes, & les mieux assorties. Une autre, qui étoit une aimable Prude, grande, & bien faite, levant la tête d'un air majestueux, dit, avec une espèce de dédain: Il me semble, qu'une *belle Gorge* auroit pu rendre à Sa Majesté, pour le moins, autant de service, que des minauderies & d'autres petits agrémens, dont certaines Femmes font tant les fiers. La troisième trouva à redire à cette forme d'ASSOCIATION, parce que le mot de *Mains* y avoit été oublié, & que, selon elle, c'étoit un article, qui ne pouvoit, que faire un fort beau coup d'œil, dans ce Rendez-vous général des agrémens du Sexe. En même tems, elle prit la plume, d'une manière, qui ne laissoit pas beaucoup de peine à deviner, pourquoi elle avoit fait cette objection.

La plupart des *Associées* ont fait beaucoup plus qu'elles n'étoient obligées, par le Plan d'ASSOCIATION; elles ont non seulement signé leur noms, mais elles ont encore souscrit, pour plusieurs Aides, & Subsidés, pour l'avancement d'une si bonne Cause. Dans la Colonne des Filles, il y en a une qui souscrit pour quinze *Amans*, tous gens sûrs & fidèles. Une autre souscrit pour cinq *Galans*, &



par dessus le marché, un beau Bran, d'une taille à bien remplir un poste de Colonel. En un mot, il n'y en a guères dans cette Liste, qui ne s'engagent à fournir leur contingent de la plus belle jeunesse, dont la plus grande partie est déjà pourvue de chapeaux & de plumets. Entr'autres il y a une jolie petite Coquette pleine d'ardeur, avec des yeux étincelans, qui a souscrit, pour deux *Carquois de flèches*.

Dans la Colonne des Femmes, la premiere qui a pris la plume, a mis son nom, & celui de son *Vassal*, voulant dire son Mari. Une autre a souscrit, pour son Mari, & trois garçons. Une autre aussi, pour son Mari, & six chevaux de Carosse. Presque toutes celles de ce Catalogue se sont mises par couple, chacune avec son Mari, dont elles ont répondu, comme de gens d'honneur, de bons principes, & très-propres pour le service.

N. B. Il y en a eu deux, dans cette Colonne, qui portoient les Rubans de l'ASSOCIATION. La premiere a souscrit, pour son Mari, & pour un Ami de son Mari: la seconde, pour son Mari, & pour cinq Galans; mais, après une exacte information de leurs Caracteres, on a trouvé, que c'étoit des *Tories*, qui, à la faveur des fausses couleurs qu'elles arborient, ne cherchoient à entrer dans l'ASSOCIATION, que, pour *espionner* & observer ce qui s'y passeroit; ou qui vouloient en imposer au monde, par leur souscription, comme si une Femme, qui est dans des prin-

cipes

eipes *Whigs*, étoit capable d'aimer quelque autre que son Mari.

On voit, à la tête de la Colonne des Veuves, une belle Femme, qui se donne le nom de BOADICEE, & qui souscrit pour six-cens *Tenans*. En éfet, on a remarqué, que la plus grande force de cette ASSOCIATION consiste dans cette Colonne, chaque Veuve, à proportion de son Douaire, aiant un grand nombre d'*Admirateurs*, la plupart reconnus pour gens de mérite. Ceux qui ont examiné cette Liste font état, qu'on en pourroit former trois Régimens, dans lesquels il n'y aura pas un seul homme au-dessous de six piés.

Il n'est pas juste, que je finisse cet Article, sans dire un mot du RUBAN de l'ASSOCIATION, par lequel ces belles *Confédérées* sont convenues de se distinguer. C'est en éfet un ornement, qui a quelque chose de si joli, que je m'étonne, qu'il y ait des Femmes *Angloises* qui puissent se résoudre à s'en passer. Une Dame de l'ASSOCIATION, qui porte devant elle cette marque de sa fidélité, ne peut manquer de faire naître, en ceux qui la regardent, un ardent desir de se loger dans un cœur, chez qui tout, jusqu'à son étendart, montre publiquement, la gloire qu'il se fait d'être constant & fidèle. Quand nous voïons les Beautés de cette Ile prendre tant de soin de faire connoître, & le prix de leurs charmes, & la droiture de leurs principes, elles réveillent nos sentimens, par une noble émulation; & elles nous inspirent tout ensemble, & l'amour, & la fidélité. Quelle moisson de *Pro-*

Le RUBAN  
de l'ASSOCIATION.

*sehtes* ne pouvons-nous pas nous promettre, de ces conditions, que nos aimables *Angloises* déclarent, à ceux qui en espèrent quelque faveur, être les seules conditions auxquelles ils peuvent avoir, avec l'objet qu'ils aiment, aucune alliance, aucune sorte de commerce! Tout le monde fait ce qu'a coûté à la Nation *Françoise* la Jarretière d'une belle Dame, sous le Regne d'EDOUARD III. Personne n'ignore, que c'est de cette jarretière, que la *France* a reçu le plus terrible échec, qu'elle ait jamais essuïé. C'est sous les auspices d'un RUBAN BLEU, que nous avons combattu dans les plus fameuses Batailles, où nous avons remporté la Victoire sur cette Nation. Puis donc, que nos Dames *Bretones* ont toujours les mêmes visages, & que les Hommes de la *Grande Bretagne* ont toujours aussi les mêmes cœurs, pourquoi n'atendrions-nous pas la même gloire, les mêmes exploits, de l'influence de ces NOEUDS DE RUBANS qui font un si charmant éfet, sur une belle gorge?

## XII. DISCOURS.

Quapropter, de summâ salute vestrà, P. C. de vestris conjugibus ac liberis, de aris ac focis, de fanis ac templis, de totius urbis tectis ac sedibus, de imperio, de libertate, de salute Patriæ, deque universâ Republicâ discernite diligenter, ut instituistis, ac fortiter.

CICER.

*Ainsi P. C. pensez avec soin, & avec courage, comme vous avez fait jusques-ici, à votre conservation, à celle de vos femmes, de vos enfans, de vos autels, de vos foyers, de vos temples, de toute la ville, du gouvernement, de la liberté, du salut de la Patrie, en un mot, de toute la République en général.*

**P**UISQUE ce jour a été marqué, par l'Autorité publique, pour exciter en nous, une juste horreur de la GRANDE REBELLION qui a plongé la Nation dans des malheurs; dont la fin détestable a été le Meurtre de son Souverain; il ne sera pas hors de propos, de faire voir l'énormité du crime de Rebellion, en général, & en particulier, de celle qui a été excitée contre Sa Majesté le Roi GEORGE.

Le Crime de Rébellion, en général; & celui de la dernière, en particulier.

Pour prouver, que la Rébellion en soi est un des crimes les plus énormes, dont

les hommes puissent se rendre coupables, nous allons faire les considérations suivantes. Premièrement, la Rébellion détruit la fin de tout Gouvernement, & le bonheur de la Société civile. Le Gouvernement a été institué, pour maintenir la paix, la sûreté, & la félicité d'un Peuple; & l'on ne peut parvenir à ce grand but, que par une conformité générale, & une constante soumission à cette forme de Loix, qui a été établie, pour la protection de l'innocent, & pour le châtimement du coupable. Comme d'un côté par ces Loix, les hommes sont assurés de la jouissance tranquille de leurs Vies, de leurs Biens, & de tout ce qui leur appartient de droit: de même aussi, de l'autre côté, ceux qui entreprennent de troubler cette heureuse possession, sont sujets à des peines proportionnées à leurs crimes. C'est par-là, que le Gouvernement adoucit, en quelque sorte, l'inégalité du pouvoir, qui se trouve entre les particuliers, & qu'il rend la condition de l'homme innocent, quoique du plus bas étage, semblable à celle du plus puissant de ses compatriotes, puisqu'il a de son côté toute la force de la République, qui est capable de le garantir de l'insolence, ou de l'injustice de tout particulier qui voudroit l'opprimer. Mais la Rébellion rend tous ces desseins inutiles, & elle renverse toutes les vues, & tous les avantages du Gouvernement, par les efforts qu'elle fait, pour opposer une nouvelle Puissance, à l'Autorité qui a été établie dans un Pays, pour

la

la défense, & le bien commun de toute la Nation. De sorte que la Rébellion cause à la Société un aussi grand préjudice, que le Gouvernement lui procure d'avantage.

En second lieu, donner les mains à la Rébellion, c'est violer toutes les obligations indispensables, où nous sommes à l'égard du Gouvernement sous lequel nous vivons, & par conséquent, c'est le trait le plus lâche, & le plus pernicieux de Trahison & de Perfidie. Le crime de Rébellion devient plus énorme, à proportion que ces engagements sont plus solennels & plus obligatoires. Aussi, être Rébelle & Parjure, tout à la fois, c'est ajouter, par le dernier de ces crimes, un nouveau degré d'horreur au premier, qui étoit déjà très-détestable, par lui-même.

Nous pouvons considérer la Rébellion, comme un crime compliqué, qui renferme en lui plus de méchanceté & de noirceur, qu'aucun autre, qu'un homme puisse commettre. C'est une alliance abominable de la Rapine, du Sacrilège, & du Meurtre. Il est terrible dans les plus doux de ses effets; il apauvrit le Public; il ruine les familles particulières; il engendre, & il perpétue les haines entre les compatriotes, les amis & les parens; il fait d'un Pays, un théâtre de la Guerre & de la Désolation; & il l'expose à toutes les entreprises des ennemis du dehors. En un mot, comme il est impossible qu'il ait son effet, & qu'il ne sauroit faire de progrès, s'il ne s'ouvre un chemin à

travers des flots de sang, & une suite continuelle de Violences & de Cruautés, un Voleur & un Meurtrier paroîtra toujours innocent, en comparaison d'un Rébelle.

Je n'ajouterai plus, qu'une réflexion; c'est que, comme dans la subordination d'un Gouvernement, le Roi est ofensé par les insultes & les oppositions, qui sont faites à un Magistrat inférieur; de même, c'est outrager le Souverain Maître de l'Univers, que de manquer de fidélité & de soumission, pour ceux, \* qu'il lui a plus d'établir sur nous, puisque la Providence a commis au suprême Magistrat de chaque Pays, le même pouvoir, pour le bien de la Société, que ce suprême Magistrat transfère à différens Officiers qu'il substitue, pour agir sous lui, & pour faire observer l'ordre, & la Justice.

Examinons à présent, toutes les circonstances de la Rébellion, qui se trame contre sa Majesté; nous y trouverons tous les caractères, qui peuvent naturellement accompagner le plus détestable des crimes, sans que rien soit capable d'y donner la moindre couleur. Les Soulèvemens qui arrivent, dans une Nation, qui cherche à se délivrer des oppressions les plus violentes, & les plus illégitimes; qui cherche à s'affranchir de la Tiranie, qui veut ériger la Propriété en Graces; & dont le Gouvernement injuste rend la vie même insupportable: les Soulèvemens,

mens; dans lesquels les Peuples n'ont d'autre but; que de maintenir leurs Loix, de défendre leur Religion, & de la conserver à leur Postérité: ces sortes de Soulèvements, dis-je, sont excusables; par la nécessité qui a porté ces Peuples à une semblable entreprise, puisqu'ils n'avoient point d'autre moyen de mettre en sûreté, tout ce qui peut être cher à des Créatures raisonnables. Suivant la forme de notre Constitution, les Devoirs de Protection, & de Fidelité sont égaux de part & d'autre; ils obligent réciproquement: & comme la sûreté de la République; est le but unique du Gouvernement, quand, au lieu de la maintenir, elle est manifestement détruite, les Sociétés-civiles sont excusables devant Dieu, & devant les Hommes; dans les efforts qu'elles font, pour s'affranchir d'une condition également injuste & misérable. Car, en ce cas-là, le Gouvernement, au lieu d'être un bien, devient un mal très-grand; & il n'est en rien préférable à un état d'*Anarchie*, ou d'Indépendance mutuelle. C'est pour cela, que presque tous les Soulèvements; dont nous avons entendu parler, jusqu'à présent, ont toujours été colorés du spécieux prétexte des Grievs les plus crians; ou appuyés de quelques Branches du Gouvernement. Mais la Rébellion d'aujourd'hui est formée contre un Roi, dont le Droit a été établi & déterminé; par plusieurs Parlemens de tous les Partis, & qui a été reconnu, par les Sermens les plus solennels: contre un Prince, qui ne peut être



accusé d'aucun procédé illégitime; qui agit, dans un parfait accord, avec les deux Chambres de Parlement; dont la justice & la bonté se sont fait admirer de l'Europe entière; & enfin, c'est contre un Prince, qui a déjà avancé considérablement la gloire & les intérêts de notre Patrie. C'est-là, ce qui rend ce crime absolument inexcusable; & qui le charge au contraire, de toutes les circonstances, qui peuvent le rendre plus odieux; & c'est ce qui paroîtra plus clairement, par la considération que nous allons faire, en premier lieu, des motifs de cette Rébellion.

La Rébellion, qui a été par elle-même une des plus détestables, & que les Historiens ont décrite, avec les plus vifs sentimens d'horreur, a été celle de CATILINA & de ses Conjurés. Les motifs qui les y avoient portés, sont amplement détaillés par les Auteurs *Romains*; ce qu'ils ont fait, dans le dessein d'en donner aux Lecteurs, l'idée la plus affreuse. CATILINA, qui étoit le Chef de cette Rébellion, n'avoit pu réussir à obtenir un des premiers Postes de l'Etat, qu'il sollicitoit, en concurrence avec quelques autres Citoyens, qui y prétendoient aussi; c'étoit un homme chargé de dettes, & il étoit dans une situation si fâcheuse, que rien ne pouvoit l'en tirer, que la ruine totale d'un Gouvernement, qui ne vouloit pas lui confier les Places honorables, ni les Emplois lucratifs. Ses principaux Complices étoient gens du même caractère; & ils étoient animés du même esprit. Ils se plaignoient, que tout le Pou-  
voir

voir étoit entre les mains des plus mauvais Sujets, qui s'en servoient, pour opprimer les meilleurs Citoïens; que les Postes étoient données à des personnes, qui n'en étoient pas dignes; à l'exclusion d'eux & de leurs amis. Les crimes dont la plupart d'entr'eux étoient coupables, leur faisoient redouter les poursuites de la Justice. Il y en avoit même plusieurs, qui étoient actuellement condamnés, comme Traîtres à la Patrie. Il se joignit à eux, d'autres scélérats, qui se flatoient de pouvoir, dans les troubles, & dans les confusions de la République, raccommoder leurs fortunes désespérées; ils se voïoient applaudis par la canaille du plus bas étage, qui d'ordinaire aime le changement; & ils étoient secrètement excités, par des personnes d'un rang considérable, qui prétendoient à des emplois & à des honneurs, dont ils voïoient leurs Rivaux revêtus. Tels étoient les motifs de la Conjuraton de CATILINA, à ce que nous en aprenons par l'Histoire, & SALUSTE sur-tout, nous en a laissé une relation, dans laquelle il en fait un détail très-exact. Je laisse à présent, à un Lecteur impartial, à comparer ces motifs, avec ceux qui ont allumé la présente Rébellion, dans les Etats de Sa Majesté.

Comme cette Rébellion est des plus criminelles, par la nature de ses motifs, si nous la considérons bien, nous trouverons, qu'elle n'est pas moins horrible, par ses conséquences. Suposons, pour un moment; quoique, graces à Dieu, ce soit une supposition

de la dernière extravagance, supposons, dis-je, qu'elle pût avoir tout le succès imaginable, quel effet peut-elle naturellement produire, par rapport à la Religion? Que pourrions-nous attendre d'une Armée, munie de la bénédiction du Pape, commandée par un zélé *Catholique-Romain*, animée par les Princes les plus bigots de la Communion de Rome, soutenue, non seulement, par les contributions de plusieurs de ces Potentats; mais encore, par celles de leurs plus riches Courvains, & conduite par des Officiers *Irlandois, Papistes & proscrits*? Pouvons-nous nous imaginer, que les *Catholiques Romains* de notre Nation voulussent s'embarquer, d'un si bon cœur, dans une entreprise, où ils hazardent visiblement, & leurs vies, & leurs fortunes; s'il n'avoient d'autre vue, que celle de jouir paisiblement du libre exercice de leur Religion, sous les Loix qui sont aujourd'hui en vigueur? En un mot, il y a un danger si manifeste, pour la Cause *Protestante*, que ce seroit se moquer du Lecteur, que d'entreprendre de vouloir l'en convaincre, par de nouvelles preuves.

Il y a une liaison si étroite entre le *Papisme* & le *Pouvoir Arbitraire*; le secours du *Pouvoir Arbitraire* est au *Papisme*, d'une nécessité si indispensable, pour s'introduire; il a tant de rapport à l'éducation du *Prétendant*, il est si fort du goût de ses Adhérens; si conforme à leurs Principes, & en même tems si naturel à l'orgueil des Conquérans, qu'il n'y a nul doute, qu'un Usurpateur, qui se-  
feroit

seroit emparé par la violence, du Souverain Pouvoir, ne voulût se le conserver, par la Tiranie. Que le Lecteur considère lui-même, le changement de la Propriété en général, l'extinction entière des Fonds de la Nation; qu'il considère la Noblesse, sans biens; les Prelats, sans Evêchés; les Officiers Civils & Militaires, sans Emplois: en un mot, qu'il considère, combien d'occasions de Rapine & de Vengeance seroient les suites nécessaires d'une si fatale Révolution. Mais, par la bonté de la Providence, & par la sage administration de Sa Majesté, ces tristes objets sont aussi éloignés de nous, que l'idée seule doit nous en paroître redoutable.

Voilà les tristes conséquences, que nous pourrions infailliblement nous promettre, du succès de la Rébellion; qui vient d'éclorre; mais supposons encore, que, pendant quelque tems, l'événement en demeurât incertain. En ce cas-là, nous pourrions nous attendre à toutes les miseres, qui accompagnent ordinairement une Guerre civile; il faudroit, que l'*Angleterre* fit subsister chez elle, les Armées entières des plus puissans Princes de l'*Europe*; & nous verrions notre Pays, devenir le Théâtre de toutes les Batailles. Les Rebelles nous ont déjà donné des preuves incontestables, de l'inclination qu'ils auroient, à employer le fer & le feu, pour l'avancement de leur Cause; & qu'ils ne laissent échaper aucune occasion favorable, de mettre en pratique toutes leurs barbaries. Si, par malheur, un déluge affreux de ces gens, qui

qui ne respirent, que sang & rapine, aussi bien que ces brigands, qui sont actuellement dans les Montagnes d'*Ecosse*, venoit inonder notre Patrie, ce Pays si peuplé, si bien cultivé, si beau, que leur marche y demeureroit cruellement marquée, par les traces déplorables du ravage & de la désolation ! Ne pourrions-nous pas emprunter ici le sublime langage de l'Ecriture, dans l'endroit, où le Prophète nous décrit la marche d'une Armée venue du Nord, & où il nous en dépeint si vivement les fureurs, dans ces belles paroles : *Devant eux est, comme le Jardin d'Eden ; & derrière eux, est comme le Désert abandonné ; non, rien ne leur échapera.*

Que pouvons-nous penser d'un Parti, qui cherche à plonger sa Patrie, dans cette désolation affreuse, quand le seul motif, qui pourroit donner quelque couleur à leur procédé barbare, ne roule que sur un point de Théorie, qui a été déjà déterminé, par ceux qui en étoient les Juges compétens ; & à la détermination desquels, nous avons acquiescé, pendant tant d'années. Si les Malheurs de la Nation en général, ne peuvent faire sur eux aucune impression, du moins, par pitié pour eux-mêmes, pour leurs amis, & pour tout ce qui leur appartient, qu'ils cessent, soit par des pratiques ouvertes, soit par des intrigues souterraines, de vouloir exciter une Rébellion, si mal fondée, & dont les effets ne peuvent être que trop réellement funestes. Toutes les apparences de l'événement sont contr'eux : & ils ne peuvent es-

pérer

pérer de réussir, que par l'interposition miraculeuse du Tout-Puissant. Mais aussi, nous osons espérer, dans une humilité véritablement Chrétienne, que la Bonté de ce grand Dieu n'abandonnera pas ceux qui observent exactement les Sermons qu'ils ont faits, en sa présence: nous espérons, qu'il aura égard à notre zèle, pour la défense de la Religion, que nous croïons la plus agréable à ses yeux; & aux efforts que nous faisons, pour maintenir la Constitution la plus favorable au bonheur de notre Patrie.

### XIII. DISCOURS;

*Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent:*

VIRG. Georg. L. IV. 168.

*Les Abeilles chassent de leurs ruches les lâches Bourdons.*

**L**A Division la plus commune & en effet la plus naturelle, que l'on fait des Peuples, est celle, par laquelle, on les considère, comme Actions, ou comme Omissions. Nous pouvons faire la même différence, de cette espèce particulière de crimes, qui regardent le Genre humain. Le plus énorme de tous les crimes, qu'on puisse commettre contre les Hommes, est celui de la Rébellion, comme nous l'avons fait voir, dans notre dernier DISCOURS. Le plus grand crime d'Omis-

*Réflexion sur le caractère de ceux qui ne font voir que de l'indifférence, dans un tems de Rébellion.*

d'Omission, est l'indifférence, dans les Membres particuliers de la Société, dans un tems où ils savent, que, parmi eux, il y a actuellement un commencement de Rébellion. Dans une semblable conjoncture, quoiqu'un Sujet puisse être innocent de l'offense principale, qui est faite au Gouvernement, il ne laisse pas d'être toujours très-coupable, s'il ne fait pas tous ses efforts, suivant sa condition, pour faire rentrer la Communauté dans son premier état, & s'il ne contribue pas, de tout son pouvoir, à lui rendre le bon ordre, la paix, & la tranquillité.

L'obligation où nous sommes, de ne rien négliger, dans une telle occasion, paroît dans tout son jour, par la nature même du Gouvernement Civil, puisque ce Gouvernement n'est autre chose, qu'une espèce d'Alliance, que nous contractons ensemble, pour la sûreté & la défense réciproque les uns des autres. Ceux qui font profession de garder la neutralité, dans des tems, où il y a quelque danger, pour la République, abandonnent l'intérêt commun de leurs Compatriotes ; & ils font voir par-là, qu'ils veulent être indépendans, de la Constitution dont ils sont Membres. La sûreté de tout le Corps demandé de nous, que nous unissions tous nos efforts : quand il y va d'un si grand bien, montrer de l'indifférence, c'est déclarer publiquement, qu'on n'a rien de commun avec la Société : on peut comparer ceux, en qui l'on remarque cette criminelle indolence, à des membres morts, qui ne font qu'embarasser

fer le corps, & lui être à charge, loin de lui être d'aucune utilité. De plus, la Protection, que tous les Sujets reçoivent du Gouvernement, semble exiger de nous, que par reconnoissance, nous le secondions de toutes nos forces; & nos intérêts particuliers ne nous parlent pas moins, en sa faveur.

Allons plus avant, & disons, qu'être affectionnés au Gouvernement, dans le fond du cœur, & ne pas faire les derniers efforts, pour le garantir des insultes de ses ennemis, c'est le remettre au pouvoir d'une poignée de gens furieux, qui ne manqueront pas de faire servir leur Autorité, à nuire à ceux, qui leur sont beaucoup supérieurs, en force, en nombre, & en crédit. SOLON, ce grand Législateur des *Athéniens*, avoit fait une Loi, qui mérite toute notre attention. Cette Loi portoit, que toute personne, qui, dans les émeutes Civiles, & dans les troubles de la République, demeureroit Neutre, ou Spectateur indifférent des démêlés des Partis opposés, fût punie par la confiscation de tous ses biens, & condamnée à un bannissement perpétuel, après le rétablissement de la tranquillité publique. Cette Loi mettoit tous les Citoyens dans l'obligation indispensable, de prendre son parti; parce qu'il y avoit toute apparence, que le plus grand nombre seroit assez sage, pour épouser la Cause, dont les intérêts conviendroient le mieux au bonheur commun de tous les Sujets; & qu'ils le mettroient en devoir d'étouffer la sédition.

De.



Du moins, comme tout honête-homme, tout homme prudent qui, sans cette nécessité de se déclarer, auroit pu suivre le panchant de son indolence naturelle, se voïoit obligé, par cette Loi, de sortir de l'inaction, il n'hésitoit plus à se ranger du côté de ceux, qui avoient le plus à cœur le bien de la Patrie. C'est pour cette raison, que ce sage Législateur condamnoit ceux, qui demeuroient tranquilles, dans des tems de divisions si dangereuses pour le Gouvernement, comme des gens étrangers à la Communauté; & qu'il vouloit, qu'on les séparât du Corps, comme des Membres inutiles.

De plus, la nonchalance ne peut être que fort criminelle, dans des occasions, où il s'agit de choses, qui sont si éloignées d'être indifférentes par elles-mêmes, qu'elles sont au contraire de la dernière importance, tant pour nous-mêmes, que pour la Patrie. S'il nous est indifférent d'être des Sujets libres, ou des Esclaves; s'il nous est indifférent, que notre Prince soit de la Religion, que nous professons, ou d'une Religion, qui l'oblige d'exterminer la nôtre; j'avoue, que nous sommes en droit de demeurer tranquilles; & que nous pouvons nous épargner la peine de nous donner beaucoup de mouvemens, dans la conjoncture présente. C'est savoir se gouverner, suivant les regles de la Vertu, & du Bon-sens, que d'agir sans zèle, & sans passion, dans des points de peu de conséquence; mais, quand il y va des intérêts de  
toute

toute la Société; & que la sûreté publique est dans un danger évident, montrer une indolence philosophique ou affectée, c'est faire voir un grand fonds de stupidité, ou de perfidie.

Quand les différends des Partis parmi nous, n'avoient pour objet, que la première place, dans la faveur du Prince, & la préférence dans la distribution des graces; quand tous les Sujets étoient attachés à la même forme de Gouvernement, & qu'ils ne faisoient, que s'en disputer les Postes les plus considérables, un homme prudent, un homme d'honneur pouvoit regarder ces sortes de démêlés, avec indifférence, & s'embarasser fort peu, qui des deux Partis l'emporteroit: mais aujourd'hui, ce n'est plus une dispute de *Whigs* à *Tories*; les choses sont d'une toute autre nature; c'est une affaire à démêler, entre de fidèles Sujets, & des Rebelles. Notre Patrie n'est plus aujourd'hui divisée en deux Partis, qui se proposent de parvenir au même but, par des voies différentes; mais ce sont deux Partis, dont l'un n'a en vue que sa défense, & l'autre ne cherche que sa destruction. Sous quelque dénomination que nous aions pu nous ranger autrefois, tous ceux qui ont leur devoir à cœur, & qui ont quelque étincelle d'amour naturel pour leur Patrie, doivent unir leurs efforts, pour la défense d'une Cause commune à tous les Partis, & comme *Anglois*, & comme *Protestans*. Montrer de l'indifférence, dans un cas pareil, c'est

c'est trahir lâchement ses Compatriotes; & la Fidélité, accompagnée de tièdèur, peut être aussi pernicieuse, dans ses conséquences, qu'une Trahison formelle.

Il est inutile, que je répète ici, ce que je croi avoir amplement prouvé, dans un autre DISCOURS; je veux dire, que nous nous sommes engagés solennellement, à une obéissance active, par les Sermons, que nous avons faits à Sa Majesté; & que cet état de neutralité, & d'indifférence, qui fait le sujet de celui-ci, est bien éloigné de remplir les obligations religieuses, que nous sommes publiquement imposées. C'est ce que reconnoitra sans peine, quiconque voudra considérer avec attention, la forme de ces sacrés engagements.

Quelle pensée peut donc avoir de lui-même, un homme qui, pour ménager ses intérêts, & conserver son caractère, parmi ceux de son Parti, qui, par une pique personnelle, contre ceux qui se signalent le plus, par leur zèle pour le service de Sa Majesté, ou par quelque autre motif particulier d'amour propre, se contente d'être Spectateur tranquille des funestes effets d'une Rébellion, qui à force ouverte attaque le Gouvernement: sur tout, quand ceux qui y sont engagés, ne peuvent se flater d'aucun succès, qu'avec l'assistance des anciens & héréditaires ennemis de la Nation *Angloise*? Qui pourra se persuader, qu'un tel homme puisse jamais être satisfait de lui-même? Il est étrange, que ces tièdes amis du Gouvernement,

### **LE FREE-HOLDER. XIII. Disc. my**

ment, dont le zèle pour leur Souverain naît & meurt, avec leur crédit à la Cour, ne considèrent pas, si ce n'est, peut-être, quand il n'en est plus tems, que cette même indifférence, qui favorise la Rébellion, fortifie aussi les intérêts de leurs Rivaux, dans la prétention commune, qu'ont avec eux aux Postes honorables, & aux Charges de l'Etat, les Rebelles mêmes, devenus leurs Compétiteurs. Quand la Rébellion aura été éteinte, ces Messieurs n'auroient-ils pas fort bonne grace, de se vanter d'avoir eu beaucoup de part à un si glorieux travail; & se peuvent-ils mettre dans l'esprit, que la Nation puisse jamais honorer des Postes de confiance, des gens qui en sont si peu dignes? Il faudroit, pour cela, qu'ils prissent bien plaisir à s'abuser; & ils doivent être très-persuadés, que jamais le Gouvernement n'accordera aucune Charge considérable à ces lâches Sujets qui, lors qu'ils n'étoient pas en Place, n'auroient pas voulu se donner le moindre mouvement, pour la défense de l'Etat.

**XIV. DISC.**

## XIV. DISCOURS.

Periculosum est credere, & non credere:  
 Utriusque exemplum breviter exponam rei.  
 Hippolytus obiit, quia nōvercæ creditum est:  
 Cassandræ quia non creditum, ruit Ilium.  
 Ergo exploranda est veritas multum prius,  
 Quàm stulta pravè judicet sententia.

PHÆDR. L. III. Fab. X. 1.

*S'il est dangereux, de croire trop facilement,  
 il ne l'est pas moins d'être trop incrédule.  
 Voici, comme je prouve, en peu de mots, le  
 danger de ces deux excès. Hippolyte mourut,  
 parce-qu'en ajouta trop de foi aux rap-  
 ports de sa belle-mere: Et Troie a été dé-  
 truite, parce qu'on ne voulut pas écouter  
 Cassandre. Profitions donc, de ces deux  
 exemples; Et qu'ils nous aprennent à exa-  
 miner soigneusement la vérité d'une chose,  
 avant que d'en porter mal à propos un faux  
 jugement.*

La Foi Po-  
 litique  
 d'un Mé-  
 content  
 Tory.

**A**PRE'S avoir considéré, dans mon septième Discours, une partie des Calomnies, qui semblent favoriser la Cause des Mécontents, je parlerai dans celui-ci, de la credulité ridicule, qui dispose les Membres particuliers de leur Parti, à les écouter. Cette étrange facilité à recevoir avec empressement, des choses si absurdes, & en même  
 tems

tems si contradictoires, peut, à mon sens, fort bien être définie la *Foi Politique d'un Tory*.

Une personne, qui est bien partagée de cette *Foi Politique*, ne ressemble pas mal à un homme qui rêve; il s'entretient, pendant tout le cours de sa vie, d'objets, qui n'ont ni réalité, ni existence. Il se repaît sans cesse de fables, il est dans une continuelle illusion; & l'on peut le comparer à ce vieux Chevalier obstiné, dont parle RABELAIS, & qui, tous les matins, avaloit une Chimère, pour son déjeuner.

L'Espérance est toujours la base de la *Foi Politique* d'un Mécontent. Ce n'est pas, parce qu'une chose est probable qu'il la croit; mais, parce qu'elle est de son goût, & qu'elle lui fait plaisir. Ses souhaits lui tiennent lieu de raisons, pour confirmer la vérité de ce qu'il entend dire. Il n'y a point de rapport si éloigné de la vraisemblance, si plein de contradictions, en lui-même, qu'il ne reçoive avec joie, pour peu qu'il lui paraisse tendre à l'avancement de la Cause qu'il a embrassée. En un mot, un Mécontent orthodoxe a occasion, à tout moment, de répéter cette faillie si connue d'un ancien Pere: *Credo, quia impossibile est*; ce qui est, à peu près, aussi raisonnable, que de dire, *cela doit être vrai, parce que cela ne sauroit être*.

On a fort bien remarqué, que, de tous les hommes du monde, les plus credules sont les Athées, qui croient, que l'Uni-

vers est la production du hazard. De même, on peut dire, qu'un *Tory*, qui croit avec le plus de facilité ce qui est le moins probable, est le plus grand incrédule, pour ce qu'il y a de plus certain. Qu'un homme affectionné au Gouvernement lui raconte une chose de fait, vous le voyez tourner la tête, pour ne l'entendre pas, & lui donner à tout moment le démenti ; par sa contenance, & par ses regards : mais, si l'on vient lui dire, que le Roi de *Suede* doit être incessamment à *Pertb*, que son Armée profite de la glace, & qu'elle est actuellement en marche, pour s'y rendre, il s'aplaudit à ce récit agréable ; & il faut qu'il s'enivre pour la bonne nouvelle, avant que de s'aller coucher. Le Caractère de cette espèce de gens me fait souvenir de certaines Villes, qu'il y a en *Europe*, qui sont inaccessibles d'un côté, tandis que de l'autre, elles sont tout ouvertes, & sans défense. Les esprits de nos Mécontents sont, en effet, si aveuglés par les impostures qu'on leur débite sans cesse, qu'on les voit donner tête baissée dans l'erreur, & qu'ils ont tout-à-fait perdu le goût de la vérité, en matière de Politique. Cette réflexion m'engage à finir cet Article, par une parole remarquable du Roi CHARLES II. Ce Monarque étant à *Windsor*, s'amusoit ordinairement à converser avec le fameux Vossius, qui étoit tout rempli d'histoires, touchant l'Ancienneté, l'Erudition, & les Mœurs des *Chinois* ; & qui étoit en même tems un

hom-

homme, qui se donnoit toute la liberté de penser, en fait de Religion. Un jour que le Roi l'entendoit répéter des choses incroyables de ces Peuples *Orientaux*, il se tourna du côté de ceux qui étoient autour de lui, & leur dit : *Ce savant Théologien est un étrange homme; il croit tout, hors la Bible.*

Après avoir examiné de tous sens, la *Foi Politique* du Parti, par rapport aux matières de fait, faisons aussi quelques réflexions sur les Doctrines qu'il embrasse, & qui sont les principaux points par où il se distingue de ceux qu'il lui plaît de représenter comme les ennemis de notre Constitution, dans l'Eglise & dans l'Etat. On ne peut voir sans étonnement, combien ces grands articles de la *Foi Politique* ont de liaison entr'eux, par rapport à notre Gouvernement Ecclesiastique & Civil; & combien ils sont conformes à la Raison & à la Vérité. On en jugera, par les Paradoxes suivans, qui sont essentiels à la *Confession de Foi* d'un *Tory*, en ce qui regarde la *Politique*. Par le nom de *Toris*, je ne prétends point parler d'un grand nombre de personnes bien intentionnées, qui s'étoient autrefois rangées du côté de ceux de cette Dénomination; & qui sont aujourd'hui dans les intérêts de Sa Majesté, & du présent Gouvernement. Ces personnes-là ont ouvert les yeux; & elles ont aperçu les pernicieuses conséquences des Principes, que font profession d'admettre, comme Articles de leur *Foi*, ceux du Parti opposé à celui des *Whigs*.



## ARTICLE. I.

Que l'Eglise d'*Angleterre* sera toujours en danger, jusqu'à ce qu'elle ait un Roi *Papiste*, pour son Défenseur.

## II.

Que, pour la sûreté de l'Eglise, on ne doit tolérer aucun Sujet, qui soit d'une Religion différente, de celle qui est établie dans le Pays; mais que le Chef de cette Eglise peut bien être de la Religion, qui lui est la plus opposée.

## III.

Que les intérêts de la Cause *Protestante* ne peuvent être en sûreté, tant dans la Nation, que dans toute l'*Europe*, si ce n'est sous la Protection d'un Homme, qui se croit obligé, sous peine de Damnation, de mettre tout en usage, pour l'exterminer.

## IV.

Que nous pouvons nous reposer sur les promesses d'un Homme dont la Religion lui permet de donner sa parole, & lui défend en même tems de la tenir.

V. Qu'un

V.

Qu'un honête homme doit avoir plus d'horreur , pour le *Presbytérianisme* , qui est pure malice, que pour le *Papisme* , qui n'est qu'Idolatrie.

V I.

Qu'un Homme, qui se flate de devenir Roi de la *Grande Bretagne* , par l'assistance des *François* , peut naturellement être attaché aux intérêts du Peuple d'*Angleterre* , qui sont toujours diametralement opposés à ceux de la *France*.

V I I.

Qu'on ne sauroit trouver , dans aucun autre Pays étranger , les moyens d'apprendre à gouverner la Nation *Angloise* , comme on les trouve en *France*.

V I I I.

Que des millions de gens , aimeroient mieux tomber dans l'esclavage, que de ne pas reconnoître, que leur Prince a le droit héréditaire & inalienable d'opprimer son Peuple.

I X.

Que nous sommes obligés, en conscience, de nous soumettre à la Domination du Duc de Savoie, ou du Roi de France, plutôt que de recevoir, pour notre Souverain, un Prince, qui est le premier du Sang Roïal, dans la Ligne Protestante.

X.

Que la Non-Résistance est d'une obligation indispensable, pour un Chrétien, tant qu'il jouit d'un bon Emploi.

X I.

Que nous devons faire profession de l'Obeïssance passive, jusqu'au tems où la Nature se révolte contre nos Principes; c'est-à-dire, jusqu'au moment de la mettre en pratique.

X I I.

Que les Papistes ont pris les armes, pour protéger l'Eglise d'Angleterre; & que, pour sa défense, ils se sont exposés à un danger évident de perdre, tout ensemble, & la vie & leurs biens.

X I I I. Qu'il

XIII.

Qu'il y a dans cette Ile une Faction , qui ne peut être justifiée, & qui est composée du Roi, & des Chambres du Parlement.

XIV.

Que, quand le nombre des *Whigs* l'emporte sur celui du Parti opposé, le Parlement n'a pas le droit de faire des Loix.

XV.

Qu'un Aîte du Parlement, qui met le Roi en pouvoir de s'assurer des personnes suspectes, dans des tems de Rébellion, est le moien dont on se sert, pour affermir le Souverain sur le Trône, & par conséquent, une violence qu'on fait à la Liberté des Sujets.

## XV. DISCOURS.

Auxilium , Perseus, quoniam sic cogitis ipsi ,  
Dixit, ab Hoste petam: Vultus avertite vestros ,  
Si quis Amicus adest: Et Gorgonis extulit ora.

OVID. Met. L. V. 178.

*Puisque vous m'y forcez , dit-il , j'appellerai  
l'Ennemi à mon secours; s'il y a ici quel-  
cun, qui soit de mon parti, qu'il détourne  
les yeux: Et il fit paroître la tête de Mé-  
duse.*

Projet des  
Dames  
Angloises,  
pour ren-  
dre l'Evan-  
gile utile à  
la Cause  
Protestante.

**C'**Est avec une joie que je ne puis expri-  
mer, que je vois les mouvemens qu'on  
commence à se donner, parmi la Race fe-  
minine des Sujets de cette Ile. Déjà les  
plus Belles de la *Grande Bretagne* cessent de  
borner leurs soins à une vie domestique;  
déjà on les voit se distinguer, par leur zè-  
le, pour le bien de leur Patrie, & à se mon-  
trer aussi habiles dans les affaires d'Etat, que  
bonnes Ménagères chez elles.

Nos belles *Confédérées* nous disputent au-  
jourd'hui l'honneur d'éteindre la Rebellion ,  
qui a commencé à gagner une partie de leur  
Sexe. Si ceux des Hommes, qui sont fidè-  
les à leur Roi, & à leur Patrie, ont pris  
*Preston & Perth*, les Dames se sont aussi  
rendues maîtresses de l'*Opera*, & de la Comé-  
die.

die, sans trouver beaucoup plus de résistance, & sans répandre beaucoup plus de sang. Les Femmes *Non-résistantes*, aussi bien que leurs Freres des Montagnes, commencent à croire, qu'il n'y a point de Place, qui puisse tenir contre une si belle Armée, & qui fait si bonne contenance : elles n'osent pas même la regarder en face, quand elle est rangée en bataille.

Pour donner quelque idée, de l'ardeur de nos belles Compatriotes, à s'opposer aux desseins du *Prétendant*, j'ai déjà dit, dans quelcun de mes premiers DISCOURS, qu'on pouvoit se servir fort utilement de l'*Evantail*, contre le *Papisme*, en y représentant, sous diverses figures, la *Corruption de l'Eglise Romaine*. En effet, sur cette premiere ouverture, elles ont eu de fréquentes conférences, pour voir de quelle maniere elles s'y prendroient, pour rendre l'*Evantail* d'une plus grande utilité. Elles ont, d'un commun accord, pris les résolutions suivantes, résolutions, véritablement dignes de femmes, les plus belles, & en même tems, les plus fidèles de leur sexe, à savoir, de se cacher le visage derriere leur *Evantail*, quand elles remarqueront, qu'un *Tory* a les yeux sur elles; de ne jamais regarder à travers, si ce n'est pour choisir ceux, dont les principes leur paroîtront mériter leur Conquête; de ne faire de réponse aux discours passionnés des *Torys*, qu'en comptant les bâtons de leur *Evantail*; pendant tout le tems qu'ils seront à parler; de se donner de garde de le laisser tomber.

quand elles se trouveront auprès de quelque Mécontent, de peur qu'il ne se saisisse de l'occasion de le relever; de faire voir, par le mouvement méprisant avec lequel elles fermeront leur Evantail, le peu de foi, qu'elles ajoutent à tous les contes des *Jacobites*; de se mettre à s'évanter, dès qu'elles verront entrer un *Tory* dans leurs Assemblées, pour lui faire comprendre, que sa vue leur est désagréable.

C'est par cet usage de l'Evantail, qu'il peut être d'une grande utilité pour le public, entre les mains d'une jolie femme. Mais il y a actuellement sur le tapis, une nouvelle invention d'Evantails, d'une façon *Protestante*: les Dames en ont formé le projet, pour pouvoir, par ce moyen, répandre leurs principes, & donner à ceux qui les regardent, plus d'horreur pour le *Papisme*: car elles veulent, par les figures, & par le goût de leur Evantail, faire connoître à tout le monde, de quel parti elles sont, de la même manière, que les *Chevaliers errans* avoient accoutumé de se distinguer, par les Devises de leurs *Ecus*.

On a déjà présenté à ces belles *Confédérées* diverses ébauches de Peintures, pour avoir leur approbation; & elles en ont choisi quelques-unes. On va voir une jolie Dame, avec un Evantail à la main, qui représentera un Couvent de jeunes *Vestales*, avec des yeux noirs & vifs, qui tâchent de grimper, tout doucement, par dessus la grille. Une autre a un Evantail, monté sur de  
beau

beau papier, où est représenté un Groupe de gens à genoux, adorant bien dévotement un gros vieux clou. Une certaine Dame fort savante a pris pour sa Devise, le Concile de *Trente*; & une autre d'un esprit fin, & satirique, a fait peindre sur son Evantail, une grande femme habillée de pièces mal assorties, pour représenter la grande Paillarderie de *Babilone*; & elle a résolu de bien l'ouvrir, pour le mieux faire remarquer à toutes les belles Disputeuses, dont les argumens ne tendent qu'à soutenir le *Papisme*. On a déjà monté sur plusieurs Evantails, les desseins suivans; la Cérémonie du saint Pontife, qui ouvre la bouche d'un Cardinal en plein Consistoire; un vieux Gentil-homme, avec une triple Couronne sur la tête, & gros d'un enfant; le vieux Gentil-homme ressemble si bien à la Papesse *Jeanne*, qu'on diroit, que c'est elle-même; l'Evêque *BONMER*, qui achète quantité de fagots & de menu bois, pour la conversion des *Hérétiques*: une Figure, qui veut prendre un sceptre d'une main, & qui tient, de l'autre, un grand Chapelet; avec la vue de \* *Smithfield*, en éloignement.

Quand nos Dames montrent ainsi leur zèle, par leurs Evantails, & que toutes les fois qu'elles les ouvrent, elles déploient une Erreur de l'Eglise *Romaine*, on n'en

F 6.

peut

\* Place à *London*, où, sous *HENRI VIII.* & la Reine *MARIE*, sa Fille, on brûloit ceux qui étoient condamnés pour *Hérésie*.



peut attendre qu'un bon effet, puis qu'elle font voir aux ennemis de l'Etablissement present, la folie de ce qui fait l'objet de leurs disputes. On doit avouer du moins, que l'Evantail est une espèce d'invention beaucoup plus innocente en soi, pour la propagation de la Religion *Protestante*, que ne sont les tourmens, les roues, les gibets, & autres semblables machines galantes, dont on se sert pour l'avancement de la Religion *Catholique Romaine*. De plus, comme une Dame aura souvent occasion par-là d'étudier son Evantail, elle y apprendra à se tirer, avec honneur, des Controverses, au moins de celles qui roulent sur des points du *Papisme*: & comme la curiosité la portera naturellement à examiner d'un bout à l'autre tout Evantail à la mode, je suis persuadé, que bientôt il se trouvera peu de Femmes de qualité, qui ne soient en état de *damer le Pion* à un Prêtre *Irlandois*.

La belle partie de cette Ile, que je me glorifie de compter parmi mes candides Lecteurs, doit aussi considérer, que nos disputes presentes interessent également les droits de la Société Civile, & ceux de la Religion: c'est ce qui m'engage à leur faire envisager uniquement, comme une chose, qui mérite toute leur attention, savoir, si on ne peut pas aussi se servir avantageusement de l'Evantail, par raport à notre Constitution Politique. Comme FREE-HOLDER, je ne voudrois pas, que leurs soins, pour nous, se bor-

bornassent à nous considérer seulement comme *Protestans*; mais je souhaiterois, qu'elles envisageassent aussi notre félicité, comme *Anglois*. En ce cas-là, elles pourroient inspirer à leurs Compatriotes de tout autres sentimens, si elles vouloient représenter, sur leurs Evantails, les différens Grieffs d'un Gouvernement tirannique. Pourquoi une Audience de MULEY ISHMAEL, ou un TURC laissant tomber son mouchoir dans son Se-rail, n'y pourroient-ils pas trouver place? Ne sont-ce pas des sujets assez propres, pour bien exprimer l'horreur, que doit naturellement avoir le beau Sexe, pour le *Pouvoir Despotique*, ou la Tiranie que les hommes exercent sur elles? Ou bien, si quelque d'elles, qui eût du goût pour le Burlesque, vouloit y représenter un Savetier *François*, coupant des souliers, pour ses Compatriotes, d'une étoffe prise d'un vieux Pommier? D'un autre côté, une jolie femme, qui voudroit conserver le caractère & la dignité de son Sexe, pourroit avoir un Evantail orné d'une longue enfilade d'esclaves, trainant leurs chaînes après eux d'un bout à l'autre; & en même tems, pour célébrer ses triomphes, elle pourroit ordonner, que chacun de ces esclaves, fût le portrait de quelcun de ses *Soupirans*.

Ce ne sont-là, que des idées, que je propose aux Belles, qui liront cet Ouvrage, & que je sou mets à leur discretion, pour y faire les changemens qu'elles jugeront à propos. Je ne saurois finir cet Article, sans féliciter notre Patrie, sur cette favorable

disposition de la plus aimable partie de ses habitans, qui, jusques dans leur parure, consultent le bonheur public, aussi bien que leur avantage personnel. C'est dans le même esprit, quoi-qu'on ne puisse pas dire, que ce fût, avec la même politesse, que les anciennes Dames Bretonnes, au rapport de nos Historiens, se faisoient peindre à nud sur le corps des figures de Monstres, pour paroître d'un côté plus charmantes, aux yeux de leurs Compatriotes, & de l'autre plus redoutables à leurs ennemis. Si nos belles *Whigs* poussent ce Projet, elles pourront se vanter d'avoir sans contredit, les plus curieux Evantails, comme elles ont les plus aimables visages de toutes les femmes du monde. Au moins, nous pouvons assurer hardiment, que les figures de leurs Evantails reculeront plus les intérêts du parti *Tory*, que ne feroient jamais capables de les avancer celles des Almanachs d'*Oxford*.

## XVI. DISCOURS.

Itaque quod plerumque in atroci negotio solet, Senatus decrevit, darent operam Consules, ne quid Respublica detrimenti caperet. Ea potestas per Senatum, more Romano, Magistratui maxuma permittitur, exercitum parare, bellum gerere, coercere omnibus modis Socios atque Cives, domi militiæque Imperium atque Judicium summum habere. Aliter, sine Populi jussu, nulli earum rerum Consuli Jus est.

SALL. Bell. Catilin. Cap. 29.

*C'est pourquoi le Senat donna ordre à lors (comme il arrive ordinairement, lors qu'il s'agit d'une mauvaise affaire) que les Consuls emploiasent leurs soins, à ce que la République ne souffrit aucun dommage. Le Senat leur acordoit, en pareille occasion, un plein pouvoir, de lever des Armées, de faire la guerre, de tenir en bride leurs Alliés & les Citoyens, par toute sorte de moïens; il leur acordoit le droit de gouverner, & de rendre la Justice, tant à la guerre, que dans la Ville: mais, en tout autre tems, les Consuls n'avoient aucun de ces droits, sans l'ordre du Peuple.*

*Comme le dessein, que je me propose dans ces DISCOURS, est d'engager les* Sur le dernier Acte du Parle-  
hom.

ment, pour  
la suspen-  
sion de  
celui de  
l'*Habeas*  
*Corpus*.

hommes à ouvrir les yeux, sur leur propre bonheur, & à se défaire de ces fausses insinuations, de ces préjugés, qui les empêchent de voir, combien le present Etablissement est avantageux, pour eux, & pour leur Postérité, je dois considérer avec attention tout ce qui est devenu sujet de plainte, graces aux soins artificieux & à la malignité de nos ennemis.

C'est sur ce pié-là, qu'est regardée la suspension de l'Acte \* *Habeas Corpus*, par laquelle le Roi a été mis en pouvoir, dans ces tems de Danger, de s'assurer, & de tenir en prison, les personnes qu'on soupçonnoit de conspirer contre Sa Majesté, & contre le Gouvernement. Cette suspension pour un tems dans la conjoncture presente, est également fondée sur la raison, la prudence, & l'équité; & c'est dont sera convaincu tout homme de bon sens, qui voudra, sans partialité, y faire quelque attention.

Je me suis déterminé, dans des points de cette nature, à tirer mes preuves, des premiers Principes du Gouvernement, comme de principes, qui ne sont d'aucun Parti, & qui sont généralement aprouvés, de tout ce qu'il y a de gens raisonnables, pour leur donner plus de poids, & pour mieux m'accom-

com-

\* C'est un Acte, qui permet à un prisonnier, de choisir la Cour qu'il croira lui être la plus favorable, pour juger son procès: & en vertu de l'*Habeas Corpus*, si l'on n'allègue point la cause de son emprisonnement, le prisonnier doit être élargi.

commoder aux notions de tous mes Lecteurs. Pour peu qu'on ait de connoissance de la nature du Gouvernement, en général, on conviendra aisément, qu'il faut qu'il y ait un Pouvoir absolu, & sans bornes, dans toute forme de Gouvernement particulier; & que ce Pouvoir est entre les mains de ceux qui en font les Loix, soit que, par la Constitution de l'Etat, il soit dans un seul homme, ou dans plusieurs; soit qu'il se trouve dans un seul ordre de personnes, ou dans un Corps composé de divers rangs, & de différens degrés. C'est une absurdité, que de s'imaginer, que ceux, qui ont l'autorité de faire des Loix, ne puissent aussi en suspendre quel cune, quand le bien du Public le demande. Sans ce Pouvoir, tout Gouvernement seroit défectueux, & il n'auroit ni la force ni les moïens de se conserver. Comme le premier devoir de toute Société, est de se défendre, par toute sorte de voies honêtes; & comme c'est aussi le premier devoir de toute personne privée, on peut dire, avec raison, que la sûreté publique, est le but général de toutes les Loix. Quand donc il arrive, qu'une Loi, au lieu de conduire à cette grande fin, dans des conjonctures extraordinaires, se trouve en opposition avec le bien de la Société, ceux qui en ont l'autorité, doivent la mettre à l'écart, pour quelque tems. C'est-là, la véritable intention de notre Acte *Habeas Corpus*; sur tout, la conservation des Libertés du Sujet demande, que cet Acte soit

su-

aujourd'hui suspendu, puisque s'affurer des personnes suspectes, dont la conduite dangereuse pourroit fortifier la Rébellion & alumer une guerre civile, dans toutes les parties de ce Roïaume, c'est travailler à la sûreté de nos Droits civils, & de tout ce qu'un Peuple libre peut avoir de plus précieux.

Il n'y a point de Gouvernement, qui, par sa propre nature, ne doive être muni de cette autorité; aussi voyons-nous, que ceux qui se sont rendus les plus fameux, par leur zèle pour le bien du Public & qui ont été les plus jaloux de leur liberté, n'ont jamais manqué de s'en servir, dans l'occasion. Nous en avons un exemple bien remarquable, dans l'ancienne République de *Rome*, qui se glorifioit d'avoir un Gouvernement composé, dans une juste proportion, du Pouvoir Roïal, du Pouvoir de la Noblesse, & de celui du Peuple représentés, par les Consuls, les Sénateurs, & les Tribuns. On ne peut disconvenir, qu'en certains points, le Pouvoir Roïal ne fût fort défectueux, sur-tout, en ce que les Consuls étoient privés de la négative, lors qu'il s'agissoit de l'établissement d'une Loi; & que les deux autres Ordres l'avoient. Malgré cela, néanmoins, quand, dans ce Gouvernement, la République se voyoit menacée de quelque grand danger, la sûreté publique lui faisoit créer, pour un tems, un Dictateur, qui étoit revêtu de tout le pouvoir des trois Branches ensemble; & qui,

qui , après que le danger étoit passé , reprenoit dans la Communauté, sa place ordinaire ; & remettoit le Gouvernement dans son premier état. Mais ce qui fait plus au cas présent, c'est que, quoique le pouvoir des Consuls par lui-même, fût beaucoup plus borné, que n'est celui du Roi dans la *Grande Bretagne*, cependant on leur accordoit une autorité aussi étendue, que celle que le Parlement a remis entre les mains de Sa Majesté. Nous en avons un exemple digne de remarque, dans le texte de ce DISCOURS que je vais traduire, en faveur de mes Lecteurs Anglois ; mais je dois auparavant les avertir, que le pouvoir dont il s'agit ici, n'étoit donné au Consul, que dans un tems de Conspiration. C'est pourquoi le Sénat a fait un Decret, comme c'est la coutume, dans des cas d'une si horrible nature, par lequel, les Consuls sont chargés de veiller aux intérêts de la République, & d'employer tous leurs soins, pour en écarter tout ce qui peut lui être préjudiciable. En vertu de ce grand pouvoir, dont le Magistrat est revêtu par le Sénat, suivant l'ancienne coutume de Rome, il peut lever une Armée, il peut faire la guerre, se servir de toutes sortes de moyens, pour contenir dans le Devoir les Alliés & les Citoyens de la République, exercer l'Autorité suprême, tant au dedans, qu'au-dehors, tant dans les Affaires Civiles, qu'en ce qui regarde le Militaire ; au lieu que, par-tout ailleurs, le Consul n'a aucun de ces pouvoirs, sans un Commandement exprès du Peuple.



Il ne me reste plus, qu'à faire voir, que Sa Majesté est légitimement revêtue de ce Pouvoir; & que la nécessité des affaires présentes ne permettoit pas, que cela fût autrement. Ce pouvoir lui a été confié par le Parlement de la Nation; dont l'idée même emporte naturellement celle, de pouvoir changer, révoquer, suspendre les Loix établies, & qui subsistent, aussi bien que d'en pouvoir faire de nouvelles, toutes les fois que le Gouvernement le jugera à propos, pour le bien du Public. C'est une Maxime si incontestable, que je croi que jamais personne ne s'est avisé de vouloir la réfuter. Nos Législateurs ont pourtant eu assez d'égard pour leurs Compatriotes; & ils sont trop équitables, pour vouloir abroger cette Loi. Ils n'ont prétendu, que d'en interrompre l'effet, dans un tems, où elle pouvoit devenir funeste à notre Constitution. Ce n'est, que pour quelques Mois, que le Roi a été mis en pouvoir d'agir, en vertu de cette suspension; & c'est en cela, qu'il diffère du Roi de *France*, ou de tout autre Prince tyranniquement absolu, qui, dans un tems de tranquillité & de Paix, peut, à la moindre occasion, sur le plus mince prétexte, enlever un homme à sa famille & à ses amis, & l'envoier aux Châteaux, aux Dungeons, & aux Prisons qu'il lui plaît. Notre Parlement n'a même rien fait de nouveau, en cela; & la même chose est déjà arrivée en ce Roïaume. Il y a environ trente-cinq ans, que l'Acte *Habeas Corpus*

*Corpus* a été fait; & depuis ce tems-là, il a été suspendu quatre fois, avant l'avènement de Sa Majesté au Trône de la *Grande Bretagne*; deux fois, sous le Regne du Roi GUILLAUME, & de la Reine MARIE; une fois, sous le Regne du Roi GUILLAUME; & une fois, sous le Regne de la Reine ANNE.

Ce qui a rendu cette Loi indispensable, dans la conjoncture presente, c'est la juste crainte qu'on a eue, d'une invasion, qui depuis a éclaté, par une Rebellion actuelle; & les avis certains des Complots secrets, & des pratiques souterraines de personnes d'un rang considérable, qu'on n'a pu empêcher de ruiner leur Patrie, quo par la suspension de cet Acte du Parlement.

Je ne saurois m'empêcher de dire ici, que, quelque bien fondée que fût cette suspension, sur la justice, & sur la nécessité, si l'orage de cette Rebellion n'avoit crevé, depuis que le Parlement a passé cet Acte, je ne sai comment, ceux qui en ont été les principaux instrumens auroient pu échaper à la haine du Peuple, que la malignité, & l'artifice de leurs ennemis n'auroit que trop réussi à animer contr'eux, au-lieu qu'aujourd'hui, l'évènement rend tous leurs efforts inutiles. Quand il auroit été possible, que le Ministère, par sa vigilance, & par ses soins, eût empêché, jusqu'au dessein de l'invasion, cette même vigilance lui seroit devenue fatale, & il n'auroit pas manqué d'être la victime de ses  
louables

louables efforts. Ces précautions qu'il a prises, avec tant de prudence, & de fermeté, auroient tourné à son desavantage, si elles n'avoient pas été justifiées par l'évènement même de la Conspiration, qu'il a travaillé avec tant d'ardeur, à étouffer. Cette réflexion me rapèle celle, que faisoit CICERON, dans de semblables circonstances, *que, parmi les divisions de Rome, celui-là se trouvoit dans une condition bien malheureuse, qui avoit quelque part au Gouvernement, lors même qu'il s'agissoit de la conservation de la République.* O conditionem miseram, non modò administrandæ, verùm etiam conservandæ Reipublicæ!

Outre cela, tout homme exempt de prévention peut considérer, avec quelle équité; & qu'elle retenue, il a été fait usage de ce pouvoir. Ceux qui ont été arrêtés, ont été traités, avec toute la douceur possible; on ne leur a ôté, que les moïens de nuire à leur Patrie, pour ne pas dire, de se ruiner sans ressource, eux, & leurs familles. Quant au nombre de ceux à qui on a ôté cette liberté, pour un peu de tems, on doit être beaucoup moins surpris, de l'emprisonnement de quelques personnes mal-intentionnées, que de ce qu'on n'en a pas arrêté une infinité d'autres. De tout ceci, nous pouvons conclure, & c'est ce que tout Anglois doit remarquer, avec bien du plaisir, que Sa Majesté ne se gouverne, en ce grand point, par aucun motif de jalousie particulière, ni par de simples soupçons, mais

mais par des évidences, & par des avis certains qu'Elle a reçus.

Nous avons déjà vu les suites heureuses de cette suspension, en ce qu'elle a arrêté le progrès, que sans cela, la Rebellion auroit fait indubitablement; pour ne rien dire d'une infinité de gens, que cette suspension a empêché de s'engager, dans une si détestable entreprise; sans parler de la vie qu'elle a conservée à tant de personnes, & de l'affreuse désolation, qu'elle a prévenue.

C'est pour ces raisons, & plusieurs autres, que je passe sous silence, que les Représentans de la *Grande Bretagne*, dans le Parlement, n'auroient jamais pu se justifier, dans l'esprit du Peuple qu'ils représentent, & à qui a été si favorable la suspension de l'Acte *Habeas Corpus*, puis qu'elle a écarté de dessus nos têtes, l'orage dont nous étions si visiblement menacés, si, dans un cas d'une si grande nécessité, ils ne s'étoient servis d'un moien également raisonnable, légitime, & ordinaire, pour conserver Sa Majesté sur le Trône, & pour garantir leur Patrie de la ruine, & de la misère toutes prêtes à l'acabler.

## XVII. DISCOURS:

— Hic niger est: hunc tu, Romane, caveto.

HORAT. L. I. Sat. IV. 25.

*Voilà, Romains, un très-mal-honête homme; voilà celui, dont vous devez vous défier.*

Comment les Ministres d'Etat doivent prendre les reproches qu'ils savent n'avoir pas mérités.

**O**N dit, qu'en Turquie, quand un homme est convaincu d'être l'auteur de quelques Calomnies avérées, la coutume est, de noircir le devant de sa maison. Nous avons même oui dire, qu'on a vu un Ambassadeur, dont l'obligation est, pour en exprimer le caractère, dans les termes du Chevalier *Wotton*, de mentir, pour les intérêts de son Pays; qu'on l'a vu, dis-je, quelquefois avoir cette marque honteuse, sur sa maison; lors qu'il est arrivé qu'on a découvert que, par quelque intelligence cachée, il avoit causé le moindre préjudice au Gouvernement, & séduit le Peuple. Il seroit presque à souhaiter, qu'on introduisît cette méthode chez nous, pour faire mieux connoître ceux de la Nation, qui sont si criminellement ingénieux à inventer des faussetés, si nuisibles au bien public, à fin que par-là, leur malice à les répandre trouvât moins de credit, dans l'esprit de leurs Compatriotes. Si cette coutume étoit mise

en

en pratique, parmi nous, on verroit, dans cette Capitale, des Paroisses entieres en deuil, & des Rues tapissées de noir d'un bout à l'autre.

Mais comme, dans les deux précédens DISCOURS, j'ai fait connoître ce que je pense, tant de ceux qui forgent ces calomnies, que de ceux qui sont assez crédules, pour y ajouter foi, je m'atacherai à faire voir, dans celui-ci, le peu de cas qu'en font, & qu'en doivent faire les personnes qui sont dans les premiers Postes, & que ces malignes inventions ataquent injustement. En éfet, tout homme qui cherche à avancer le bonheur de sa Patrie, doit faire taire la délicatesse, qui pouroit le rendre sensible aux discours injurieux, qui se répandroient sur son compte; car, sans cet éfort sur lui-même, il arrivera souvent, que son zèle lui causera autant de peine, en son particulier, qu'il fera avantageux pour le bien public. Parmi un Peuple, qui pousse aussi loin la liberté de penser ce qu'il veut, & de dire ce qu'il pense, il faut nécessairement prendre le parti, ou de vivre inconnu, & en homme inutile à la Société, ou avoir la force de se mettre au-dessus des reproches, que la conscience nous dit, que nous ne méritons point. Un homme véritablement ataché aux interêts de sa Patrie, doit faire avec moi, les réflexions suivantes, pour résister aux atakes de la Calomnie; & je vai lui proposer des motifs, qui ne contribueront pas peu à l'en consoler.

En premier lieu, il doit considérer, que les principaux de ses Adversaires n'agissent ordinairement, que par un esprit d'envie, & que, s'il est exposé à leurs insultes, c'est uniquement parce qu'ils ne peuvent souffrir la vue importune de son mérite. Un Ministre d'Etat, en qui l'on remarque un caractère, & des qualités véritablement estimables, doit regarder ses Censeurs Politiques, de la même manière, je veux dire, avec le même mépris, que regarde ses Critiques un bon Ecrivain. Il doit considérer, que ce sont, pour la plupart, des gens incapables de juger des beautés de l'Ouvrage, qu'ils examinent; & qui sont assez injustes, pour refuser aux autres l'approbation qu'ils n'ont pu trouver eux-mêmes. Les véritables amateurs de leur Patrie doivent plutôt se féliciter de l'heureux succès de leurs glorieux desseins, que se faire la moindre peine, de se voir représentés, sous de fausses couleurs.

Ils devroient aussi considérer, qu'outre l'envie, la vanité n'a pas peu de part à ces médisances, & qu'ainsi, tous les traits des Calomniateurs font honneur, à celui qu'ils attaquent, dans le même tems qu'ils ne cherchent qu'à ternir sa réputation. Ils doivent considérer, que tous les efforts, que font leurs ennemis, pour exciter la Populace contre eux, ne servent, qu'à relever leur gloire, & à les rendre plus recommandables. Ce ne doit pas être, pour eux, une petite satisfaction, que de voir, que  
leur

leur mérite soit capable de faire jetter de si hauts cris, pour rien, & de causer, parmi le Peuple, une espèce de fermentation, qui s'évapore en murmures & en plaintes; que les mécontents mêmes savent dans le cœur, n'avoir aucun fondement. TACITE nous a laissé dans le premier Livre de ses *Annales*, un exemple de cette nature également plaisant, & bien circonstancié. Un jour, que la plupart des Legions *Romaines* paroissoient toutes disposées à se révolter, \* un éfronté Coquin, qui n'étoit qu'un simple Soldat, monta sur les épaules de ses camarades, pour se faire mieux entendre, bien résolu d'y déployer tous les ressorts de son éloquence. Il s'adressa à l'Armée, & contrefaisant tous les gestes d'un Orateur, il lui dit, en montrant quelques Criminels: *vous avez rendu la liberté à ces malheureux; mais, qui de vous rendra la vie à mon frere; qui de vous me rendra ce frere, que j'aimois si tendrement? Cette nuit, cette nuit même, il a été cruellement assassiné par les mains scélérates de ces barbares, que le General n'entretient, que, pour faire une boucherie des pauvres soldats. Et toi, réponds-moi, BLÆSUS, (c'est le nom du Général, qui présidoit à cette affaire) dis-moi, où as-tu mis son corps? Jamais un ennemi n'a poussé la fureur, jusqu'à refuser aux morts les Droits sacrés de la Sépulture: que j'aie au moins, la consolation de lui rendre les derniers devoirs, en baisant mille fois son corps froid; qu'il me soit permis*

G 2

\* Il s'apeloit *Vibulenus*,



de l'arroser d'un torrent de larmes : ordonne après, si tu le veux, que je sois aussi sacrifié, sur son cadavre. La seule grace, que je demande à mes camarades, par reconnoissance, pour deux victimes innocentes, qui meurent, pour leur cause, c'est, qu'ils veuillent, après ma mort, m'enterrer avec ce cher frere. Une harangue, si touchante ne manqua pas d'exciter, dans l'Armée, une émeute générale ; & ils se dispoisoient à faire justice à l'Orateur ; mais, après s'être exactement informés du fait, ils découvrirent, que ce malheureux n'avoit jamais eu de frere, & qu'il n'avoit cherché à exciter une sédition, que pour faire admirer ses talens.

Les Ministres publics devroient aussi considérer, que les principaux auteurs des reproches, dont ils sont chargés, n'ont d'autre dessein, que de s'emparer de leurs places ; qu'ils peuvent aisément se soustraire à des plaintes fondées sur de pareils motifs ; & que rien ne leur est plus facile, que de les faire retomber sur leurs compétiteurs. Les Mécontents, d'un ordre inférieur, sont gouvernés par les mêmes principes ; car on doit s'attendre, que, tant qu'il y aura divers degrés d'Emplois, il y aura aussi des Mécontents de tous les étages. On rapporte, qu'un Gentilhomme de Campagne fit un jour, au dernier Duc de BUCKINGHAM, qui étoit en grand credit à la Cour, une longue & sérieuse représentation, sur divers griefs publics. Le Duc, après l'avoir écouté, avec bien de la patience, lui dit, *Mon cher ami,*  
vous

*vous n'avez que trop de raison de vous plaindre ; mais j'ai trouvé un expédient , pour remettre toutes choses dans l'ordre & cela , avant qu'il soit peu. Ce Gentilhomme ne manqua pas de lui demander, quel étoit ce remède , si sûr , & si prompt. Vous devez savoir , lui dit le Duc , qu'il y a une Place , de cinq cens Livres Sterling par an , qui est vacante depuis ce matin ; j'ai dessein de vous en mettre en possession. Notre Campagnard le remercia très-humblement ; il se retira fort satisfait , & il regarda la Nation , tant que dura ce Ministère , comme le Peuple le plus heureux , qui fût sous le Ciel.*

*Outre cela , tout homme qui est en Place doit considérer , que , quand dans une Nation ; il y a deux différens Partis , chacun d'eux envisage aussi les choses , sous un point de vue bien différent. C'est pourquoi , quelque avantageuse que soit une action , au bien de la Patrie , les fausses couleurs , que lui prètera l'artifice des mal-intentionnés , lui donneront toute une autre face ; & elle ne paroîtra que lui être très-préjudiciable , aux yeux d'un ignorant. Puisque , suivant la liberté , que se donnent ordinairement , ceux qui mettent au jour des *Essais* , j'ai rapporté divers traits d'Histoire , que j'ai ramassés , de côté & d'autre , qu'il me soit encore permis d'en appliquer ici un , que j'emprunte de celle de *Perse*. Cette Histoire nous apprend ce qui arriva à un jeune Empereur , Prince d'ailleurs fort vertueux , & qui étoit sensiblement touché de*

voir ses actions noircies, par le mauvais tour, qu'avoit l'adresse d'y donner, un Parti d'entre ses Sujets, qui favorisoit les intérêts d'un autre. Un jour que cet Empereur se trouvoit avec les Ministres de son Divan; & qu'il s'amusoit, suivant la coutume des *Orientaux*, à l'explication de divers Problèmes, & de quelques Enigmes difficiles, il leur demanda à son tour, *Quel est l'arbre, qui a trois cens soixante & cinq feuilles, noires d'un côté, & blanches de l'autre?* Le Grand Vizir répondit d'abord, que c'étoit l'Année, qui étoit composée de trois cens soixante & cinq Jours, & autant de Nuits: *Oui*, lui dit-il, *mais permettez moi aussi, de vous faire remarquer, que ces feuilles représentent vos actions, qui paroissent d'une façon à vos amis, & d'une autre à ceux qui ne vous veulent pas de bien; & qu'elles seront toujours noires, pour ceux, qui ne les veulent regarder, que du mauvais côté.*

C'est aussi la raison, pour quoi un homme d'honneur, qui tâche de se rendre utile à sa Patrie, doit s'embarasser fort peu de ce qu'on peut dire de lui, satisfait du témoignage que sa conscience lui rend de son intégrité. Il doit au contraire, être charmé d'entendre parler de ses actions, parce que plus elles seront examinées de près, plus elles tourneront à son avantage, & plus elles lui feront d'honneur. La plus saine partie des Hommes se rangera de son côté; & ils verront, avec plaisir, que leurs intérêts communs se trouvent en si bonnes mains. L'exa-  
men

men sévère, qu'on fait du Caractère d'un grand Homme, peut être comparé à l'épreuve qui étoit en usage parmi les *Juifs*, pour s'assurer d'une Chasteté suspecte. Cette épreuve se faisoit par *les eaux de la jalousie*: Moïse nous assure, que celles qui étoient criminelles crevoient, dès qu'elles en buvoient; & les Rabbins nous apprennent, qu'elles ne faisoient, au contraire, que relever les charmes de celles qui étoient accusées injustement: de sorte que, par le même moïen, elles faisoient mourir les coupables, & elles donnoient à l'innocence un nouveau degré de beauté.

## XVIII. DISCOURS.

——— Inopem me copia fecit.

OVID. Met. L. III. vs. 471.

*Le trop de bien m'a rendu pauvre.*

**T**Out *Anglois* sera toujours bon Sujet du Roi GEORGE, à proportion de ce qu'il sera bon *Anglois*, & qu'il sera sincèrement attaché à la Constitution de sa Patrie. Pour réveiller, dans le cœur de mes Lecteurs, cet amour de notre Constitution, je veux leur faire voir, combien elle l'emporte, sur cette forme de Gouvernement, que l'ignorance, l'aveuglement & la scélératesse de

Réflexions  
sur un nou-  
vel Edit  
du Roi de  
France,  
pour aug-  
menter la  
valeur des  
Louis d'Or

certaines gens ont tâché, dans ces dernières années, d'introduire parmi nous. Pour cet éfet, il me semble, qu'il ne fera pas mal à propos de rapeler ici, de tems en tems, quelques traits du Pouvoir, qu'exercent ceux, parmi lesquels a été élevé le *Prétendant* à la Couronne de Sa Majesté: Pouvoir, qui auroit été fatal à cette Nation, si elle avoit eu le malheur de se voir conquise, & gouvernée, par un homme, qui, selon toutes les apparences, n'auroit pas manqué de mettre en usage cette Politique funeste, dont il a eu de si amples instructions.

Rien n'est plus remarquable, dans tout le Regne du Roi de *France* d'aujourd'hui, que les voies, dont il se sert, pour fournir les Cofres, des sommes d'argent, dont il prétend avoir besoin. Les moïens, qu'il emploie, pour lever ces sommes, se réduisent à un Edit, ou un ordre par écrit, signé de sa propre main, pour faire monter les *Louis d'Or*, de quatorze *Francs*, à seize, en vertu d'un nouveau coin, auquel ils doivent être frapés. Comme, par-là, tout l'or du Roïaume tombe entre ses mains, le même Edit porte, qu'ils seront ensuite, rendus au Peuple, sur le pié de vingt *Francs* chacun, de sorte que, voilà tout d'un coup, quatre *Francs*, sur vingt, qui reviennent à Sa Majesté, de tout l'argent de la *France*.

Un moïen si rare de lever de l'argent, n'a rien, qui démente la forme du Gouvernement; il répond parfaitement bien au contraire,

traire, aux expédiens ordinaires de leur dernier *Grand Monarque*. Je ne veux pas m'arrêter, à en considérer les conséquences dangereuses, pour le Commerce de cette Nation, pour le Change, & pour son Crédit; mais je ne saurois m'empêcher de faire quelques réflexions, sur les circonstances bisarres, & sur l'inconstance de la condition de gens, qu'un Edit peut subitement enrichir, ou rendre pauvres, puisqu'il ne faut qu'allier un *Louis d'Or*, pour le réduire à la moitié de ce qu'il valoit auparavant; ou, si Sa Majesté le juge à propos, en hausser le prix, non pas, par une augmentation de Métal, mais, en le faisant paroître, sous la figure d'un nouveau coin. Par cet Edit, il y a bien des gens, en *France*, qui se trouveront beaucoup plus riches, que le jour avant qu'il fût publié; C'est un enchantement, qui fait passer des trésors dans les cofres, malgré les clefs, & les serrures; & c'est une nouvelle méthode de multiplier, sans addition. Cependant la Nation *Françoise* est assez sujète à la vanité, pour s'enorgueillir de ces richesses imaginaires; & elle ne considère pas, que ses voisins sont aussi éloignés de la croire plus riche, en vertu d'un Edit, qui fait vingt de quatorze, que de la regarder, comme une Nation plus formidable, s'il y avoit un autre Edit, qui fît tous les hommes de ce Roïaume, chacun de sept piés de haut.

Le dernier Roi *très-Chrétien* avoit la prudente coutume, de rabaisser la valeur des

*Louis d'or*, quelques jours avant le tems, qu'il devoit recevoir les Taxes de son bon Peuple; & il ne manquoit pas de les faire monter, dès qu'il les voïoit heureusement arrivés dans ses Cofres. On ne doit nullement douter, que le Gouvernement present de ce Roïaume ne se conforme à une conduite si sage, & qu'il ne réduise les vingt *Livres* à leur premiere valeur de quatorze, aussitôt que tout l'argent sera sorti des mains de ses Sujets. L'on doit aussi s'atendre à voir immédiatement après, fondre cette hydro-pisie venteuse de richesses chimériques; & la Nation *Françoise* réduite à son état naturel de pauvreté.

On ne peut regarder, qu'avec une extrême pitié, la triste condition d'un miserable avare, qui est sans cesse à compter ses *Ecus*, sans qu'il puisse jamais parvenir à savoir, de combien il est riche. On peut comparer la sotte vanité d'un Peuple, capable de se repaître de pareilles chimères, au ridicule embarras d'un homme qui voudroit savoir au juste, combien il y a de pierres, dans la Plaine de *Salisbury*. Il n'y a guères d'aparence, qu'il en pût jamais venir à bout; il est à présumer, au contraire, qu'il en trouveroit le nombre, ou plus petit, ou plus grand, chaque fois qu'il entreprendroit de vouloir les compter.

J'ai ouï dire, qu'une jeune Dame *Françoise* Sujète de Louis XIV. & qui passoit pour être riche de cinq mille *Livres Sterling* en espèces, avoit reçu d'un Marquis, promesse

messe de l'épouser , sur ce pié-là ; mais , que malheureusement pour la pauvre Demoiselle , au bout de huit jours , il vint à sortir un de ces Edits , avant la conclusion du Mariage , qui lui fit perdre , tout d'un coup , la cinquième partie de ce qu'elle possédoit , & son Mari , par dessus le marché.

L'incertitude des Richesses fait souvent le sujet de la conversation , dans tous les Pays du Monde ; mais il n'y a point de Nation , qui puisse en parler , plus sagement , que les *François*. Un Peuple soumis à une situation si capricieuse ne ressemble pas mal à un homme , qui a affaire à un joueur de gobelets. Il s' imagine avoir dans la main , tant de pièces d'argent ; mais il a beau la tenir bien ferrée , le faiseur de tours de passe-passe n'a qu'à dire deux ou trois paroles , il n'y en aura plus , que ce que le Charlatan jugera à propos d'y faire trouver.

Cette méthode d'augmenter , ou de diminuer l'argent , doit paroître à ceux , qui ont le bonheur de vivre sous un autre forme de Gouvernement , une manière bien étrange de fraper & de rogner. Elle ne laisse pas d'être un expédient , qui est souvent mis en pratique , & elle n'a rien , qui ne puisse être justifié , par la Constitution qu'a si bien étudiée le *Prétendant* à la Couronne de Sa Majesté. Je ne voi pas non plus , ce qui pourroit l'empêcher de se servir d'un expédient d'une aussi grande ressource , quand il auroit besoin d'argent , s'il avoit réussi dans le Projet , qu'il avoit formé , de détrôner le Roi ,



& de renverser notre Constitution. Je laisse à la considération du Lecteur, si, en ce cas, on n'auroit pas dû s'attendre, à voir bientôt paroître l'Edit suivant, ou quelque chose de semblable.

„ Touchés des justes plaintes de nos Su-  
 „ jets de ces Roïaumes, épuisés par les dé-  
 „ penfes excessives, qu'ont entraîné les  
 „ Guerres, qu'a eu à soutenir ce Pays, pour  
 „ rétablir les Fonds de la Nation, en géne-  
 „ ral, & augmenter ceux de chaque parti-  
 „ culier, ne jugeant point les moïens en-  
 „ nuïeux de la Marchandise & du Com-  
 „ merce, un remède assez prompt pour re-  
 „ medier à des maux si pressans; considé-  
 „ rans, que ces moïens tardifs ont toujours  
 „ été favorisés, par les plus méchans de nos  
 „ Sujets, & combien sagement, les plus  
 „ considérables d'entr'eux s'y sont opposés  
 „ sous le dernier Regne, nous voulons, &  
 „ il nous plaît, que le *Chelin* passe, en  
 „ Angleterre, dans tous les paiemens qui  
 „ s'y feront, pour la somme de quatorze  
 „ sous, à compter du jour de la Publica-  
 „ tion du present Edit, jusqu'au premier de  
 „ *Septembre*, & que toute autre espèce d'ar-  
 „ gent suive la même proportion. L'avan-  
 „ tage qui reviendra à ces Nations, de cet-  
 „ te Bénéficence Roïale, se fera aisément  
 „ sentir à toutes les personnes judicieuses,  
 „ qui se sont aquis une gloire si bien méri-  
 „ tée, par leur antipathie pour les Etran-  
 „ gers, & qui seroient fâchés de voir les  
 „ Fonds de leur Patrie afoiblis, par l'entrée  
 „ de

„ de l'Or & de l'Argent, qu'on pourroit y  
 „ apporter des autres Pays. Mais, comme,  
 „ à cause des dettes considérables, que nous  
 „ avons été obligés de contracter au-dehors  
 „ du Roïaume, durant les quinze années  
 „ de notre Regne, & par rapport à nos be-  
 „ soins presens, il faudra remplir notre Tré-  
 „ sor, par les moïens les plus expéditifs,  
 „ que la Prudence nous puisse suggérer,  
 „ dans cette vue, nous ordonnons aussi,  
 „ que tous & chacun de nos Sujets apor-  
 „ tent ces pièces de quatorze sots, & toute  
 „ autre espèce courante dans ce Roïaume,  
 „ au Maître de la Monoie, qui, après les  
 „ avoir restrapées, les délivrera à ceux qui  
 „ les lui auront remises, dans, ou après le  
 „ premier jour du dit Mois de *Septembre*,  
 „ en retenant seulement pour nous, quatre  
 „ sots, pour le Coin, par chaque pièce  
 „ de quatorze sots, qui, de là en avant,  
 „ sera reçue dans les Paiemens, sur le pié  
 „ de dix-huit sots; & le reste à proportion.  
 „ Par ce moïen, la Nation, outre l'avan-  
 „ tage, d'avoir son argent plus portatif, au-  
 „ ra encore celui, de le voir augmenté, du  
 „ tiers de ce qu'il valoit auparavant; &  
 „ nous nous contenterons de quelque chose  
 „ de moins, que la cinquième partie de l'ar-  
 „ gent courant de nos bons Sujets, qui, à  
 „ peine, pourra payer l'interêt des sommes,  
 „ que nous devons à notre cher Frere, &  
 „ ancien Allié. Nous profitons, avec plai-  
 „ sir, de cette occasion, pour donner à nos  
 „ Peuples, une preuve de notre tendresse

„ pour eux ; & c'est uniquement à cette fin ,  
 „ que nous donnons ce present Edit Roïal ,  
 „ qui sera lu à haute voix , dans toutes les  
 „ Paroisses de la *Grande Bretagne* , im-  
 „ médiatement après la célébration de la  
 „ Grand' Messe, CAR TEL EST NOTRE  
 „ BON PLAISIR.

## XIX. DISCOURS.

*Pulchrum est bene facere Reipublicæ ;  
 etiam bene dicere haud absurdum est.*

SALL. Bell. CATIL. Cap. 3.

*Si c'est une chose louable , que d'avancer les  
 intérêts de la République , il n'est pas moins  
 raisonnable , d'en parler avantageusement.*

De l'esprit,  
 & des sen-  
 timens peu  
 Chrétiens  
 des der-  
 nières Ecrits  
 de Parti.

**I**L y a déjà quelques années , que c'est un  
 usage suivi , par les Ecrivains qui ont ap-  
 prouvé la forme du Gouvernement , qui est  
 sur pié , d'expliquer au Peuple la justice des  
 Principes qui ont prévalu , & de justifier la  
 conduite de ceux qui agissent conformément  
 à ces Principes. C'est pourquoi , c'est un  
 grand bonheur , pour ceux du Parti , qui a  
 du dessous , quand un pareil dessein se trou-  
 ve entre les mains de gens , qui se conten-  
 tent d'attaquer les Principes , sans exposer les  
 personnes de ceux de ce Parti ; ou qui ne s'a-  
 tachent particulièrement à aucune circon-  
 stance

stance ridicule, pour en faire l'objet de leurs fatires. Cet honête procédé n'est pas un petit mérite, dans un Auteur, qui écrit d'ordinaire, plutôt pour s'aquérir de la réputation, que dans la vue de se rendre utile au Public; & qui, par-là, laisse échaper de belles occasions de faire briller son esprit, & de se rendre plus agréable au mauvais caractère de la plupart de ses Lecteurs.

Quand on croit un Parti engagé dans des mesures, qui tendent à la ruine de la Patrie, c'est certainement une action digne d'estime, & de louange, que de ne faire de cette manière la guerre, qu'à tout le Corps, en général. Mais, comme il y a bien des Caluistes, qui sont d'opinion, que, dans une Bataille, on doit tirer sur le gros de l'Armée ennemie, sans s'atacher à aucune personne particulière; aussi, dans cette espèce de combat, je ne saurois approuver, qu'on vise à un homme, en particulier; & qu'on fasse de son caractère, le but de ses hostilités. On voit encore aujourd'hui, dans le Château de *Milan*, un boulet de canon, sur lequel on lit ces paroles, au *Maréchal de CREQUI*, & qui fut celui-là même, dont fut frappé ce Général. Un Auteur, qui lance les traits de sa satire sur un grand homme doit être regardé, de la même manière, que l'Ingenieur, qui chercha à se rendre recommandable, par un coup si contraire à la véritable générosité.

Mais, comme l'Esprit des *Whigs*, & des *Tories* se fait connoître dans toutes les occasions,

sions; & qu'il est aisé de remarquer, combien les principes des uns sont différents de ceux des autres, aussi l'apperçoit-on d'abord, dans tous les Ecrits de cette nature, qui ont été mis au jour par les deux Partis. Les derniers peuvent à la vérité, alléguer, pour justifier leur conduite, que n'ayant rien de bon à opposer aux raisons de leurs Antagonistes, ou, il faut qu'ils se réduisent au silence, ou il faut qu'ils attaquent leurs personnes. Comme ils ne peuvent réfuter leurs Adversaires, je ne vois pas de plus court chemin, que de les décrier, & de tâcher de rendre la personne odieuse, quand on ne peut, par aucun mauvais tour, trouver à mordre sur ses Principes.

L'EXAMINATEUR étoit un Ecrit du dernier Regne; & c'étoit l'Ouvrage favori du Parti. Il fut introduit dans le monde, par une Lettre d'un Secrétaire d'Etat, qui exaltoit fort le grand génie de l'Auteur, l'utilité du dessein, & les heureuses suites, qu'on devoit s'en promettre. On dit, que cet Ecrit étoit composé, par ceux de ce Parti, qui passaient parmi eux pour les plus beaux Esprits; & pour les plus grands Politiques; & l'on avoit soin de le répandre, jusques dans les endroits les plus reculés du Roïaume, avec autant de dépense, que d'industrie. Qui ne se seroit pas attendu de voir, du moins, observées les règles de l'honnêteté, & de la bienséance, dans l'exécution de ce projet? Mais, au lieu de cela, on y voyoit, par-tout, les personnes du plus grand mérite, & qui avoient rendu

rendu à leur Patrie, les services les plus considérables, & de la plus fraîche date, paroître, l'un après l'autre, sur la scène, pour y être déchirés tour à tour. On n'y respectoit, ni la sainteté du Caractère, ni l'honneur & les privilèges dûs au Sexe, qui devroient naturellement être à couvert des traits barbares de cette pratique criminelle. Plusieurs de nos Prélats y devenoient l'objet de la raillerie publique, & un grand nombre de Dames de la première qualité y ont été des-honorées, & nommées par leurs propres noms, dans des matières de fait, à quoi l'on ne faisoit pas d'attention, parce que ces faits étoient faux, & quelles étoient innocentes, quand les faits auroient été véritables. Les morts mêmes, n'y étoient pas épargnés. Je ne saurois passer sous silence une espèce de beaux-Esprits, dont il se forma, il n'y a pas long-tems, une faction, composée de Rimeurs, de Faiseurs d'Epigrammes, & d'autres Auteurs, qui s'imaginoient, que c'en étoit assez de se distinguer, par leur zèle, pour ce qu'il leur plaît d'appeler la *Haute Eglise*, tandis qu'ils se moquent insolemment, de tout ce que la Religion révélée a de plus respectable. On a vu des Epigrammes faites, sur les Peres de notre Eglise, où toute la pensée rouloit sur le feu de l'Enfer. On y a vu des gens, dont le zèle pour la Patrie, devoit rendre à jamais la mémoire précieuse à la Postérité, on les a vus, dis-je, introduits, comme des Orateurs, dans un état de tourmens. On ne peut, sans horreur, parler de

de ces exécrables Pièces d'esprit, & il n'y a point d'homme qui, croiant une autre vie, puisse les lire, sans trembler. Il est étonnant, de voir des Lecteurs, qui se disent Chrétiens, applaudir à ces diaboliques railleries, & se rejouir de la condamnation, qui est prononcée, contre leurs ennemis, par ces misérables Auteurs. Un bel Esprit de cette trempe peut, à juste titre, être comparé, au fou, dont il est parlé dans les *Proverbes*, *qui se divertit avec des flèches, avec des tisons de feu, avec la Mort &c qui dit, ne voit-on pas que je badine?*

Il faut rendre justice, aux plus modérés de ce Parti; & il faut avouer, qu'ils ont été fort scandalisés des calomnies personnelles, & des réflexions odieuses dont, par une licence sans exemple, sont remplis ces Libelles, qui ont paru sous le dernier Regne; aussi bien que de la liberté profane, qu'on y remarque, depuis ce tems-là. Quant aux Auteurs, & aux Admirateurs de ces sortes de productions, je souhaiterois, qu'ils voulussent considérer en eux-mêmes, si le nom, & le caractère d'homme attaché aux intérêts de l'Eglise, peut suppléer au défaut de cette Charité, qui fait la partie essentielle du Christianisme. Je voudrois aussi, qu'ils fissent quelques réflexions, sur les dangereux effets de ces moyens détestables, qui portent si sûrement le poison, dans le cœur des foibles & des ignorans, qui augmentent leur rage, contre un grand nombre de leurs Com-  
patrio-

patriotes, & qui les dépoùillent enfin de tout sentiment d'humanité.

J'ai déclaré, au commencement de ce DISCOURS, que mon dessein n'étoit que, de réfuter les Principes de ceux, qui sont mal-intentionés, pour le Gouvernement présent; & de combattre, en général, le gros du Parti, qui épouse ces Principes. Mais ces sortes d'ataques, toutes générales qu'elles sont, ne laissent pas de demander qu'on y garde certaines mesures, qui puissent plutôt gagner, qu'irriter ceux, dont les sentimens sont différens des nôtres. L'EXAMINATEUR pouffoit la sévérité, & l'injustice, jusqu'à refuser le nom de Chrétiens, & de Sujets, à tous ceux, qui n'étoient pas de son opinion. Selon lui, c'étoit tout autant de Deïstes, d'Athées, d'Apostats; c'étoit une République à part, c'étoit une Peste, qu'il falloit extirper, ou du moins, quand il ne se trouvoit pas de si mauvaise humeur, c'étoit des gens qu'il falloit bannir de leur Patrie. Quelquefois, il les representoit, comme touchans au moment de l'exécution; &, par un reste de Charité, il les avertissoit de s'y préparer, & de ne plus penser à autre chose, qu'à se mettre en état de bien mourir. En un mot, l'EXAMINATEUR ne faisoit aucune différence, entre détruire, & conquérir.

Jusqu'à présent, on s'est gouverné par différentes vues, dans la conduite de cet Ouvrage; & l'on continuera sur le même pié, à moins que ceux du Parti, avec le quel on a  
affaire



affaire ne s'atirent un autre traitement. Mais je suis bien aise de les avertir, à mon tour, que, s'ils persistent, à dresser leur Batteries, contre des particuliers, il n'y a, dans le Code Militaire, aucune Loi, qui nous défende d'user de Represailles. Cependant, les choses seront menagées, avec cet esprit de générosité, si remarquable, parmi les Romains, qui ne cherchoient pas à se rendre maîtres d'un Pays, pour y mettre tout à feu & à sang, mais dans la vue d'en incorporer les habitans à leur République, & de leur faire partager avec eux les douceurs & la félicité de leur Gouvernement.

## XX. DISCOURS.

Privatus illis Censur erat brevis,  
Commune magnum.

HORAT. L. II. Od. XV. 13.

*Le revenu des particuliers étoit fort borné;  
mais les fonds de l'Etat étoient immenses.*

Du dernier  
Akte de  
Parlement,  
pour l'im-  
pôt de qua-  
tre Che-  
lins, par  
Livres, sur  
les Biens-  
fonds.

**I**L est fort desolant, pour ceux, qui cherchent, avec tant d'ardeur, à exciter des troubles, parmi le Peuple, & à aliéner les esprits, du Gouvernement de Sa Majesté, de voir, que les occasions en soient si rares, pour eux, & qu'elles leur soient même si peu favorables. Pour montrer combien ils ont lieu de se plaindre, à cet égard, remar-

remarquons, que, faite d'autres matériaux, il y en a plusieurs qui sont réduits à attaquer le *Bill*, qui a été passé dans cette Séance du Parlement, pour lever une nouvelle Taxe, de deux *Chelins* par Livre, sur les Terres; & de la représenter, comme un nouveau fardeau, dont on charge les Sujets. Si c'est un sujet de Plainte, ce Grief doit, selon toutes les regles de la Justice, tomber sur ceux, dont la conduite a rendu cette Imposition indispensable. Sans la Rébellion, on n'auroit point été obligé d'avoir recours à cette augmentation de Taxe; de sorte que, si l'un leur cause quelque peine, ils doivent avoir, pour l'autre, la même aversion. Mais, ce qui mérite d'être considéré avec soin, c'est que, ceux qui tâchent de persuader au Peuple, que ce fardeau lui doit être insupportable, sont ceux-là mêmes, qui, dans leurs conversations ordinaires, tâchent de diminuer l'horreur, qu'on doit avoir, pour la Rébellion, & qui font voir, pour les Rebelles, le plus tendre attachement. Ils ont une indulgence sans bornes, pour cette détestable Rébellion qui a attiré cette charge sur eux, dans le même tems qu'ils font éclater leur chagrin, à la vue des moyens, qu'il a fallu mettre en usage, pour l'étouffer. Rien ne prouve plus clairement leurs intentions, & l'esprit qui les fait agir; & j'exhorte instamment tous mes Compatriotes FREE-HOLDERS, de bien examiner le caractère de ceux, qui voudroient leur persuader, que cette Imposition est une cruauté, qu'on

qu'on exerce sur les peuples. Si c'est un homme, dont on connoisse l'affection pour le Gouvernement present, ils peuvent croire, que ces plaintes ne sont pas sans fondement; mais, si au contraire, ces griefs leur sont exposés, par une personne, qui ait témoigné prendre peu de part au succès de la presente Rébellion, ou qui soit soupçonnée d'y avoir eu quelque part, ces plaintes contre la Taxe des biens en terre, doivent être regardées, comme un effet de la rage de gens, qui ont manqué leur coup, & qui tâchent, par leurs artifices, de rendre odieux le present Gouvernement.

Il en coutera à la Nation, suivant le calcul qui en a déjà été fait, un million, ou approchant, par les dépenses, à quoi l'engage cette Rébellion. Et c'est une triste considération, pour les FREE-HOLDERS de la *Grande Bretagne*, que la Trahison de leurs Compatriotes fasse tomber sur eux une charge, aussi pesante, que la Guerre, qu'ils ont eu à soutenir contre la *France*. Mais, en même tems, tout homme raisonnable doit payer cette Taxe au moins, avec autant de plaisir, pour étouffer une Guerre Civile, dans sa naissance, que pour fournir à nos Armées, dans un Pays étranger. Si nos premiers efforts ne nous avoient mis en état de dissiper nos Ennemis domestiques, & d'empêcher l'effet de leurs projets, nous allions voir tout ce Roïaume, un Théâtre affreux de désolation, & de carnage: au lieu que, si nos premières entreprises, sur une Nation é-

loignée

loignée, ne nous avoient pas réussi, nous aurions pu réparer les pertes d'une Campagne, par les avantages d'une autre; & après plusieurs Victoires remportées sur nous, nous aurions pu encore tenir l'Ennemi loin de nos Portes.

Comme il étoit absolument nécessaire, de trouver cette somme, pour mettre le Gouvernement en état d'arrêter au-plutôt cette Rébellion, on n'a pu aussi, imaginer d'expédient plus prompt ni plus convenable, pour lever cet argent, que celui de mettre une nouvelle Taxe de deux *Chelins* par Livre, sur tous les biens en fonds.

Premièrement, comme on a déjà eu recours à cette Taxe, on fait précisément, quel en peut être le produit, qui, dans tout autre Projet nouveau, est toujours douteux, & incertain. Par la connoissance, que nous avons, de ce que peut produire cette Taxe, nous voyons, qu'elle peut fournir aux services, pour lesquels elle est destinée; & que la Taxe qu'on y ajoute, est proportionnée à la dépense extraordinaire, dont est chargé le Roïaume, cette année, par la détestable Rebellion, comme je l'ai fait voir ci-dessus.

En second lieu, on n'a pu trouver d'autre Taxe, sur laquelle on eût pu d'abord amasser une aussi grosse somme d'argent, que celle dont il étoit besoin, dans une Crise de cette nature, pour pouvoir pousser nos succès, contre les Rebelles, & prévenir en même tems, les entreprises de leurs Amis,  
&

& de leurs Alliés , tant au-dedans , qu'au dehors du Roïaume. Personne ne s'embarasse d'avancer son bien , sur un projet nouveau & dont on ignore l'issue , au-lieu qu'on ne manque jamais de trouver assez de gens , qui avanceront leur argent , sans crainte , sur une pareille taxe , quand l'interêt est proportionné aux risques qu'ils courent , pour les sommes qu'ils prêtent au Gouvernement. On ne peut s'empêcher de plaindre le malheur de notre Patrie , quand on fait réflexion , que l'année dernière , la Chambre des *Communes* avoit réduit cet interêt à quatre *pour Cent* , ce qui étoit une épargne considérable , pour la Nation , & que cette année , on a été obligé de le mettre sur le pié de six *pour Cent* , parce qu'on connoissoit les fatales conséquences , qui en auroient résulté , si on n'avoit accordé un interêt capable d'encourager , ceux qui auroient de l'argent en Caisse , à se hasarder , dans une pareille conjoncture , à fournir les sommes indispensablement nécessaires , pour subvenir aux besoins pressans du Public.

Outre cela , c'est un moïen de trouver de l'argent , qui , avec les Taxes ordinaires , doit , selon toutes les apparences , payer toutes les dépenses de l'année : de sorte qu'il n'y aura point de dettes , qui passent à notre Postérité , qui a été assez chargée , par d'autres moïens de trouver de l'argent ; ni rien dans la suite à payer de notre part : circonstances , où nous nous sommes trouvés , dans tant d'autres occasions de subsides.

A ces considérations, nous pouvons encore ajouter, que nous n'avons point d'exemple d'aucune autre Taxe, qui puisse aussi particulièrement, que celle-ci, châtier ceux qui étoient auparavant les plus mal intentionnés, pour le Gouvernement de Sa Majesté. Quantité de *Papistes*, & de *Non-jureurs* seront obligés de payer le double, à proportion de leurs Revenus, pour fournir leur part de cette dépense, & cela, avec d'autant plus de raison, que, par leurs démarches, & par leurs pratiques criminelles, ils ont été les lâches instrumens, qui ont chargé leurs Compatriotes de ce nouveau fardeau.

Je n'ai plus qu'une observation à faire, sur cet Article, c'est qu'il est à-présumer, que c'est la Taxe, qui cessera la première, dès qu'on verra cesser l'occasion. Cette Taxe a été établie, par une Chambre des *Communes*, qui, en vertu d'un Acte du Parlement, passé il y a quelques années, doit être, pour la plupart, composée des gens les plus riches en fonds de terre: de sorte qu'une grande partie du poids tombera sur les Membres mêmes de leur Corps. Comme c'est une preuve de leur zèle, pour le bien public, nous devons être bien persuadés, qu'ils n'auroient pas eu recours à ce remède, s'ils n'y avoient été forcés, par un besoin pressant, & par une nécessité absolue. Nous ne devons pas non plus douter un instant, que, pour les mêmes raisons, dès que cette nécessité n'aura plus lieu, ils ne profitent

de la première occasion de se délivrer de cette charge, eux, & ceux dont ils sont les Représentans. C'étoit le sentiment d'un célèbre *Anglois*, qui s'est signalé, par son attachement aux Libertés de son Pays, que jamais la Chambre des *Communes* ne devoit accorder de subside, qui pussent se lever facilement, & qui ne fissent aucune peine au Peuple, de peur que la Nation ne s'accoutumât à porter un fardeau, qu'elle ne sentiroit pas; & qu'elle n'en souffrît la continuation, sans murmurer. On dira peut-être, que ce raisonnement a quelque chose de trop raffiné; & que c'est pousser les choses un peu loin: c'est ce que je n'entreprendrai point de déterminer ici; mais je dirai seulement, que, par les raisons que j'ai alléguées, nous devons espérer, que nous n'aurons pas à payer une autre année cette Taxe de deux *Schellins* par Livre, parce que, selon toutes les apparences, nous n'aurons plus rien à craindre de la Rébellion.

Il n'y a personne qui ne voie, que cette Rébellion n'auroit pu être éteinte si promptement, si, pour la dissiper, on n'avoit eu recours à cet expédient. Un Prince étranger tremble à la seule pensée d'entrer en guerre, avec un Ennemi, aussi puissant, que la Nation *Angloise*, quand il considère, que tous ceux qui y possèdent quelque bien, s'engagent avec plaisir, pour lui opposer leurs forces unies; & qu'ils sont toujours prêts à employer contre lui, une partie de leurs revenus suffisante, pour faire échouer les en-  
tre-

reprises, qu'il voudroit faire sur leur Patrie : quand sur-tout, il n'y a personne, qui, n'ait de la peine à s'imaginer, qu'on dût attendre le moindre secours de la part d'un Peuple, dont les fonds sont dans les Banques, ou dans le Commerce. Concluons par dire, que, graces à la prudence de la Chambre des Communes, cette Taxe a mis le Roi, non seulement en état de ranger à leur devoir, ceux de ses Sujets, qui ont pris les armes contre lui; mais aussi, de leur faire perdre toute espérance, de se voir soutenus par aucun de ses voisins.

## XXI. DISCOURS.

Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi,  
Exercet Diana choros, quam mille secutæ  
Hinc atque hinc glomerantur Oreades: illæ  
    pharetram  
Fert humero, gradiensque Deas superemi-  
net omnes.

VIRG. ÆN. L. I. vs. 502.

*Il semble que ce soit Diane, qui suivie de mille Oreades, qui se sont assemblées de toutes parts, pour lui faire leur Cour, préside aux danses, sur les rivages de l'Eurote, ou sur le mont Cynthus; Et qui marchant, le carquois sur les épaules, s'élève de toute la tête, au dessus de ses Nymphes.*

**J**E ne sai comment, après avoir vu la Le jour de  
magnificence, dont brilloit hier la Cour la Naissance  
de



Altesse  
Roiâle LA  
PRINCESSE  
DE GAL-  
LES, née le  
2 de Mars  
N. S.

de la *Grande Bretagne*, on peut, de long tems, avoir des yeux, pour tout autre objet. Il est vrai que la solennité en répondoit parfaitement bien au jour de la Naissance d'une Princesse, qui fait les délices de toute la Nation, & la gloire de son Sexe. Nous lisons, dans HOMERE, que, quand la Fille de JUPITER se fit voir, suivie d'une foule de Déeses, elle fut aisément reconnue, à la majesté de sa taille; & qu'à la supériorité de ses charmes, on n'eut pas de peine à la distinguer des autres, malgré la beauté de toutes celles qui l'accompagnoient. Telle parut LA PRINCESSE DE GALLES, entourée de nos Dames *Angloises*; ou, pour me servir d'une expression plus relevée, *tel le parut LA FILLE DU ROI, suivie de ses Dames d'honneur*. Son Altesse Roiâle, au milieu de ce beau Cercle, fait naître, dans l'esprit de ceux qui la contemplent, l'idée d'un excellent tableau, où, malgré la diversité des objets charmants, qui en remplissent le canevas, la Figure principale s'atire d'abord tous les regards, & fixe sur elle toute l'attention.

Lorsque cette grande Princesse étoit à la Cour de son Pere, la beauté de sa personne, & les rares qualités de son esprit, faisoient tant de bruit, qu'il n'y avoit point dans l'*Empire*, de Prince, qui pût aspirer à une si illustre Alliance, qui ne conçût aussi la noble ambition d'en honorer sa Maison, & de la rechercher, avec empressement, ou pour sa Femme, ou pour sa Fille. Celui  
qui

qui tient actuellement le premier rang, entre toutes les Têtes couronnées de l'*Europe*; & qui étoit, pour lors, Roi d'*Espagne*, & Héritier de tous les Domaines de la Maison d'*AUTRICHE*, la demanda en Mariage. Si son cœur avoit été capable de se rendre à l'éclat des honneurs de ce Monde, elle fut sollicitée de les accepter; mais elle eut assez de courage, pour les refuser, persuadée, qu'ils étoient incompatibles, avec ce qu'elle estime infiniment plus, que toute la gloire de cette vie: je veux dire, la jouissance libre de sa Religion. Cependant, la Providence, qui réservoit une récompense à tant de vertus, a su, dans les voies impénétrables de sa Sagesse divine, lui ouvrir un chemin, à devenir la première personne de son Sexe, parmi ceux qui font profession de la même Foi, pour laquelle cette magnanime Princesse a fait voir un si constant attachement.

Il semble, qu'une conduite aussi illustre auroit paru, aux yeux du Monde, perdre quelque chose de son mérite, si un Prince, aussi accompli que son Altesse Royale, avoit recherché cette Alliance, en concurrence avec tous les autres; & on n'auroit pas été surpris, qu'une Princesse, dont on connoissoit l'esprit, & le discernement, eût rejeté toutes les autres propositions.. Mais ce ne fut, qu'au bruit de cette constance héroïque, que son Altesse Royale se détermina à faire demander en Mariage, une Princesse, dont les charmes personnels, qui faisoient

auparavant l'admiration de tout l'Univers, devenoient, à la vue de cette Magnanimité Chrétienne, ce qu'il y avoit, chez Elle, de moins considérable. Ce ne doit pas être un petit sujet de joie, pour notre Nation, que de voir, que la proposition en ait été faite, & acceptée. Réjouissons nous, *Bretons*, faisons éclater nos transports, & témoignons à son Altesse Royale, notre PRINCESSE DE GALLES, combien nous sommes sensibles à la sage conduite qu'Elle a tenue, à l'égard de ces deux Traités consécutifs, dont elle a donné les mains au dernier, avec autant de prudence, qu'elle avoit courageusement rejeté l'autre, par un effet sans exemple de la plus rare Piété.

A peine la Princesse parut-elle à *Hanover*, qu'Elle y donna un nouveau lustre à cette Cour, qui étoit déjà réputée une des plus polies de l'*Europe*; & son arrivée redoubla la satisfaction d'un Peuple, qui auparavant, étoit regardé, comme le plus heureux de l'*Empire*. Elle captiva d'abord toute la tendresse de la Princesse SOPHIE, qui étoit reconnue, dans toutes les Cours de l'*Europe*, pour la Femme la plus accomplie de son siècle; & qui goûtoit un plaisir inexprimable, dans la conversation d'une personne, en qui Elle voïoit une si vive image, de ce qu'Elle avoit été dans sa jeunesse.

Je ne m'arrêterai pas davantage, à retracer la réputation que s'est acquise son ALTESSE ROYALE, dans les Pays étrangers. Nous découvrons, de jour en jour, ces admirables

bles qualités, qui lui ont mérité cette juste réputation : nous avons le plaisir d'en être, chez nous, les témoins oculaires ; & nous remarquons, avec une satisfaction sans égale, combien leur influence contribue à notre bonheur. Quelle joie peut être comparée à la nôtre, de voir le Trône de ces Roïaumes environné d'une belle & nombreuse Famille, quand nous considérons les vertus de ceux, dont elle tient le jour ! Nous voyons dans la plupart de ces augustes Enfants, non seulement, les traits de ceux, à qui ils doivent la naissance, mais nous y admirons aussi le même caractère d'esprit. Cette Princesse a fait choix d'une méthode certaine, pour que ces illustres rejettons de la Famille Roïale puissent en tout ressembler à leur Mere. Pour cet effet, Elle a soin de leur inspirer de bonne heure, tous les principes de la Religion, de la Vertu, & de l'Honneur ; & Elle cultive leur Jeunesse, par toutes les connoissances, que leur âge tendre leur permet de recevoir. Quelles espérances ne devons-nous pas concevoir, d'une attention si particulière, à élever les Enfants de la *Grande Bretagne*, qui, outre les soins qu'on prend pour leur Éducation, n'auront, pour se rendre parfaits, qu'à se conformer aux exemples, qu'ils ont sans cesse devant les yeux !

Après avoir considéré son ALTESSE ROIALE, par rapport aux Princes ses Enfants, considérons-la, comme Épouse ; & nous remarquerons, qu'à cet égard, sa conduite

a quelque chose de si distingué, qu'elle mérite tous les généreux retours d'amour & de tendresse, qui attirent au Prince son Mari la juste admiration de tout l'Univers.

Mais il n'y a rien, dans toute l'étendue du caractère de son ALTESSE ROIALE, que nous remarquions avec plus de plaisir, que ces manières engageantes, qui lui ont gagné toute l'amitié, & toute l'estime de Sa Majesté; quoiqu'en éfet, nous ne devions pas être surpris, de voir cette correspondance mutuelle, de devoir, & d'affection, quand nous considérons, qu'une Princesse, si recommandable, par sa Sagesse & par sa Vertu, trouve, en même tems, dans la personne sacrée, & le plus tendre des Peres, & le meilleur des Rois. Nous pouvons avec raison, faire éclater notre joie, puisque, graces à la faveur divine, nous voïons notre Souverain benid'une nombreuse Lignée, parmi laquelle, il y a des Enfans mâles de deux Branches directes; ce qui n'est arrivé sous le Regne d'aucun Roi d'Angleterre, depuis le tems du grand EDOUARD III. l'un des Ancêtres de Sa Majesté. Nous devons d'autant plus nous en féliciter, que c'est un bonheur, d'ont n'ont joui les Sujets d'aucun des Rois de l'Europe ses contemporains. Dans cet état, nous ressemblons à un homme, qui promène ses regards sur une longue étendue de Pays, jusqu'à ce que sa vue vienne à se perdre, par degrés, en une suite charmante d'agréables objets, qui

le laissent persuadé, qu'il y en a encore d'autres après eux.

Mais, si nous nous atachons à considérer, dans son ALTESSE ROYALE, ce qui fait la gloire principale de l'Homme, & ce qui répand sur son caractère le plus grand éclat, nous trouverons, dans celui de cette grande Princesse, que les vertus du Christianisme y marchent de pair, avec les avantages du Sang. Elle est aussi recommandable, par sa piété sincère, dans la pratique de la Religion, que par son attachement inviolable à ses principes. Elle est constamment assidue aux Offices ordinaires de notre Eglise; & par cette dévotion sans fard, qu'on admire en sa personne, dans ces occasions solennelles, Elle donne un exemple, dont les Cours n'ont souvent que trop de besoin.

Sa Religion est également exemte de la foiblesse de la Superstition, & de l'aigreur de l'Enthousiasme. Elle n'a rien de cette humeur fâcheuse & mélancolique, qui la prive de la fin, qu'elle doit se proposer; lorsque, par un air farouche, elle éloigne d'elle, ceux qu'elle devoit mettre dans ses intérêts. Sa Religion se fait connoître, par les effets naturels du véritable Christianisme, l'Afabilité, la Compassion, la Bienveillance, l'Egalité d'esprit; en un mot, par tous les devoirs d'une Charité active, & qui se répand sur toutes les personnes sans distinction.

Comme, de toutes ces vertus, il ne peut résulter, que le caractère le plus aimable, aussi le voit-on briller, dans toutes ses ac-

tions. L'afabilité de sa conversation fait dissiper la crainte, que doivent naturellement avoir ceux qui ont l'honneur d'être admis à sa présence: & l'on s'attache avec plaisir, à une personne d'un si haut rang, qui a la condescendance de se rendre agréable, par un enjouement, sans légèreté; & par un tour d'esprit, exempt de tout ce qui a la moindre apparence d'un mauvais naturel.

Son Altesse Royale a tous les Talens, qui peuvent rendre la Conversation utile & agréable. Comme Elle a le goût exquis, pour tout ce qui regarde les beaux Arts, & qu'Elle possède plusieurs Langues modernes, son discours ne se renferme pas dans les bornes accoutumées de la Conversation: mais Elle sait, avec une grace peu commune, l'appliquer à toutes les occasions, qui se présentent; & Elle est en état d'entretenir les personnes les plus polies de différentes Nations. Il est inutile, que je parle ici, de ce que personne n'ignore. Tout le monde fait, avec quel tour agréable, Elle propose son sentiment, sur les affaires les plus ordinaires de la vie. C'est un effet, que doivent nécessairement produire, la délicatesse de son Sexe, la politesse de son Education, & l'éclat de sa Qualité.

Ce seroit une témérité à moi de vouloir comprendre, dans l'étendue de ce Discours, toutes les vertus éminentes, qui composent le caractère de cette grande Princesse. Mais, comme le principal but, que je m'y suis proposé, est de faire sentir à mes Compatriotes,

res, le bonheur dont ils jouissent, sous le Regne de Sa Majesté, je n'ai pu m'empêcher de profiter de l'occasion, pour dire un mot en passant, d'une personne, qu'on peut regarder avec justice, comme une partie essentielle de ces bénédictions.

## XXII. DISCOURS.

Studiis rudis, sermone barbarus, impetu  
strenuus, manu promptus, cogitatione  
celer.

VELL. PATERC.

*Ignorant dans les sciences, grossier en paroles,  
brutal, toujours prêt à frapper, prompt dans  
ses résolutions, étourdi dans ses pensées.*

Pour l'honneur de Sa Majesté, & pour le Carac-  
la sûreté de son Gouvernement, nous tère, & la  
devons observer, que ceux, qui se sont Conversation d'un  
montrés les plus grands ennemis, de l'un & Chasseur  
de l'autre, sont de cet ordre de gens, qu'on au Renard  
caractérise, par le nom de *Chasseurs au Re-  
nard* \*. Comme la plupart d'eux n'ont en  
aucune éducation, & qu'ils n'ont jamais,  
fréquenté, ni les Villes, ni les Camps, ni  
les Cours, il seroit difficile de déterminer,  
s'ils sont d'un plus grand ornement, qu'ils  
n'aportent d'utilité à la Nation, parmi laquel-  
le

\* Le plus grand plaisir de certains Gentils-hommes de  
Campagne est de tuer le Renard; plaisir dont ils ne  
voudroient pas être privés, pour toute chose au monde.



le ils vivent. Ce seroit un reproche éternel, qu'on auroit à faire aux Politiques, s'ils souffroient, que de semblables gens fussent capables de renverser un Etablissement, formé par les plus sages Loix, & soutenu par les meilleures Têtes du monde. Les fausses notions & les préjugés, dont sont imbus la plupart de ces Gentils-hommes de Campagne, qui n'ont jamais eu l'occasion de s'informer mieux de la Vérité, ont quelque chose de si extraordinaire, qu'il est impossible de se l'imaginer, sans avoir conversé avec eux.

Pour donner à mes Lecteurs, quelque idée de ces Politiques Campagnards, je veux, sans autre préambule, leur faire part d'une conversation, qu'il m'est arrivé, il y a quelque tems, d'avoir avec l'un d'eux. Je voyageois, & j'allois à une des Provinces les plus éloignées d'Angleterre, quand, sur les trois heures après midi, j'aperçus devant moi, un Gentil-homme Campagnard sur un cheval, qui alloit le trot; & qui étoit suivi d'un épagneul: je le joignis, & en l'abordant, je le saluai. Notre conversation commença, comme c'est la coutume, par parler du beau tems, & de la pluie: en quoi nous fumes parfaitement d'accord, & nous convinmes l'un & l'autre, qu'il faisoit un tems trop sec, pour la saison de l'année où nous étions. Mon compagnon de voyage me fit observer que, depuis la Révolution, il n'y avoit pas eu de beau tems. Je ne fus pas peu surpris, d'une remarque si extraordinaire; mais je ne

ne voulus pas l'interrompre : il continua à me parler du beau tems qu'il avoit coutume de faire, sous le Regne du Roi CHARLES II. Je ne lui répondis autre chose, sinon, que je ne voïois pas, comment le Roi pouvoit être responsable du mauvais tems qu'il faisoit, & sans attendre sa réponse, je lui demandai à qui apartenoit une maison, que nous découvrîmes, sur une petite hauteur, à quelque distance de nous. *Elle appartient,* me dit-il, *à un vieux maître de fanatique, qui s'appelle un tel : vous devez avoir entendu parler de lui ; c'est un de ces gens du Rump* \*. Je connus le caractère du Gentil-homme, à l'entendre nommer ; & je lui dis, qu'autant que je pouvois m'y connoître, je le croïois un bon Membre de notre Eglise. *Ab !* me répliqua-t'il, avec une espèce de surprise, *on nous a dit, dans le Pays, que, du tems de la Reine, il avoit parlé deux fois, contre l'extinction des droits sur les Vins de France.* Ceci nous conduisit naturellement à continuer de parler des derniers Parlemens ; & à cette occasion, il assura rondement, qu'il n'avoit été fait aucune bonne Loi, depuis l'avènement du Roi GUILLAUME à la Couronne, excepté l'Acte, qui avoit été passé, pour conserver le Gibier. Comme je voulois savoir ses sentimens jusqu'au bout, je ne m'embarassai pas de le contredire. *N'est il pas bien dur,* me dit-il, *que d'honnêtes Gen-*  
tils.

\* Terme de mépris affecté au Réfuter de ce malheureux Parlement, qui détrôna le Roi CHARLES I,

*ails-hommes soient exposés à se voir mis sous la garde d'un Messager, pour les empêcher d'agir suivant les principes de leur conscience? Mais, ajouta-t'il, que pouvons-nous attendre d'un tas de factieux fils de Putains..... Il commençoit à entrer dans une grande colère; mais, par hazard, il s'aperçut, qu'il n'avoit plus son chien, qui s'amusoit après un buisson, que nous avions laissé un peu derrière nous. Nous nous arrêtâmes un moment, pour lui donner le tems de le rattrapper; & en l'attendant, il me fit le Panegyrique de son épagneul, qui en effet, paroissoit excellent dans son espèce; mais ce que je trouvai de plus remarquable, parmi les aventures de sa vie, fut qu'un jour, il pensa mettre aux abois un Ministre Presbytérien: il rioit de si bon cœur, en me racontant les particularités de cette histoire, qu'il en avoit de la peine à se tenir sur son cheval. Je m'aperçus bien, que cette aventure lui avoit fait prendre bien de l'amitié pour ce chien; & il m'apprit, qu'elle l'avoit placé fort avant dans les bonnes-graces de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes Gentils-hommes dans le Pays. Nous fumes interrompus dans cette agréable conversation, par le bruit d'un Postillon, qui sonnoit du cor, pour nous avertir de son arrivée. Mon compagnon, après une demi-douzaine de malédictions, lui laissa le chemin libre. Je croi, lui dis-je, que ce Postillon porte des nouvelles d'Ecosse: j'aurai bien de l'empressement de voir la prochaine*

Gazette. Monsieur, me répondit-il, faites vous une règle générale, de ne rien croire de tout ce que disent vos Nouvelles imprimées. Nous n'y voyons jamais l'état véritable des choses, si ce n'est quelquefois, dans la Lettre de \* Dier, & je le lis plutôt, pour le stile, que pour y apprendre les nouvelles: sa plume est gaillarde, il faut l'avouer: mais, n'est-il pas étrange, que nous nous servions, pour faire la guerre à des Membres de l'Eglise Anglicane, de Troupes Suisses & Hollandoises, qui sont tous gens opposés au Gouvernement Monarchique? Jamais ces étrangers ne seront regardés de bon oeil, en Angleterre; croiez-moi, Monsieur, ils n'ont pas cette politesse, & cet esprit que nous avons. J'avouerai ingénuement, que je ne m'attendois guères, à voir mon nouveau Camarade se piquer de ces qualités; mais, comme je vis qu'il épargnoit si peu les Etrangers, je lui demandai, s'il avoit quelque fois voyagé. Il me répondit, qu'il ne savoit pas, à quoi cela pouvoit être bon, sinon, pour apprendre à monter à cheval, à haragouiner François, & à déclamer contre l'Obeïssance passive: à quoi, il ajouta, qu'il n'avoit guères vu de voyageur en sa vie, qui n'eût changé de principes & qui n'eût perdu sa Chasse. Pour moi, & mon Pere avant moi, dit-il, nous avons toujours été, pour l'Obeïssance passive, & nous sommes bien résolus de nous opposer toujours à un Prince, qui emploiera des Ministres, qui ne seront pas dans les mêmes sentimens. Mais,

à quelle Auberge allez-vous coucher? (Car nous apercevions déjà la prochaine Ville) Si vous voulez venir avec moi, je vous mènerai chez un bonôte homme d'Hôte. C'est un gros gail-lard de bonne mine, qui ne se laisse guères mourir de faim, comme vous vous en apercevrez d'abord à sa large bedaine, qui a au moins trois aunes de tour. Au reste, c'est l'homme le plus attaché à l'Eglise Anglicane, qu'il y ait sur toute la Route. J'eus la curiosité de voir ce gros Champion de la bante Eglise, à quoi ne contribua pas peu, l'envie de jouir un peu davantage de la conversation de mon Camarade de voiage; c'est ce qui fit, que je consentis, sans balancer, d'aller loger avec lui, pour cette Nuit-là. Comme nous ro-dames long tems par la Ville, il prenoit la peine de m'instruire des diférens caractères des principaux habitans, que nous trouva-mes sur notre chemin. L'un étoit un Chien; un autre étoit un Mâtin; celui-là étoit un Fils de Putain: & c'étoit par ces dénominations, qu'il caractérisoit tous ceux, qui avoient voté, en faveur des *Whigs*, à la dernière Election des Membres de la Chambre des Communes. Car, pour ceux de son Parti, il les distinguoit par un signe de tête; & il les apeloit par leurs noms de Batême. A notre arrivée à l'Auberge, mon Camarade fut chercher ce joli-homme d'Hôte, qui le reconut d'abord, à son siflet. Ils se firent bien des caresses, & bien des accolades, accompagnées de bien des chuchetemens, quoi-qu'on remarquât aisément, à la conte-

nance

nance de l'Hôte, qui se gratoit souvent la tête, que les affaires n'alloient pas, comme ils l'auroient souhaité. Ce galant-homme s'étoit fait un ventre d'une taille prodigieuse; & il s'étoit rongi la trogne, par un excès de zèle, pour la prospérité de l'Eglise, dont il faisoit des répétitions à toute les heures du jour, par de fréquentes rasades qu'il avaloit, chaque fois qu'il venoit chez lui quelcun de ses chalands. Il n'avoit pas le tems d'aller à l'Eglise, lui-même; mais comme mon ami me le dit à l'oreille, il étoit à la tête de la Populace, dans une expédition, où l'on avoit abatu deux ou trois Eglises de *Non-conformistes*. Tandis que le souper se préparoit, il s'étendit fort, sur le bonheur de son voisinage; car, dit-il, *il n'y a guère de Presbytérien dans tout ce Comté, si ce n'est l'Evêque*. En un mot, je trouvai, que les instructions du Ministre de sa Paroisse l'avoient rendu fort habile en Politique; mais qu'il l'avoit laissé fort ignorant, en fait de Religion: en effet, il n'en savoit guère autre chose, si non, qu'elle consistoit à détester les *Presbytériens*. Il me donna une preuve remarquable de ses sentimens, à cet égard. Il vit passer, sous la fenêtre où nous étions assis, une pauvre vieille femme toute ridée, qu'il me fit considérer, attentivement; & après m'avoir appris que, dans le pays, tout le monde la regardoit comme une Sorcière, il me dit, que pour lui, il ne pouvoit s'empêcher de croire, que c'étoit une *Presbytérienne*.

A peine le souper fut-il sur la table, qu'il prit l'occasion d'une épaule de mouton, qu'on nous avoit servie, pour exalter l'abondance de l'*Angleterre*, qui, selon lui, auroit pu être le Pays du Monde le plus heureux, si nous avions voulu vivre chez nous, sans rien emprunter des autres Nations. Là dessus, il entra dans un grand détail des inconveniens du Commerce, qui nous emportoit les Marchandises du Pays, & par-là rendoit un bon nombre de gueux revêtus, aussi riches, que les gens des plus anciennes familles d'*Angleterre*. Ensuite, il nous déclara franchement, qu'il n'avoit jamais approuvé les Traités, & les Alliances faites avec les Nations étrangères. *Nos murailles de bois*, dit-il, *sont notre sûreté, & nous pouvons défier tout l'Univers de nous attaquer, sur-tout, quand notre Milice est en Campagne.* Je m'avanturai à lui répondre, que j'avois de la Flotte *Angloise*, aussi bonne opinion, que lui; mais que je ne concevois pas, comment on pouvoit fournir à une telle dépense, comment cette Flotte pouvoit être armée, & équipée, sans le secours du Commerce & de la Navigation. Il me répliqua, avec emportement, qu'il vouloit s'engager à prouver, que le Commerce feroit, tôt ou tard, la ruine de la Nation *Angloise*. J'aurois fort souhaité, qu'il se fût mis en devoir de le faire; mais il se contenta de le soutenir encore, avec plus de chaleur, & d'y ajouter quelques imprécations, qu'il donna aux Marchands de *Londres*, sans oublier les Di-

rec-

recteurs de la Banque. Après souper, il me demanda, si j'aimois le *Punch*; & en même tems, il s'en fit apporter une jatte. Je pris de là, occasion de lui insinuer les avantages du Commerce; & je lui fis remarquer, que l'eau étoit la seule chose, que nous eussions en *Angleterre*, de toutes celles qui lui étoient nécessaires, dans cette occasion; mais, que l'Eau de vie, les Limons, le Sucre, & la Muscade, nous étoient apportés des Pays étrangers. Il ne laissa pas d'avoir quelque confusion, d'un argument, qui étoit sans réplique; mais l'Hôte, qui avoit entendu ce que je venois de dire, le tira d'affaire, en affirmant, que, pour l'usage ordinaire, il n'y avoit point de liqueur, comme un bon verre d'eau du Pays, pourvu qu'on eût soin d'y mettre de la Dreche suffisamment. Mon Gentil-homme se mit à rire, de tout son cœur, de cette pensée; & il fit asseoir l'Hôte avec nous. Nous poussâmes la séance assez tard, avec le *Punch*, & parmi de grands discours, tous plus beaux, & plus instructifs, les uns que les autres. Nous bumes à la santé de plusieurs personnes de la Province, dont je n'avois jamais ouï parler; & qu'il m'assuroit être les meilleurs Politiques de la Nation. Nous bumes aussi, à celle de quelques personnes de *Londres*, dont il élevoit l'esprit jusqu'aux nues, quoique je fusse que, dans cette ville, on les tient, pour les plus stupides de tous les hommes. Comme il étoit près de Minuit, & que mon Ami vit, à son Almanach, que la Lune étoit levée,



levée, il fit préparer ses chevaux; & il prit tout d'un coup, la résolution de s'en retourner à sa maison, qui n'étoit qu'à une lieue de là, après avoir fait réflexion, qu'il n'avoit jamais bien dormi, que chez lui. Il me serra la main d'un grand courage, en me disant, à Dieu; & l'on voïoit à ses yeux, qu'il s'en alloit bien content, d'avoir trouvé une occasion de faire briller son esprit, & de ce qu'il me laissoit beaucoup mieux instruit qu'il ne m'avoit trouvé.

---

### XXIII. DISCOURS.

*Illis ira modum supra est, læsæque venenum  
Mortibus inspirant.*

VIRG Georg. L. IV. vs. 236.

*Elles sont très-colères; & quand on les irrite,  
leur morsure est venimeuse.*

DAns les guerres, que nos Ancêtres ont eu à soutenir, en *Europe*, ç'a toujours été la coutume, de part & d'autre, quand il y avoit un Roi en Campagne, d'envoier demander, par un Trompette, où étoit son Quartier, pour empêcher de tirer sur le Pavillon Royal. Jusqu'à présent, en *Angleterre*, les Partis opposés ont suivi cette règle de bienséance, & de civilité. La personne du Prince a toujours été regardée, com-

me

me quelque chose de sacré; & quelque mauvais traitement, qu'aient reçu ses Amis, ou ses Ministres, jamais personne n'avoit osé s'ataquer directement à son Souverain. Mais aujourd'hui, les Actes d'hostilité n'épargnent personne: les ennemis du Gouvernement present, sont gens d'une espèce si brutale, & si sauvage; ils sont si éloignés de toute sorte de fidélité & de politesse, qu'on leur voit porter chaque jour, avec plus d'insolence, leurs grossières railleries, jusqu'à la Famille Roïale; & qu'ils ont l'audace, de traiter de la manière la plus indigne, dans leurs discours, les personnes du caractère le plus respectable.

Mais, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cet emportement, dans la conversation, se fait remarquer sur-tout, parmi quelques personnes d'un Sexe, en qui il a la plus mauvaise grace; & de la part duquel, nous devons moins attendre rien de pareil. Plusieurs d'entr'elles agissent, avec d'autant plus d'insolence, qu'elles connoissent qu'elles le peuvent faire, avec plus d'impunité. Cette considération, au contraire, devroit engager les Mécontentes, à ne pas abuser de l'indulgence de nos Législateurs, & à faire voir au moins, dans leurs disputes, cette délicatesse & cette modestie qui convient à une Femme, si le devoir de Sujète n'est pas capable de les retenir. Mais on a observé généralement, que toutes celles qui, dans leur domestique, sont d'une humeur impraticable, sont autant de Diablesses en

en Politique. Ce doit être une triste réflexion, pour celles de ce Parti, qui sont d'un rang plus relevé; & dont l'honneur n'a reçu aucune atteinte, que de voir de leur côté, toutes les Femmes du plus bas étage; & c'est, pour cette raison, qu'elles doivent être extrêmement attentives à garder le *Decorum*, dans leurs applications satiriques, pour s'éviter la mortification de voir soupçonner leur caractère, & leur vertu.

Puisqu'on n'a pu jusqu'ici trouver le moyen de faire cesser la haine & les animosités, parmi le beau Sexe, qui peut répondre des suites de leur fureur? Je me souviens d'un illustre personnage, dont parle SCARON, & qui, se voyant exposé aux injures les plus grossières d'une Multitude, composée des deux Sexes, ordonna, après les avoir mis à la raison, de peur qu'il ne leur arrivât une autre fois de pousser les choses plus loin, qu'on desarmât les Hommes de leurs tricots, & qu'on rognât les ongles aux Femmes. Nous ne sommes pas encore réduits à la nécessité, d'avoir recours à des remèdes si violens: mais, comme nous recevons tous les jours des avis de nouvelles hostilités, commises par les Dames, de l'un & de l'autre Parti; & que celles qui se sont déclarées contre la Constitution du Roïaume, font la guerre à leurs Antagonistes, d'une manière lâche, & indigne de toute Femme d'honneur, il me semble, qu'il feroit ort à propos qu'il y eût entr'elles, quelque Règlement, qui en déterminât l'étendue & la

la qualité. Si elles n'ont encore rien arrêté, sur cet Article, je voudrois leur proposer le Plan suivant, que j'ai formé sur les regles, qui m'ont paru convenir le mieux, au sexe le plus poli d'une des plus civilisées de toutes les Nations.

Que, dans toute Affaire de Politique, entre Femmes, il ne sera fait usage d'aucune autre arme, que de la langue. Que, si dans la suite d'une Action particuliere, l'une des deux Combattantes, se trouvant trop pressée par son Adversaire, en vient à des réflexions personnelles, ou à découvrir quelque secret, elles devront être séparées, par le reste de la Compagnie, qui mettra le *bela*.

Reglement  
pour les  
Dames  
Angloises,  
durant l'é-  
tat présent  
de leur  
Guerre.

Que, quand, dans une nombreuse assemblée, celles des deux Partis se trouveront rangées en bataille, en presence les unes des autres, il ne leur sera pas permis de parler, plus de cinq, à la fois.

Que, si quelcune d'elles est assez mal-avisée, pour ataqer la réputation d'une Femme d'honneur, si ce n'est en son absence, la-dite médifante sera condamnée à prendre, sur le champ, la derniere place de la salle, en punition de sa témérité.

Que personne n'ait l'audace de parler peu respectueusement de Sa Majesté, ou de quelcun de la Famille Royale, sous peine de trois heures de silence.

Qu'il ne sera permis à aucune d'elles de tenir, par dépit, des discours injurieux à la Cour, à moins qu'elles ne se sentent en  
état

état de produire des témoins, qu'elles y ont été.

Que l'usage des nouvelles, qui ne se communiquent qu'à l'oreille, si l'on n'en produit l'Auteur, ou que le fait ne soit bien attesté, sera réputé combattre avec de la poudre blanche, contre les Loix de la Guerre.

Que toute personne, qui produira quelque Libelle diffamatoire, ou quelque Vau-deville, sera regardée, sur le même pié, qu'un ennemi, qui se sert de balles envenimées.

Que, quand une Dame sera convaincue de fausseté manifeste, dans quelque rapport qu'elle aura débité, elle sera obligée de ne le pas donner, pour une vérité certaine, de tout l'hiver.

Que, s'il se presente quelque difficulté, qui ne puisse être décidée autrement, on devra en apeler au jugement de la plus belle de l'assemblée, s'il s'y en trouve quelque-une.

Qu'il ne sera permis à aucune Coquète, de soupirer, sur le danger de l'Eglise, ni de trembler, de peur du Fanatisme, malgré le grand air, dont son talent sauroit accompagner ses appréhensions.

Que, quand une Femme aura parlé une heure & demie, il sera permis, de l'obliger de ceder le tapis à une autre.

Comme les divisions Civiles, qui règnent, parmi le beau Sexe de la *Grande Bretagne*, ont toute l'aparence de les engager, dans une longue guerre, où il y aura plus  
d'une

d'une occasion de Batailles rangées, il est de la dernière conséquence, qu'elles conviennent entr'elles, de l'établissement d'un Tarif, pour regler les hostilités permises, & pour décrier celles qui ne seront pas de bon aloi. Outre cela, comme nos Dames *Angloises* sont aujourd'hui les plus grandes Politiques de l'*Europe*, il seroit à appréhender, qu'elles ne s'exposassent à se rendre la partie la moins aimable de leur Sexe, si elles continuoient à tenir des discours indignes de leur caractère; & qu'on les vît donner dans des débordemens honteux, qui ne conviennent qu'à des personnes de la dernière débauche; & qui sont en horreur à tout ce qu'il y a de Femmes de mise dans les autres Pays.

La Discretion, & la Douceur ont toujours été regardées, comme les principaux ornemens de la Conversation des Dames. Une Femme est un Joïau, dont le prix est au dessus de celui des Rubis; & dans tout le caractère, qu'en donne le SAGE, il n'y a rien, qui soit plus honorable au beau Sexe, que ces paroles, \* elle ouvre la bouche, avec sagesse, & sur sa langue, est la Loi de la bonté & de la douceur. Il y a plus, les Dames devroient considérer, que, malgré les applaudissemens, que donnent à leur zèle farouche, quelques personnes de l'autre Sexe, il n'y a pas un homme, qui osât entrer avec elles, dans un engagement plus particulier.

Tout ce que j'ai à ajouter à cela, c'est,  
I qu'il

qu'il n'y a point de Talent plus pernicieux, que l'Eloquence, à ceux qui ne savent pas s'en servir à propos. C'est aussi, pour cette raison, que les Dames, que la Nature a partagées si liberalement de ce côté-là, doivent se faire une étude particuliere des regles, qui, dans une Femme, doivent gouverner ce Talent. Elles trouveront ces regles, dans un excellent Traité, qui a pour titre,\* *La Maniere de savoir gouverner sa Langue*; mais, comme l'Auteur étoit fort éloigné de s'imaginer, ce que nous voïons arriver aujourd'hui, il a passé sous silence, bien des choses, qui lui auroient fourni matiere à augmenter son Livre de plusieurs Chapitres; & il l'auroit fait sans doute, s'il avoit pu prévoir la fermentation, qui agite le beau Sexe. C'est pour suplérer en quelque maniere au défaut de cet Ouvrage, que j'offre aux Dames le Reglement que j'ai proposé dans ce Discours, & je souhaite de tout mon cœur, qu'elles en fassent leur profit.

\* En Anglois, *The Government of the Tongue*. On ne croit pas que cet Ouvrage, qu'on attribue à l'Auteur du *Whole Duty of Man*, ou la *Pratique des Vertus Chrétiennes*, ait jamais paru en François.

XXIV. DISCOURS.

Bellum importunum , cives , cum gente  
Deorum,  
Invictisque viris geritis.

VIRG. ÆN. L. XI. vs. 305

*O Citoyens , vous avez une guerre difficile à  
soutenir , contre la race des Dieux , & con-  
tre des gens , qui n'ont jamais été vaincus.*

**U**N Médecin se sert de différens remè-  
des , pour la guérison de ses malades ,  
& quoiqu'il y en ait de difficiles à prendre ,  
& que , généralement , il n'y en ait aucun  
d'agréable , ceux qui sont entre ses mains  
ne sont jamais assez déraisonnables , pour  
lui en vouloir du mal , parce qu'ils con-  
noissent , qu'il ne cherche , que le rétablis-  
sement de leur santé. C'est ainsi , que j'en  
use avec des Sujets mal-intentionnés , pour  
Sa Majesté : c'est aussi , ce qui fait , que  
j'ose attendre d'eux qu'ils seront assez équita-  
bles , pour me tenir compte de ma bonne  
volonté. Je ne me propose , que leur bon-  
heur , pour tout but de mes efforts ; & je suis  
obligé d'avoir recours à diverses sortes de  
remèdes , pour m'accommoder aux différen-  
tes complexions , qui pourront se rencontrer ,  
dans une multitude de tempéramens détra-  
qués

Raisons  
qui prou-  
vent , que  
les Enne-  
mis de Sa  
Majesté ne  
doivent  
pas se fla-  
ter de voir  
réussir  
leurs des-  
seins,



qués. Il y en a qui peuvent voir le côté d'É-raisonnable de leurs faux principes, d'autres le côté ridicule; & selon la différente disposition de leurs esprits, ils rejettent une Opinion, suivant qu'elle leur paroît renfermer de la malice, du danger, ou de l'extravagance.

J'ai tâché d'exposer, sous ces différens points de vue, les sentimens, & les pratiques des ennemis du Gouvernement présent; mais il y a une espèce d'Argumens, dont je ne me suis pas servi jusques à présent, & qui réussissent souvent, quand tous les autres ne portent pas coup. Il y a des gens, qui ne veulent jamais abandonner un projet, quelque pernicieux, & quelque absurde qu'il puisse être; mais il ne tardent guère à s'en désister, dès qu'ils sont convaincus, qu'il est absolument impossible de le mettre en exécution. Graces à Dieu, c'est de cette nature, qu'étoit le dessein de renverser le présent Gouvernement. C'est pourquoi, j'aime mieux adresser les considérations de ce DISCOURS, à la discretion, qu'à la vertu des Mécontens; & je leur conseilerois de faire, dans la conjoncture présente des Affaires, ce que font les joueurs de profession, que l'expérience a rendus habiles; ils jettent-là les cartes, quand ils voient, que le jeu est dans les mains de leurs adversaires, pour s'épargner la peine de continuer inutilement la partie.

Sous le Regne de nos deux derniers Rois, ceux qui ne leur étoient pas affectionnés,  
pou-

pouvoient, avec quelque espèce de fondement, montrer assez de bassesse, pour agir dans l'espérance d'un changement prochain, dont les flatoit leur santé chancelante, & la considération de les voir sans Enfants. Mais aujourd'hui, nous avons un Roi, dont la Famille n'est pas prête à s'éteindre; c'est un Prince dans la vigueur de son âge; & le Ciel l'a béni d'une nombreuse Postérité. Ajoutons à cela, sa fermeté à soutenir ce qu'il a une fois résolu; après une mûre délibération; & la soumission de son Altesse Royale qui, autant par devoir, que par inclination, fait voir la déférence la plus respectueuse, pour toutes les mesures, qu'a prises le Roi son Pere. Nous ne devons pas non plus oublier, cette valeur personnelle, si particuliere à Sa Majesté, & à toute son illustre Maison, valeur, qui seule est capable de soumettre à ses loix ses ennemis, tant domestiques, qu'étrangers; comme nous en avons actuellement devant les yeux un exemple incontestable.

Ce grand Prince est soutenu de tout le Corps des Protestans de l'*Europe*; & ses intérêts se trouvent fortifiés, par une longue suite d'Alliances, qui embrassent toute l'étendue du Continent d'un bout à l'autre. Il a pour Gendre un grand & Puissant Roi; & il peut, par lui-même, dès qu'il le voudra, faire marcher à ses ordres toutes les Forces d'un Electorat. Cette illustre suite de Souverains Alliés me rapèle l'aparition des Dieux, qui fit perdre à ENEË, le téméraire

dessein de s'opposer à la volonté du Ciel. Dès qu'il put faire un libre usage de ses yeux; & que les nuages épais de cette vie mortelle, qui les couvroient auparavant, furent dissipés, il vit les Divinités Celestes, qui agissoient de concert, contre lui, & il renonça d'abord à un projet ridicule, qu'il reconnut ne pouvoir jamais lui réussir.

Mais, ce qui fait le plus grand bonheur, & en même tems la plus grande satisfaction de notre Souverain, c'est que sa principale force se trouve dans ses propres Roïaumes. Les deux Branches de l'Etat épousent sa Cause & ses interêts, avec tout le zèle, que peut inspirer l'attachement le plus inviolable à son devoir. Les plus considérables, & les plus puissans de ses Sujets, regardent, comme inséparables, la prospérité de notre Souverain, & celle de son Peuple: & si la nécessité des affaires le demandoit, il ne lui seroit pas fort difficile de trouver, parmi les plus soumis de ceux qui sont sous ses Loix, des gens généralement reconnus, pour les plus grands Capitaines, & les plus vaillans Guerriers, qui aient paru dans le siècle où nous vivons. Nous ne devons pas douter, que Sa Majesté ne soit aussi universellement estimée & chérie, dans son Roïaume de la *Grande Bretagne*, qu'Elle l'est dans ses Etats d'*Allemagne*, quand Elle aura eu les mêmes occasions de faire admirer ses Vertus Roïales, parmi nous. En attendant, nous avons la satisfaction de remarquer, que tout ce qu'ont pu faire ses ennemis, ç'a été de  
donner

donner quelques mauvaises impressions à une vile & ignorante Populace, & exciter quelque fermentation dans la Lie de la Nation.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer, combien étoient dignes de pitié & de mépris, les forces, qu'ont mises sur pié, ceux qui ont eu l'audace de se soulever ouvertement contre Sa Majesté; & comment ils étoient commandés & soutenus, par des gens, que la connoissance de leurs crimes, les reproches de leur conscience, & le désespoir avoient engagés dans une entreprise si téméraire; & à qui le courage manqua, dès qu'ils l'ont voulu mettre en exécution. Mais nous n'avons pas encore eu l'occasion de voir les forces éfectives, sur lesquelles on pouroit compter, pour la défense de Sa Majesté, pour la conservation de la Religion Protestante, & de nos Libertés, s'il arrivoit qu'on en eût besoin. Si le danger étoit assez grand, pour obliger le Roi à arborer l'Etandart Roial, combien de milliers de gens verroit-on se venir ranger sous ses Drapeaux; quel concours de Noblesse, & de zélés Défenseurs de la Patrie! Nous verrions des gens, d'un courage bien différent, de celui qu'on a remarqué, parmi les Ennemis de notre Patrie; & il y auroit aussi peu de comparaison à faire, de l'air fier & assuré de ces fidèles Sujets, à la pauvre contenance des autres, qu'il y en a, pour la bonté de la Cause, entre celle de ces dignes Anglois, & celle de leurs Compatriotes Rebelles.

Je suis fort éloigné de soupçonner nos Adversaires, d'avoir assez peu d'esprit, & de bon sens, pour me croire obligé de fortifier, par de nouvelles réflexions, ce que je viens d'avancer. Je me dispenserai donc de leur faire envisager, que cette fidélité, & cette obéissance, qu'on admire dans la Flotte, & dans l'Armée de Sa Majesté, jointes à plusieurs autres circonstances, doivent naturellement nous faire espérer, qu'elles rendront inébranlable, la forme du Gouvernement présent; & j'ai encore assez bonne opinion d'eux, pour laisser toutes ces particularités à leur propre considération.

Il faut en effet, que les Ennemis de notre Etablissement présent, se trouvent bien destitués de toute sorte d'espérance, de pouvoir soutenir leur Cause, par aucune voie humaine & naturelle, puisqu'on les voit réduits à la pitoïable consolation de recourir, pour en venir à bout, à des prodiges chimériques, & à des fables de vieilles Femmes. Ils commencent à voir en l'Air, des Armées, qui viennent à leur secours, quand tout le monde les abandonne sur la Terre. On me fit voir dernièrement une Prophétie, qui se donne de la main à la main, avec beaucoup de secret, & par laquelle il paroît, qu'aujourd'hui leur principale ressource est fondée, sur un Meunier de la Province de *Cheshire*, qui est né avec deux pouces à une main.

Quand j'ai formé la résolution de destiner entièrement ce DISCOURS au Désespoir de  
nos

nos Mécontents, je les prie de croire, que je n'ai aucun dessein d'augmenter leurs peines. Le but unique, que je me suis proposé, a été, de leur présenter les moyens de se rendre heureux. Qu'ils fassent une sérieuse attention aux chagrins, & aux inquiétudes, qu'ils se préparent, quand ils veulent tenir tête à une Puissance, qui ne peut que les écraser; & quand ils s'efforcent de faire tourner à leur propre malheur, le Regne de Sa Majesté, que toute personne équitable regardera toujours, avec raison comme une des plus précieuses bénédictions, dont le Ciel ait jamais favorisé notre Patrie. Qu'ils se délassent de ces passions, qui ne peuvent qu'empoisonner le cours de leur vie, & leur faire perdre la part, qu'ils pourroient avoir au bonheur commun de la Société. Ils peuvent s'assurer, qu'en dépit de tous ceux, qui voudroient y former quelque empêchement, Sa Majesté saura toujours maintenir sa juste Autorité, sur eux. Ils ont beau se donner de la peine & de l'inquiétude, ils ne lui en causeront jamais d'autre, que celle de ne pouvoir pas répandre également, sur tous ses Sujets, les effets naturels de sa tendresse & de sa bonté.

## XXV. DISCOURS.

Quid est Sapiencia? semper idem velle, atque idem nolle.

SENEC.

*Qu'est-ce que la Sagesse? C'est de vouloir & de ne vouloir pas constamment la même chose.*

L'Incon-  
stance des  
Politiques  
Anglois.

**S**I nous en devons croire ce qu'on dit communément de nous, dans les Pays étrangers, il n'y a point en *Europe* de Nation si changeante que la nôtre. Il y en a, qui attribuent cette disposition à l'inconstance du Climat; & d'autres, qui veulent, qu'il faille en chercher la cause, dans la trop grande liberté de notre Gouvernement. C'est, de l'une, ou de l'autre de ces deux choses, ou de toutes les deux à la fois, que les Ecrivains des autres Pays font dépendre cette variété d'humeurs, qu'on remarque dans le Peuple, en général, & cette légèreté de caractère, qu'on découvre presque dans chaque personne, en particulier. Mais comme tout homme doit être plus en garde, contre les vices, auxquels il est le plus sujet, aussi devons-nous apporter un soin tout particulier, à ne nous pas laisser gouverner, à la merci & à la discretion du tems, en  
ce

ce qui regarde la conduite de la vie morale; & à ne pas faire un usage capricieux de la liberté civile, dont nous jouissons, en vertu de notre heureuse Constitution.

Il faut apporter sur-tout, une attention extraordinaire, à arrêter cette instabilité d'humeur, quand elle se fait voir, dans les Affaires Politiques; & quand elle nous engage à courir, d'un Plan de Gouvernement à un autre; puisque cette inconstance, dans les délibérations publiques, ne peut produire que des effets très-pernicieux à l'Etat.

En premier lieu, cette inconstance empêche de pousser à sa dernière perfection, une entreprise, dont l'exécution demande quelque tems. Il n'y a point d'exemple, dans toute l'Histoire, qui puisse mieux confirmer cette vérité, que ce qui vient de nous arriver, & dont nous avons encore la mémoire toute récente. Nous nous sommes engagés dans la dernière Guerre, dans la vue d'empêcher le plus dangereux ennemi de la *Grande Bretagne*, de pousser plus loin son Pouvoir exorbitant. Nous avons remporté sur lui, une longue, & étonnante suite de Victoires; & nous étions prêts à en recueillir les fruits; quand tout-à-coup, la patience nous abandonna, & qu'ennuies de notre entreprise, nous nous résolûmes de recevoir les conditions de la Paix, de gens, qui étoient sur le point de se voir réduits, à n'oser nous refuser rien, de ce que nous aurions voulu leur demander.

Cet esprit changeant, qu'on remarque



chez nous, fait, que les anciens Amis de notre Nation hésitent, quand il s'agit de contracter avec nous des Alliances, qui sont de la dernière nécessité, pour notre défense, & pour notre sûreté réciproques. On dit ordinairement, dans les Pays étrangers, qu'il n'y a pas de meilleurs Alliés, que les *Anglois*, pour une entreprise, dont l'exécution ne demande pas un long tems; mais, qu'il ne faut pas compter sur eux, dans une affaire, dont on ne peut venir à bout, que, par la persévérance. Les dernières mesures, que nous avons prises, ont si fort terni la gloire de la Nation, à cet égard, que les Puissances, qui sont entrées en Traité, avec Sa Majesté, ne l'ont fait uniquement, que, par un effet particulier de la confiance, qu'elles ont en son intégrité, & sa fermeté personnelle.

Après ce que je viens de dire, il n'est pas besoin, que je fasse envisager à mes Lecteurs l'ignominie & les reproches, qui tombent sur une Nation, qui se distingue si honteusement de ses voisins, par les mauvais endroits de sa conduite irrésolue & chancelante. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer, que ce manque de constance, à suivre les mesures prudemment digérées, a répandu ses fatales influences sur nos affaires domestiques, & sur celles du dehors. On dit que le fameux Prince de CONDE' avoit accoutumé de demander à l'Ambassadeur d'*Angleterre*, chaque fois que la Poste arrivoit, qui étoit Secrétaire d'Etat à *Londres*,

dres, quand le Courier en étoit parti, pour le railler de l'humeur changeante des Politiques de notre Nation. Mais nous devons aussi observer, que, ce qui a attiré ce malheur sur notre Patrie, c'est qu'à peine, les Ministres publics se sont mis au fait des Affaires, & rendus capables d'exercer dignement leurs Charges, qu'ils ont été démis de leurs Emplois; & que cette disgrâce est arrivée à plusieurs d'entr'eux, moins pour l'avoir méritée, que, parce que le Peuple aime à voir souvent de nouveaux visages, dans les principaux Postes d'honneur.

C'est un double malheur, pour une Nation, qui est si sujete à changer; quand le Souverain se trouve avoir du panchant à se laisser entraîner aux caprices de ses Sujets. SALLUSTE, le plus grave des Historiens Romains, qui s'étoit formé les idées, qu'il avoit de l'Autorité Royale, sur la maniere dont il l'avoit vue exercée, parmi des Peuples Barbares, fait cette Remarque; \* *Plerumque Regia Voluntates, uti vehementes, sic mobiles, saepe ipsæ sibi adversæ.* Plus les volontés des Rois marquent de violence, moins elles durent d'ordinaire, & selon les différentes occasions, elles se trouvent souvent en opposition avec elles-mêmes. S'il y a quelque chose, qui puisse justifier le défaut, que cet Auteur reproche aux Princes, par cette observation générale, quel honneur n'est-ce point, en même tems, pour ceux, à qui on ne peut le reprocher!

\* *Bellum Jugurthinum, Cap. 113.*

Ce qu'on doit naturellement attendre d'un Gouvernement, si peu stable, c'est d'y voir regner des disputes, & des factions éternelles, parmi un Peuple divisé. Au-lieu, qu'un Roi, qui persiste dans les résolutions qu'il a formées, & qui ne se propose d'autre but, que le bien de ses Sujets, fait avorter les espérances de ceux, qui prétendoient s'agrandir, par leur opposition à ses desseins; & il réunit insensiblement les différens Partis, qui rassemblent leurs forces, pour soutenir leurs intérêts communs.

La Reine ELIZABETH, qui fait une si belle figure, parmi nos Souverains *Anglois*, s'est faite admirer sur-tout, par la constance inébranlable, & par l'égalité d'humeur, qu'on a remarquée en elle, dans toutes les actions de son long & glorieux Regne. Elle a soutenu, dans toutes les occasions de sa vie, \* la devise, dont elle avoit fait choix & elle n'a jamais perdu de vue les grandes fins qu'elle s'étoit proposées, à son avènement à la Couronne, je veux dire, la félicité de ses Sujets, & l'affermissement de la Cause Protestante. On l'a vue souvent interposer son Autorité Roiale, pour dissiper les Cabales, qui se formoient contre ses premiers Ministres, qu'on voïoit aussi vieillir, & finir leurs jours, dans les Postes, qu'ils avoient remplis, avec tant de droiture, & de capacité. C'est par ce moïen, qu'elle a su faire échouer les projets de ses ennemis, tant étrangers, que domestiques; & qu'elle a entièrement dissipé parmi ses Sujets

\* SEMPER EADEM, toujours la même.

jets & la force & l'esprit d'un Parti, tout dévoué au *Papisme*, & dont les progrès n'étoient pas peu à redouter, au commencement de son Regne.

Les fréquens changemens & les altérations continuelles, dans les Affaires publiques; la multiplicité des Plans qu'on proposa l'un après l'autre, avec le grand nombre des Favoris, dont le regne ne fut pas long, & qui, tour à tour, firent valoir leur crédit, sous le Gouvernement des Princes, qui succédèrent à cette grande Reine, tout cela, nous a jetté dans ces malheureuses divisions, & a fait naître, par degrés, ces funestes Partis, qui ont donné tant de peines à nos Rois, & qui ont souvent mis en danger la sûreté de leur Peuple.

Je ne doute nullement, que tout homme capable de juger des choses, avec impartialité, ne m'ait prévenu, & n'ait considéré, comme moi, à cette occasion, le bonheur de notre Patrie, sous le Gouvernement du sage Monarque, qui est aujourd'hui assis sur le Trône de ces Roiaumes: sous le Regne d'un Prince, qui s'est rendu si recommandable, par son inflexible attachement aux projets, qui lui paroissent manifestement tendre au bien public; & par la faveur constante, dont il honore, ceux qu'il voit concourir sincèrement avec lui, à l'avancement de ses glorieux desseins.

Un Prince de ce caractère sera toujours formidable à ses ennemis; & il mérite d'être servi, avec zèle, & avec courage, par ceux,

ceux, qui lui sont affectionnés. Son exemple est une sage leçon, qui doit nous apprendre à fixer l'inconstance de notre Politique; & la conduite à regler la nôtre, de manière, qu'elle ne nous cause aucun préjudice. Sur-tout, comme il n'y a point de caractère d'esprit, qui marque tant de foiblesse, dans une personne privée, ni en même tems, qui soit plus pernicieux au Public, dans un Membre de la Société, que cette inclination au changement, dont nous ne sommes que trop justement accusés, par nos Voisins, il faut espérer, que la plus saine partie de la Nation, ne donnera plus lieu à ce honteux reproche; mais au contraire, il est à présumer, que tous les bons *Anglois* demeureront constamment attachés à l'heureux Etablissement, qui a pris place parmi nous. Mais comme notre persévérance, & notre obstination dans des Préjugés ne peut qu'être fatale à notre Patrie, on doit bien se donner de garde, de la confondre fausement, avec cette résolution louable & cette noble fermeté, qui est si nécessaire, pour notre conservation. Il est à souhaiter, que les Ennemis de notre Constitution se laissent si bien aller à la pente naturelle de l'humeur du Pays, qu'ils viennent à changer encore une fois, & que, le changement les conduise à embrasser cette forme de Gouvernement, à laquelle ils croient aujourd'hui devoir faire la guerre. Pour finir, en deux mots, nous pouvons espérer, que ceux, qui font profession de rendre, au plus méchant

des.

LE FREE-HOLDER. XXVI. Disc. 109  
des Rois, le devoir d'une obéissance passive,  
deviendront assez sages, pour ne pas refuser  
une soumission légitime, au meilleur des  
Souverains.

---

## XXVI. DISCOURS.

Bella viri pacemque gerant, queis bella ge-  
renda.

VIRG. Æn. L. VII. vs 444.

*Qu'on laisse le soin de la guerre, & de la paix  
à ceux, à qui on en a confié l'administra-  
tion.*

Quand les *Atheniens* se furent long tems  
opposés à la Puissance de PHILIPPE, il  
leur proposa de lui livrer leurs Orateurs,  
bien persuadé, que leur résistance cesseroit  
bientôt, dès qu'ils ne seroient plus irrités,  
par ces Guerriers redoutables, qui n'ont  
que la langue pour épée. C'est pour la même  
raison, que j'ai tâché de mettre dans nos  
intérêts, nos Adversaires femelles, ne dou-  
tant point, que, si j'en pouvois venir à  
bout, je n'enlevasse en même tems, ce qui  
fait la force principale de ce Parti. Trou-  
vons seulement, le moien de séparer les  
hommes de leurs femmes; & l'expérience  
nous fera voir, combien peu ils tiendront,  
sans elles.

Ce n'est, que depuis peu, que cette hu-  
meur, en fait de Politique, est parvenue  
au point d'aigreur, où nous la voions au-  
jourd'hui.

jourd'hui, parmi la belle partie de notre espèce. Les Femmes avoient accoutumé de s'occuper uniquement des soins de leur Domestique ; pourvu qu'elles fussent tenir la Maison en ordre, c'étoit à quoi elles boroient toute leur étude ; & elles ne se méloient point de vouloir gouverner l'Etat. Chacune d'elles n'avoit des yeux, que pour voir, si sa vaisselle étoit bien écurée, & pour examiner toutes les pièces de son Ménage, autant que son Miroir. Mais, aujourd'hui, nos Dames mécontentes sont si habiles, si éloquentes, en Matières d'Etat ; & elles ont tant de plaisir à s'en entretenir, qu'elles en negligent entièrement leurs affaires particulieres ; aussi remarquons-nous, qu'une Commere en Politique, est ordinairement une Salope dans sa Famille.

Il est bien difficile en éfet, de considérer, sans peine, le désordre qui reghe dans tout le Ménage d'une Politique de mauvaise humeur, qui ne pense qu'à ce qui regarde le Public, & qui n'est attentive, qu'à découvrir les mal-versations du Ministère. Il y a des Femmes de cette trempe, qui sont si atachées à disputer, pour le Droit héréditaire, qu'elles abandonnent absolument l'éducation de leur Famille ; & qui se laissent si fort emporter à leur zèle, pour l'Eglise, qu'elles ne peuvent trouver un moment, pour enseigner le Catéchisme à leurs Enfants. Une Femme qui se mêle d'affaires, qui ne conviennent qu'aux Hommes, étoit un caractère si rare & si surprenant, parmi les Anciens *Romains*, que,

que, l'ors qu'AMASIE se presenta, pour parler devant le Senat, ils envoierent consulter l'Oracle, pour savoir, ce que pouvoit présager à la Republique, une chose si extraordinaire.

Ce seroit un desavantage évident, pour la Cause de la Patrie, si nos aimables Roïalistes se retranchoient sur l'indifférence pour les Affaires d'Etat, quand leurs Sœurs les Mécontentes sont si industrieuses, au préjudice de cette Mere commune; & c'est aussi, ce qui nous rend si sensibles, au plaisir de voir, que nos belles Alliées ne s'endorment pas, dans cette occasion. C'est aux bons principes de ces belles & fidèles Sujètes de Sa Majesté, que nos Compatriotes femelles sont redevables à leur tour, de la satisfaction, de ne paroître pas moins charmantes aux yeux des Hommes, & de n'en être pas aimées moins tendrement, qu'elles ne l'ont été, dans les siècles passés. Quand nous voyons la Terre émaillée, en quelque endroit, d'un grand nombre de Fleurs, & que nous sommes encore éloignés de ce riant Parterre, tout le champ nous en paroît entierement couvert; & il faut en être tout près, pour pouvoir distinguer les herbes sauvages, qui se mêlent insolemment dans cette belle Masse des plus aimables couleurs. Il est bien chagrinant de voir, que la difformité puisse naître, parmi tant de charmes; & que ce qu'a formé de plus parfait la main du Créateur, puisse aussi devenir ce qu'il y a de plus affreux & de plus insupportable. Mais  
c'est



c'est une observation, qu'ont faite plusieurs Philosophes, avant nous, que les choses les plus excellentes, peuvent, en se corrompant, devenir les plus mauvaises; & les Anciens n'ont pas fait scrupule d'assurer, que les Furies & les Graces étoient du même sexe.

Comme je considère, que ce seroit rendre un grand service à la Nation, en général, & en particulier, aux Dames, qui sont encore mal-intentionnées, pour Sa Majesté, si je pouvois les engager à épouser les intérêts de notre Etablissement présent, je veux leur faire envisager les inconveniens sans nombre, à quoi sont exposées celles d'entr'elles, qui n'ont pas encore embrassé le Parti du Gouvernement.

Représen-  
tations à  
la partie  
mal-inten-  
tionnée du  
Beau Sexe.

Je les prie de considérer, en premier lieu, combien de peines & de souffrances elles doivent se promettre, de l'opiniâtreté de leur conduite. Elles perdent leurs élections, dans toutes les Assemblées, où elles sont élevées en Belles. Elles sont obligées, par leurs principes, de se mettre une mouche, du côté du front le plus mal-séant. Elles abandonnent l'avantage de paroître en habit neuf, un Jour de Naissance. Elles sont insultées par ceux du bon Parti, qui les mettent hors de contenance, par leurs siflemens, & par leurs baremens de mains, toutes les fois qu'elles se présentent à la Comédie. Elles n'ont aucun bien à espérer de l'Armée: il y a beau avoir abondance de jeunes Guerriers, le plumet sur l'oreille, elles n'en rateront,

teront, que d'une dent. Elles se trouvent réduites à passer leur vie, à la Campagne, parmi leurs Poulets d'Inde, dans le tems qu'elles auroient pu se montrer à la Cour, parées des plus riches brocards, si leur conduite avoit été telle qu'elle devoit être. Enfin, ce qui doit le plus tenir au cœur d'une jolie Femme, elles ne sont plus de mise en aucune façon.

Voilà, à peu près, les motifs, qui devroient faire impression sur celles du Sexe, qui ont l'humeur la plus enjouée; car, pour celles, qui agissent, par des principes plus sérieux & plus relevés, elles doivent considérer, qu'elles ne peuvent signaler leur mécontentement, & leur aigreur, qu'en faisant violence à cette affabilité, à cette douceur, à cette politesse, & aux dépens de toutes les autres vertus, qui sont les plus beaux ornemens des Dames. Il faut, qu'elles sacrifient, à un zèle furieux, & aveugle, la modestie, la civilité, la modération, & tant d'autres aimables dispositions d'esprit, sans pouvoir dire précisément, quel en est l'objet. On ne peut voir, qu'avec la dernière surprise, soulever une belle gorge, par un mouvement de rage de Parti, qui seroit même insupportable, dans un sexe, dont on ne doit pas naturellement attendre tant de politesse, ni tant de douceur. Cependant nous avons souvent le déplaisir de voir un corps de jupe prêt à crever de sédition, & d'entendre les passions les plus mâles, exprimées par les voix les plus délicates. J'ai oui dire, il n'y a pas long tems, qu'une Dame  
de

de Campagne, qui s'étoit rendue fameuse par sa bravoure, dans les disputes de Parti, où elle s'escrimoit en vrai Gendarme, fut conduite chez un Commissaire, pour avoir mal choisi son champ de bataille, & y avoir dit ses sentimens, avec un peu trop de sincérité. Ce prudent Magistrat, après l'avoir observée, trouva qu'elle avoit le teint bien basané, & l'air bien hommasse, de sorte que, quand il l'eut entendue parler, il crut, que ce pouvoit bien être quelque Rebelle, sous l'équipage d'une Femme. Il commençoit à soupçonner, que c'étoit Mylord *Nitbisdale*, lors qu'il vit venir une autre personne, pour tâcher de la faire mettre en liberté; & qui assura, les larmes aux yeux, que c'étoit son Mari.

En second lieu, nos Dames *Bretones* doivent considérer sérieusement, que, lors qu'elles s'intéressent, avec tant de chaleur, aux Affaires publiques, elles se rendent sans nécessité, complices des crimes, que commettent souvent les meilleurs des Partis; & dont elles sont naturellement dispensées, par les privilèges atachés à leur sexe. Le plus mauvais Caractère, que pût autrefois se donner un Membre du Corps féminin, c'étoit d'être une méchante Femme; mais, aujourd'hui combien en voïons-nous, qui, loin d'être sensibles à cette injure, affectent publiquement de mériter encore le nom odieux de méchantes Sujètes? Elles veulent partager les crimes d'Etat; & elles ont trouvé le véritable chemin de se rendre beaucoup

coup plus coupables, que n'ont été leurs Mères, avant elles.

Je ne puis m'empêcher de me flater, que ces motifs, secondés de quelques réflexions, que nos Dames pourront faire, d'elles mêmes, n'engagent nos belles Ennemies, à se réconcilier avec les intérêts de la Nation, qui ont, avec les leurs propres, une liaison si étroite; Sur-tout, si elles veulent considérer, avec une sérieuse attention, que, par les soins superflus, qu'elles prennent pour leur Parti, non seulement, elles se chargent d'un crime, sans aucune nécessité, mais encore, qu'elles se préparent des peines, & des inquiétudes, qu'elles auroient bien pu s'épargner; & qui sembloient n'être pas destinées pour elles. Le dernier avis, que j'ai à donner aux Dames mécontentes, qui ne font pas scrupule d'user de cette Eloquence des Hales, qui est si fort à la mode, c'est de se rapeler, de tems en tems, le petit conte, que fait ESOPPE, à l'occasion de la Vipère. *Ce petit Animal, dit cet excellent Moraliste, trouva par hasard une lime, qu'elle commença à lècher, jusqu'à ce que le sang lui en vint à la langue; ce qui donna à cette stupide bête, une grande satisfaction, en ce qu'elle s'imaginoit que le sang venoit de la lime, quoique sa langue en sentît seule toute la douleur.*

## XXVII. DISCOURS.

—— Dii visa secundant.

LUC.

*Les Dieux secondent vos Visions.*

**I**L y a long tems qu'on a observé, qu'un tems de Paix, est toujours un tems de Prodiges; par la raison, que, dans un grand calme d'Afaires, nos Auteurs Nouvellistes, qui doivent assaisonner leurs Gazettes, de ce que, les Critiques apèlent *le Merveilleux*, sont obligés d'emprunter le secours de tous les Elemens, l'un après l'autre, pour pouvoir entretenir agréablement leurs Lecteurs; & réveiller leur attention, par le spectacle étonnant de quelque nouveauté extraordinaire: ou ils doivent s'atendre d'avance, à voir désertter tous leurs Chalands. Quand il n'y a plus de Flotte en Mer, elle est ordinairement remplie de Monstres. Le Mont *Etna* a commencé à faire rage, d'abord après l'extinction de la Rébellion: & malheur à ceux de *Catane*, si la Paix continue, car ces pauvres gens peuvent s'assurer, qu'il ne se passera point de semaine, qu'ils n'éprouvent les plus terribles tremblemens de Terre, jusqu'à ce que, par le siège de quelque Ville importante d'*Europe*, ils aient détourné de dessus eux, le malheur dont ils sont

sont menacés. L'Air n'a pas manqué de fournir aussi son contingent de Prodiges. Nous avons eu une Comète, par la dernière malle de *Genes*; & , dans la disette de Batailles, où nous nous trouvons, il nous est venu fort à propos, de la part de gens d'une autorité incontestable, le récit d'une Guerre civile, dans les Nues, où la vue perçante de nos Mécontents a découvert bien des objets invisibles, à des yeux ofusqués par les Principes *Whigs*.

Je ne fais aucun doute, que ce Discours ne soit du goût d'aujourd'hui, & qu'il ne soit favorablement reçu, puisqu'il contient une Vision remarquable d'un de ces Clair-voians, fameux parmi les Montagnards, & connu sous le nom de \* *SAWNEY* *doné de la seconde vue*. Il y a long tems, selon toutes les apparences, que nous aurions la relation de cette Vision, s'il avoit été capable de la coucher par écrit; car elle lui est arrivée, dès le commencement du dernier grand Hiver: & elle m'a été communiquée, par un Etudiant de † *Glaskow*, qui l'a aprise, de la bouche même de celui à qui la chose est arrivée; & qui m'a assuré, qu'il n'y avoit absolument mis rien du sien, que le stile, mais que,

\* C'est-à-dire un *Ecoffois*, qui a le don de la seconde vue, ou qui prévoit l'avenir, par des Images qui se présentent à les yeux. *SAWNEY* est l'abréviation, ou le diminutif du nom *Alexandre*; que portoit autrefois un fameux Devin *Ecoffois*, & qu'on a donné depuis à tous ceux qui sont venus après lui.

† Université, en *Ecosse*.

que, pour les faits, il s'étoit scrupuleusement attaché à les rapporter fidèlement.

SAWNEY est descendu d'une ancienne famille, qui s'est rendue recommandable, par les savans personnages, qu'elle a donnés, dans l'Art des Pronostics. Plusieurs de ses Ancêtres étoient gens à *seconde vue*; & il s'en est fallu bien peu, que Madame sa Mere n'ait été brûlée, comme Sorcière. Un jour qu'il sortoit de grand matin, pour aller voler un Mouton, il se sentit, tout d'un coup, saisi d'un enthousiasme de *seconde vue*. Toute la face du Pays lui parut changée, en un clin d'œil, tout autour de lui; & dans ce changement, il vit un ample théâtre de scènes, & d'objets qui jusqu'à lors ne s'étoient jamais présentés à ses yeux.

Il aperçut bien loin de lui, un vaste Edifice, qui répandoit aux environs, un si grand éclat, qu'il sembloit, que ce fût un gros Rocher de Diamant. Sur le sommet, étoit planté un Etendart, richement mêlé d'une magnifique broderie de Chardons, & de Fleurs de Lis, & qui voltigeoit au gré d'un vent de Nord *fort violent*. Comme il s'amusoit à considérer cet étrange spectacle, il entendit à quelque distance, derrière lui, une Musette; & en se retournant, il vit un Général, qui lui parut fort animé du son belliqueux de cet agréable instrument; & qui venoit de son côté, à la tête d'une nombreuse Armée. Il s'informa de ce que ce pouvoit être; il aprit que c'étoit des gens, qui alloient  
en

en Proceſſion à ce ſuperbe Bâtiment, qui étoit devant lui; & qu'on lui dit être le *Temple de la REBELLION*. A cette agréable nouvelle, il ſe mit d'abord de la partie; & il m'a raconté les circonſtances de cette Marche au Temple, avec tant d'horreur, que, pendant tout le tems que dura ce recit, je fus dans une appréhenſion continuelle, que les convulſions terribles, dont il étoit agité, ne lui laſſaſſent pas un os en place. Ils furent obligés de grimper, avec un travail exceſſif, ſur tant de Roches, & de paſſer ſur le bord de tant de Précipices, qu'ils ſe virent ſouvent à deux doigts de perdre la vie. SAWNEY m'a déclaré, que, durant la Marche, il ne cessa de trembler, de peur pour ſa peau. En arrivant à quelque diſtance du Temple, ils traversèrent un Bois fort épais, & conſacré à une Divinité, connue ſous le nom de TRAHISON. Là, ils ſe diſperſèrent en une infinité de labyrinthes, & d'allées couvertes, qui conduiſoient au Temple. Le ſentier étoit ſi gliffant, l'obſcurité étoit ſi épaiſſe, & tout le Bois étoit ſi rempli d'Echos, qu'ils étoient obligés de marcher avec bien de la circonſpection, & dans un profond ſilence. Enfin, ils arrivèrent à une grande Porte, qui faiſoit l'entrée de la principale avenue de ce ſuperbe Edifice. SAWNEY ſ'y arrêta quelque tems, à conſidérer la ri cheſſe de l'Architecture; & il prit un plaſir ſingulier à examiner un grand nombre de Statues qui, ſous différentes attitudes, les unes couchées, les autres debout,



donnoient au Parvis un grand air de majesté; mais, quand il eut examiné les choses de plus près, il trouva, que toute la Fabrique, qui avoit un si brillant éclat, & qui paroissoit imprenable, n'étoit que de Glace; & que toutes les Statues, qui, à les regarder de loin, sembloient être faites du marbre le plus blanc, n'étoient autre chose, que des figures de Neige. La façade du Temple étoit curieusement ornée, d'Etoiles, de Jarretières, de Couronnes Ducales, de Bâtons de Généraux d'Armée, & de plusieurs autres Emblèmes d'Honneur, tous burinés sur la glace, avec la dernière délicatesse. Après avoir demeuré quelque tems devant le Portail, à observer toute la beauté de ces rares objets, il aperçut une Inscription, dont les paroles étoient, *Porte du PARJURE*. Tout proche de là, étoit planté un grand Colosse de neige: cette Figure avoit deux faces, & elle étoit habillée en J<sup>E</sup>SUITE: elle avoit une de ses mains sur un Livre; & de l'autre elle tenoit un Poignard. En entrant dans le Parvis, il jeta ses regards de tous côtés; & il y admira plusieurs autres Statues, d'un goût tout particulier. On y voioit la SE'DITION, avec une trompette à la main; & la RAPINE, sous l'équipage d'un Montagnard: l'AMBITION, l'ENVIE, la DISGRACE, la PAUVRETE', & le CONTRETEMS y étoient représentés, chacun sous son Emblème naturel. Parmi les autres Figures, il observa celle de la RUMEUR, qui parloit à l'oreille d'un Benêt, qui représen-

toit

toit la CRE'DULITE' ; la Statue de la FAC-  
TION, qui embrassoit, avec ses cent bras, une  
Figure antique, qui avoit sur la tête, une  
couronne en forme de Clocher, & qui a-  
voit été faite, pour exprimer une ancienne,  
& fine matoise nommée. l'OBEÏSSANCE  
PASSIVE. Le ZE'LE avoit aussi là sa place,  
parmi les autres ; on le voïoit, avec un  
bandeau sur les yeux, quoiqu'on n'eût pas  
dû s'attendre naturellement à le voir paroître,  
sous une figure de Neige. Mais l'objet le  
plus remarquable de tous ceux qu'on voïoit,  
dans ce Parvis, c'étoit un grand Arbre plan-  
té, devant le Porche du Temple, tout sem-  
blable à celui, qu'on voïoit, si nous en-  
croïons VIRGILE, à l'entrée des Regions  
Infernales ; car il ne portoit que des Songes,  
qui pendoient par pelotons, & par grappes, de  
dessous chacune de ses feuilles. Les Voia-  
geurs prenoient le frais à l'ombre de cet  
Arbre, avant que d'entrer dans le Temple  
de la REBELLION ; & après toutes leurs pei-  
nes, & toutes leurs frayeurs, ils étoient  
merveilleusement consolés, par la douceur  
des fruits, qui en tomboient. Enfin les  
Portes du Temple s'ouvrirent ; & ils entré-  
rent en foule, pour y aller adorer une Ido-  
le, d'une mine rechignée, placée dans le  
centre, & qui tenoit une épée de la main  
droite, & de la main gauche un tison ar-  
dent. Sur le devant du Piédestal, on voïoit  
un Triomphe en relief, d'un ouvrage exquis,  
& sur le derrière étoient représentés quan-  
tité de Haches, & de Gibets ; mais qui

n'étoient pas si bien dans leur jour, & qu'on ne distinguoit pas si exactement. On honoroit cette Idole du même Culte, qu'on rendoit à quelques unes des anciennes. Comme elles, celle-ci recevoit des sacrifices des Hommes; ses Dévots prenoient entr'eux des mesures, pour se la rendre propice, par des \* Hecatombes, quand tout-à-coup ils eurent une Alarme épouvantable. Ils virent paroître au Ciel, du côté du Sud, une grande lueur, qui s'avançoit directement vers eux. Cette lumière paroissoit comme une grosse masse de flamme, ou plutôt, comme un grand corps de Gloire, semblable à celui du Soleil, dans toute sa force. On voioit au milieu, trois Figures, que leurs Hiéroglyphes faisoient aisément reconnoître, pour la RELIGION, la FIDELITE', & la VALEUR. Cette dernière avoit un air gracieux, une contenance assurée, & elle portoit sur la poitrine une Etoile, qui jettoit de tous côtés des traits de feu qu'on ne pouvoit soutenir. La Gloire qui les environnoit, & qui couvroit tout ce Quartier-là, dardoit ses rayons, avec tant de force, qu'ils firent fondre l'Edifice entier, avec tous ses ornemens. Tous les emblèmes d'Honneur, qu'on avoit vus travaillés, si délicatement, sur la Façade, qui étoit elle-même, d'une matière si peu solide, cedèrent bientôt aux premières

\* C'étoit, parmi les Païens, des sacrifices de cent Bœufs, qu'ils ofroient à leurs Idoles.

mieres impressions de la chaleur ; & on les vit couler en un moment. En un mot, le dégel fut si grand, & le débordement si furieux, qu'il emporta, tout d'un coup, le Temple avec toutes les Statues ; & qu'on vit, en moins de rien, disparoître toute cette Production de l'Hiver. Les Allées converties furent éclaircies, par la Lumière, qui les penetra de toutes parts ; l'Arbre des Songes se secha, comme la fameuse Citrouille de JONAS, qui fut frappée de l'ardeur du Soleil en plein Midi. Pour ce qui est des Adorateurs de l'Idole, ils se dispersèrent, avec une précipitation incroïable ; & ils gagnèrent tous les Montagnes, par mille sentiers différens.

## XXVIII. DISCOURS.

Incendia lumen  
Præbebant ; aliquisque malo fuit usus in illo.

OVID. Met. L. II. vs. 331.

*L'embrasement donnoit de la lumière, & cela fut de quelque utilité, dans ce malheur.*

**L**E Chevalier BACON, dans l'Épître dédicatoire, qu'il a mise à la tête de son Histoire de HENRI VII. observe que, les tems de tranquillité sont les plus à souhaiter, pour la vie, quoiqu'ils soient les moins propres, pour fournir de matériaux, à un Écrivain, de la même manière, que les Pays monta-

*Instructions qu'on doit tirer de la Rébellion présente.*

gneux ofrent à la vue les plus agréables aspects, quoiqu'un Pays plat & uni leur soit beaucoup préférable, quand on a à voïager. Nous pouvons ajouter à cette observation, que les tems de Troubles & de Tumultes sont aussi les plus instructifs. En éfet, nous trouvons, dans l'Histoire, des relations très-détaillées, de Complots, de Conspirations, de Soulèvemens, de Guerres civiles & de leurs suites funestes: mais elles ne font pas sur nous des impressions si profondes, que les Evènemens de la même nature, dont nous avons été les témoins oculaires; & dont les influences fatales sont tombées sur nous, sur nos parens, & sur nos amis. Comme l'Adversité rend un homme sage, dans ses affaires privées, les calamités civiles lui inspirent de la prudence, & lui apprennent à se conduire en public, avec toute la circonspection dont il est capable.

Les misères affreuses des Guerres civiles, qui ont déchiré le Roïaume, sous le Regne du Roi CHARLES I. & les éfets déplorables, qui en ont été les tristes conséquences, ont empêché, pendant plusieurs années, les habitans de cette Ile, de s'engager de nouveau, dans ces entreprises criminelles. Elles les avoient convaincus, par une malheureuse expérience, que rien n'étoit, en même tems, & plus pernicieux aux *Anglois*, & plus opposé au génie du Peuple, que le renversement de la Monarchie. Nous pouvons aussi, nous promettre, que les dépenses excessives, que nous a attirées la Rébellion,

pre-

présente; les souffrances d'un Peuple innocent, qui s'est trouvé dans l'endroit, où s'est passée cette scène détestable; jointes à l'idée affreuse de la ruine, & de la confusion qu'elle auroit entraînées après elle, si elle avoit réussi; tout cela, dis-je, doit nous assurer, pour l'avenir, contre un semblable attentat, & affermir la Couronne de Sa Majesté. Sur-tout, si ceux qui se sont laissé aller à ces pratiques odieuses, considèrent les châtimens auxquels se sont exposés, ceux qui s'en sont rendus coupables, & les malheurs dans lesquels ils ont enveloppé leur parens, leurs amis, & leurs familles.

Ils doivent aussi considérer combien ces Tumultes & ces Troubles, excités par des personnes, dont la plupart ne s'en proposoient pas de si fatales suites, conduisent naturellement à une Guerre Civile; & combien il est à appréhender, que ces discours séditieux, que quelques-uns croient bien conformes aux principes de leur Religion, & aux devoirs de la Morale, n'ouvrent enfin la porte à une Rébellion déclarée. Je ne fais aucun doute, que ceux des Mécontents, qui ont le plus de bon-sens & de probité, n'éprouvent dans leur conscience les trop justes remords d'un procédé, qui tendoit si visiblement à la destruction de leurs amis, & à la désolation générale de leur Patrie. Ce doit être, en même tems, une leçon bien instructive, pour les plus braves des mal-intentionnés, de ne plus fonder leurs espérances sur le secours & sur la fermeté d'un Parti;

dont le plus grand nombre n'a qu'un zèle qui s'évapore en paroles; & dont la conduite peu soutenue a fait voir manifestement, qu'il n'y avoit dans leurs cœurs guère moins de lâcheté, que de trahison. Une Armée qui ne seroit composée que de Trompettes, seroit aussi propre à défendre une Cause, que ces vaillans Guerriers de la langue, qui, aussi bien que ces Musiciens Militaires, se contentent d'animer leurs amis au Combat, qui dès le premier choc, gagnent au pié, & abandonnent le champ de Bataille.

Mais l'instruction la plus utile, que nous puissions tirer de la Rébellion présente, c'est que rien n'est plus méprisable, & d'une moindre ressource, que la lie d'un Peuple qui ose se révolter contre un Roi, soutenu par les deux Branches du Gouvernement. La Populace peut bien abatre une Eglise de *Non-Conformistes*; mais, elle ne fera jamais capable de renverser un Etat, qui a à sa tête un Prince sage & vaillant, assisté avec tant de zèle, du Grand Conseil de la Nation, qui en connoit le mieux toute la valeur & les grandes qualités. L'Autorité des *Pairs*, & des *Communes* de la *Grande Bretagne*, unie à celle de leur Souverain, est au dessus de toutes les atteintes d'une canaille séditieuse: elle tient dans sa main les Flottes & les Armées: elle peut, toutes les fois qu'elle le jugera à propos pour sa défense, mettre au jour de nouvelles Loix: elle peut disposer de toutes les richesses du Royaume, pour la sûreté du Peuple; & en-  
gager

gager dans une Cause si bonne & si juste, toutes les Forces *Protestantes* de l'*Europe*. La Populace aux prises avec le Corps du Gouvernement ressemble à un homme malade d'un violent transport au cerveau, & qui est entre les mains d'un autre, qui jouit d'une santé entière & vigoureuse: il a beau faire pleuvoir les coups, il a beau s'agiter dans les plus furieuses convulsions de son accès, il faut bientôt qu'il cède, & celui à qui on en a remis la conduite, ne tardera pas à s'en rendre le maître, malgré tous ses efforts.

Nous avons encore une autre obligation signalée à la Rébellion présente, c'est de nous avoir appris, qui sont celles d'entre les Puissances voisines, sur l'amitié desquelles la *Grande Bretagne* peut essentiellement compter, si nous observons, qui sont elles, qui nous ont prêté leur assistance, pour rétablir dans notre Patrie la paix & la tranquillité; & qui sont au contraire, celles qui ont tâché d'augmenter nos troubles, & de nous plonger dans tous les malheurs, qu'entraîne nécessairement une Guerre Civile. Je ne ferai plus qu'une observation à ce sujet, qui est, qu'autrefois c'étoit la Politique constante de la *France*, d'exciter, dans l'Île de la *Grande Bretagne*, des haines & des divisions, à fin d'en faire la proie, & qu'elle tombât entre ses mains; ou dans le dessein de pouvoir, avec moins d'opposition, avancer ses prétentions injustes, sur tout le Continent. Nous trouvons dans l'Histoire,



une infinité d'exemples de cette vérité ; mais, une des preuves les plus remarquables de ce que j'avance, est ce qu'on a vu arriver, sous le Regne du Roi CHARLES. I. Quoique ce Prince eût épousé une Fille du Roi de France ; & qu'il fût généralement aimé & estimé de tous ceux, qui fréquentoient la Cour de ce dernier, c'est une chose de notoriété publique, qu'on y fit jouer tous les ressorts imaginables, pour engager les deux Partis dans une Guerre Civile, & qu'on ne manqua jamais d'envoyer du secours au plus foible, de peur de voir finir ces fatales divisions.

Nous pouvons encore observer, que cette Rébellion a fourni à Sa Majesté le moyen de connoître, à quoi elle doit s'en tenir, sur les assurances, & sur les principes des différens Partis, qui regnent entre ses Sujets. Elle lui a fait clairement discerner ceux qui sont de bonne foi attachés à son service, d'avec ceux, qui n'ont que de l'indifférence pour ce qui regarde ses intérêts. Enfin c'a été la Pierre de touche, qui lui a marqué les différens titres de ceux qui sont retenus dans l'obéissance, par les Emplois, par le Devoir, ou par l'Affecton. Mais comme il n'y a point de Lecteur, à qui ces considérations & plusieurs autres de la même nature, ne se présentent d'abord, je finirai par remarquer, avec quelle facilité s'unissent à la Cause du *Papisme* ceux, qui affectent de se distinguer par le nom de la *Haute Eglise*, puisqu'il est certain, que tous les *Protestans*, qui ont trempé dans la Rébellion, étoient de

de ceux qui se glorifioient de cette Distinction affectée.

Il seroit fort injuste de charger tous ceux qui se sont rangés sous la dénomination de la *Haute Eglise*, de l'Intention criminelle de favoriser les intérêts du *Papisme*. Mais c'est un fait incontestable, que plusieurs d'entre eux, qui, au commencement de leur séparation, marquoient la plus grande aversion, pour la Doctrine de *Rome*, ont été séduits par les artifices de nos ennemis, qui ont su leur inspirer une haine si déraisonnable, pour leurs Freres les *Protestans*, & qui, pour ne rien dire des efforts qu'ils ont faits, pour réconcilier la Doctrine des deux *Eglises*, quoiqu'elles soient en elles-mêmes plus opposées, que ne le sont la Lumière & les Ténèbres, ont eu l'adresse de les faire entrer dans des sentimens, si favorables aux principes *Catholiques*, qu'ils les ont insensiblement attirés à ses intérêts. C'est ce qui fait qu'on ne doit pas être surpris, de voir, qu'un si grand nombre de ces zélateurs abusés se soient engagés dans une Cause, pour laquelle ils ont temoigné d'abord tant d'horreur; & qu'ils aient agi, on fait des vœux, pour la réussite d'une entreprise, dont la fin auroit peut-être été l'extirpation entière de la Religion *Protestante*, dans ce Roïaume, & dans toute l'*Europe*. En un mot, ils sont semblables aux *Syriens*, qui, après avoir été frappés d'aveuglement, quittèrent leur chemin, & furent, sans s'en apercevoir, jusqu'à la Capitale du Pays de leurs

Ennemis; de sorte que le Texte nous dit de ce Peuple, quand ils ouvrirent les yeux, ils se trouvèrent au milieu de Samarie \*.

## XXIX. DISCOURS.

Dls te minorem quod geris, imperas:  
Hinc omne principium, huc refer exitum;  
Dii multa neglecti dederunt  
Hesperiae mala luquosa.

HOR. L. III. Od. VI. vs. 3.

*Si vous êtes les maîtres du Monde, c'est parce que vous vous tenez au-dessous des Dieux. Cette soumission a été le principe de tout ce que vous avez entrepris de grand; & c'est à elle que vous en devez attribuer le succès. Depuis que les Dieux se sont vus négligés, ils ont affligé l'Italie de bien des maux.*

Nécessité  
de la prati-  
que des  
Vertus  
Morales,  
pour ren-  
dre un  
Parti flo-  
rissant.

**C**omme ce jour-ci est un jour, que tous nos Compatriotes sont, ou doivent être occupés de sujets sérieux, je profiterai de cette heureuse disposition d'esprit, pour leur recommander la pratique de tous les devoirs de la Religion & des Vertus Morales; sans quoi toute Politique est infructueuse, & la meilleure Cause privée de son principal appui, & du plus précieux de tous ses ornemens.

Le sens commun, a si bien que l'expérience de tous les siècles, nous apprend, que

\* II. Rois, Chap. VII. 20.

que, jamais on n'a vu prospérer un Gouvernement, qui ne se soit fait une étude particulière des moïens efficaces de soutenir, & d'avancer la Religion, & les bonnes Mœurs, parmi tous ceux qui en sont les Membres particuliers. Les anciens Romains ont remarqué, que leur Empire devoit moins son agrandissement à la force de leurs armes, qu'à l'intégrité de leurs Coutumes: & CICERON, qui étoit plus versé qu'aucun d'eux, tant dans la Théorie, que dans la Pratique de l'Art de Gouverner, doute, qu'il y ait jamais eu aucune Communauté qui ait pu se maintenir, sans une Constitution, fondée sur la Piété, la Justice, la Tempérance, l'Humilité, & presque sur toutes les autres Vertus Morales, qui non seulement attirent sur ceux, qui s'aquittent de ces devoirs, les bénédictions de la Providence, mais encore, qui ouvrent un chemin sûr, pour parvenir à la Félicité publique. De plus, ces motifs religieux, & ces inclinations naturelles sont si profondément imprimés dans le cœur de toute Créature raisonnable, qu'un homme, qui prétendrait gouverner une Société, sans aucun égard à ces principes, mériterait autant d'être méprisé, pour son extravagance, qu'il se rendrait détestable, par son impiété.

Ajoutons à cela, que, quelque corrompu que soit le monde aujourd'hui, il n'a pas encore assez dégénéré de son premier état d'Innocence, pour pouvoir s'empêcher d'honorer la Vertu. Il est impossible, que les Hom-

Hommes ne soient sensibles au bonheur de se voir conduits par des personnes, qui agissent dans la crainte de l'Être suprême, & qui savent, qu'elles doivent rendre compte de toutes leurs démarches à ce grand Juge, & à ce Surintendant général des Affaires du Genre-Humain.

Ceux de nos Compatriotes, qui connoissent combien il leur est avantageux, que Sa Majesté soit parvenue à la Couronne, sont obligés, par tous les devoirs de la Reconnaissance, d'adorer la Providence Divine, qui s'est si visiblement déclarée en notre faveur, lorsqu'elle a ouvert un chemin à la *Succession Protestante*, à travers des Difficultés, qui paroissent insurmontables; lorsqu'elle a déconcerté les Conspirations formées, pour s'opposer à ce Dessein; & par tant d'autres événemens mémorables, qui ont rendu inutiles tous les efforts, & fait échouer tous les Complots, que tramoient, tant au dedans, qu'au dehors du Roïaume, les ennemis de Sa Majesté.

Ceux, qui font éclater leur zèle, pour le Gouvernement présent doivent être extrêmement soigneux de témoigner, dans toute leur conduite, un respect pour la Religion; qui fasse voir le peu de fondement du reproche que leur font leurs ennemis, d'avoir de l'aversion pour le Culte National. Tandis que d'autres font parade du nom de l'*Eglise*; & qu'ils excluent, pour ainsi dire, de sa Communion la meilleure partie de leurs Compatriotes, montrons, par une exacte pra-

pratique de ce qu'elle nous enseigne, que nous en sommes les enfans légitimes. L'avantage sera visiblement de notre côté, si nous nous atachons à l'essentiel de sa Doctrine, dans le tems qu'ils triomphent d'une dénomination vuide, dont ils veulent seuls demeurer en possession. Il n'y en a que trop, parmi eux, qui se sont déjà rendus coupables des crimes de Parjure & de Sédition; & comme à ces égards, notre réputation n'a souffert aucune atteinte, éforçons-nous aussi, de les surpasser, dans la pratique des autres Devoirs de la Religion; & nous verrons bientôt, que la régularité des mœurs est d'une nature plus asable, & qu'elle a plus de mérite, qu'un zèle immodéré.

Nous avons aussi, dans ce tems de confusion & de desordres, une occasion toute propre, pour faire voir, combien nous avons en horreur les différens principes, dont nous accuse la malice de nos ennemis. Le peu d'affection, pour les Rois, & pour le Gouvernement Roïal, & le panchant à la Rébellion sont des crimes dont on a souvent, quoique sans raison, chargé ceux, qu'on comprend sous le nom de *Whigs*. Notre atachement inébranlable aux intérêts de Sa Majesté, & la constance de notre zèle pour l'heureux Etablissement présent, sont les armes les plus éfectives dont nous puissions nous servir, pour repousser ces calomnies. Quoique nos Adversaires n'ignorent pas, combien sont odieux à un *Anglois* les principes *Républicains*, ils n'ont pas

raité

laissé de faire tous leurs efforts, pour renverser le sens naturel des mots & des choses, pour se conserver les moyens de pouvoir nous couvrir d'un crime imaginaire: car, aujourd'hui, il plaît à ces Messieurs, d'honorer du nom de *Sentimens Républicains*, la Fidélité à notre Roi; & la Rébellion, du beau titre d'*Obéissance passive*.

C'est un reproche, qu'on fait il y a long tems, aux principes des *Whigs*, que plusieurs de leurs Chefs, qui ont fait voir tant d'ardeur, pour redresser les Griets du Gouvernement, n'ont pas eu une conduite plus régulière que les *Toris*, dans les scènes domestiques de la vie, & que, dans le même tems qu'ils ont été des Défenseurs publics de la Patrie, ils ont été autant de Tirans privés. Quand cette objection seroit véritable, elle n'est absolument d'aucun poids, puisque le mauvais procédé des personnes particulières ne fait rien contre leur Cause; & que l'on peut, dans de certaines choses, se comporter d'une manière louable, qui ne le fera point à d'autres égards. J'avoue, qu'il seroit fort à souhaiter, qu'on ne donnât pas même occasion à ces invectives; & que ceux qui s'intéressent à la félicité publique, cherchassent encore avec plus de soin à rendre heureuses les personnes, sur qui leur conduite particulière influe plus immédiatement. En attendant, je me dédommagerai, en observant ici, que ce reproche si souvent rebatu, dans les Livres & dans la Conversation, ne peuvent en effet, que faire honneur aux *Whigs*, puisqu'il

qu'il suppose, qu'on doit naturellement attendre d'eux, plus d'humanité & plus de justice, que de ceux du Parti opposé. Il est certain, qu'on ne peut plus avantageusement relever nos Principes, qu'en exposant les actions, qui en sont les suites nécessaires, & les fruits légitimes.

Si nous apportons plus d'attention à ne donner aucune prise à ces imputations mal fondées de nos ennemis; & que nous puissions nous mettre autant au-dessus d'eux, par notre exactitude à remplir les devoirs de la vie Morale, qu'ils sont au-dessous de nous, en ce qui regarde les sentimens de Politique, notre Cause seroit toujours aussi florissante, qu'elle est juste. Il est certain, que nos Principes sont beaucoup plus susceptibles de cette régularité, puisque nous faisons profession d'épouser les Interêts *Protestans*, contre ceux du *Papisme*, qui, bien loin d'avancer, & de soutenir ces devoirs de Morale, par ses Maximes, a affaibli, pour ne pas dire entièrement renversé, plusieurs de ceux mêmes, que nous prescrit la Religion Naturelle.

Je finirai par exhorter les Amis du Gouvernement présent, d'observer avec moi, que la conduite des *Whigs* est encore extrêmement défectueuse, dans une chose essentielle, je veux parler de cette conformité de sentimens, de cet accord à prendre & à poursuivre les mesures nécessaires, pour le bien de leur Patrie. Comme c'est par une louable liberté de penser, qu'ils se sont défaits des préjugés de leur



leur Education, & que leurs yeux, débarrassés de ces pitoiables préventions de l'Enfance, commencent à porter plus loin leurs regards, pour découvrir ce qui peut contribuer à la félicité publique, cette même liberté dispose plusieurs d'entr'eux à embrasser divers plans, à suivre des maximes différentes, & à s'attacher à des opinions particulières, qui deviennent extrêmement préjudiciables à leur Cause; sur-tout, quand elles sont entretenues chez eux, par une sottise vanité de se rendre agréables à la Populace, ou par les louanges artificieuses, que leur donnent ceux du Parti opposé. Cette disposition d'esprit, quoiqu'elle soit l'effet d'un noble principe, ne laisse pas souvent d'être fatale à nos amis; & il est fort à appréhender, qu'elle n'introduise le plus pernicieux & le plus implacable de nos ennemis. Dans des cas de cette nature, il est du devoir d'un honnête homme, qui veut se laisser gouverner aux règles de la prudence, de sacrifier une opinion douteuse, au jugement unanime de ceux, qu'il croit être bien-intentionnés pour leur Patrie, & qui sont plus à portée de bien discerner ses différens intérêts. Un Parti de gens d'honneur, qui agissent de concert, peut rendre des services à l'Etat, d'une conséquence infiniment plus grande, que le même Parti, quand il se proposera de parvenir au même but, par des vues différentes: de même qu'un gros Diamant vaut mille fois davantage, tant qu'il demeure entier, que, quand il est partagé  
en

en une infinité de petites pierres, quoique chacune d'elles, en son particulier, soit parfaitement bien montée, & qu'elles aient toutes la même eau.

## XXX. DISCOURS.

—— I, verbis virtutem illude superbis.

VIRG. Æn. L. IX. vs. 634.

*Va insulter à la Vertu, par tes discours pleins d'orgueil.*

**J'**Etois, il y a quelques années, engagé dans une conversation, avec un Abbé *François*, des plus à la mode, sur un sujet, où les gens de ce Pays-là aiment à faire venir le discours; nous nous entretenions de la grandeur des deux Nations, l'une par rapport à l'autre; il me demanda, *combien d'ames il pouvoit y avoir à Londres?* Comme je voulois faire honneur à ma Patrie, je lui répondis, qu'on en faisoit monter le nombre à près d'un million: mais, comme je ne vis point, dans sa contenance, la surprise que j'en attendois, je lui demandai, à mon tour, combien il croïoit, qu'il y en pût avoir dans *Paris*, à quoi il me répondit, d'un grand sérieux, & avec un air d'indifférence, qu'il y en pouvoit bien avoir *dix ou douze millions*.

La Vanité de la Nation Française.

Il est impossible, qu'une personne qui n'a pas

pas été en *France*, puisse jamais s'imaginer les opinions extravagantes qu'ont d'eux-mêmes les habitans de ce Roïaume, & le peu de cas, qu'ils font généralement de tous leurs voisins. On ne peut disconvenir, malgré la décadence visible, qu'on a remarquée, depuis quelques tems, dans ce Pays-là, en ce qui regarde le savoir, & le bon goût, qu'il n'y ait encore parmi eux, des personnes particulières d'un jugement exquis, & chez qui l'on admire avec justice, les lumières les plus étendues, dans les Arts & dans les Siences. Mais, je croi aussi, que, quiconque connoitra bien cette Nation, conviendra aisément qu'en general elle est fort éloignée d'avoir cette force & cette solidité d'esprit, qu'on trouve chez les Peuples de son voisinage. On ne sera donc pas plus surpris, de voir, que la Nation de l'*Europe* la plus vuide de mérite, est la plus bouffie de vanité, que de voir, dans chaque Pays particulier, que les plus minces Sujets, y sont les plus infatués d'un mérite imaginaire, & les plus sévères censeurs du reste de leurs Compatriotes. La prévention, & la suffisance procèdent ordinairement du peu d'expérience des choses du monde, & du peu de connoissance qu'on a du Genre-Humain. Comme il n'est pas nécessaire d'être fort habile, pour découvrir les imperfections d'un autre, aussi voions-nous que, personne n'a plus de panchant à tourner ses voisins en ridicule, que ceux-là mêmes, dont la conduite particulière est la plus méprisable.

Ceux

Ceux d'entre les *François* qui ne sont jamais sortis de chez eux, auront bien de la peine à se mettre dans la tête, qu'un Pays, pour peu qu'il soit un peu plus au *Nord* que le leur, puisse être habité par d'autres, que par des *Goths* & des *Vandales*. Parmi ceux mêmes, qui voient dans les Pays étrangers, on en voit qui sont si prévenus, en faveur de leur Politesse chimérique, qu'ils ne peuvent s'empêcher d'en regarder les Peuples, comme des barbares, à proportion de ce qu'ils les trouvent plus ou moins éloignés des manières de la *France*. J'en trouve une preuve convaincante, dans un de leurs Ambassadeurs, qui étant un jour en conversation avec notre Roi de glorieuse Mémoire, & qui croiant faire un grand honneur à Sa Majesté, lui dit, qu'à l'entendre parler, on le prendroit pour un *François*. Le Roi se mit à sourire, à un compliment si peu attendu, & il lui répondit, *c'est de vous, qu'on pourroit dire cela, Monsieur l'Ambassadeur, c'est de vous-même, j'en suis très-persuadé*. Un illustre Ecrivain du dernier siècle fut si choqué de cette espèce d'insolence, qui regnoit d'un bout à l'autre dans une Relation, que donna de l'*Angleterre*, un de leurs Voyageurs, qu'il entreprit de vanger l'honneur de sa Patrie, par un Livre, où brilloit par-tout une satire fine & pleine d'esprit. Il n'est pas nécessaire, que j'apprenne à mes Lecteurs, que je veux parler de SORBIERE, & de la Réponse que lui fit l'Evêque SPRAT.

Tandis que je suis sur ce chapitre, il faut  
que

que je dise un mot des remarques profondes, qu'on me fit voir dernièrement, dans un Livre *François*, dont il paroît que l'Auteur a demeuré quelque tems en *Angleterre*. L'*Anglois*, dit ce curieux Voïageur, aime fort le Pudding\*. C'est le mets favori, non seulement du Clergé, mais encore de la Nation en général: pourvu qu'il y ait un Pudding sur la table, on s'embarrasse fort peu des autres Plats; quels qu'ils puissent être, ils ne peuvent que faire un repas magnifique. Ils s'estiment si heureux, quand ils ont devant eux un Pudding, que, pour féliciter un ami, qui arrive à propos, leur compliment ordinaire est de lui dire, Monsieur, je suis bien aise de vous voir; vous êtes venu à l'heure du Pudding.

On n'a pas le courage de se fâcher, contre un homme, qui fait de si judicieuses observations, quoiqu'il nous ait traité, comme une Race d'*Hottentots*, parce qu'il ne nous accuse d'autre chose, que d'avoir une passion extraordinaire pour le Pudding, qui en éfet n'est pas un mets si délicat, qu'un Plat de grenouilles, ni une salade. Tout le monde fait, qu'il n'y a rien de plus ordinaire à la Comédie *Françoise*, que d'y entendre appeler, par dérision, un gros *Mylord Anglois*, une personne, qui a un peu trop d'embonpoint; comme si la taille plus ou moins grosse d'un homme, pouvoit être un sujet légitime de satire; comme si un homme d'honneur, qui se nourrit suivant sa qualité, étoit

\* En *Angleterre*, on apèle Pudding certaines Farces, qui nous sont inconnues en France,

étoit le maître de s'empêcher de devenir gras.

On ne feroit jamais, si l'on vouloit rapporter toutes les invectives, qu'on trouve dans les Historiens *François*, & dans MEZE-RAI même, contre les manieres de notre Nation. Ceux d'entr'eux, qui ont écrit dans un autre genre, ne sont pas non plus fort avarés de Caractères de la même nature. Mais je ne puis m'empêcher de dire un mot en particulier, du savant Monsieur PATIN, qui nous dit, en tout autant de mots, que les *Anglois* sont un Peuple, pour lequel il a une averfion naturelle; & dans un autre endroit, qu'il regarde les *Anglois*, parmi les différentes Nations du Monde, comme les Loups, parmi les différentes espèces d'Animaux. Ce feroit avec beaucoup de raifon, que l'on taxeroit de manque de politesse, un Auteur de notre Pays, qui, pour répondre à cette civilité, diroit, qu'il regarde les *François*, comme la partie du Genre-Humain, qui a le plus de rapport à l'espèce des Bêtes de la Création, que nous apelons Singes.

Si les *François* nous traitent si indignement, nous devons observer, pour notre consolation, qu'ils ne font guères plus de quartier, à tout le reste de leur voisinage. Si nous sommes des gens pesans, flegmatiques, il paroît, que nos voisins ne valent pas beaucoup mieux, que nous. Pour prouver ce que j'avance, je ne veux que rapporter un passage remarquable d'un fameux Livre, qui porte pour titre CHEVRÆANA, & composé,

il y a plusieurs années, par le célèbre Monsieur CHEVREAU ; après avoir averti le Lecteur que la Duchesse de HANOVRE, & la Princesse ELIZABETH de BOHEME, dont il y fait mention, sont l'illustre Princesse SOPHIE, & sa Sœur ;

TILENUS, continue-t-il, pour un Allemand, parle & écrit bien François, dit SCALIGER : GRETZER a bien de l'esprit pour un Allemand, dit le Cardinal du PERRON : Et le P. BOUHOURS met en question, si un Allemand peut être bel Esprit ? On ne doit juger ni bien, ni mal d'une Nation, par un Particulier, ni d'un Particulier, par sa Nation. Il y a des Allemands, comme des François, qui n'ont point d'esprit ; des Allemands qui ont su plus d'Hebreu, plus de Grec, que SCALIGER, & le Cardinal du PERRON : J'honore fort le P. BOUHOURS, qui a du mérite ; mais j'ose dire, que la France n'a pas de plus Bel Esprit, que Madame la Duchesse de HANOVRE d'aujourd'hui, ni de personne plus solidement savante en Philosophie, que l'étoit Madame la Princesse ELIZABETH de BOHEME, sa Sœur : & je ne crois pas, qu'on refuse le même titre à beaucoup d'Academiciens d'Allemagne, dont les Ouvrages mériteroient bien d'être traduits. Il y a d'autres Princesses, en Allemagne, qui ont infiniment de l'esprit. Les François disent, c'est un Allemand, pour exprimer un homme pesant, brutal : & les Allemands, comme les Italiens, c'est un François, pour dire un fou, & un étourdi. C'est aller trop loin : comme le Prince de SALE' dit, de RUYTER, il

*il est bonnête homme, c'est bien dommage qu'il soit Chrétien.* CHEVRÆANA, TOM. I.

Comme ce DISCOURS à déjà l'étendue que j'ai accoutumé de donner aux autres, il ne me reste plus de place, pour plusieurs réflexions, que j'aurois à faire, sur ce qui en fait le sujet; elles sont même si naturelles, qu'elles ont été faites, avant moi, par l'Auteur que je viens de citer. Tout ce que j'y ajouterai, c'est qu'on ne sauroit pardonner à nos *Anglois*, cette disposition qu'on leur remarque, depuis quelques années, à copier la Nation *Françoise*, non seulement dans leurs Modes & dans leur conduite, mais même, dans l'opinion qu'ils ont, & dans les jugemens qu'ils portent de tout le Genre-Humain. Cependant, si par notre conduite, nous paroissions d'accord avec eux, sur le mépris, qu'ils font voir pour d'autres Nations voisines, la Raison veut, que nous nous regardions nous-mêmes sur le pié qu'ils ont accoutumé de nous considérer. Comme nous sommes celle de toutes les Nations qu'ils aiment le moins, & qu'ils nous représentent d'une manière conforme à leur aversion naturelle pour nous, aussi nous peignent-ils de couleurs moins favorables, qu'aucun autre Peuple de l'*Europe*.



## XXXI. DISCOURS.

Omnes homines, P.C. qui de rebus dubiis consultant, ab odio, amicitia, ira, atque misericordia, vacuos esse decet.

CÆSAR apud SALLUST. Bell. Catilin. c. 51.

*Lorsqu'il s'agit, Peres Conscripts, de délibérer sur des choses douteuses, il faut se dépouiller de tout sentiment de haine, d'amitié, de colere & de pitié.*

**J'**Ai évité à dessein, dans tout ce DISCOURS, de rien dire touchant le traitement, que méritent ceux, qui ont trempé dans la dernière Rebellion, parce que je serois fâché, qu'on crût, que je cherche à irriter la Justice, contre des gens, qui sont poursuivis par les Loix, & à animer mes Lecteurs, contre ceux, de qui, malgré le crime dont ils sont coupables, je ne laisse pas de plaindre le malheur. Mais, quand je considère la conduite de notre Gouvernement, à cet égard, peinte avec les couleurs les plus noires, & chargée de calomnies, je crois tout bon Sujet, dans l'obligation, de tâcher de la faire paroître dans son véritable jour.

Réponse  
à une fa-  
meuse  
Brochure.

Ce qui a le plus contribué à m'en inspirer la résolution, c'est une Brochure intitulée, *Raisons, qui prouvent, que l'Affectation de*  
la

la Nation Angloise, est la plus grande sureté du Gouvernement, très-humblement représentées aux Défenseurs de la Sévérité, & appliquées à la conjoncture présente des Affaires. Si le but de l'Auteur avoit répondu au titre de cette Pièce, il n'auroit fait qu'entreprendre, de démontrer ce dont tout homme de bon sens est déjà convaincu. Mais, le dessein de cet Ouvrage ne tend qu'à exciter notre compassion, en faveur des Rebelles, & notre indignation, contre le Gouvernement. Comme l'Auteur a compris, qu'il lui étoit impossible d'y parvenir, qu'à force de sophismes & d'artifice, il a affecté d'embrouiller sa Cause, par la confusion étudiée, sous laquelle il enveloppe ses sentimens; & par cette raison-là sur tout, de la manière que ceux du Parti l'ont représentée, il est fort difficile de répondre à cet Ecrit.

Le fameux Monsieur BAYLE compare la réponse, qu'on entreprend de faire à un Auteur, qui n'observe aucune méthode, à la Chasse aux Canards: vous les voyez, & vous croïez les tenir; point du tout, ils font le plongeon, & vous les perdez de vue. Sa thèse est embarrassée dans une si grande variété de choses différentes, que c'est à vous à l'attraper, où vous pourrez; tantôt il revient sur l'eau; tantôt on ne fait ce qu'il est devenu; il se montre un moment; & puis tout d'un coup, on ne le voit plus; & c'est un jeu qui regne dans toute la Pièce, depuis le commencement jusqu'à la fin.

L'Auteur de cet Ouvrage auroit pu ran-

ger ses pensées dans un meilleur ordre, s'il l'avoit jugé à propos; mais, il savoit bien que la clarté & le grand jour n'étoient pas favorables à l'Erreur. Il faut donc, pour pouvoir lui faire quelque réponse, que j'en réduise toute la substance, sous les chefs, qui paroissent les plus naturels; & que je tâche de débrouiller les sentimens de cet Ecrivain, puisqu'il n'a pas voulu le faire lui-même.

Il faut observer, en premier lieu, que les termes qu'emploie cet Auteur, sont tous termes généraux, indéfinis, mal-liés, comme on le fera voir, dans la suite de ce Discours; & ce qui choque le plus, dans un homme qui veut faire le *beau-diseur*, il donne à tout des noms odieux & impropres, pour mieux colorer & dérober à la connoissance des Lecteurs sa fausse maniere de raisonner. Il avoue, qu'il est *incontestable*, que les *Rebelles méritent d'être sévèrement punis*, qu'ils le méritent *suivant les Loix*, & que, s'ils sont *châtiés*, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. (pag. 7.) Comment peut un homme, après un tel aveu, justifier les motifs, qui le font se servir quelquefois du mot de *Cruauté*, & presque par-tout, de celui de *Vengeance*, quand il plaide contre la pratique de ce qui, selon son propre sentiment, ne peut être, tout au plus, qu'une Justice exacte. On pourquoi ces Exécutions, qui, selon sa propre opinion, n'ont rien que de légitime, sont-elles si souvent appelées *Violences*, & *Garnage*? Pour ne rien dire

dire des homs , qu'il donne à ceux , qui ne conviennent pas avec lui , sur ses idées de Clémence , comme sont les noms de gens *altérés de sang humain* , de *Bouchers Politiques* , de *Chirurgiens d'Etat* , & plusieurs autres de la même nature.

Mais , parlons à present , du point qui est la plus insigne supercherie de tout cet Ouvrage , & qui règne , plus ou moins , dans tous les Paragaphes. Tout l'Argument roule sur cette seule considération , savoir , si le Roi devoit user de Justice , ou de Clémence , envers ceux , qui sont manifestement convaincus d'avoir eu part à la Rebellion presente. Par la Clémence , il entend un Pardon général , & par la Justice , une Punition générale : de sorte qu'il suppose , qu'il n'y a point d'autre moyen plus propre à mettre en pratique , dans la conjoncture presente , que de faire grace à tous les Rebelles , ou de les punir tous , sans aucune exception. Fondé sur ce principe , il pose en question , *s'il est plus convenable aux intérêts du Prince , d'employer , pour leur destruction générale le feu , le fer , ou le gibet ?* ( pag. 4. ) Et en parlant de ceux , qui sont affectionnés au Gouvernement , ils s'imaginent , dit-il , *que le meilleur remède , est de ne pas faire les choses à-demi , & qu'ils se déclarent pour l'entiere extirpation de tous ceux , qui lui sont oposés , dans la moindre circonstance , comme si l'Amputation étoit le seul remède , que pussent trouver ces Bouchers Politiques , pour les indispositions de l'Etat , ou comme s'ils*

croïoient, que le seul moïen de faire fleurir la cime de l'Arbre, est d'en couper les branches de dessous (pag. 5.) Ensuite, il vient à parler des Politiques, qui tiennent leurs Bureaux dans les Caffés, & des Casuïstes en habits rouges, qui, poursuit-il, poussent les choses, aux derniers excès de rigueur, que peuvent leur inspirer les Loix de la Guerre, ou celles de l'Interêt. (pag. 5.) Et un peu après, on représente, que les Rebelles méritent le châtimement le plus sévère, que les Loix puissent leur infliger (pag. 7.) La question, dit-il plus bas, est de savoir, si le Gouvernement doit montrer de la Clémence, ou prendre l'avis d'un vénérable Théologien; pour faire massacrer Hommes, Femmes, Nourrices, Enfans à la mammelle (pag. 8.) & dans la page suivante, il recommence à dire, ceux, qui aprouvent les conseils sévères, allèguent pour raison, que le Gouvernement ne doit point se laisser toucher de compassion, & qu'il faut, que la Loi ait son cours. (pag. 9.) Et dans un autre endroit, il les fait parler, en ces termes, Il peut se conserver l'affection de ses Sujets, sans empêcher, que les Loix n'aient leurs cours, & qu'elles n'infligent aux coupables, le châtimement, qu'ils ont mérité (pag. 18.) De cette supposition, il passe aux réflexions suivantes; Il est absolument impossible, dans une Corruption si générale, de faire périr tous ceux qui sont infectés; & ne détruire pas tout, c'est ne rien faire (pag. 10.) Notre légitime Roi se montrera-t-il moins le véritable Pere de son Peuple; n'imitera-t-il point la conduite que tint le

Roi

Roi \* LEAR à l'égard de ses Filles; ne fera-t-il grace à aucun de ceux, qui ont eu assez de confiance en sa Vertu, pour lui ceder tout? (pag. 25.) Tout ce que j'ajouterai, aux échantillons, que je viens de citer, c'est que le Paragraphe, par où il conclut, est celui qui est le plus artificieusement travaillé, & celui aussi, qui renferme la plus détestable malice. Il roule sur une supposition, qui répond admirablement bien à toute la teneur de l'Ouvrage; & son but, est d'insinuer, qu'on doit, sans exception, faire mourir tous les Seigneurs, qui sont accusés, & qu'on ne doit faire entr'eux aucune différence.

Il est aisé de voir; quelle idée a notre Auteur, de cette Justice, qu'attaquent ses Arguments. En second lieu, si nous considérons la nature de la Clémence, qu'il recommande si fort, il paroît, qu'elle n'a pas moins d'étendue; puisque, ni l'une, ni l'autre, selon lui, ne doit avoir aucunes bornes.

Il se déclare pour un Acte d'Amnistie générale (pag. 20.) & voici, comme il s'en explique: C'est l'avis de toutes les personnes du Roiaume, qui sont capables de juger des choses, sans partialité, qu'on peut & qu'on doit pardonner aux Rebelles (pag. 19.) Un Acte populaire, un Acte de bonté seroit même capable de les faire tous revenir à leur devoir (pag. 21.) Il avoue ensuite, qu'il n'aime pas fort la Maxime, de faire des exemples des Traîtres, (Ibid.) Et que, l'expédient le plus propre, pour empêcher, que les choses ne soient

La 5<sup>e</sup>

portées

\* C'est le titre d'une excellente Tragédie de SHAKESPEARE.

*portées à une extrémité fâcheuse, est d'en user doucement, avec ces infortunés Gensils-hommes, qui se trouvent engagés dans la Rebellion.*

Le Lecteur peut aisément voir à présent, avec combien d'artifice, ce charitable Ecrivain a établi la Question. Il suppose, qu'il n'y peut avoir, que deux manières, de traiter les Rebelles ; l'une qui est, de les faire tous périr, sans en excepter un seul ; & l'autre, de leur pardonner à tous, sans aucune distinction. Mais, s'il y a un troisième chemin à tenir, entre ces deux extrêmes, qui, de quelque côté qu'on l'envisage, est préférable aux deux premiers, il est certain, que tout ce grand Raisonnement se réduit à rien. Tout homme un peu judicieux conclura, sans hésiter, que, dans le cas, dont il s'agit, comme dans la plupart de ceux, qui arrivent dans le cours de la vie, il faut, autant que cela est praticable, éviter les deux extrémités contraires ; que, de condamner à la mort tous les Rebelles, sans exception, ce seroit pousser trop loin la sévérité ; & que, de leur pardonner à tous, sans aucune différence, ce seroit une foiblesse tout-à-fait déraisonnable. Le véritable parti à prendre, dans une semblable occasion, est celui justement, qu'a oublié l'Auteur, que nous examinons ; & nous devons lui faire la justice de croire, qu'il a eu de bonnes raisons, pour n'en point parler. Ce milieu consiste, à savoir accommoder la Justice, avec la Miséricorde ; & à savoir modérer l'une par l'autre : c'est de savoir, suivant les différentes

circonstances, qui aggravent ou diminuent le crime, restreindre la force de la Loi, en faveur des coupables, ou de lui laisser suivre son cours naturel, & les abandonner à toute sa rigueur. Il faut, qu'il y ait des Punitions, pour faire voir, qu'il y a de la Justice, dans un Gouvernement; le Pardon est aussi quelquefois nécessaire, pour montrer, qu'il y a de la Clémence: & l'un, & l'autre ensemble, font connoître au Peuple, que notre Constitution, sous une Administration légitime, fait non seulement discerner l'innocent du coupable, mais qu'elle fait même, parmi les coupables, faire de la différence, de ceux qui sont plus criminels, à ceux qui le sont moins.

Ce juste milieu qui a toujours été mis en pratique, par les personnes prudentes, & modérées, qui ont été à la tête des différens Gouvernemens, a été aussi celui, que notre Souverain a mis en usage, jusques à présent. Il est vrai, qu'un Etranger, qui ignoreroit la conduite qu'a tenue Sa Majesté, dans cette occasion, & qui viendrait à lire cette judicieuse Pièce, ne pourroit s'empêcher de croire, que tous ceux, qui ont été engagés dans cette Rébellion devoient tous périr, par la main infame d'un Bourreau; qu'ils devoient tous être *decapités* ou *pendus*; & que leurs amis mêmes, & leurs auteurs devoient avoir tous un pareil sort. — Comment pourroit-il s'imaginer, que, de plusieurs milliers de Sujets Rebelles, qui ont été pris, les armes à la main, & que les Loix de leur Pa-



ne condamnent à la mort, à peine y en a-t-il en encore quarante, qui aient subi cette juste punition de leur crime ? Quelle surprise seroit la sienne, si on lui disoit, que, malgré l'avantage des Troupes de Sa Majesté, qui ont été victorieuses, dans toutes les rencontres, il y a eu beaucoup plus de ses Amis, qui ont perdu la vie, dans cette Rebellion, que de ses Sujets Traîtres, quand nous ajouterions, à ceux qui ont péri, par la main de la Justice, leurs camarades, qui ont resté sur le champ de Bataille ? Et cependant, nous avons la mortification de voir, qu'on s'efforce à exciter dans l'esprit du peuple, plus de compassion, pour ces Criminels morts, qui ont attiré de si grands malheurs sur leur Patrie, que, pour les Innocens, qui ont perdu la vie, pour sa défense, & pour sa liberté.

Cette voie composée de Justice & de Douceur, est celle qu'a toujours suivie Sa Majesté ; mais, c'est de quoi notre Auteur n'a eu garde de s'apercevoir. C'est aussi, celle qui convient le mieux aux fins d'un Gouvernement, qui doivent uniquement tendre à maintenir la sûreté du Public, par les récompenses, & par les châtimens : mais, elle ne convient pas moins, à celui qui gouverne. C'est même, une obligation particulière, que lui imposent les préceptes de la Religion, qui nous apprend, *qu'il ne porte pas l'Epée, en vain ; mais, qu'il doit être la Terreur des méchans, & le Protecteur de la Vertu* \*. C'est :

\* Rom. XIII. 4.

C'est aussi, d'une manière toute particulière, le devoir d'un Roi de la Grande Bretagne, qui s'engage par le serment qu'il fait à son Couronnement, d'exécuter la Justice avec Clémence, c'est à-dire, d'en faire un judicieux mélange, dans son administration; & de ne pas s'attacher entièrement à l'une, à l'exclusion de l'autre.

Mais, si nous examinons les raisons, dont se sert notre Auteur, pour appuyer son penchant à la Clémence, & que nous les confrontons avec les bons effets, qu'elle produiroit, selon lui, nous verrons, qu'elles ne sont justes, qu'en les appliquant à cette espèce de Clémence, dont l'usage est plutôt de modérer, que d'exclure la Justice. L'excellence de cette Miséricorde illimitée, pour laquelle plaide notre Auteur, avec tant de zèle, est fondée sur les réflexions suivantes.

Premièrement, elle concilie au Prince l'affection de ses Sujets : aussi, cet argument est-il souvent rebatu, dans tout le corps de ce pieux Ouvrage. *La Clémence rendra sa personne chère à la Nation; & par cette seule vertu, il leur ôtera tout à la fois, & le pouvoir, & l'incantation de l'inquiéter. (pag. 8.)* *Tout-il jamais un Prince cruel, qui ne fût souverainement haï de tous ses Sujets? (pag. 24.)* Cette douceur, cette disposition à pardonner est, de toutes les bonnes qualités, la plus aimable, & elle n'a jamais manqué de gagner aux Princes, le cœur de leurs Peuples. (pag. 18.)

Il est certain, que les Peuples aimeront toujours un bon Prince, qui aura en recom-

mandation la Clémence , telle que je l'ai représentée, je veux dire, cette bonté & cette douceur, qui s'accordent avec la sûreté de la Constitution, & le bien du Roïaume : mais, si cette Clémence se répand, sans choix & sans discretion, elle perd toute sa vertu, elle diminue l'autorité d'un Prince, & l'estime qu'on auroit eue pour lui; & c'est-  
te d'estime s'éteindra bientôt, dans l'esprit même des plus foibles de ses Sujets, qui trouveront tous les effets de la Cruauté, dans une Compassion si mal entendue. Les Historiens nous rapportent, avec éloge, cette célèbre sentence de GUILLAUME le Roux \*

„ Quiconque fait grace aux Parjures, aux  
 „ Voleurs, aux Traîtres, fait perdre aux  
 „ honnêtes-gens les avantages de la Paix &  
 „ de la Tranquilité, il pose les fondemens  
 „ d'une infinité de crimes; & il prépare mil-  
 „ le maux à l'Innocence & à la Vertu.

Un autre Argument, pour autoriser la Clémence illimitée, c'est qu'elle est une marque évidente de grandeur d'ame & de Courage : La Clémence est aussi, une preuve d'intrepidité, au lieu que la Cruauté marque, non seulement un esprit bas, foible, corrompu, mais encore, la plupart du tems, c'est un signe certain de lâcheté & de poltronerie (pag. 19.) Il avoit véritablement l'ame grande, & un homme de ce caractère n'aura jamais qu'un souverain mépris, pour la Vertu des Poltrons, je veux dire, la peur, & pour la vengeance, qui

\* Second Fils de GUILLAUME le Conquérant, & qui lui succéda à la Couronne d'Angleterre.

*qui en est la suite naturelle* (pag. 27.) Cet éloge de la Clémence est aussi fort juste; pourvu qu'elle soit conduite par la Raison; mais il peut arriver, qu'on mette les Loix en exécution, contre les Traîtres à leur Patrie, d'une manière à persuader, qu'on est véritablement intrépide, sur-tout, quand ceux entre les mains desquels est le Gouvernement, entendent dire, qu'ils n'osent le faire; & il arrive aussi quelquefois, qu'on emploie des moyens si insolens, pour arracher le pardon d'un crime, que ce seroit faire voir la dernière lâcheté, & la plus honteuse foiblesse, que de se résoudre à l'accorder. Dans le dernier de ces cas, notre Auteur auroit dû se souvenir, de ce qu'il avoit dit lui-même, en ces termes, *que la Clémence n'a de mérite, qu'autant qu'elle est volontaire; & que nous n'y sommes pas forcés, par la nécessité des Affaires* (pag. 13.) Outre que cet Auteur auroit dû considérer, qu'un autre argument, dont il se sert, pour persuader la Clémence, dont il se montre partisan si zélé, est le ressentiment, que peut faire naître l'exécution d'un Rebelle; argument beaucoup plus propre à établir la poltronerie, que l'intrépidité. C'est une conséquence, qu'il tire de la disposition des amis, des fauteurs, & des complices de ceux, à qui on voudroit faire subir les peines portées par les Loix. (pag. 4.) Les uns en auront le plus vif ressentiment; chez d'autres, la compassion augmentant, par degrés, leur fera naître la même aigreur d'esprit, qui ne peut naturellement, que  
produire

*produire chez eux une disposition à renverser, tout ce qu'ils n'aprouvent pas, & à la quelle il ne manquera que l'occasion favorable, pour l'entreprendre* (pag. 12.) Cet argument plaide également, pour tous les Malfaiteurs, de quelque espèce qu'ils puissent être; puisqu'il tend à faire voir, que le Gouvernement ne peut jamais livrer les Criminels à la Justice, sans desobliger leurs amis, leurs fauteurs & leurs associés. Mais, je suis persuadé, au contraire, que, si l'Auteur avoit quelque conversation avec l'un des associés, amis, ou fauteurs de ceux, à qui l'on fait subir les peines dues à leur crime, il connoitroit par ses discours, que ces supplices sont plus capables de les détourner de leurs abominables pratiques, que de leur faire naître l'envie d'exciter une nouvelle Rebellion, dans le dessein de les vanger. Il faudroit en effet, qu'un Gouvernement fût bien foible, & sa condition seroit bien digne de pitié, s'il n'étoit pas armé d'un pouvoir suffisant pour se défendre contre le ressentiment de ses ennemis, & s'il se laissoit épouvanter, par les menaces, de se voir renversé, dès qu'il voudroit faire justice, de ceux qui osent en former le projet. Mais je crains, que la principale raison, dont se servent, ces fauteurs, ces amis, & ces associés des Rebelles, pour persuader, qu'ils ne doivent pas être livrés aux supplices ne soit, l'argument le plus fort, qui puisse engager un sage Gouvernement, à en punir une partie; puisque c'est un des moïens les plus propres,

pour

pour pénétrer jusqu'à la source de la Conspiration, & découvrir les partisans secrets, qui sont encore actuellement occupés à en ménager l'exécution. C'est du moins, ce qu'on peut conclure, de ce que débitent nos Mécontents, qui veulent nous faire croire, que c'est un feu caché sous la cendre; & que ce détestable projet n'est pas encore entièrement éteint.

Je suis sur-tout, extrêmement étonné, de voir, qu'on se serve, en faveur d'un Pardon général, pour tous les Rebelles, d'un Argument, beaucoup plus capable de prouver, qu'on ne devoit faire grace à aucun d'eux. Voici les propres termes de notre miséricordieux Auteur: *Jamais la plus grande partie du Peuple ne pourra s'empêcher de croire, qu'on ne traite, avec la dernière injustice, ceux qui souffrent uniquement, pour cause de Trahison; & on aura beau faire, jamais, avec toute la sévérité, on ne pourra venir à bout de les tirer de leur erreur.* Si la plupart des Anglois sont si favorablement prévenus, pour la Trahison, rien n'est capable de les guérir d'un préjugé, si fatal à leur Patrie, que la punition générale de ceux qui se sont rendus coupables de ce crime odieux. Il est évident, que de leur pardonner, à tous, ce seroit les confirmer dans leur opinion; car jamais on ne pourra persuader au Peuple, qu'il y ait du crime, où il n'y a point de châtiment. Comme il est certain, qu'il n'y a point d'erreur, qui puisse contribuer davantage à la destruction du Gouvernement, qu'une

qu'une pareille prévention, il est à propos d'avoir recours à un remède, qui soit capable de déraciner un mal aussi dangereux : & je voudrois demander à cet Auteur, si, dans cette occasion, *la Maxime, de faire des exemples des Traîtres*, n'est pas toute propre à cet éfet, malgré la déclaration ingénue, qu'il nous fait, *du peu de goût, qu'il a, pour ce sentiment* ? Le moïen de réveiller les esprits, & de faire comprendre au Peuple, l'énormité de ce crime, c'est de lui faire voir, par le suplice de ceux qui s'en sont rendus coupables, combien la Loi le regarde avec horreur.

La réponse précédente peut être aussi apliquée à un autre Argument du même calibre. Si la *Faction* est aussi nombreuse, qu'on le prétend ; si l'esprit s'en est répandu, dans tout le Roïaume ; s'il a gagné la *Masse du Peuple* ; on ne peut douter, que toutes les mesures, qui sentiront la cruauté, ne soient, pour les factieux autant de motifs pressans, qui ne les feront respirer que la vengeance. Si les peines infligées à un petit nombre des plus criminels, comparées avec la grace accordée à tant d'autres, peuvent être apelées des mesures cruelles, elles sont, sans doute, d'une nécessité indispensable, au cas que l'esprit de Faction se trouve avoir si fort gagné la Masse du Peuple ; puisque, si une *Rebellion* ouverte demeure impunie, on ne manquera pas d'en conclure d'abord, que tous les degrés de la faction, qui y conduisent, doivent aussi passer pour innocens.

Me

Me voici enfin, venu à un autre Argument, pour le pardon des Rebelles, qui est, que la grace qu'on leur accorderoit, ne manqueroit pas de leur inspirer des sentimens de reconnoissance, & de les faire rentrer dans le devoir. *C'est une action véritablement héroïque, que de se rendre maître du cœur de ses ennemis : c'est une entreprise véritablement Politique & ce n'est pas un petit bonheur, que d'en pouvoir venir à bout (pag. 8.) Il a aujourd'hui une belle occasion de desarmer un plus grand nombre de ses ennemis, par un seul Acte de Clémence que n'en a pu défaire le Général le plus fortuné, dans une longue suite de Campagnes (pag. 9.) N'y en a-t-il pas une infinité, qu'une invitation généreuse rendroit les Sujets les plus soumis, à la moindre aparence de Grace ? (pag. 13.) Y en a-t-il quelqu'un, parmi les Rebelles, qui pût être assez ingrat, pour vouloir résister à un Prince, dont la conduite justifieroit, par des preuves si sensibles, tout ce qu'on publie de sa bonté ? (pag. 20.) Peut-on dire, que le Roi n'ait fait voir aucune aparence de Grace ? Qu'est-ce donc, que ce pardon, qu'il a été assez généreux d'accorder à un si grand nombre de ses Sujets Rebelles, qui ne devoient attendre qu'une mort certaine, suivant les Loix de leur Patrie, si sa Miséricorde n'étoit intervenue en leur faveur ? Mais si, par ces expressions, l'Auteur veut parler d'une Amnistie générale, comme il semble que ce soit-là sa pensée, à en juger par celles de la même sorte, qui règnent dans tout son Ouvrage, je doute*



te fort, qu'il se trouve aucune personne équitable, qui puisse croire, avec lui, que ce Pardon général eût produit tous les bons effets dont il se flate. On peut aisément reconnoître le peu de fonds, qu'il y a à faire sur le changement des Rebelles, quand on considère, que la plupart des Chefs de cette Rébellion sont des gens, à qui l'on a déjà pardonné, pour des pratiques de la même nature, & que la plupart de ceux qui ont été exécutés, ont montré leur persévérance dans leurs principes criminels, par la déclaration publique qu'ils ont faite de leurs sentimens, sur le lieu du supplice, malgré toutes les protestations qu'ils faisoient du contraire, tandis qu'ils sollicitoient leur pardon. Ajoutons à ces considérations, que, si la grace avoit été générale, pour *tous* les Rebelles indifféremment, aucun d'eux ne se feroit cru obligé d'en avoir une obligation particulière; au-lieu que, c'est un devoir indispensable, pour ceux, que Sa Majesté, par un éfet de sa prudence & de son discernement, a su choisir, d'entre les coupables, de différens degrés, pour en faire les objets de sa Clémence, & pour leur donner une marque si éclatante de sa tendresse, pour ses Sujets. Enfin, ceux qui ont été assez heureux, pour obtenir leur grace, n'en auroient pas bien connu tout le prix, si aucun des Rebelles n'avoit éprouvé les effets de la Justice.

Je ne dois pas oublier une autre raison, qu'emploie cet Auteur, contre les châtimens; *ce sont ces moyens-là mêmes*, dit-il, *ou*  
*l'après*

*l'appréhension des châtimens, qui ont mis les choses dans la situation où nous les voions, & que, par conséquent, nous devons compter de voir empirer tous les jours, par une suite naturelle de cette même appréhension (pag. 10.)* Et il ajoute, *Cette augmentation de mécontentement, ces redoublemens de plaintes sont, pour la plus grande partie, les tristes effets des jalousies mal-fondées, que des Sujets conçoivent du Gouvernement present, comme s'ils ne pouvoient attendre, que barbaries & cruautés, de son administration.* Si l'Auteur avoit voulu parler juste, & attribuer ces déplorables effets à ce qui en est la cause véritable, il auroit dû rapporter celchangement d'affection, qu'on remarque dans le Peuple, au changement de Ministère; & nous ne pouvons douter, que ce ne soit-là effectivement d'où vient le mal, puisque nous avons vu quantité de gens perdre la fidélité, avec leurs Emplois; & que depuis le moment de leur disgrâce, leurs amis n'ont cessé de mettre en usage les pratiques les plus lâches, pour répandre dans l'esprit du commun peuple leurs mécontentemens chimériques, qui n'en ont que trop réellement conduit un grand nombre à deux doigts de leur perte, & qui sont devenus si funestes à leurs Compatriotes. Quoiqu'il en soit, ce procédé a fait voir, de quel danger Sa Majesté étoit menacée, si Elle avoit laissé plus long tems dans les Places de confiance, des gens, dont quelques-uns sont actuellement avec le *Prétendant* à la Couronne; tandis qu'on a tout sujet de soupçonner les autres,

autres, de ne lui avoir jamais été fidèles dans le cœur, ou du moins, de n'avoir jamais agi, que par des principes empruntés, & de n'avoir eu en vue, que leurs intérêts particuliers. En un mot, si pour avoir ôté les Emplois à de pareilles gens, il y a eu une telle émeute parmi le peuple; d'un autre côté, s'ils y avoient demeuré davantage, nous aurions vu encore arriver quelque chose de bien plus fatal à leur Roi & à leur Patrie; & ils n'auroient pas manqué de faire réussir la Rébellion, dont l'entreprise vient d'échouer. Quelle seroit en effet, la condition d'un Roi de la *Grande Bretagne*, s'il étoit menacé d'une Rébellion, par un Parti de ses Sujets, dès qu'il voudroit livrer les Malfaiteurs à la Justice, ou au premier refus qu'il feroit, d'accorder les Emplois à des gens, en qui il ne croit pas devoir se confier?

Je ne parlerai plus, que d'un autre Argument, qu'emploie notre Auteur, pour prouver, qu'on ne doit punir aucun des Rebelles, dont il représente l'exécution, comme un spectacle affreux aux yeux du Peuple, qui ne peut s'empêcher de considérer, que ces malheureuses victimes sont ses *Compatriotes*. (pag. 12.) C'est ce qu'il répète dans la même page, en ces termes: *La qualité de ceux, qui sont livrés aux supplices, celle de leurs alliances & de leurs caractères, jointes à ce qu'ils sont Anglois; tout cela, avec mille autres circonstances, doit faire faire infiniment plus de mauvais sang, que tous les Chi-*  
*rurgiens*

**LE FREE-HOLDER. XXXI. Disc. 163**  
*urgiens d'Etat ne sont capables d'en tirer.* (pag. 12.) C'est sur le même ton, que cet Avocat charitable plaide, en faveur des Lords accusés; il n'oublie rien, dans le dernier Paragraphe de cet Ouvrage, pour les recommander à notre pitié, en considération de ce qu'ils sont nos *Compatriotes*. Suivant ce beau Raisonnement, quiconque est Gentil-homme, quiconque est né dans l'enceinte du Pays baigné des trois Mers, doit être à l'abri de toute peine de mort; mais je voudrois bien, qu'il me dît, si l'on peut être Rebelle, sans être de la Nation? Pour donner plus de relief au nom d'*Anglois*, qu'il donne à chacun des Criminels, il auroit dû, ce me semble, observer, que tout homme se prive & qu'il mérite en effet d'être privé de l'affection & des privilèges de la Société, qu'il travaille à renverser.

Voilà un échantillon des Argumens répandus dans cette *Brochure*, sous diverses formes, & revêtus de différentes expressions, & c'est à quoi l'on peut réduire ceux, sur lesquels on insiste le plus; mais il y en a une autre batterie, tirée des magasins de l'exemple & de l'autorité des grands personnages, que l'Auteur produit, pour appuyer son système. Ces grands personnages, qu'il fait paroître sur la scène, sont GUILLAUME le Conquérant, HENRI IV. Roi de France, notre dernier Monarque GUILLAUME, le Roi SALOMON, & le PRETENDANT. Si l'on vouloit se donner la peine de chercher dans l'Histoire, des Argumens en faveur de la sévérité, combien n'en trouveroit-on pas d'ex-

d'exemples, dans la Vie des plus grands Princes de toutes les Nations? Mais, comme différens Princes peuvent agir de la manière la plus louable, quoique toute opposée, selon les différentes conjonctures, je ne puis m'empêcher de croire, que cette nouvelle espèce de Raisonnemens ne conclut pas grand'chose. Quoiqu'il en soit, nous allons les passer en revue; & nous trouverons au bout du compte, que ces Argumens ne sont guères moins défectueux, que ceux que nous venons d'examiner.

*Un de nos plus grands Monarques Anglois, dit notre Auteur, s'a été, sans contredit, GUILLAUME le Conquérant; & il a été d'autant plus grand, que nous ne volons point, qu'il ait fait mourir, qu'une seule personne de qualité; & cela encore, après plusieurs récidives de Trahison: Cependant, il étoit étranger, il n'a manqué, ni de pouvoir, ni d'occasions de faire voir plus de sévérité. (pag. 27.)*

Cette personne de qualité étoit le Comte de WALTHAM, qui, après avoir un peu trop bu, s'engagea dans une Conspiration, contre ce Monarque. Le lendemain au matin, il fut au desespoir, de ce que le vin lui avoit fait faire; & sur le champ, il se mit en chemin, pour s'aller jeter aux piés du Roi, qui pour lors, étoit en Normandie. Il eut beau lui déclarer le véritable état du Complot, & la part qu'il y avoit; dès qu'on eut donné les ordres nécessaires, pour éteindre la conspiration, il fut décapité, quoiqu'il n'y eût trempé, que de la manière,

re, que je viens de te dire. Pour ce qui est du reste des Conjurés, qui prirent effectivement les armes, contre leur Roi, ce Prince les traita avec la dernière rigueur: il fit couper les mains aux uns, il fit crever les yeux à d'autres, il en fit pendre plusieurs; & ceux qu'il envoya en exil furent ceux des Rebelles, qui en furent quitte à meilleur marché. Je ne sai comment l'on peut ne reconnoître pas, qu'il y ait eu sous ce regne les exemples les plus terribles de sévérité; quoiqu'il soit vrai aussi, qu'ordinairement, suivant l'usage de ce tems-là, ce Monarque faisoit grace de la vie à la Noblesse, dont les uns étoient bannis, les autres condamnés à des prisons perpétuelles, les autres enfin châtiés, par des confiscations, ou par d'autres peines plus considérables; tandis qu'on voit exécuter de la manière la plus impitoyable le pauvre Peuple, qui avoit été séduit, par les artifices des Chefs de la Faction. Je doute fort, qu'aucun des Sujets de la *Grande Bretagne*, qui sont au dessous des Pairs du Roïaume, puissent jamais approuver une semblable partialité.

Le second exemple, est celui de HENRI IV. Roi de France qui, à ce que dit notre Auteur, *a bien fait voir sa tendresse, pour son Peuple, quand, en signant le Traité de Ver-* vins, il dit, *que d'un coup de plume, il avoit plus défait d'ennemis, qu'il n'en pouvoit jamais vaincre par l'épée.* Un homme peu versé dans l'Histoire, ne pourroit s'empêcher de croire, sur la foi d'une citation si magni-

que, que le Traité de *Vervins* ne fut autre chose, qu'un Traité entre HENRI IV. & une partie de ses Sujets. Car sans cela, il faut avouër, qu'il est ici tout à-fait hors d'œuvre. Cependant, c'étoit un Traité, entre la *France* & l'*Espagne*; & l'expression de ce Prince marquoit une tendresse égale, pour les *Espagnols*, & pour les *François*: sa pensée étoit, qu'il vouloit épargner à l'une & à l'autre de ces deux Nations, plusieurs milliers de combatans, qui auroient perdu la vie, si la guerre avoit continué.

Pour ce qui est du traitement, que faisoit ce Roi à ceux, qui tramoient quelque Conspiration, quoiqu'il soit cité, par trois fois, dans cette Pièce, comme un exemple de Clémence, nous en avons une preuve incontestable, dans celui, qu'il fit au Maréchal de BIRON, qui étoit un de ses anciens serviteurs, qui lui avoit donné, en plusieurs occasions, les marques les plus sensibles de sa fidélité, & de son attachement à ses intérêts; & qui avoit contribué, plus que personne, à le placer sur le Trône. Ce Maréchal, poussé par quelque mécontentement, entra dans une conspiration, contre son Maître; & sur le refus qu'il fit au Roi, de lui en révéler tout le secret, il fut envoyé à la Bastille, & il y eut la tête tranchée, quelque chose qu'il pût faire pour obtenir la grâce. Ce Prince fut inexorable aux instances redoublées de ce malheureux Seigneur, qui imploroit sa miséricorde, de la manière la plus touchante. Malgré la Clémence, dont  
on

On fait honneur à ce Monarque, nous voïons, sous son Regne, plus d'un exemple, de gens pendus, décapités, ou rompus vifs, pour crime de Conspiration.

Le Regne du dernier Roi GUILLAUME n'a été troublé d'aucune Rebellion, de la part de ceux, qui s'étoient soumis à lui; mais nous savons, qu'il traita, ceux qui avoient part au Complot, qui fut fait pour l'assassiner, comme le méritoit une si horrible Conspiration. Comme ce que notre Auteur fait dire à ce Monarque, est une Anecdote particulière de quelque Histoire secrète, il est difficile de savoir, quand il l'a dit, ni à propos de quoi, à moins qu'il n'ait la bonté de nous en informer.

De cette Autorité, ce tendre Ecrivain passe à une autre, qui ne peut être reçue, qu'avec beaucoup de respect, puisque c'est celle de SALOMON même; *Entre toutes les observations de celui, qui a été le plus sage des Princes, je croi qu'il n'en est point, qui lui soit plus ordinaire, & sur laquelle il insiste plus, que celle-ci: la Clémence, & la Vérité sont les plus fermes apuis d'un Roi, & son Trône est établi, sur la Compassion & sur la Douceur.* (pag. 18.) Si nous comparons ensemble, ce que dit en différens endroits ce Roi si sage, touchant la conduite des Princes, nous ne pouvons douter, que, par cette Clémence, il n'entende celle, dont la nature convient à la Raison, & au Gouvernement; & par laquelle nous espérons de voir établi le Trône de Sa Majesté. Mais



notre Auteur auroit dû considérer, que le sage Roi, qu'il cite, a dit dans un autre endroit, qu'un méchant homme ne respire, que *Rebellion*, & que, pour cela, on enverra contre lui un cruel *Messager*; il auroit pu aussi remarquer, que personne n'a mis, mieux que lui, ses préceptes en pratique; & que jamais Prince n'a témoigné plus d'horreur, pour tout ce qui sentoît la Trahison. En effet, il envoya un de ces Messagers, à des gens, qui avoient été engagés dans une Rébellion plusieurs années, avant qu'il fût sur le Trône; & il n'épargna pas son Frere aîné, sur le simple soupçon, qu'il eût formé le projet d'une entreprise si criminelle.

Je ne sai, si l'exemple du PRE'TENDANT vient ici fort à propos; mais je sai bien que, quelques efforts que j'aie faits, je n'ai pu jusques à présent en découvrir la justesse. LE PRE'TENDANT a accordé une Amnistie générale, sans aucune distinction: notre Roi légitime se voudra-t-il moins montrer le véritable Pere de ses Sujets; & ne fera-t'il grace à personne? &c. (pag. 25.) Le Pardon général du PRE'TENDANT s'adresse à un Peuple, sur lequel il n'avoit aucune Autorité, ni aucun pouvoir; mais s'il avoit pu s'entendre maître, & le ranger sous ses loix, cette faveur n'étoit promise, qu'à ceux, qui se joindroient à lui, pour lui aider à reconquerir ce qu'il suppose lui appartenir de Droit. C'étoit une Amnistie, qui étoit fort susceptible d'une exécution, à laquelle auroit, tout au plus, échappé la dixième partie du Roiau-

Roïaume, tant les termes en étoient prudemment conçus.

Il ne nous reste plus, qu'un Argument à examiner: il est tiré de l'Histoire du traitement, qui a été fait aux Catalans, par le Roi PHILIPPE. *Je croi qu'il ne sera pas hors de saison de rapeler à certaines gens, ce qu'ils savent, de la maniere dont les Catalans ont été traités: combien n'a-t-on pas déclamé, contre la Barbarie, que le Roi PHILIPPE a exercée sur eux, &c?* (pag. 29.) Si notre Auteur se souvient de ces déclamations, pour parler son langage, le sujet n'en étoit pas tant la cruauté & la barbarie, avec laquelle ils étoient traités, par le Roi PHILIPPE, que celle qu'ils éprouvoient de la part du Gouvernement d'Angleterre. Le Roi PHILIPPE pouvoit, avec quelque espèce de raison, les traiter comme des Rebelles; mais pour nous, nous aurions dû les regarder, comme nos Alliés; & nous étions obligés, par tous les devoirs de l'Honneur, de la Conscience, & de la Foi publique, de les mettre à couvert de ces souffrances, auxquelles ils ne se voïoient exposés, que, pour avoir montré trop de fermeté, & un trop fidèle attachement à nos intérêts. Quoiqu'il en soit, quelle comparaison y a-t'il, entre les cruautés, qu'on a mises en pratique, contre ce Peuple malheureux, & le petit nombre d'exemples de la sévérité, dont le Parlement de la Grande Bretagne a été obligé d'user, envers ses Sujets Rebelles. Je dis, que, c'est un Parallele, que jamais person-

ne ne voudra faire, à moins qu'il ne soit assez aveuglé, par les préjugés & par la passion, pour affirmer, dans les termes de la Brochure que nous examinons, *qu'on ne peut produire aucun exemple de douceur & de modération, depuis le premier moment, qu'a commencé l'Administration présente, jusqu'à aujourd'hui; (pag. 20.)* & pour accompagner une proposition si étrange, d'autres réflexions de la même nature, qui sont si manifestement détruites, par un nombre infini de Faits, que ce seroit se moquer du Lecteur, que de vouloir entreprendre de les réfuter. Mais, pour revenir aux *Catalans*; pendant tout le cours de la Guerre, dit notre Auteur, y en a-t'il quelqu'un d'eux, qui se soit rendu à discrétion, sans avoir obtenu *Miséricorde*? (pag. 22.) Cela est si éloigné d'être vrai, qu'au commencement de la guerre, on ne leur faisoit aucun quartier, ni aucune grace; mais quand, après avoir été joints par leurs Alliés, ils devinrent supérieurs en force au Parti du Roi PHILIPPE, & qu'on les vit pousser leurs conquêtes, jusqu'aux portes de *Madrid*, on ne peut pas s'imaginer que la Cour d'*Espagne* fût assez sottement obstinée, pour vouloir continuer à exercer ses premières cruautés, contre un Ennemi, qui étoit en état de l'en faire bientôt repentir, par de terribles represailles. Malgré tout cela, quand ces raisons d'Etat cessèrent, quel horrible carnage ne fit-on pas de ce brave & malheureux Peuple! Tout le Royaume, sans aucun égard, pour des milliers de gens innocens,

cens, fut dépouillé de ses privilèges; & on les vit réduits au triste état du plus dur Esclavage. On ne vit plus, que cruelles exécutions à *Barcelone*; & ces généreux défenseurs de leurs anciennes Libertés furent, ou décapités, ou emprisonnés dans des Donjons, ou condamnés à aller travailler aux Mines de l'*Amérique*.

Dieu soit loué, nous avons un Roi, qui ne punit, qu'à regret; & qui a également en horreur les barbaries, qui ont été exercées sur les *Catalans*, & celles qu'on a mises en pratique, contre ceux, qui avoient trempé dans la Rébellion de MONMOUTH. Il est vrai, que notre Auteur condamne les Tribunaux qui furent établis dans l'*Ouest d'Angleterre*, sous le Regne du Roi JAMES: (pag. 26.) & il seroit à souhaiter, que tous ceux, qui adhèrent encore à la Cause de ce Roi infortuné, & qui déclament si fort contre le procédé de Sa Majesté à présent regnante, voulussent se souvenir, que, quoiqu'il s'en fallût beaucoup, que cette Rébellion ne fût aussi dangereuse, que celle qui vient d'éclater, tant par le nombre, que par la force des Rebelles; & que le dessein n'en fût, ni de renverser la Religion, ni d'introduire un Gouvernement *Arbitraire*, ni de nous soumettre à une Puissance étrangère, non seulement, le Chef de ces Rebelles eut la tête tranchée; mais encore, qu'on fit souffrir le même genre de mort à une Dame d'un âge fort avancé, pour avoir retiré chez elle un des coupables: qu'

il y en eut environ deux cens trente de pendus , ou écartelés , & dont les membres furent dispersés en différens endroits de la Province , pour en faire un horrible spectacle , & imprimer la terreur au reste de leurs Compatriotes. On n'auroit jamais fini , si l'on vouloit parler de tous ceux qu'on envoie aux Iles , & parcourir toutes les Amendes , tous les Emprisonnemens & toutes les punitions corporelles , qu'on mit alors en pratique , comme des sévérités salutaires.

Nous venons de voir , avec quel artifice , & avec quelle supercherie ce prudent Auteur établit la Cause , dont il entreprend la défense , en suposant , qu'un Pardon universel , ou une Punition générale sont le seul traitement , qu'on puisse faire aux Rebelles d'aujourd'hui ; nous avons vu que , par une omission , dont les raisons peuvent être aisément pénétrées , il a affecté de ne pas dire un seul mot , du milieu qu'il y a , entre ces deux extrémités : nous avons vu , que ce milieu est la méthode qu'a voulu tenir Sa Majesté , comme ont fait , en semblable occasion , tout ce qu'il y a eu de judicieux Monarques , & de bons Rois : que , ce milieu s'accorde parfaitement avec la nature du Gouvernement , la Religion , & la Constitution d'Angleterre : que , tous les Argumens , qu'a produits cet Auteur , & qu'il a tirés , de l'Exemple , & de la Raison , auroient été fort justes , s'il avoit voulu s'en servir , pour restreindre la Clémence qu'a fait voir Sa Majesté ; & qu'ils ne sont pas moins faux ,  
quand

quand on les emploie, pour persuader le Pardon général & sans reserve, pour lequel ce miséricordieux Avocat plaide, avec tant de chaleur.

Après avoir répondu à ce qui fait le but principal de cet Ouvrage, j'en vais toucher quelques autres articles, qui se trouvent adroitement enchâssés, parmi les Argumens, & ses preuves, dans le dessein d'irriter les esprits, contre le Gouvernement présent.

La première chose, que nous devons observer, c'est l'ingénieuse méthode de notre Auteur, qui se forge des fantômes pour les combattre: il suppose des faits, qui n'ont jamais existé, que dans son imagination, pour fournir de matière à de grands & longs Argumens. Comme il n'ignore pas, que la Cause ne tiendra pas aux épreuves de la Raïson, trop sévères pour elle & pour lui, il emprunte des Lieux communs, de quoi entretenir sa déclamation. C'est de là que partent ces invectives étudiées que vomit cet Auteur, qui ne peut souffrir une Armée sur pié. Mais, que cela fait-il au cas présent? Je m'imagine, qu'il ne conseilleroit pas à Sa Majesté, de congédier ses Troupes, tandis qu'il y a, dans ses Etats, une Armée de Rebelles. Je ne saurois non plus m'imaginer, que, dans la conjoncture présente, il voulût regarder l'affection du Peuple, comme un rempart assez fort, pour mettre le Gouvernement en sûreté, s'il n'étoit en même tems soutenu, par un Corps de Troupes suffisant pour le défendre. Jamais Prince

n'a mieux montré son inclination à gouverner ses Sujets, sans le secours d'une Armée sur pied; & pour en convenir, il ne faut que considérer, que sur les premières nouvelles, que reçut Sa Majesté, que les Rebelles avoient été défaits, Elle déclara aux deux Chambres du Parlement, qu'Elle avoit d'abord donné ordre, qu'on discontinuât les levées de Troupes, qu'Elle faisoit faire à leur prière & qu'Elle n'avoit accordées qu'à leurs représentations; & qu'Elle ne vouloit point se servir du pouvoir, qui lui avoit été confié, à moins qu'Elle n'y fût obligée, pour notre défense commune, par de nouveaux préparatifs de l'Ennemi commun. Ce Discours a été reçu, par les deux Chambres, avec des sentimens de la plus grande reconnaissance; & l'on dit que, dans celle des Communes, un Gentil homme reconnu généralement, pour un homme de probité & de candeur, & qui a accoutumé de joindre sa voix à celles qui sont en plus petit nombre, a déclaré, qu'il y a long-tems, qu'il n'a entendu prononcer, du haut du Trône, un Discours aussi gracieux.

En second lieu, il suppose, que le Gouvernement s'est fort peu mis en peine de plaire au Peuple, & que c'est pour cela, qu'il n'a rien fait, pour l'Eglise: & il fait des excuses très sérieuses de ces prétendues négligences. Quelles preuves plus sensibles Sa Majesté pouvoit-elle donner de son amour & de son attachement pour l'Eglise Anglicane, que celles, qu'Elle en a données  
par

par ses Déclarations solennelles, par son exemple constant, & par ce juste discernement, qui lui a fait choisir, parmi le Clergé, les plus éminens personnages, pour remplir les Places qui ont vaqué, depuis son avènement à la Couronne. Ajoutons à tout cela, pour rendre à son Gouvernement tout l'honneur qu'il mérite à cet égard, que Sa Majesté a plus fait, en faveur du Clergé, que n'auroient pu l'espérer, en si peu de tems, ceux qui font voir le plus de zèle pour ses intérêts. C'est ce qui paroîtra plus clairement, si nous considérons \* les presens considérables, qu'Elle a faits à une de nos Universités, qu'Elle a comblé de sa bénédiction Royale; & le soin particulier qu'Elle a pris de pourvoir aux besoins des cinquante nouvelles Eglises, & de ceux qui doivent les servir. Sa Majesté est trop sincere, Elle a trop de grandeur d'ame, pour se servir du nom de l'Eglise, dans le dessein d'engager ses Sujets, à rien faire qui pût tourner à leur desavantage; & ce que dit notre Auteur, relève autant la gloire de l'Administration presente, qu'elle couvre les autres de confusion. *Je souhaiterois même de tout mon cœur, qu'en eût voulu s'abaisser un peu, pour se mettre à la portée du peuple, ad caput vulgi, & pour pêcher des cœurs flotans*

\* Le Roi George a fait present d'une belle Bibliothèque à l'Université de Cambridge, en reconnaissance de l'attachement, & du zèle qu'elle a toujours témoigné pour les intérêts de Sa Majesté.



à fleur d'eau, & qui se laisseront prendre, à la moindre chose qui leur présentera l'amorce de l'Eglise. (pag. 11.)

Ensuite notre Auteur propose cette question, si la Terreur doit être l'unique principe, qui gouverne la Nation? A cette question il en ajoute d'autres de la même nature: & en différens endroits de sa Pièce, il s'atache fort, à réfuter solidement une pareille idée. Quand il ne touche cette corde, qu'en général, il n'y a aucun doute, que tous les *Whigs*, aussi bien que tous les *Toris* conviendront, sans peine, avec lui, de ce qu'il en dit; mais, s'il prétend nous insinuer, comme il paroît que c'est ce qu'il se propose, en différens endroits de cet Ouvrage, que, c'est mal à-propos que l'on compte sur les impressions, que peut faire la crainte, sur l'esprit des Sujets, qu'un Gouvernement ne s'y prend pas bien, quand il cherche à retenir, par la Terreur, ceux qui sont disposés à faire mal, & qu'il encourage, par des récompenses, ceux qui s'acquittent de leur Devoir; en un mot, s'il veut entièrement exclure ce principe de crainte, qui semble avoir quelque influence sur les Loix de tous les Pays, je dis, que de telles prétensions renversent absolument la forme de quelque Gouvernement qui soit au Monde; & que, quiconque est capable d'avoir des pensées aussi extraordinaires, s'inscrit en faux contre le sens-commun de tout le Genre-Humain.

Cet Auteur propose avec tant d'artifice ses objections aux Amis du Gouvernement,  
&

& l'impertinence des réponses, qu'il suppose, que ceux-ci y font, saute si fort aux yeux, qu'il est aisé de voir, que son but est moins de chercher à instruire, qu'à divertir le Lecteur.

J'ai enfin examiné, d'un bout à l'autre, toute cette Pièce, qu'on ne sauroit disconvenir, qui ne soit travaillée, avec tout l'art, dont la Cause, & la nature du sujet étoient susceptibles. Après avoir établi, ce qu'on doit entendre, par le nom de Clémence, Miséricorde, Compassion, Humanité, bon Naturel, ou tout comme on voudra l'appeler, autant que l'idée s'en pourra accorder avec la Prudence & le Bonheur du Genre-Humain, ou, pour le dire en d'autres termes, entant que c'est une Vertu Morale, je serai toujours très-disposé, à souscrire à tous les éloges qu'en fait notre Auteur, & je me joindrai à lui de tout mon cœur, pour donner à cette Vertu toutes les louanges, qu'elle mérite. Il me trouvera dans les mêmes dispositions, d'appuyer de toutes mes forces, tout ce qu'il avance contre la Justice, dès que, par ce mot, on entendra l'extirpation entière de toute sorte de Criminels; & si, dans son exercice, il n'entre pas beaucoup plus de clémence, que de rigueur. La Clémence, prise dans son véritable sens, est la vertu, par laquelle un Prince s'approche le plus de celui qu'il représente: & tant qu'il ne fera, ni trop lent, ni trop sévère à châtier ceux qui l'offensent, ce raisonnement fera juste, & on pourra lui appliquer ce

qui est dit du grand Juge de toute la Terre;  
*L'on trouve grace chez toi, Et c'est, pour ce-  
 la même, que tu dois être redouté \**

## XXXII. DISCOURS.

**Heu misera Cives! non hostem, inimica-  
 que castra**

**Argivum; vestras spes uritis.**

**VING. ÆN. L. V. vs. 671.**

*O misérables Citoyennes, que faites-vous, à quoi  
 pensez-vous? Ce ne sont, ni vos ennemis,  
 ni le camp des Grecs que vous détruisez: ce  
 sont vos Vaisseaux, les seules espérances  
 qui vous restent, que vous réduisez en cen-  
 dres.*

**J**E ne doute pas, que les Dames Angloises  
 ne soient contentes de la conduite, que  
 j'ai tenue avec elles, dans tous mes Dis-  
 cours; & du compliment, que je leur ai  
 fait en différens endroits, où j'ai dit non seu-  
 lement, qu'elles étoient la plus aimable par-  
 tie de notre Communauté, mais encore,  
 qu'elles en faisoient la moitié la plus confi-  
 dérable.

dérable. Elles ont tous les sujets du monde, de n'être pas fort satisfaites, du procédé des autres Auteurs, qui ont affecté de ne prendre aucune connoissance d'elles; & qui ont toujours adressé leurs raisonnemens, à leurs seuls Compatriotes. Il semble en effet, qu'ils aient regardé, comme une chose indubitable, que, s'ils pouvoient faire entrer ceux-ci dans leurs vues, ils ne manqueroient pas d'avoir aussi tôt les autres dans leurs intérêts; & que les Femelles ne tarderoient pas à suivre leurs compagnons en Politique. Les Argumens dont ils se sont servis, ne ressembloient pas mal à l'éperon de *Hudibras*: il le faisoit sentir à un des côtés de son Cheval, bien persuadé, que l'autre ne resteroit pas derrière.

Ces sortes d'Ecrivains semblent n'avoir regardé le beau Sexe, que, comme la Garniture, ou l'Assortiment de la Nation: & quand ils considèrent les Femmes, comme faisant partie de la République, ce n'est, qu'autant qu'elles contribuent à la consommation de nos Manufactures. Si nous pouvions persuader à nos Dames Angloises, dit un de nos fameux Marchands, dans une Lettre, qu'il écrit à un de ses amis à la Campagne, au sujet du Commerce, si nous pouvions gagner sur elles, qu'elles voulussent s'habiller de ces belles étofes de laine, qui se fabriquent dans leur Pays; & qu'au lieu de Café, de Thé, & de Chocolat, elles pussent prendre goût à des liqueurs aussi saines, qu'agréables, qu'on pourroit faire, des Simples, qu'on trouve

*si communément en Angleterre, ce seroit un grand avantage, pour le Commerce, & par conséquent pour le bien public.*

Quoiqu'en puissent penser ces Messieurs, pour moi je prétends, en dépit de tous tant qu'ils sont, & même la situation présente des affaires nous le fait voir, que nos Femmes doivent être traitées, comme Membres du Corps Politique : puisqu'on ne peut douter, que, depuis fort peu de tems, il ne nous en ait déserté un grand nombre, qui disant à-dieu à l'obéissance & à la fidélité, ne veulent plus travailler de concert avec nous, & nous laissent porter seuls le joug de la Constitution. Elles veulent juger, par elles-mêmes : elles veulent voir, par leurs propres yeux, l'état intérieur de la Nation ; & elles ne veulent plus se laisser conduire, les yeux bandés, par un Gouvernement Masculin. Dernièrement, un de mes amis me faisoit des plaintes de sa Femme, qui avoit chassé de chez lui, une des meilleures Cuisinieres d'Angleterre, parce que cette fille avoit tenu, à quelques servantes comme elle, des discours qui sembloient favoriser la suspension de l'Acte *Habeas Corpus*.

Quand une fois, les Erreurs, & les Préjugés ont pris racine, parmi le beau Sexe, c'est la chose du monde la plus difficile, que de les desabuser. Les Argumens, qui sont les seules armes qu'on puisse employer, pour y parvenir, ne sont pas alors d'une fort grande ressource. Elles savent vous fermer la bouche, en quatre mots ; & voici une  
ré-

réponse, qu'elles ont toujours prête, & par laquelle elles prétendent nous donner la monnoie de tous nos beaux raisonnemens; faites moi croire cela, disent-elles, faites-le moi croire, si vous pouvez; ce qui revient à ceci en *Latin*: (j'espère, qu'on voudra bien me pardonner le pédantesque de la citation;) *Non persuadebis, etiam si persuaseris*. Je ne pus m'empêcher de rire, d'entendre l'autre jour un jeune Etudiant, qui se plaignoit du peu de raison d'une Dame, avec qui il s'étoit trouvé engagé fort avant, sur un point de Controverse. Quand il se trouva avec elle, tête à tête, il voulut profiter de cette occasion favorable; & poussant sa pointe, pour lui mieux faire sentir ce qu'il vouloit d'elle, il lui mit son Argument en forme: sur quoi, à ce qu'il nous aprit, non sans quelque dépit, la Dame lui accorda la Majeure, elle lui laissa passer la Mineure; mais il fut fort étonné de voir, qu'elle ne voulut pas lui accorder la Conclusion.

Tout bien considéré, je croi, que la meilleure maniere dont on puisse s'y prendre, avec ces belles Disputeuses, qu'il est beaucoup plus aisé de réfuter, que de réduire au silence, c'est de leur faire voir le ridicule de leur Cause; & de les faire rire elles-mêmes, de leur propre Politique. C'est un manque de savoir vivre, que de disputer avec une jolie Femme; & un honête-homme auroit de la confusion d'une pareille victoire; il faut turlupiner une Coquette Logicienne, sans entreprendre de lui tenir tête, &

& de la contredire. Vouloir employer la force du Raisonnement, contre des Adversaires si mal aisées à menager, ce seroit se déclarer hautement aussi fou, que ce Peuple, dont parle ELIEN, & qui, au raport de cet Auteur, adoroit une Mouche, & lui sacrifioit un Bœuf.

La verité est, qu'il faut avoir bien la fureur de disputer, pour vouloir entrer en lice sur les affaires d'Etat, avec aucune personne du Beau Sexe. Si la Mal-intentionnée est laide, elle ne sauroit faire grand mal ; mais, si elle a de la beauté, ses Argumens soutenus du pouvoir de ses Charmes, ne peuvent que mettre son Antagoniste dans un danger évident d'abandonner sa Cause. C'est l'aveu, que MILTON \* met dans la Bouche de notre premier Pere ADAM, qui, quoiqu'il prétende avoir pour lui la supériorité de la Raison, dans ses disputes avec la Mere du Genre-Humain, ajoute,

————— Cependant, je ne m'en défends pas ;  
Elle étale à mes yeux tant de divins apas,  
Un Chef-d'œuvre si beau de l'Ouvrier suprême :  
Elle paroît si bien se connoître elle-même,  
Que tout ce qu'elle fait, & tout ce qu'elle dit,  
Est

\* Poëte Anglois, dans son Poëme intitulé, le *Paradis perdu*. Le même Auteur en a fait un autre, qui a pour titre, le *Paradis recouvré*. Voyez le SPECTATEUR, Tom. II. p. 414.

**LE FREE-HOLDER. XXXII. Disc. 283**  
Est sage, vertueux, discret, bon, plein d'esprit.

Tout, chez elle, est parfait; la plus haute Science

Ne sauroit, un instant, tenir en sa présence.

La Sagesse a beau faire, avec elle en discours,

Elle n'est que Folie, & lui cède toujours.

L'Autorité la suit, la Raison l'accompagne:

Tout fléchit sous ses loix.

Si les charmes naturels du Sexe lui donnent tant d'avantage, qu'ils rendent les Dames victorieuses, lors même qu'elles ont tort, qui pourra leur résister, dès qu'elles auront la Raison de leur côté! Ce n'est pas un bonheur peu considérable, pour le Gouvernement, que de voir que, les Mécontentes soient aussi inférieures, en beauté, qu'en nombre, à celles, qui sont fidèles au Roi, & bien intentionnées pour leur Patrie.

J'ai eu soin d'insérer dans tous les Discours, que j'ai adressés jusqu'à-présent, à nos belles Incendiaires, un bon nombre de considérations différentes, de peur qu'il ne prit envie à quelcun de ceux qui ne sont pas dans les intérêts du Sexe, ou à qui je n'ai pas le bonheur de plaire moi-même, de m'accuser, de rebatre cent fois la même chose, ou de les attaquer avec leurs propres armes. C'est aussi, pour cette raison, que je leur présente ici un nouvel assortiment de Remar-



marques , qui démontreront les différentes Batteries, que dressent les Ennemis de notre Gouvernement, pour faire naître dans l'esprit de nos Mécontentes, des passions & des préjugés qui n'ont aucun fondement.

Artifices  
des Mé-  
contents,  
pour attirer  
les Dames  
à leur Parti.

Je leur ferai observer, en premier lieu, que la méthode ordinaire des plus rusés de nos Adversaires, est de représenter tous les Rebelles, comme les plus beaux hommes du monde. S'il leur arrive de nommer quelque Traître, ils entrent dans un détail exact de tout son extérieur; & quand ils sentent, qu'il ne leur est pas possible d'exténuer sa trahison, ils s'attachent à relever sa figure. Cela produit d'ordinaire un effet si merveilleux, chez les Dames, qu'elles ne manquent guères, de se représenter mille pauvres Gentils-hommes, innocens, beaux, bien-faits, cruellement dispersés dans les Prisons de la *Grande Bretagne*: & quelquefois même, elles étendent leur généreuse compassion, à une infinité d'aimables Compatriotes, qui n'ont jamais existé.

Un autre artifice, dont ils se servent, avec autant de succès, c'est de leur inspirer de la jalousie, par des projets, qu'ils leur assurent être actuellement sur l'enclume, & dont pourtant ils sont seuls les forgerons. Tous ces projets, pour mieux réussir, doivent intéresser le Sexe, aussi ne tendent-ils pour la plupart, qu'à retrancher une partie de leurs Privilèges. Il y en a qui représentent les *Whigs*, comme les ennemis des dentelles de *Flandres*. D'autres ont répandu le bruit,

bruit, que, dans le dernier Acte du Parlement, qui a mis l'impôt de quatre Chelins par Livre, sur les biens en Terre, on devoit insérer une Clause, pour lever une Taxe, sur l'argent, qu'on donne aux Femmes, pour leurs épingles. Afin que les Dames puissent être mieux sur leurs gardes, contre des inventions de cette nature, je veux leur faire part, de ce qui arriva à PAPIRIUS, Fils d'un Sénateur *Romain*. Comme ce jeune homme se trouvoit extrêmement pressé par sa Mere, qui vouloit savoir de lui ce qui s'étoit passé au Sénat, quand il y avoit été, pour se délivrer de ses importunités, il lui dit un jour, qu'on y avoit proposé de faire un Decret, qui permît à chaque Mari d'avoir deux Femmes. Cette bonne Dame, sans rien dire, ménagea si bien les choses, avec les autres Dames *Romaines*, que le lendemain, elles se trouvèrent en Corps à la porte du Sénat, & qu'elles présentèrent aux Sénateurs une Requête, contre une Loi si déraisonnable. Cette crédulité des Supplantes leur atira des railleries si piquantes, & elles eurent tant de confusion de la démarche, qu'elles venoient de faire, que depuis ce tems-là, nous n'apprenons point, que les Dames se soient ingerées de faire des remontrances aux Législateurs de leur Pays.

Il y a une autre méthode de nouvelle invention, & dont on s'est parfaitement bien trouvé, c'est de donner la vogue à certaines relations de Prodiges, qui ont aussi amplement satisfait la curiosité de nos belles An-

Antagonistes, qu'ils leur ont fait concevoir de magnifiques espérances. Leurs Directeurs savent, à peu de frais, convertir l'eau en sang, pour l'amour d'elles; ils savent les épouvanter à propos, par l'apparition de divers Monstres Marins & leur faire voir des Armées en l'air; & pour mieux se mettre dans leurs bonnes grâces, ils leur répondent, sur leur honneur, que cela ne signifie autre chose, que carnage & désolation. La partie infidèle du Sexe ne manque pas d'abord, de se féliciter de l'agréable nouvelle qui ne leur annonce qu'une Fontaine de sang. Elles regardent ces Poissons Marins, comme leurs Amis: elles attendent de puissans secours des Nues; & elles se fâcheront bien sérieusement contre vous, si vous ne croïez pas, avec elles, que tout cela est un présage assuré de la ruine entière de leur Patrie.

Les Histoires secrètes, & le scandale ont eu de tout tems leurs charmes; & j'ai fait voir, dans d'autres Discours, l'avantage considérable qu'on en tire, dans la fermentation présente, qui agite nos belles Compatriotes.

Mais la principale invention dont on se sert, pour bouleverser l'esprit du Monde Féminin, c'est le *Danger de l'Eglise*. Je n'ai pas assez peu de charité, pour m'attacher, comme à une vérité constante, à une observation qu'ont faite des *Whigs*, qui disent, qu'il y a peu de Femmes en *Angleterre*, parmi celles qui sont sujètes aux Vapeurs, qu'on

on n'entende jeter les hauts cris sur ce prétendu danger, & qu'il n'y a de différence, que du plus au moins: je ne veux pas non plus me prévaloir de la remarque de quelques autres, qui assurent, qu'il n'y en a point, dans toute la Nation, qui soient plus sujètes à cette maladie, que celles qui demeurent dans le Quartier de \* *Drury-lane*, ni chez qui elle soit accompagnée d'une plus grande amertume de bouche & de cœur. Au contraire, je ne fais aucun doute, qu'il n'y ait une infinité de Femmes sincèrement dévotes, & véritablement vertueuses, qui ont été abusées, par l'artifice de gens, qui se sont servis de cette favorable disposition, pour parvenir à leurs fins.

C'est à celles-là, que je voudrois m'adresser, pour leur faire considérer sérieusement, combien cette Piété, qui leur est si naturelle, peut facilement dégénérer en un zèle aveugle & furieux, s'il n'est retenu dans ses justes bornes, par la Raison & par la Charité. Le zèle féminin, malgré la pureté de son origine, a quelquefois été extrêmement pernicieux à la Société, & à la Religion même. Si nous en croïons les Historiens *François*, c'est ce zèle qui a souvent arrêté les démarches de leurs Rois, qui sembloient tendre à une Réformation. Dès qu'ils ont voulu rompre avec le Pape, les Reines ont souvent interposé leur crédit; & par leurs sol-

\* C'est une Rue renommée, pour les Filles de débauche.

sollicitations empressées, elles leur ont enfin fait approuver les Usurpations de l'Eglise Romaine. C'est à ce même zèle, que nous devons attribuer l'Echec qu'a souffert le Christianisme naissant, qui commençoit à faire quelques progrès, comme nous l'apprend l'Historien sacré, dans le Passage suivant, que j'exhorte, celles qui liront ce DISCOURS, à examiner avec attention. *Mais \* les Juifs excitèrent les Femmes dévotes & honorables, & les principaux de la Ville, & ils suscitèrent une Persécution contre PAUL & BARNABAS; & ils les chassèrent de leurs Quartiers.*

\* AG. XIII. v. 50.

## XXXIII. DISCOURS.

Nulli adversus Magistratus ac Reges gratiores sunt; nec immerito, nullis enim plus præstant, quam quibus frui tranquillo otio licet. Itaque hi quibus ad propositum bene vivendi confert securitas publica, necesse est auctorem hujus boni ut parentem colant.

SEN. Ep. 73.

*Il n'y a personne qui ait plus de reconnaissance pour les Magistrats, ni en même tems qui doive en avoir davantage, que ceux qu'ils font jouir d'une vie tranquile: Et c'est aussi pour cela, que ceux qui trouvent cette tranquillité de la vie dans la sûreté publique, doivent respecter comme un pere, celui à qui ils sont redevables d'un si grand bien.*

**N**OUS aprenons par les Nouvelles publiques, que l'Université de *Dublin* vient de presenter au Prince de GALLES, de la manière la plus soumise & la plus respectueuse, sa Lettre Patente, pour faire son Altesse Royale Chancelier de cet illustre Corps; & que le Prince en a accepté l'offre, avec cette bonté, si naturelle à son auguste Maison. Ce n'est pas d'aujourd'hui, que le Collège de *Dublin* s'est distingué, par tout ce qui concerne les Siences; mais la démarche qu'il vient de faire est une preuve incontestable

Les Sociétés des Gens de Lettres ont un intérêt particulier à cultiver la faveur de leur Prince.

N

de

de sa sagesse & de son discernement. C'est aussi, avec bien de la joie, que nous voyons, dans cette fameuse pépinière des Belles Lettres, cette heureuse disposition à étendre les bons Principes, & à agir dans sa sphère, pour inspirer l'honneur qui est dû à la Famille Royale, & pour en soutenir la Dignité. Nous espérons, qu'un exemple si considérable inspirera les mêmes sentimens aux autres Sociétés de la même nature; & nous ressentons la satisfaction la plus grande & la plus sincère, de voir, que l'Héritier de la *Grande Bretagne* n'a pas dédaigné de prendre sous sa protection, une Université, qui forme peut-être actuellement des Elèves, dont les personnes pourront être un jour les ornemens de son Regne.

Quand des gens de Lettres, font voir, par une semblable conduite, qu'ils joignent à la Science, qu'ils ont puisée dans les Livres, la connoissance du monde; quand ils font voir, que leurs études les conduisent naturellement à aimer leur Roi, & leur Patrie, ils assurent aux Belles Lettres la plus haute réputation; & ils en établissent invinciblement l'utilité. Mais quand, par un mauvais usage des Arts & des Sciences, les hommes semblent n'en rapporter qu'une disposition à pouvoir mieux agir contre les intérêts du reste de la Communauté, & à s'ériger entr'eux, en République séparée, ils s'attirent l'indignation des gens sages, & le mépris des ignorans.

En effet, on a observé, que des gens, qui  
s'étoient

s'étoient rendus recommandables, par leur savoir, par leur candeur, & par plusieurs autres bonnes qualités personnelles, se sont comportés de la même manière, que s'ils n'avoient rien de commun avec le Genre-Humain; & qu'ils ont commencé à agir contre les préceptes de la droite Raison, dès qu'ils ont voulu former entr'eux un Corps particulier; on a vu arriver à leur égard, ce qu'on remarque dans des eaux de diverse nature, & toutes préparées par la Chymie: chacune d'elles, séparée des autres, paroît claire & transparente; mais, quand on les mêle ensemble, dans une même bouteille, elles se changent en une liqueur épaisse & trouble, dont la cause doit être attribuée à la fermentation.

Il y a un *Trait de \* Mythologie*, qui ne fait guères d'honneur aux gens de Lettres: je le rapporterai ici, plutôt pour la délicatesse de la Satire, que pour la justesse de la Morale. Quand la Ville d'*Athenes* fut achevée de bâtir, on dit, que NEPTUNE & MINERVE se présentèrent, comme Candidats, & que ces deux Divinités en briguerent la surintendance. Les *Atheniens*, après plusieurs Débats fort vifs, en vinrent à l'Élection; & MINERVE l'emporta, à la pluralité des Voix. Neptune indigné de l'afront qu'on lui faisoit, leur dit, qu'ils montroient bien, qu'ils n'étoient que des stupides & des ignorans, puisqu'une Ville Maritime faisoit si peu de cas de la protection qu'il lui avoit

N. 2

oferte,



oferte, lui qui étoit l'Arbitre souverain de<sup>s</sup> Mers, & qui pouvoit les défendre contre toutes les entreprises de leurs ennemis. Il finit ces reproches, par en maudire tous les habitans; & il leur déclara, en même tems, qu'il feroit tomber sur toute leur Posterité la même malédiction, par laquelle il les condamnoit tous à être fous, eux & leurs Descendans. Quand MINERVE, leur Déesse tutelaire, Déesse d'ailleurs qui préside sur les Arts & sur les Sciences, se rendit parmi eux, pour y prendre possession de la Charge dont ils l'avoient honorée, ils lui firent de grandes plaintes de la malédiction, que NEPTUNE avoit donnée à la Ville; & ils la prièrent instamment d'en empêcher l'effet, si cela étoit possible. Mais elle leur répondit, que cela n'étoit pas en son pouvoir; & elle leur déclara, qu'il n'étoit pas permis à une Divinité, de défaire ce qu'une autre avoit fait. *Cependant, ajouta-t-elle, je puis soulager vos maux, puisqu'il n'y a pas moyen de vous en délivrer entièrement, je ne saurois empêcher, que vous ne soyez fous; mais j'aurai soin que vous soyez savans.*

Il n'y a rien que les Corps de Savans doivent avoir plus en recommandation, que de cultiver la faveur des Grands & des Puissances. Les bontés d'un Prince sont absolument nécessaires, pour la propagation, l'avancement, la défense, l'honneur, & le maintien des Sciences & des Arts. Elles inspirent naturellement l'ambition de se distinguer dans les belles Lettres; & elles aug-  
mentent

mentent le nombre de ceux, qui se destinent à la recherche des belles connoissances. La faveur du Prince les assure contre les violences des brutaux, qui voudroient leur nuire ; & elle leur procure l'avantage de poursuivre leurs études, dans un état de paix & de tranquillité. Elle met les Savans en état de paroître dans le monde, & d'y tenir leur place parmi les honêtes-gens. Sa libéralité répand des récompenses ; & par-là, elle encourage les personnes studieuses, qui n'ont, ni les occasions, ni le tour d'esprit nécessaire, pour pousser leur fortune, par les espérances des gratifications, des places, & de l'avancement. Il n'y a rien au contraire, que les Sociétés de gens de Lettres doivent éviter avec plus de soin, & qui puisse en éfet leur être plus pernicieux, que d'encourir la disgrâce de leur Prince. Ceux qui abusent de ses bontés doivent s'attendre de sentir tout le poids de sa juste colere, aussi bien que ceux qui s'attachent à rendre sa personne odieuse, & à troubler son Gouvernement. Dans l'un & l'autre de ces deux cas, un Corps de Savans est exposé à ressentir d'une maniere particuliere, tout ce qu'on peut attendre des différentes dispositions d'un Roi, que le plus sage des Hommes nous décrit en ces termes : *Sa Volere ressemble au Rugissement d'un Lion, & sa Faveur à la Rosée qui tombe sur l'herbe des champs \**.

Nous lisons, dans nos Histoires d'Angleterre, que l'Imperatrice MATILDE, dont

N. 3

des

\* Prov. XVI. 14. 15.

descend Sa Majesté à présent regnante ; & dont on voit la Petite-Fille , qui portoit le même nom , représentée sur plusieurs Médailles de *Hanovre* , nous aprenons , dis-je , que cette Princesse étoit si fort aimée de l'Université d'*Oxford* , qu'avec les secours qu'elle en reçut, elle fut en état de s'y maintenir , dans le tems que la meilleure partie du Roïaume s'étoit révoltée contr'elle. Nous ne devons pas non plus douter , qu'une Université qui s'est rendue célèbre , autant par la vaste étendue de son Savoir , que par la pureté de sa Doctrinae , ne fasse éclater le même zèle , pour un grand Roi , qui tire son origine de cette illustre Princesse , à mesure qu'ils pourront mieux discerner toutes les Vertus de Sa Majesté , à travers les préjugés , qu'a fait naître dans leurs esprits l'artifice de gens mal-intentionnés. C'est avec un sensible plaisir , que nous remarquons , que cette source fameuse d'Erudition commence à rouler des eaux claires , & qu'elle travaille à recouvrer son éclat & sa pureté naturelle. Qui peut en effet s'imaginer , qu'une Société , à laquelle les plus emportés de ses ennemis ne reprochent autre chose , que de faire profession de croire , qu'on doit garder la fidélité , même aux plus mauvais des Princes , ne s'aquite exactement de ce qu'ils doivent au meilleur de tous les Rois ?

Quand nous voïons chez eux cette heureuse disposition d'esprit , nous pouvons espérer de voir tomber sur ce célèbre Corps ,  
la

la meilleure partie des faveurs de Sa Majesté; & nous n'en devons pas être jaloux, puisqu'il est non seulement la plus considérable Université de ses Etats, mais encore la plus fameuse, qui soit dans toute l'Europe.

Pour finir ce DISCOURS, je rapporterai ici un Passage tiré de l'Histoire de la Reine ELIZABETH, écrite par CAMBDEN. Cet Auteur, après avoir décrit, de quelle manière cette Princesse fut reçue à Oxford, nous rapporte la Harangue qu'elle fit à Messieurs de l'Université, quand elle fut sur le point de quitter leur Ville: Elle conclut son Discours, par un Conseil salutaire qu'elle leur donna, & dont voici la substance: *Vous devez premierement servir Dieu, non pas avec cet esprit de curiosité, que quelques-uns ne font que trop voir, mais suivant les Loix qu'il nous a données, & conformément à celles de la Patrie: ne cherchez point à aller plus loin que ces Loix, mais contentez vous de les suivre: ne vous amusez point à examiner, si on n'auroit point pu en faire de plus raisonnables; mais ayez soin d'observer celles, que vous trouvez établies: obéissez à vos Supérieurs: enfin regardez vous, comme Freres: aimez vous les uns les autres; & que chacun contribue de sa part, à entretenir parmi vous, l'Union & la Pieté.*

## XXXIV. DISCOURS.

————— Savus apertam  
In rabiem coepit verti jocus.

HOR. L. II. Epist. I. vs. 148.

*La raillerie commença à dégénérer en une es-  
pèce de rage, & de fureur.*

**C**E n'est pas sans fondement, qu'on a souvent observé, que si notre Nation se voioit quelque jour ruinée, ce ne pouvoit être, que par elle-même. Les Partis & les Divisions, qui regnent parmi nous, semblent ne tendre, qu'à la destruction entière de notre Patrie, au-lieu que, si nous voulions unir nos forces, nous serions capables de nous assurer contre toutes les entreprises de nos Ennemis de dehors. C'est pour cela même, que je considère, que ce seroit rendre un grand service au public, & travailler utilement à établir notre sûreté & notre réputation, si l'on pouvoit trouver quelque expédient, pour étouffer ces animosités & ces haines, qui forment des factions opposées, & qui par conséquent, ont toutes de différens intérêts.

Réflexions  
sur l'Esprit  
de Parti,

Cette dangereuse contrariété de sentimens se fait sentir, dans toutes les circonstances de la vie les plus indifférentes en elles-

les-mêmes. Nous prenons autant de soin à l'entretenir, que si c'étoit la chose du monde qui pût nous être la plus avantageuse. On l'aperçoit dans tous nos Discours; elle se mêle dans toutes nos Parties de plaisir; elle entre dans tous nos Passetems; & elle règne dans la plupart de nos Divertissemens publics.

Il n'y a pas long tems, que je vis représenter la Comédie intitulée LE CHEVALIER COURTLY NICE \* où, à la confusion éternelle du Bons-sens, je vis toute l'Assemblée se ranger gravement en deux Partis, sous la conduite de † HOT-HEAD & de ‡ TESTIMONY. Les *Toris* se jetèrent, avec empressement, du côté de HOT-HEAD, dont ils firent leur Héros; & les *Whigs* ne témoignèrent pas moins de zèle pour TESTIMONY. Chaque Parti suivoit son Général. Je ne pus voir, sans étonnement, un Auditoire composé de gens si polis, se distinguer par des représentations si extraordinaires; & affecter de déclarer hautement la conformité de leurs Principes, avec le zèle de HOT-HEAD, ou avec la modération de TESTIMONY. Quoiqu'il en soit, les deux différens Partis, destinés à exposer au jour les faiblesses de leurs

An-

\* Ce Titre peut être rendu en François par celui d'AMANT DELICAT.

† Ce mot veut dire Tête chaude.

‡ Ce terme signifie Foi ou Loi. La suite de ce Discours éclaircira le but particulier de ces deux Dénominations.

Antagonistes, comme cela se pratiquoit, sous le Regne de CHARLES II. trouvèrent une nouvelle confirmation de ce pitoïable usage, dans les applaudissemens respectifs, qu'ils reçurent de la digne Postérité de nos sages Ancêtres. Est-il possible, que nous preuions si grossièrement le change; & que nous nous proposons, comme des modèles à imiter, des objets qu'on ne nous met devant les yeux, que pour nous en faire voir le ridicule!

Ces sortes de représentations sont si fort du goût d'aujourd'hui, que c'est à cela seul, que la plupart de nos Auteurs modernes sont redevables de la réussite de leurs Comédies. On n'a d'attention, pour autre chose; & j'ai vu le petit *Dicky* se mettre à la tête des *Torrs*, y rester, pendant cinq Actes consécutifs, & y recevoir des applaudissemens magnifiques; & *Pinky* épouser les intérêts des *Whigs*, avec le même succès. Je ne voi pas, qu'aucun des deux Partis se soit jamais mis sous la protection de *Scaramouche*, ou qu'*Arlequin* ait violé la Neutralité, qu'il s'engagea de garder exactement, la dernière fois qu'il vint en *Angleterre*: on ne doute pas même, qu'il ne remplisse ponctuellement sa parole, vu qu'il est regardé des deux côtés comme un homme d'honneur. Il est vrai, que la première fois qu'il parut, un Marchand *Whig*, d'une humeur un peu violente, & qui se trouva au Parterre, se mit à frapper des mains, pour le complimenter, charmé de le voir monter à une échelle, &  
abusé

LE FREE-HOLDER. XXXIV. Disc. 299  
abusé par son habillement, qu'il prit pour  
un équipage de Montagnard.

Je ne doute pas, que mes Lecteurs ne  
soient surpris, de voir, que je m'amuse à  
critiquer une pratique, qui a toujours été  
si favorable au Parti dominant. Le Théa-  
tre *Anglois* a été *Whig*, même dans les tems  
les plus fâcheux; & sous le dernier Regne,  
il ne fit pas scrupule de témoigner son zè-  
le, pour le bien de la Patrie, par de géné-  
reux & reïterés batemens de mains, qui par-  
toient des Regions inférieures de sa sphère,  
& noblement secondés par les Galeries, dont  
les grands *Huzza* \* faisoient retentir la vou-  
te. Cette heureuse disposition a si considé-  
rablement augmenté, depuis peu, qu'il ar-  
rive très-souvent, que la fidélité de l'Audi-  
toire fasse trembler tout le voisinage du Thé-  
atre de *Drury-lane*. On dit, qu'un jeune  
Auteur, qui compte fort sur cette humeur  
dominante, est actuellement occupé à com-  
poser une Farce, dont le titre sera *le Mariage*  
*conclu hors de Newgate*, par allusion à une  
Comédie, intitulée, *le Mariage conclu dans*  
*Newgate*: & que le premier Rôle de sa Piè-  
ce est le personnage d'un homme, qui a  
de grosses & larges épaules, un nez d'une  
longueur extraordinaire, avec une bouche  
d'une largeur épouvantable, qui adresse ses  
vœux à une jolie brune, qui passe pour une  
personne de qualité. En un mot, toute la  
Pièce est bâtie sur la fuite du Général FOR-  
SIER,

\* Cri de joie en usage parmi le Peuple d'Angleterre.



300 LE FREE-HOLDER. XXXIV. Disc.  
STER, qu'on suppose faire rencontre, sur la  
Route, & devenir amoureux de Mylord NI-  
THISDALE, que l'invention fertile de l'Au-  
teur fait paroître, sous son ancien capuchon  
de Femme.

Mais, malgré les bonnes intentions de  
l'Auditoire *Anglois*, à cet égard, il seroit à  
souhaiter, qu'on voulût bannir de la Comé-  
die, tout ce qui ne sert qu'à irriter les es-  
prits, & à alumer la rage de Parti, qui  
nous rend un Peuple si malheureux, & en-  
même tems si irréconciliable. La premiere  
raison, que j'en allègue, c'est qu'une pareil-  
le conduite est diamétralement opposée au  
Dessain des Divertissemens publics. Le but,  
que se proposent tous les Gouvernemens,  
dans l'institution des Jeux, & des Specta-  
cles, c'est d'empêcher le Peuple, de s'en-  
tretenir des Affaires d'Etat, dont la direc-  
tion ne lui appartient point: de réconcilier  
les Sujets, en leur faisant partager en com-  
mun, la joie & les plaisirs: & enfin, d'ar-  
racher de leurs cœurs, ces sentimens de  
rancune, qu'auront pu y faire naître des  
vues opposées d'Interêt, & d'Ambition. Je  
souhaiterois donc, pour l'avantage de tou-  
tes les Sociétés, qui ont le malheur de se  
voir troublées, par des disputes de Parti,  
qu'on voulût favoriser des Amusemens in-  
nocens, qui pussent faire perdre aux hom-  
mes cette fureur qui les agite, & les enga-  
ger à goûter ensemble une satisfaction com-  
mune, sans mélange d'aucun fiel. L'habi-  
tude de se trouver avec plaisir, dans les  
mé-

mêmes endroits, est un premier pas, qui mène insensiblement à une réconciliation; Mais de la maniere que nous nous gouvernons, nos Assemblées ressemblent aux Coteries de ces jeunes fous, qui font partie pour aller boire un verre de vin; & qui, avant que de se séparer, ne manquent guères de se jeter les bouteilles à la tête. Au lieu de chercher à faire naître ces favorables occasions, où nous pouvons nous acorder, dans des points qui sont indifférens, nous répandons notre humeur contentieuse, sur des choses, sur des circonstances, qui loin d'en paroître susceptibles, sembleroient au contraire, devoir être un acheminement à terminer nos inimitiés. Cette humeur aigre, qui se communique, jusqu'à nos Divertissemens, est semblable à un poison, qui s'insinue sous une agréable odeur; & qui achève de corrompre les esprits, au lieu de les guérir, ou de les soulager.

Un autre inconvénient, qu'on ne sauroit disconvenir, que ne produise cet abus des Passetems publics, c'est qu'il gâte entièrement le goût des Auditeurs. Je sai, qu'il y a plusieurs Ouvrages faits, pour s'accommoder à l'humeur dominante de la Ville, & qui méritoient d'être reçus aussi favorablement qu'ils l'ont été, par les beaux endroits, & les traits d'esprit, qui s'y trouvent; mais, je sai aussi, que, dans ceux-la mêmes, c'est moins la beauté des pensées, qui s'est attirée ces aplaudissemens, que l'aplication, que l'Auteur en a faite. Un Auteur est étran-

gément surpris, de voir ce qu'il y a de meilleur dans son Ouvrage, reçu avec indifférence, tandis qu'on trouve des beautés, dans d'autres endroits, qu'il ne se feroit jamais attendu qui eussent pu lui faire tant d'honneur. Les Acteurs, au milieu d'une vieille Pièce, pleine d'innocence, sont bien étonnés, de se voir sifflés, ou aplaudis, sans savoir, si c'est, pour s'être exprimés en bons Sujets, ou bien, pour avoir dit quelque chose, qui sentît la Trahison. En un mot, il semble que nous aïons pris tant de goût, pour tout ce qui est Faction, que nous en aïons absolument perdu celui des choses, où il y a le plus d'esprit. La rage de Parti a pris sur nous un tel ascendant, & son amertume nous est devenue si familière, que les plaisirs les plus délicats n'ont rien qui nous touche, qu'autant qu'ils en sont assaisonnés. Mais, comme un Ouvrage, qui tire toute sa beauté des circonstances du tems, auquel il paroît, risque de tomber bientôt; aussi le sauroit ne plaisir être de fort longue durée, quand il ne doit sa naissance, qu'aux préjugés & à la malice des Auditeurs.

Enfin, puisque la haine, & la fureur, qui possèdent aujourd'hui les deux Partis opposés, font un tort si considérable à la Société; & qu'on ne peut rendre à la Patrie de service plus important, que de travailler avec ardeur, à les faire cesser; nous devons naturellement espérer, que la partie la plus spirituelle & la plus polie de la Nation donnera l'exemple aux autres, & renoncera à

une

LE FREE-HOLDER. XXXV. Disc. 303  
une pratique ridicule, qui rend les plus délicats de nos plaisirs, si pernicious au Public & si éloignés de toute sorte d'honêteté.

---

## XXXV. DISCOURS.

Atheniensium res gestæ, sicut ego exultu-  
mo, satis amplæ magnificæque fuere; ve-  
rum aliquanto minores tamen, quam fama  
feruntur. Sed quia provenere ibi magna  
Scriptorum ingenia, per terrarum orbem  
Atheniensium facta pro maxumis celebra-  
tur. Ita eorum qui ea fecere virtus tanta  
habetur quantum verbis ea potuere extollere  
præclara ingenia.

SALLUST. Bell. Catilin. c. 8.

*J'avoue que les Exploits des Atheniens ont été assez éclatans; mais je croi, qu'ils ont été un peu au-dessous de ce que la Renommée en a publié. Comme cette Ville a produit de grands Ecrivains, il ne faut pas s'étonner, si ces actions ont passé par tout le monde pour des prodiges, & si ces grands genies se sont servis des expressions les plus relevées, pour donner un nouveau relief à la Valeur de leurs Héros.*

GRATIEN; parmi les Maximes qu'il pro-  
pose, à ceux qui aspirent au Caractère  
d'une Grandeur parfaite, les avertit de com-  
mencer, par faire de grandes actions, & en-  
suite, de s'assurer d'un bon Historien. Il  
leur

Réflexions  
sur les His-  
toriens  
modernes.

304 LE FREE-HOLDER. XXXV. Dis-  
leur fait observer, que sans l'un, l'autre de-  
vient inutile, puisqu'en éfet, les grands  
Hommes doivent une partie de leur gloire,  
à ceux, qui prennent le soin de faire voir,  
que ç'a été la fin de toutes leurs entreprises.  
Le Mérite le plus brillant passe à la Posté-  
rité défiguré de couleurs desavantageuses,  
lorsqu'il n'est pas mis dans son véritable  
jour, par un habile Ecrivain.

Le malheur est, que nous voïons beau-  
coup plus de personnes dignes de cette espè-  
ce d'Immortalité, qu'on ne trouve d'Au-  
teurs capables de la leur procurer. Notre  
Patrie a donné des Ecrivains du premier or-  
dre, en tout autre genre; mais elle a été  
extrêmement stérile en bons Historiens.  
Nous en avons eu plusieurs très-propres à  
ramasser les Faits; mais fort peu, qui fussent  
les mettre en œuvre, avec cette pureté, cer-  
te élégance de stile, avec cette délicatesse,  
& cette force de Réflexions, avec cette a-  
dresse & ce discernement qu'il faut, pour  
relever un Caractère, enfin, avec ce choix  
de circonstances, si nécessaire, pour animer  
toute la Narration; & que nous admirons,  
avec justice, dans les anciens Historiens  
qu'ont fournis *Rome & la Grece*, & dans  
d'autres Auteurs; que nous trouvons, chez  
quelques-uns de nos Voisins.

Ceux qui ont le mieux réussi, dans les  
Ouvrages de cette nature, sont ceux qui,  
outre la sience & le bon jugement naturel,  
étoient eux-mêmes versés dans les Affaires  
publiques, & qui, par-là, avoient aquis une  
parfaite

parfaite connoissance des Hommes & des choses du Monde. Le grand Duc de SCHOMBERG conseilloit à un savant Historien de ses amis, qui étoit Ecclesiastique, d'éviter avec soin, d'entrer dans un trop grand détail, quand il parleroit de ranger une Armée en bataille, ou de quelques autres circonstances d'un jour d'Action, parce qu'il avoit toujours observé, que les Ecrivains qui se mêlent de traiter des choses de la Guerre, sans en entendre le métier, ne manquent pas de donner contre cet écueil; qu'on leur voit faire les plus lourdes bévues, & dire les plus grandes absurdités. C'est aussi, ce que nous devons attendre de ceux, qui entreprendront de parler de toute autre espèce d'Affaires publiques, dès qu'ils n'en auront, qu'une théorie éloignée. D'ailleurs il n'y a pas beaucoup d'apparence, que des gens, qui ont passé toute leur vie dans une condition ordinaire, & privée, puissent avoir une idée fort juste des défauts, ou des beaux endroits, qui peuvent se trouver, dans les actions, ou dans les Caractères différens des grands Hommes. C'est-là sans doute, ce qui a engagé le fameux Monsieur BAYLE à citer une ancienne Loi, qui défendoit à toute personne, au dessous de la Dignité de *Chevalier Romain*, de s'ingérer à écrire l'Histoire.

En *Angleterre*, il y a peu de gens, qui aient la teinture la plus mince de lecture, ou d'étude, qui ne se croient d'abord capables d'entreprendre une tâche aussi forte, quoi-

quoiqu'il soit de notoriété publique, que plusieurs de nos Compatriotes, qui se font mêlés d'écrire l'Histoire, nous donnent de fréquentes preuves, qu'ils n'entendent pas même la nature des faits qu'ils nous rapportent. On peut dire aussi, que rien n'est plus ordinaire à tout homme, versé dans quelque sorte d'affaires que ce puisse être, que de trouver en défaut la plupart de ces Auteurs, lorsqu'ils s'attachent à traiter des matières qui font partie de la sphère de ses connoissances.

Cette espèce d'Ecrivains a produit depuis peu des Auteurs, qu'on ne sauroit regarder qu'avec mépris & indignation. Ce sont de ces Historiens de *Grub-street*, qui comme autant d'Entrepreneurs guettent la mort d'un homme illustre, dans l'espérance qu'elle pourra leur fournir le moyen de gagner quelques sous. Il n'est pas plutôt enterré, qu'il est à la discrétion de quelcun de ces misérables Auteurs, qui, pour grossir son Histoire, lui attribue des Ouvrages, qu'il n'a jamais composés, & lui fait faire des actions auxquelles il n'a jamais eu aucune part. Il lui donne des vertus, qu'on n'a jamais remarquées en lui; & par un effet de sa charité, il le justifie de fautes, qu'il n'a jamais commises. Tout ce qu'ils rapportent d'authentique, est tiré du Collège des Docteurs en Droit Civil \*, & quand ils ont trouvé le

\* Il y a dans l'Anglois, *Doctors Commons*, qui est un College de Docteurs en Droit Civil, près de l'Eglise de S. Paul

le moïen d'atraper une copie de son Testament, il ne leur en faut pas davantage, ils croient avoir plus de matériaux qu'il ne leur en faut, pour bâtir son Histoire. Il est vrai, que ce secours pouroit les mettre en état d'écrire l'Histoire de sa mort; mais que peut-on attendre d'un Auteur, qui entreprend de donner la Vie d'une personne illustre, sans en savoir autre chose, que les dernières dispositions de son Testament, & qui, au lieu d'être en état de nous apprendre ce qu'il a fait, ne peut nous dire, que ce qu'il a ordonné qu'on fit, après sa mort? Cette pratique qui expose en public les affaires particulieres des familles; & qui sacrifie les secrets du mort à la curiosité des vivans, est une de ces libertés injustes, qui mériteroient bien, que le Gouvernement voulût y mettre ordre, quand il a le tems de songer aux moïens de remedier aux abus crians, qu'on fait de la Presse. En attendant, que doivent penser les Etrangers, & quelle pauvre idée doivent-ils avoir de plusieurs personnes, qui pendant leur vie, se sont rendues recommandables, parmi nous, s'ils n'en ont d'autre connoissance, que celle qu'ils tirent des écrits de cette espèce d'Historiographes! Que pouroient dire nos Descendans, de leurs illustres Ancêtres, s'ils étoient réduits à n'en pou-



pouvoir juger, que par ces foibles portraits, & par des Actions placées en un jour si désavantageux ! Mais heureusement pour nous, ces sortes d'Ouvrages ne sont pas de longue durée : on les voit tomber, en si peu de tems, qu'ils ne peuvent afoiblir la Mémoire de ces illustres Défenseurs de la Patrie, s'ils ne sont pas capables de la conserver à la Postérité.

La vérité est, que, comme il est impossible de donner au Public la Vie de ces grands Personages, si tôt après leur mort, à moins que de vouloir la faire paroître dénuée de toute sorte d'exactitude & d'élégance, il ne convient pas non plus, d'introduire sur la scène, un homme qui a joué parmi nous un Rôle public, jusqu'à ce que le tems ait pu faire taire les différens mouvemens de l'Amitié & de l'Envie; jusqu'à ce qu'il ait adouci l'aigreur de ses Antagonistes, & réduit à leurs justes bornes les préventions trop favorables de leurs Adhérens. Il n'y a aucun doute, que dans tous les Partis, il ne se trouve plusieurs personnes d'un mérite distingué, quelques couleurs que nous les voyions aujourd'hui se prêter les uns aux autres, qui ne seront pas moins admirés par ceux qui viendront après nous; & qui recevront les mêmes éloges de la part de ceux, dont l'esprit ne sera point préoccupé par l'intérêt, par la passion, ou par la partialité. Ce seroit un grand bonheur pour nous, si nous pouvions assez nous rendre maîtres de nous-mêmes, pour nous persuader,

de sorte que quoiqu'un homme soit d'une opinion différente de la nôtre, cela n'empêche point qu'il ne puisse être un fort honnête homme; & si nous pouvions rendre aux autres la justice que nous rendront un jour, ceux qui paroîtront après nous, sur le Théâtre de ce Monde. Mais, dans la condition heureuse à laquelle nous réduisent nos passions, malgré le droit qu'un homme a de prétendre à la gloire d'une réputation sans tache, il doit s'attendre à parcourir les médisances & les reproches; & par rapport au Caractère qu'il aura donné à les hommes, quand il les aura quittés, il ne doit se contenter de la considération, qu'en faisoit le Chevalier BACON, qui comptoit que quand il auroit remis son ame à Dieu, & son corps à la Terre, sa réputation passeroit aux Nations étrangères, pour retourner à sa Patrie quelques années après.

## XXXVI. DISCOURS.

— — — — — Illâ se jactet in Aulâ.

VIRG. ÆN. L. I. v. 144.

*Se glorifie dans cette Cour.*

Il y a sous les Paradoxes en Politique, qu'on avance certaines gens, d'entre nous, il n'y a point de plus absurde, ni qui choque plus ceux qui ont le moindre jugement,

ment, que de prétendre, que la *Grande Bretagne* puisse jouir d'une grande tranquillité, sous le Gouvernement d'un Souverain *Papiste*. Le Roi HENRI IV. trouvoit, que c'étoit une chose impraticable, pour un *Protestant*, que de regner même en *France*, quoique la Religion *Reformée* n'engage point un Prince à la Persécution; & que l'Autorité du Souverain, sur le pié qu'elle est, dans ce Pays-là, soit plus en état de s'y maintenir, & de s'y faire obéir du Peuple, qu'en aucune autre Monarchie de l'*Europe*. L'expérience de ce que nous avons vu arriver de nos jours ne nous fait que trop connoître, que notre Constitution est incompatible avec le Gouvernement d'un Prince *Papiste*. Le Roi JACQUES II. avoit plusieurs qualités dignes d'un Monarque; & son Administration auroit pu rendre heureuse une Nation *Catholique Romaine*. Ce n'est qu'aux principes de sa Religion, qu'on doit attribuer les justes plaintes, qu'on a faites contre son Regne: mais elles étoient telles, & si bien fondées, que tout le Corps de la Noblesse, le Clergé, & le Tiers Etat se soulevèrent tous contre lui. d'un commun accord, & l'obligèrent à abandonner le Trône de ses Ayeux. A examiner les choses, sans prévention, on verra, que nous n'avons à craindre, que les vices d'un Prince *Protestant*: ses vertus peuvent nous rendre heureux; mais, dans un Prince *Papiste*, il n'y a rien qui puisse contribuer à notre prospérité: la piété même l'engage à travailler à

à notre destruction; & plus il est attaché aux principes de la Religion qu'il professe, plus il se rend insupportable. Qui peut, après cela, n'être pas surpris, de voir des gens, qui se parent du nom de *Protestans*, favoriser les prétentions d'un homme élevé dans les sentimens les plus cruels de la Bigoterie de l'Eglise Romaine; & qui, selon toutes les apparences, avant qu'il fût un an, auroit pour ennemis, ceux mêmes qui aujourd'hui, se donnent le plus de mouvemens, pour le placer sur le Trône, s'il étoit possible, qu'une entreprise si criminelle & si dénaturée pût leur réussir?

Je me trouvai, il y a quelques Mois, dans la Compagnie de certaines personnes, qui se divertissoient de la Déclaration, que ce Prétendant venoit de faire publier: la Date étoit, sur-tout, ce qui leur en faisoit le plus de plaisir, *la quatorzième Année de notre Règne*. La Compagnie ne pouvoit se lasser d'admirer, qu'il y eût un Roi en Europe, qui eût pu si long tems régner *incognito*. Un Règne si long & tenu si secret a donné occasion à une des personnes de cette Compagnie, & qui est actuellement en France, de s'informer avec soin, de tout ce qui s'y est passé de remarquable. Il l'a digéré en Annales, qu'il vient d'envoyer en ce Pays-ci, pour en faire part à tous ses Amis. J'ai supprimé plusieurs réflexions personnelles, qui se trouvent insérées dans cette Chronique, parce qu'elles ne contiennent rien de fort intéressant; & je trouve, que

Annales  
du Règne  
du Prétendant.

toute

312 LE FREE-HOLDER. XXXVI. Dis-  
toute l'Histoire de ces grands Exploits, &  
de cette Conduite Roïale, peut être renfer-  
mée dans les bornes d'une demi-feuille de  
papier.

*L'HISTOIRE de ce qui s'est passé de plus mé-  
morable, pendant les quatorze années du Re-  
gne du Prétendant, rédigée en Annales.*

*La premiere Année de son Regne.* Il a fait  
choix de ses Ministres, dont le premier a été  
son Confesseur. C'étoit une Créature de la  
Société des *Jesuites*, qui le proposa com-  
me un homme très-capable d'être le Direc-  
teur de la Conscience d'un Roi, qui espé-  
roit gouverner une Ile, qui n'est pas dans le  
giron de l'Eglise. Ensuite, il nomma le  
Président de son Conseil, ses Secretaires  
d'Etat; & il donna un Bénéfice fort hono-  
rable, & sans charge d'ame, au premier de  
ses Favoris; en un mot, il le fit son grand  
Trésorier. Il signa aussi, une Commission  
dormante pour un autre, qu'il fit grand A-  
miral, avec ordre à lui de la produire, tou-  
tes les fois qu'il mettroit en Mer, pour y  
exercer sa Charge.

*La seconde Année.* Il se perfectionna dans  
le pas du Menuet.

*La troisième Année.* Il crût d'un demi-pié.

*La quatrième Année.* Il écrivit au Pape,  
qu'il prioit par sa Lettre, d'avoir pour lui  
les mêmes bontés, qu'avoit eu son Préde-  
cesseur, qui étoit son Parrain. La même  
Année, il ordonna au Lord grand Trésorier,  
d'aqui-

d'aquiter les dettes de la Couronne, qui avoient été contractées, depuis qu'il étoit sur le Trône; sur-tout, un Compte du lait, fourni pour la bouche de Sa Majesté, pendant trois ans.

*La cinquième Année.* Il a fait de grands progrès dans toutes les Sciences, qui conviennent à un Roi: il a lu, d'un bout à l'autre, la Vie des Saints, avec l'Histoire de plusieurs Martirs d'*Angleterre*, qui avoient formé le pieux Projet de faire sauter en l'air tout un Parlement d'Hérétiques.

*La sixième Année.* Il s'apliqua, avec un soin extraordinaire, à s'instruire à fonds dans l'Art de regner; il dressa de sa propre main, le Plan d'une Bastille; il visita les Galeries; & il s'attacha à étudier les Edits de son grand Protecteur Louis XIV.

*La septième Année.* Etant parvenu à l'âge de maturité, il résolut de chercher des Aventures; mais son esprit se trouva fort partagé, & il hésita quelque tems, sur le parti qu'il devoit prendre, s'il devoit tenter une Expédition en *Ecosse*, ou faire un Pelerinage à *Lorette*, aiant été instruit à regarder ce lieu-là, comme l'endroit de sa naissance, dans un sens spirituel & religieux. Enfin, il se determina à l'Expédition d'*Ecosse*; & pour commencer l'exercice de cette Autorité Roïale dont il alloit se revêtir, il se fit lui-même Chevalier. Après avoir fait une petite Course vagabonde sur la Mer, il se rendit sain & sauf à *Dunkerque*, où il ne manqua pas de visiter l'Eglise de

de St. *Antoine*, & de le remercier très-humblement de ce qu'il l'avoit délivré des périls de la Mer, & de la rencontre du Chevalier BING.

*La huitième Année de son Regne.* Il fit une Campagne en *Flandres*, où, par le moyen d'un *Télescope*, il vit la Bataille d'*Oudenarde*, & le cheval du Prince de la Maison de *Hanovre* tué sous son maître; il eut le plaisir de considérer tout cela, du haut d'une Tour, où il étoit avec deux des *Enfans de France*.

*La neuvième Année.* Il fit encore une Campagne en *Flandres*; & à son retour à la Cour de *France*, il s'aquit une grande réputation, il reçut de grands Complimens, sur la bonne grace & l'air fier, avec lequel il s'étoit tiré d'un *Rigaudon*.

*La dixième Année.* Le *Pape*, pour lui marquer, combien il étoit sensible au bruit de ces Expéditions militaires de Sa Majesté, lui fit offrir un Chapeau de Cardinal, dont quelques-uns de ses Amis d'*Angleterre* lui conseillèrent de remercier sa *SAINTÉ*.

*La onzième Année.* Il se retira en *Lorraine*, où tous les matins, il fit un terrible dégât, parmi le Gibier, par l'avis & avec le secours de son Conseil privé. On dit que, pendant l'Eté, il tua de ses propres mains, cinquante paires de Faisans, & un *Marcassin*; qu'il arrêta trente compagnies de *Perdrix*; & qu'il mit bas quarante couples de *Lièvres*, à quoi il auroit pu ajouter autant de

de Renards, s'ils ne s'étoient sauvés hors des terres de ses Amis, avant que ses chiens eussent pu finir la chasse. Il étoit particulièrement excité à ces sortes de Divertissemens, par ses Ministres, qui ne doutoient pas, que cela ne contribuât à le rendre fort recommandable, & à lui concilier l'estime, & les bons offices de quantité d'Anglois grands amateurs de la Chasse au Renard.

*La douzième Année.* Il rendit une visite au Duc d'AUMONT; & il passa pour un Marquis François, dans une Mascarade.

*La treizième Année.* Il visita plusieurs Couvents, il prit les souscriptions de tous les Moines & de toutes les Religieuses, qu'il trouva dans ses intérêts; & il leur communiqua le dessein de son Entreprise sur la Grande Bretagne.

*La quatorzième Année.* Il fit de grands préparatifs, pour l'Invasion d'Angleterre; il fit des Magazins de munitions, qui consistoient en Reliques, Poudres, & Boulets de Canon. Dans cette occasion, il reçut du Pape un secours considérable, moitié en Argent, le reste en Indulgences. Un Prêtre Irlandois lui presenta une véritable dent de St. THOMAS BECKET, & l'on dit, que, pour le récompenser d'un present de cette importance, Sa Majesté lui avoit destiné l'Archevêché de Cantorbery. Tous les Monasteres ont contribué à le mettre en état d'achever heureusement ce glorieux Exploit. L'un d'eux lui a donné un millier de Livres sterling, & un autre autant de Messes.



Cette année est d'ailleurs mémorable par les Batailles, qu'il livra en *Ecosse*, & les Villes qu'il y prit; mais ces exploits sont de si fraîche date, que tout le monde les a presens à l'esprit, & qu'il seroit inutile d'en parler plus au long.

---

## XXXVII. DISCOURS.

————— Quod si  
 Frigida curarum fomenta relinquere posses;  
 Quo te cœlestis sapientia duceret, ires.  
 Hoc opus, hoc studium parvi properemus &  
 ampli,  
 Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

HOR. L. I. Epist. III. vs. 26. 30.

*Ab! si vous pourriez vous ôter de l'esprit mille pensées chagrinantes; vous vous laisseriez conduire à cette divine sagesse, que nous devons tâcher d'acquiescer tous, aussi bien les riches, que les pauvres. Ce doit être-là notre emploi, si nous voulons vivre heureux, & être chers à la Patrie.*

**O**N ne peut, sans un véritable chagrin, considérer, que notre Patrie, qu'on appeloit, du tems du *Papisme*, le Pays des Saints, fasse voir aujourd'hui moins de Religion, qu'au-

qu'aucun des Roïaumes & des Etats. qui nous environnent, tant de ceux, qui sont encore plongés dans les Erreurs de l'*Eglise Romaine*, que de ceux, qui ont abandonné sa Doctrine, & qui ont eu la force d'en secouer le joug. C'est une vérité si constante, qu'elle saute aux yeux de toute personne, qui, en voïageant, a eu occasion de remarquer ce qui se passe chez nos Voisins. Autrefois, on n'osoit faire voïager un jeune homme, dans l'appréhension de lui voir rapporter chez lui des sentimens d'*Athéisme*, des Pays étrangers ; mais, aujourd'hui, il est certain qu'un *Anglois* capable de la moindre réflexion ne peut rien trouver de plus propre à le réveiller, sur le chapitre de la Religion, que d'observer, de quelle maniere tous les hommes du monde regardent ce point important, combien toutes les Nations sont attentives à la grande affaire de leur salut, & que par-tout ailleurs, on n'en estime que davantage un homme, à qui l'on voit pratiquer ouvertement tous les Devoirs d'un Chrétien.

Il ne faut pas attribuer cette décadence de la Pieté à la *Réformation*, qu'on a vu, dans les premiers tems de son Etablissement, produire tous les fruits qu'on en devoit attendre, & qui a distingué tout le siècle qui lui a donné la naissance, par les exemples les plus brillans de Morale & de Vertu. Si nous voulions remonter à la source malheureuse de cette Impiété qui a si fort pris le dessus, parmi nous, depuis quelques années, qu'il semble que nous en fassions parade, nous

trouverions, qu'elle ne doit son origine qu'à cet extrémité opposée d'*affectation* & d'*hypocrisie*, qui s'étoit emparée des esprits, dans le tems de la grande Rebellion, & de l'usurpation qui lui succeda. Les pratiques d'une infinité de gens, qui savoient se couvrir d'un zèle étudié, ont rendu ridicules jusqu'aux aparences d'une sincere Dévotion. Les railleries que faisoient les Beaux Esprits & les Courtisans du Regne de CHARLES II. de tout ce qu'on apeloit alors scrupuleuse exactitude, furent portées à un tel point d'extravagance, qu'elles vinrent à bout de détruire presque entierement le *Christianisme*, qui n'osoit plus se montrer. Cette indigne liberté alla si loin, que c'est de ce tems-là, qu'on peut commencer à compter le changement déplorable, qu'on a vu arriver dans la conduite de ceux de notre Nation, qui veulent être à la mode; changement qui leur fait avoir honte de tout ce qui sent la Piété, & qui les rend incapables de considérer, qu'ils n'ont été envoyés en ce Monde, que pour remplir tous les Devoirs de la Religion.

Les suites  
fâcheuses  
des der-  
nieres  
plaintes,  
sur le Dan-  
ger de l'E-  
glise, par  
raport à la  
Religion.

Les grands cris que nous venons d'entendre, sur le danger de l'EGLISE, doivent être rapportés à un artifice de la même nature, que celui que les Hypocrites ont mis en usage, dans le dernier siècle; & ces plaintes affectées n'ont pas eu une influence moins fatale sur la Religion. Si nous voulions considérer sérieusement, combien une personne, dans les derniers momens de sa vie, peut:

peut recevoir plus de consolation, de penser, qu'il a mis un homme dans le chemin de la Vertu, que de se souvenir, qu'il a inspiré à mille autres les Principes *Toris*, nous ne verrions pas le zèle de tant de gens de bien se détourner de sa fin naturelle, & s'emploier avec tant d'ardeur, à faire de semblables Conversions. Quelle pauvre satisfaction, dans cette conjoncture, pour un homme, qui aura mal vécu, que de se représenter qu'il est bon *Whig* ! quelle triste ressource pour un autre, à qui la conscience reprochera la Sédition, le Parjure, ou la Rebellion, que de songer, qu'il meurt, avec la réputation d'être Membre de la HAUTE EGLISE !

Mais considérons un peu les malheureux effets, qu'ont produit ces plaintes chimériques ; & combien elles ont contribué à corrompre les mœurs des deux Partis. Ceux qui jettent les plus hauts cris, se regardent plutôt, comme une Société Politique, que, comme une Communion Religieuse ; & l'on peut dire, qu'ils n'ont presque d'autres Articles de Foi, que leurs différens Principes, par rapport aux Affaires d'Etat. Ces cris réitérés remplissent les Esprits foibles de craintes imaginaires, d'une rage furieuse contre leurs Compatriotes ; ils leur font naître des idées injustes, de gens qu'ils ne connoissent pas ; & ils les disposent à donner un mauvais tour, à des actions, dont ils ne sont pas juges compétens. Ils portent dans les cœurs l'amertume & le venin, au lieu d'y répandre

cette Charité, qui est le plus parfait ornement de la *Religion*, & le moïen le plus indispensable, pour parvenir à la fin qu'elle se propose. En un mot, parmi ces zèlateurs abusés, on sanctifie la Cruauté & l'Injustice, le Soulevement & la Trahison.

Les effets que produisent, dans l'autre Parti, ces cris obstinés, sur le danger de l'EGLISE, ne sont, ni moins visibles, ni moins déplorables. Ils se voient injustement attaqués; & ils cherchent à se vanger de ces médilances, en des termes qui ne sont pas moins injurieux que ceux, dont on a voulu les noircir. Ils font voir leur ressentiment & leur indignation, à proportion de la malice de leurs Adversaires. Ceux d'entre eux, qui ne savent pas raisonner contractent insensiblement une aversion injuste, pour le Gouvernement *Ecclesiastique*, que le Parti opposé les acusoit de haïr. Non seulement leur haine s'atache aux personnes particulières, mais elle n'épargne pas même cet Ordre de gens, dont le caractère sera toujours regardé, comme respectable, & sacré, tant qu'il y aura dans le monde du bon sens & de la Religion.

Je pourois rapporter ici plusieurs autres preuves de la corruption commune des deux Partis, qui découlent toutes de la même source; & il me seroit facile de faire voir, en les développant, que ces plaintes qui, à ce qu'on prétend, n'ont pour objet, que la sûreté de la Religion, en ont sapé jusques à l'apparence; & qu'elles n'ont servi, qu'à  
nous

nous rendre, non seulement le Peuple le plus divisé, mais encore le plus irrégulier dans ses mœurs, qui soit sur la face de la Terre.

Dans un tems malheureux, où nous voyions notre Nation inondée d'un semblable Déluge d'Impiété, ce doit être pour nous une grande consolation, que de voir réussir un expédient, qui soit capable de la tirer de cette affreuse condition. C'est aussi principalement, pour cette raison, que tout honnête-homme doit se réjouir, de voir prêt à avoir son effet un Acte, qui doit rendre moins fréquente l'Election des Membres du Parlement. Comme j'ai été prévenu par d'autres Ecrivains, qui ont considéré l'Acte; qui est presentement sur le tapis, dans cette vue particuliere, je ne m'étendrai pas sur ce sujet. Je me contenterai de dire un mot en passant, de deux Pièces que je viens de lire, & qui ont été publiées, la premiere, sous le titre de, *Discours sur le changement des Elections Triennales du Parlement*, & l'autre, sous celui de, *Réflexions sur le changement fait à l'Acte Triennal*.

Les raisons de cette Loi, qui étoit d'une nécessité indispensable, pour affermir Sa Majesté sur le Trône, pour éteindre l'esprit de Rebellion, pour nous ouvrir le chemin à des Alliances avec les Puissances étrangères, & d'autres avantages de la même nature, ne peuvent être que d'un fort grand poids. Mais, ce qui m'en fait un plaisir, que je ne puis exprimer, c'est que, je regarde cet

Acte, comme un moïen sûr pour calmer nos haines & nos animosités, & pour faire revivre dans la Nation cet heureux esprit d'Industrie, qu'on y voïoit autrefois. Il rendra moins fréquentes les occasions, où l'on voit des excès d'un zèle brutal, qui va souvent jusqu'à la fureur : enfin, il est à presumer, qu'il contribuera à la sûreté commune ; & que non seulement, il rendra la Nation plus heureuse & plus florissante ; mais aussi, que la sagesse qui l'a dicté, pourra nous rendre un Peuple beaucoup plus vertueux.

## XXXVIII. DISCOURS.

—— Longum, formosa, Vale.

VIRG. Ecl. L. III. vs. 79.

*Adieu Belles, adieu, pour long tems.*

Toute l'Ambition de notre Sexe tend à se faire estimer, & celle de l'autre à pour but de se rendre aimable. Comme ce DISCOURS est le dernier de ceux, que j'ai destinés à mes belles Compatriotes, je m'imagine, que je ne puis leur rendre un meilleur office, que de leur laisser, en forme de Legs, un secret assuré, pour gagner l'affection des Hommes, avec d'autant plus de facilité, qu'il semble, que

la Nature les ait formées , pour y prétendre , & pour l'obtenir. Ce secret se trouve compris dans la sentence suivante de SENEQUE. Je la vais traduire , en faveur du beau Sexe : *Ego tibi monstrabo Amatorium, sine medicamento, sine herbâ, sine ullius veneficæ carmine : si vis amari, ama.* C'est à-dire , „ je veux „ vous découvrir un Philtre, où il n'entre, ni „ Drogue, ni Simple, ni Enchantement, aimez, si vous voulez qu'on vous aime. „ S'il y'a quelque vérité , dans cette Découverte , & que ce soit un Spécifique , tel que l'Auteur le prétend , il n'y a rien , qui puisse rendre le Sexe moins aimable , que la Rage de Parti. La plus belle Femme, dans un transport de furie, perd tous les agrémens de son visage. Au lieu de charmer ceux qui la contemplent, elle éfraie également, ceux qui sont de ses Amis, & ceux qui n'en sont pas. Les derniers ne sentiront jamais la moindre inclination, pour une Ennemie si redoutable ; & les premiers ne se rendront jamais à une Nymphé, qu'ils connoissent sujète à de pareils emportemens. Les plus engageantes de nos belles Compatriotes sont celles des deux Partis, qui sont les moins susceptibles de l'aigreur, que portent dans les cœurs les passions & les préjugés ; & qui font remarquer cette douceur, si naturelle au Sexe, dans leurs conversations, & dans toute leur conduite. Quand une belle personne fait ainsi conserver son innocence & sa bonne humeur, au milieu des haines & des animosités réciproques de ses



Sœurs ennemies, ce caractère singulier la rend mille fois plus aimable; & elle peut être comparée, aussi bien que la Femme, dont parle SALOMON, à un *Lis* parmi des *Epines*.

Une Femme, qui veut se mêler de Politique, est un Animal aussi ridicule, qu'un Homme, qui veut mettre le nez dans les affaires, qui appartiennent aux Femmes. Chacun des deux Sexes devroit se renfermer dans ses limites particulieres, & borner ses soins à exceller dans son District. Quand VENUS se plaignit à JUPITER, d'une blessure, qu'elle avoit reçue dans une Bataille, le Pere des Dieux la regarda, en souriant; & il lui representa, qu'au lieu de se mêler de la Guerre, qui n'étoit pas son partage, elle auroit dû s'en tenir à ce qui regarde son Ministère particulier, & faire son occupation de présider aux plaisirs du Mariage. La délicatesse de plusieurs Critiques modernes a été choquée du Caractere de ces *Guerriers des Hales*, dont parle HOMERE; mais encore un *Héros braillard*, & qui parle en *barangere* est-il beaucoup moins insupportable, que le personnage d'un *Breteur* ou d'un *Grenadier* en corillon. Nous ajouterons à ces considérations, que le plus fin Satirique qu'il y ait eu, parmi les Anciens, disoit, que, selon lui, il n'y avoit rien, qui méritât plus d'être tourné en ridicule que le caractère d'un Gladiateur, sous l'équipage d'une Femme.

Propo-  
sitions de

Toutes ces réflexions m'engagent à m'ad-  
dresser

dresser à ces Dames, qui ne respirent que la Guerre, qui ne parlent que de Politique ; & à leur faire considérer, que ce seroit une chose bien horrible, que de voir durer les querelles & les inimitiés, parmi un Sexe, à qui la Douceur sied si bien, dans le tems que nous avons de si belles espérances de voir bientôt la Paix, entre les Hommes, dont les haines vont être terminées, par le *Bill* septennal, qui pour avoir son exécution, n'attend plus, que l'agrément de Sa Majesté. Comme il y a aparence, que cet Acte produira une suspension d'Armes, jusqu'à l'expiration du Parlement present, parmi la moitié des Habitans de notre Ile, il seroit fort raisonnable, que la plus belle partie des Sujets de Sa Majesté voulût aussi établir une Trêve, pour le même nombre d'années, entre les deux Partis oposés de son Sexe. Ou plutôt, il seroit à souhaiter, qu'elles voulussent convoquer une espèce de Senat, ou de Parlement, composé des plus belles & des plus sages de nos Compatriotes, pour ordonner une Neutralité perpétuelle, parmi le Sexe. Elles devroient, au moins, établir entr'elles, quelque chose à peu-près comme un *Committé*, dont les Membres pourroient être choisis, parmi les Dames de *Londres*, & de *Westminster*. Ce *Committé* seroit chargé du soin de préparer un *Bill*, pour le presenter à l'Assemblée, à la premiere occasion qu'elle se rencontreroit. Voici, quels en pourroient être les Reglemens :

„ Qu'on établisse incessamment un *Com-*

„ *mitté*, composé de ce qu'il y aura de plus  
 „ aimables Femmes, pour examiner l'état  
 „ present du Sexe, dans la Nation *Angloise*.  
 „ Que ce *Committé* s'assemblera à la mai-  
 „ son de chacune d'elles, au jour qu'elle  
 „ aura déssiné à recevoir ses visites; &  
 „ que toutes les autres, qui s'y rendront au-  
 „ ront droit de suffrage, avec une Tasse de  
 „ *Thé*.

„ Que ce *Committé* sera revêtu du pou-  
 „ voir, d'envoier chercher les Billets doux,  
 „ les Libelles, les Satires, les Listes des  
 „ Beautés, & toute autre semblable Pièce,  
 „ ou Acte public.

„ Qu'il sera ordonné à ce *Committé*,  
 „ d'examiner les moïens les plus propres,  
 „ pour corriger celles, qui persisteront avec  
 „ opiniâreté à vouloir déchirer les autres,  
 „ & de quelle manière on pourra employer  
 „ plus utilement la Cage à plonger\*.

Comme je suis toujours dans la dispo-  
 sition, de chercher à rendre à mes belles  
 Compatriotes tous les services, dont je  
 puis être capable, je voudrois leur propo-  
 ser une espèce d'Avant-propos, qui déclara-  
 roit „ que la dernière Guerre Civile en-  
 „ tre le Sexe n'a pas peu contribué à afoi-  
 „ blir cette ancienne & incontestable Auto-  
 „ rité,

\* Chaise qui sert à plonger dans l'eau une femme que-  
 relleuse, & qui trouble son voisinage par ses criail-  
 leries. Elle est condamnée à ce supplice, lors qu'il y a  
 deux Voisins qui témoignent contre elle, devant un Juge  
 à Paix.

„ rité, qu'elles prétendoient avoir sur no-  
 „ tre Sexe dans cette Ile; ce qui a causé  
 „ la ruine du bon Menage; découvert quan-  
 „ tité d'importans secrets; répandu dans le  
 „ discours beaucoup de fiel & d'aigreur: que  
 „ cette fâcheuse disposition d'esprit a fait  
 „ naître des disputes violentes, & causé une  
 „ effusion considérable d'Eau de Citron; qu'  
 „ elle a excité des animosités dans les cœurs,  
 „ & porté le feu sur les visages; qu'elle s'est  
 „ fait connoître, par la variété des Rubans;  
 „ qu'elle a introduit une confusion inexprimable dans les parures; & sur-tout, qu'elle a imprimé un air rechigné sur les plus aimables traits de nos Dames Bretones, au grand dommage de leurs charmes, puisque cette aigreur ne peut que produire la décadence de cette beauté, si naturelle à la Nation.

Quant à ce qui regarde le *Bill* même, il peut être composé de plusieurs particularités, auxquelles pourront naturellement donner occasion les disputes, qui s'élèveront aux Tables à *Tbé*; c'est pourquoi, on doit s'en reposer sur la discretion & l'expérience du *Committé*, qui en disposera, comme il le jugera à propos. Il ne seroit peut-être pas inutile d'ordonner, entr'autres choses,  
 „ Qu'on regardera, avec la même indifférence, les discours de Politique, que les conversations, qui ne roulent, que sur le beau tems & sur la pluie. Que si quelque homme s'avise de venir troubler une Assemblée *Feminine*, de Nouvelles du  
 „ Par

„ Parlement, il sera marqué, comme un  
 „ Etourdi, & un Incendiaire.

„ Qu'il ne sera plus permis à aucune Fem-  
 „ me, de se mettre des mouches, sur le  
 „ front, à moins qu'elles ne veuillent les  
 „ placer directement au milieu, vu que c'est  
 „ l'endroit qui en marque la neutralité.

„ Qu'on fera porter toutes les Tabatie-  
 „ res, & tous les Eventails, de quelques  
 „ principes qu'ils puissent être, chez Mes-  
 „ sieurs MOTTEUX, & MATHER, qui en  
 „ donneront d'autres, en échange, sur les-  
 „ quels, il n'y aura rien, qui ait le moin-  
 „ dre rapport aux sentimens de Parti.

„ Que, quand une Dame commandera  
 „ une Comédie, elle aura grand soin, que  
 „ l'Auditoire soit bien également mélangé  
 „ de *Whigs* & de *Toris*.

„ Qu'aucune Femme, d'aucun Parti,  
 „ n'ait la hardiesse de chercher à inspirer ses  
 „ sentimens à aucun Membre du Parlè-  
 „ ment.

„ Qu'il y aura une Amnistie générale;  
 „ qu'on oubliera entièrement les premières  
 „ hostilités, les anciennes distinctions, &  
 „ tous les défauts publics, & particuliers,  
 „ de côté & d'autre; & que toutes celles  
 „ qui embrasseront la Neutralité, dans l'es-  
 „ pace de . . . . semaines, pourront donner  
 „ à la conférence de leur jupe de balei-  
 „ ne, une aune de plus, qu'elles n'ont au-  
 „ jourd'hui.

„ Pourvu néanmoins, que rien de ce qui  
 „ est ici contenu, ne soit interprété, de

„ ma-

„ maniere à s'étendre à aucune personne  
 „ qui demeure dans le Quartier de *Drury-*  
 „ *Lane*, ou qui y ait la moindre habitude, ni  
 „ à aucune autre de cette Société, qui ait  
 „ les mêmes pratiques, en quelque endroit  
 „ du Pays qu'elle puisse faire sa résidence :  
 „ car on leur laisse toujours l'entiere liberté  
 „ de médire, de calomnier, de pester, &  
 „ de faire la moue, comme elles ont fait  
 „ jusqu'ici, nonobstant ce que porte cet  
 „ Acte, à ce contraire.

---

## XXXIX. DISCOURS.

—— Prodesse quam conspici.

*Il vaut mieux chercher à se rendre utile aux  
 hommes, que de courir après une vaine ré-  
 putation.*

**C**omme c'est dans les grands cœurs, & Caractere:  
 dans les ames nobles, que l'amour de <sup>de feu My-</sup>  
 la Gloire jette ordinairement les plus pro- <sup>lord So-</sup>  
 fondes racines, aussi arrive-t-il souvent, que <sup>others,</sup>  
 quand on l'en arrache, il n'en sort pas, sans  
 entrainer avec lui plusieurs vertus; & que  
 dès qu'un homme cesse d'aspirer à l'hon-  
 neur d'une réputation éclatante, il tombe  
 insensiblement dans un état de nonchalan-  
 ce & de paresse. Mais quand, sans aucun  
 motif de vanité, une personne, qui a de  
 grands talens, témoigne du zèle pour le bien  
 public.

public, & qu'il a autant de soin de se cacher, que de chercher les occasions de faire des actions illustres, on peut dire hardiment, qu'il y a quelque chose, dans son caractère, qui le met au dessus du reste des Hommes. Cette humeur également bien-faisante, & désintéressée, est une preuve indubitable de la magnanimité de son cœur.

Il n'y a peut-être pas, dans toutes les Histoires, un plus bel exemple de ce généreux naturel, que ce que tout le monde a remarqué, dans l'excellent Personage, dont j'ai emprunté les paroles que j'ai mises à la tête de ce Discours. Il s'est attaché avec un soin extrême, à acquérir des connoissances, qui l'ont rendu aussi célèbre, qu'utile à sa Patrie. Personne n'étoit plus capable que lui, de former de grands projets, ni plus propre à prendre les mesures nécessaires, pour les faire réussir. Mais, dans tout ce qu'il entreprenoit, il se proposoit moins l'honneur, qu'il lui en pouvoit revenir, que l'avantage du Public. Il se mettoit fort peu en peine de tout ce qu'on pouvoit dire, de l'Action en elle même; pourvu que sa Patrie en recueillît le fruit; il étoit satisfait. Cette disposition d'esprit, qui lui faisoit surmonter toutes les oppositions de la brigue & de l'envie, le mettoit en état d'achever glorieusement ce qui paroissoit le plus mal fondé, & le plus impraticable dans ses desseins. On le voïoit venir à bout de plusieurs entreprises de la dernière importance, pour la sûreté & l'avantage du Public, & condui-

re

re à une heureuse fin plusieurs grands Evénemens, qui n'auroient pas manqué d'échouer, dans l'instant même de leur naissance, s'il n'avoit préféré à l'honneur de paroître utile à son Pays, le plaisir de l'être en effet.

Comme il étoit du secret, qu'il avoit entrée dans tous les Conseils de son Maître, le Roi GUILLAUME, qui lui communiquoit ses pensées les plus particulières, on lui attribue généralement la plus grande partie du Plan de la Succession Protestante. S'il n'a pas eu seul l'honneur d'avoir imaginé le projet de l'Union des deux Roïaumes, & du Bill de la Régence, qui semblent avoir été l'unique moyen, que la Prudence humaine pût mettre en usage, pour nous assurer une bénédiction si précieuse, on ne lui peut refuser la gloire d'avoir été la personne, qui ait eu la principale part à la conduite de ces deux importantes affaires; & la Posterité ne peut sans injustice se dispenser de lui donner après sa mort les louanges, qu'il a évité de recevoir, pendant le cours de sa vie. On diroit en effet, que ses jours furent prolongés, au-delà de leur terme naturel, malgré les indispositions, qui en ont accompagné les derniers tems, afin qu'il eût la satisfaction de voir réussir l'heureux établissement, qu'il s'étoit proposé, comme le but principal de ses travaux publics. Ce ne fut pas pour lui, un petit surcroît de bonheur, que de voir avancés aux premiers Postes d'honneur & de confiance, sous le Gouvernement



ment de Sa Majesté à present Regnante, ceux qui avoient toujours été ses amis les plus intimes, & qui lui avoient aidé à prendre des mesures, pour assurer la Succession Protestante, qui leur attirerent la haine de ceux, à qui ce Projet déplaisoit. Je suis persuadé, qu'il n'y a aucun de ces grands hommes, qui ne reconnoisse, sans peine, qu'ils ont tiré bien des lumieres & des avantages considérables, de leur étroite liaison avec Mylord SOMERS. Il avoit une connoissance si générale des Affaires; & il s'interessoit si fort à tout ce qui regardoit ses amis, que, dans quelque situation qu'ils se trouvaient, ils s'adrescoient toujours utilement à lui, pour recevoir ses avis, dans les cas les plus épineux, & dans les circonstances les plus embarrassantes de la vie.

Il a eu pendant tout le tems qu'il a vécu, une modestie & une retenue si admirables, que ses vertus en recevoient un nouveau lustre, à mesure qu'il s'étudioit à les tenir ensevelies, dans une si honorable obscurité.

Sa Religion étoit sincere & sans ostentation; & elle lui avoit inspiré, pour tous ses Compatriotes, une bienveillance universelle, sans mélange de fiel pour aucun d'eux. Il a été fermement attaché à celle que nous propose la Constitution de notre Patrie; & il a été constant à en remplir tous les devoirs, tant en public, que dans le sein de sa famille. Il en a defendu la Cause, avec autant de réputation, que de succès, dans l'Afai re des sept Evêques, & dans une  
con-

conjoncture, où l'EGLISE étoit véritablement en danger. Nous pouvons ajouter à tout cela, que la conformité du même esprit de candeur & de modération, qui se trouvoit entre lui & le grand Archevêque TILLOTSON, avoit lié entr'eux l'amitié & la correspondance la plus étroite: & c'est cette modération, qui lui faisoit avoir plus de pitié, que de haine, pour ceux, qui avoient des sentimens différens des siens, dans les points, qui ne lui paroissoient pas essentiels au CHRISTIANISME.

Sa douceur naturelle se faisoit remarquer dans les moindres circonstances de sa conversation: elle paroissoit dans ses regards, dans ses démarches, dans sa voix. Sa grande application à l'étude sévère de la Jurisprudence, n'avoit point corrompu la bonté de son Naturel, par un esprit de Contention & de Chicane. Il ne savoit ce que c'étoit, que de disputer, pour des choses indifférentes; il ne savoit ce que c'étoit, que de s'enorgueillir de la supériorité de son esprit, & il n'en devenoit pas plus fier, pour avoir la raison de son côté. Il joignoit à la plus grande délicatesse, qu'on puisse acquérir, par une bonne éducation, toute la force du jugement le plus exquis. L'approbation qu'il donnoit, aux sentimens de ceux, avec qui il se trouvoit en conversation, lorsqu'il croïoit devoir le faire, le mettoit en droit de pouvoir à son tour, les relever, quand ils se trompoient. Il savoit si agréablement communiquer ses lumieres, que quicon-

que

que entroit en conférence avec lui, en sortoit toujours plus savant, sans s'apercevoir qu'il eût voulu lui donner de leçons. C'est à ces manières engageantes d'un grand Maître, que nous pouvons attribuer l'estime particulière, qu'a eue pour lui la feue Reine, tant qu'elle s'est atachée à suivre des mesures, qui étoient capables de porter la Nation *Angloise* au plus haut période de la Gloire, malgré les préjugés injustes, qu'elle avoit conçus contre lui, avant qu'elle fût bien informée de son mérite personnel, & de la droiture de sa conduite.

Nous venons de voir, combien ce grand homme a contribué à l'établissement de la Succession Protestante, & au bonheur de sa Patrie, par sa Politique consommée; aussi peut-on dire, que ces deux grandes fins avoient fixé toute son attention, & qu'il ne les perdit jamais de vue un moment. Son caractère étoit constant, uniforme, & l'on ne voioit rien, dans toutes ses démarches, qui se démentît. Ses principes fondés sur la Raison, & soutenus par la Vertu, ne lui permettoient pas d'écouter l'Ambition, l'Avarice, ni le Ressentiment. Exempt de la tyrannie de ces passions, il n'étoit sensible qu'à la Verité, & à la Justice; & il y demouroit inséparablement ataché. En un mot, il est sorti de la carrière, parmi les mêmes personnes, & regretté de ces dignes amis, avec qui il avoit commencé d'y entrer.

Mais, si ce grand homme s'est distingué, par son zèle, pour les intérêts de l'Etat, &  
par

par son amour pour sa Patrie, il ne s'est pas rendu moins recommandable, par la vaste étendue de ses lumieres, & par son savoir universel. Comme, dans le partage qu'il faisoit de son tems, entre les scènes publiques des Affaires, & les occupations de la vie privée, il a toujours eu soin de conserver le caractère d'un homme d'honneur, & celui d'un grand personnage, non seulement, il avoit aquis une connoissance parfaite des Hommes, & des choses du monde, mais encore, il possédoit à fond, tout ce qui appartient aux Beaux Arts, & aux Siences les plus relevées. Cette aplication infatigable, qu'il a fait voir, dans toutes les circonstances de la vie, & cette prudence, qui le faisoit profiter de tous les évènements, l'avoient rendu si habile, dans les Loix du Pays, qu'il passa pour un des plus grands Maîtres de sa profession, dès le moment qu'il l'embrassa. Quoiqu'il soit parvenu successivement à tous les Honneurs de la Robe, il a toujours été regardé, comme un homme qui méritoit une Place, au-dessus de celle qu'il occupoit actuellement, jusqu'à ce qu'enfin, il eût atteint la plus haute Dignité, à laquelle il pût prétendre, par son savoir, & par ses talens.

Il possédoit au souverain degré deux qualités, qui se rencontrent rarement dans une même personne. On trouvoit en lui la plus grande force de Jugement, & le goût de Politesse le plus exquis. Sans la premiere de ces deux qualités, la Sience ne fait qu'em-

qu'embarasser; & sans la dernière, elle n'a rien que de choquant. Mylord SOMERS avoit l'une & l'autre, à un point, qu'il répondoit sur toutes les connoissances, cet agrément, & cette solidité, qui manquent d'ordinaire au reste des Savans. S'il disoit son sentiment, sur une Pièce de Poësie, sur l'Ouvrage d'un Peintre, sur un Morceau de Sculpture, il le faisoit avec tant de délicatesse, & ses observations étoient si justes, qu'on prenoit plaisir à l'entendre, & à s'y conformer.

La solidité de son Raisonnement, & l'élégance de ses expressions soutenue & perfectionnée par la Lecture des plus excellens Auteurs, tant anciens, que modernes, se faisoit sentir dans toutes ses Productions. Son éloquence étoit mâle & persuasive, sans avoir rien de trivial, & d'affecté. Son stile étoit exact & pur, mais en même tems, plein de politesse & d'esprit, & propre à exposer à ses Lecteurs, avec la dernière clarté, les affaires les plus embrouillées. Il est fâcheux qu'un aussi grand homme, par un effet de son aversion pour la vaine gloire, ait composé tant de beaux Ouvrages, & fait tant de belles actions, dans il n'a pas voulu avoir l'honneur. Cependant, malgré sa modestie, il a paru tant de choses de cette nature, que tout le monde lui a attribuées, que je suis persuadé, que parmi les Auteurs du premier ordre, il n'y en a aucun, qui ne reconnoisse, que Mylord SOMERS a été la meilleure plume de son siècle.

On

On a souvent comparé cet illustre Seigneur, pour son rare savoir, & pour la grande étendue de ses connoissances avec Mylord VERULAM, qui a été aussi Chancelier d'Angleterre. Mais la conduite de ces deux personnes extraordinaires a été bien différente, dans les mêmes circonstances. Ils ont été l'un & l'autre accusés par la Chambre des Communes. L'un d'eux y avoit donné sujet, aussi succomba-t-il sous la charge de ses fautes; & il fut réduit à faire des soumissions, dont la honte diminua de beaucoup l'éclat d'un caractère si illustre; Mais Mylord SOMERS soutenu par l'intégrité de sa vie, ne fut aucunement ébranlé par les efforts impuissans de ceux, qui cherchoient à ternir sa réputation. Ses Accusateurs auroient fort souhaité de pouvoir se désister de leur entreprise; mais il demanda, il pria instamment, qu'après d'exactes informations, l'affaire fût jugée, & il n'eut pas de repos, qu'il n'en eût vu la fin. Car la même Vertu, la même Grandeur d'ame, qui lui faisoit mépriser la vaine Gloire, ne lui permettoit pas de souffrir, qu'on le chargeât de reproches qu'il n'avoit pas mérités.

Je ne doute pas, qu'un homme aussi rare ne fasse la plus belle figure dans l'Histoire du siècle présent; mais nous ne devons pas nous attendre d'y voir briller son Mérite, dans tout son jour, puisqu'il a écrit une infinité de choses, qui n'ont pas été publiées sous son nom. Il a été la Baze & l'ame de plusieurs Conseils de la dernière importan-

P

ce,

ce, dans lesquels il n'a jamais paru: Il a rendu de bons offices à une infinité de gens, qui n'ont jamais su à qui ils en étoient redevables: il a obligé sa Patrie, par des services considérables, dont d'autres ont eu tout l'honneur: En un mot, on ne pourra jamais assez louer un homme, qui s'atachoit plutôt, à faire des actions dignes d'estime, qu'à aquerir une grande réputation.

## XL. DISCOURS.

Urit enim fulgore suo qui prægravat artes  
Infra se positas: extinctus amabitur idem.

HOR. L. II. Epist. I. vs. 13, 14.

*Dès qu'un homme excelle, en quelque Art,  
par dessus les autres, il leur devient insupportable; à peine n'est-il plus, que ses rivaux  
commencent à l'aimer.*

Le traitement qu'éprouvent d'ordinaire, ceux qui s'érigent en Auteurs.

**I**L faut avoir bien de la résolution, pour vouloir être Auteur, dans un Pays, où la Critique & la Raillerie sont sur le pié qu'elles sont en *Angleterre*. On ne peut y prétendre, sans exciter une alarme parmi ses Compatriotes; & vouloir se distinguer du reste des Hommes, c'est s'exposer à la Censure du public, & quelque-fois à devenir l'objet éternel de toutes ses plaisanteries. Ceux qui se mêlent d'écrire doivent s'attendre à essuier tous les traits de l'Envie, puisqu'il

qu'il semble en éfet, que ce soit insulter à l'Ignorant. Ne voïons-nous pas tous les jours, un homme qui a les meilleures intentions du monde, lorsqu'il publie un Ouvrage, ne le voïons-nous pas traité d'une maniere auffi injurieuse, que s'il étoit le plus cruel ennemi du Genre-Humain ? Tous ceux qui ont le moins de droit d'aspirer à la gloire se déchainent contre lui, ils exposent aux yeux de tout le monde, jusqu'aux moindres taches de sa vie; il ne leur faut qu'un *oui dire*, pour se croire suffisamment autorisés à le décrier; & s'ils n'ont pas en main de vérités desobligeantes à débiter, sur son compte, ils ne se font aucun scrupule d'en forger à propos, plutôt que de souffrir qu'il s'érige en Auteur impunément. Les personnes même, qui écrivent sur les matieres les plus indifférentes, & qui ne s'attachent, qu'à des Ouvrages de goût, sont regardées comme des gens, qui font une espèce d'insulte à la Société, comme des gens qu'il faut humilier, comme des perturbateurs de la tranquillité publique. Ce ne sont pas seulement les esprits grossiers, & malins, mais c'est le Corps entier des Auteurs, qui prend les armes contre un homme, qui veut entrer dans la carrière de l'Honneur & de la Réputation, & il y a tout à parier que, par leurs atakes opiniâtrément redoublées, ils viendront enfin à bout de le faire passer pour un fou, & même pour un mal-honête-homme. Les Auteurs, qui ont beaucoup de succès font tous leurs efforts, pour exclure



carte, tout ce qu'il a gagné en plusieurs fois; de sorte que, s'il a le malheur de perdre le dernier coup, il est entièrement ruiné. Il seroit à souhaiter, pour tous les Auteurs, qu'à l'exemple de ce Gentil-homme, ils fussent se retirer à propos; & qu'ils cessassent de vouloir augmenter leur réputation, quand une fois elle est bien établie. D'un autre côté, il n'y a point d'objet plus triste dans le Monde savant, que la décadence d'un Auteur. Comme on est naturellement plus porté à critiquer qu'à donner des louanges, les Lecteurs ne manquent pas de le tourner en ridicule, pour les derniers de ses Ouvrages, quand ils ont oublié, d'applaudir aux premiers. Lorsqu'il arrive, qu'un homme, soit par quelque infirmité, soit par son grand âge, a perdu la force & la vivacité de son esprit, il seroit à souhaiter, que, pour l'empêcher d'écrire, ses Parens & ses Amis ne lui laissassent, ni plume, ni ancre, ni papier, après avoir inutilement tenté tout autre moien de le mettre à la raison.

Rien n'est plus ordinaire, que de voir vieillir l'Auteur, avant que l'homme soit parvenu à un âge fort avancé; sur-tout, lorsqu'il traite des Sujets d'invention, ou qui naissent de ses Réflexions, sur la Nature Humaine. Car, en ce cas-là, ni la force de son imagination, ni la plupart des circonstances de la vie, qui échappent à ses yeux, ne peuvent lui fournir assez de matériaux, pour en composer un grand nombre d'Ouvrages, qui soient capables de plaire aux Connoisseurs.

seurs. Nous voïons même, qu'en ce qui regarde les beautés extérieures de la Poësie, ceux qui écrivent beaucoup, sans reprendre haleine, sont sujets à revenir souvent aux mêmes phrases, au même tour, aux mêmes expressions, & aux mêmes pensées. Quand un Auteur a ainsi épuisé son imagination, dont il a, pour ainsi dire, tiré la quinte essence, il devroit lui laisser le tems de reprendre de nouveaux esprits, & attendre que, de la conversation & de ses nouvelles lectures, ses reflexions aient pu faire un nouveau magasin d'expressions élégantes, de pensées neuves, & de vives images de la Nature. On doit laisser reposer une terre, qui, pour avoir été trop fréquemment cultivée, & pour avoir trop rendu, n'est plus en état de rien rapporter; on doit lui donner le tems de recouvrer ses sels épuisés, & de s'enrichir de nouveau du bénéfice de l'Air, de la rosée du Ciel, & des favorables influences du Soleil.

Pour moi, malgré le peu d'égard, qu'on a d'ordinaire, pour ceux, qui nous communiquent leurs sentimens, en les faisant imprimer, je ne puis m'empêcher d'en avoir de la reconnoissance, pourvu qu'il n'y ait rien dans leurs Ecrits, qui puisse inspirer le Vice, ou qui sente l'Impiété. Si les pensées de tels Auteurs ne disent rien, au moins elles ne font pas de mal, & elles font voir leur humeur laborieuse & leur bonne intention. Si elles m'apprennent quelque chose de nouveau, j'en suis obligé à celui, qui les a mises au jour; & je dois le regarder,

comme mon Bien-faiteur particulier, si son Ouvrage peut contribuer à perfectionner mon esprit, s'il me fournit quelque récréation innocente, ou quelque motif puissant, pour me porter à la pratique de quelque Vertu-Morale; puisqu'en éfet ce sont-là, en partie, les services les plus essentiels qu'un homme puisse rendre au Genre-Humain. Si ceux qui ont de la capacité & des talens refusoient de nous faire part de leur lumieres, leur sagesse & leurs connoissances seroient presque inutiles; & ils auroient beau avoir de l'expérience, nous n'en tirerions aucune instruction. Sans le secours de ces occupations agréables, nous aurions tout le tems de nous ennuyer dans la solitude; & souvent nous chercherions en vain par-tout ailleurs, de quoi nous délasser du soin de nos affaires. C'est cette communication de pensées, qui fait vivre, au milieu du monde, un homme dans la retraite, pour ne pas dire, qu'elle est capable de le mettre au-dessus de ses vicissitudes. C'est elle qui modère nos passions, qui nourrit notre esprit, & qui l'empêche d'être lui-même la proie de ses propres réflexions. L'estime dont la Posterité honore la mémoire des bons Ecrivains, fait assez connoître le mérite de ceux, qui s'attachent à cette Profession. Il n'y a personne aujourd'hui, qui n'admire beaucoup plus CICERON, en qualité d'Auteur, que sous le caractère de Consul de Rome. Et ne voïons-nous pas qu'on parle beaucoup plus souvent parmi nous, des Ecrivains célèbres

de

de notre Patrie, qui ont paru dans les siècles passés, que d'aucune personne particulière, qui ait vécu dans le même tems.

Quand je me considère moi-même, comme FREE-HOLDER *Anglois*, je ne puis m'empêcher d'envisager, avec un plaisir extrême, les peines de ceux qui ont enrichi notre Langue de la Traduction des Anciens Auteurs Grecs & Latins; & qui, par ce moyen, nous ont transmis la connoissance de ce qui s'est passé de plus important, dans les fameux Gouvernemens de Rome, & de la Grèce. Nous avons presque tous leurs Historiens en *Anglois*; & ce qui fait le plus d'honneur à notre Langage, c'est qu'on a remarqué qu'il n'y en a point de plus propre, pour rendre avec élégance les plus excellens Poëtes de ces deux Nations. Ceux mêmes de nos Compatriotes, qui n'ont aucune teinture de Lettres, peuvent, par le VIRGILE de DRYDEN, juger sainement des beaux endroits du Poëme Epique le plus parfait; & ce que Mr. POPE a déjà publié d'HOMERE nous fait espérer, que l'ILIADÉ paroîtra bientôt en *Anglois*, sur un pié, à le disputer au Poëme même, tout digne qu'il soit de l'immortalité.

Il y a encore un autre Auteur, que j'ai souvent souhaité de voir traduit en *Anglois*, parce qu'on voit regner, dans tout son Ouvrage, un esprit de liberté, & des sentimens plus capables de nous inspirer le goût de l'Honneur & de la Vertu, que tout ce que nous trouvons dans toutes les Pièces de

Poësie que nous avons reçues de l'Antiquité. Je veux parler de la PHARSALE de LUCAIN: c'est le seul Auteur de considération, parmi les Poëtes *Latins*, qui n'a pas été traduit & commenté à l'usage du DAUPHIN. La raison n'en est pas bien difficile à pénétrer, puisque la PHARSALE n'auroit jamais pu être regardée, que comme une satire piquante, contre la forme du Gouvernement établi en *France*. Elle est actuellement entre les mains de Mr. ROWE, qui en a déjà publié quelques Essais, où non seulement, il conserve tout le feu, & toute l'énergie de l'Original; mais, on peut dire même, qu'il a mis les pensées de l'Auteur dans un jour plus beau, que ses phrases sont plus exactes, & ses vers beaucoup mieux tournés.

Comme des entreprises aussi difficiles demandent les plus grands encouragemens, nous ne pouvons qu'être fort ravis, de voir les souscriptions, qu'on a faites, pour les deux Ouvrages, dont je viens de parler, surtout, quand nous considérons, que s'ils ne sont achevés par les habiles mains de ces deux grands Maîtres, nous ne devons plus nous flater d'en voir jamais former le projet, par aucun autre, après eux.

## XLI. DISCOURS.

Dissentientis conditionibus  
Foedis, & exemplo trahenti  
Perniciem veniens in ævum.

HON. L. I. Od. V. vs. 14--16.

*Regulus rejette toutes conditions honteuses, &  
un exemple fatal à la Postérité.*

**C**omme rien ne contribue plus à la Ri- Les avan-  
tages que  
Sa Majesté  
à présent  
Régner  
a obtenus,  
par rapport  
au Com-  
merce  
d'Espagne.  
chesse, & à la Prospérité du Public, que  
l'attention particulière du Gouvernement,  
pour tout ce qui regarde l'avancement du  
Commerce d'une Nation, il est étonnant,  
que les Historiens Anglois, ne se soient pas  
attachés, avec plus de soin, à nous apren-  
dre distinctement les différens états, où il a  
été parmi nous, sous chaque Règne parti-  
culier. Nous pouvons cependant, remar-  
quer, en general, que les plus prudens de  
nos Rois n'ont pas été moins attentifs à en-  
étendre les bornes, que celles de leur Do-  
mination. Ils étoient assez éclairés, pour  
n'ignorer pas, combien ce point importe au  
bien du Peuple, independamment de la  
Gloire, qui en revient au Souverain.

Le premier Monarque de la *Grande Bre-  
tagne*, qui ait mis notre Commerce, & par  
conséquent notre Navigation, sur un pié a-  
vantageux, a été **EDOUARD III.** Ce Prince

victorieux, par plusieurs excellentes Loix, qu'il établit, pour favoriser le Négoce, avoit trouvé le secret de mettre ses Sujets en état de l'assister, pendant toutes les guerres, qu'il a eu à soutenir, contre les Puissances Etrangères. Il avoit su si bien faire tourner tout l'avantage du Commerce, du côté des Marchands *Anglois*, par la Balance qui en fut réglée de son tems, que les Marchandises, qui sortoient du Roïaume, montoient jusqu'à deux cens quatre-vingt quatorze mille Livres, & que celles qu'on y apportoit de dehors, ne passa jamais la somme de trente huit mille.

On peut compter, parmi ceux de ses Successeurs, sous le Regne desquels notre Commerce a été le plus florissant, HENRI septième du nom, & la Reine ELIZABETH. Le premier, qui, par sa grande sagesse, s'étoit rendu digne d'être apelé le SALOMON *Anglois*, s'est attaché sur-tout, à suivre l'exemple de ce prudent Monarque, en ce qui concernoit l'avancement du Commerce de ses Sujets. C'est aussi par-là, qu'il a ramené à lui les esprits de son Peuple; & qu'il s'en est assuré l'affection: c'est par ce moïen, qu'il a étendu la Navigation du Roïaume, & qu'il a su repousser les fréquentes atakes de ses Ennemis.

Pour la Reine ELIZABETH, elle a toujours eu le Commerce fort en recommandation; & nous voyons, quelles en ont été les suites, pendant tout son Regne, dans l'amour & l'obéissance de ses Sujets reconnoissans,

noissans, qui lui ont aidé, avec tant d'ardeur, à vaincre ses Ennemis, & à ruiner tous leurs Projets.

C'est avec un plaisir sensible, que nous voïons Sa Majesté à-présent regnante appliquer si utilement ses soins à l'avancement de notre Négoces, & qu'Elle veuille bien se considérer, comme le Roi d'une Ile trafiquante. Elle a déjà obtenu, pour son Peuple, des avantages très-considérables, & Elle est encore actuellement occupée à prendre des mesures, à former des Traités, pour regagner, & pour augmenter de plus en plus ses Privilèges, dans le Commerce.

Je ne veux parler, dans ce DISCOURS, que du Traité conclu à *Madrid* le 14. du dernier Mois de *Décembre* de l'Année 1715. que je comparerai à celui, qui avoit été fait à *Utrecht*, le 9. de *Décembre* 1713. pour faire voir, combien le Traité, qui a été conclu avec le Roi GEORGE, est plus avantageux à la *Grande Bretagne* que celui, qui fut fait sous le Règne dernier. Mais, remarquons d'abord, qu'il est également étonnant, qu'à la fin d'une Guerre aussi heureuse, & qui avoit aquis tant de gloire à la Nation, on ait donné les mains à un Traité, si peu à son avantage, & qu'au commencement d'un Règne si cruellement traversé; par des troubles domestiques, on ait pu en obtenir un, dont les conditions lui sont si favorables. Cela doit nous convaincre, que la sagesse d'un Souverain, & l'intégrité de ses Ministres sont plus nécessairement,



res, pour conduire une affaire d'une telle conséquence, pour le bien public, que, ni la meilleure conjoncture du tems, ni quelque autre circonstance que ce puisse être.

Il faut savoir premierement, que, par le Traité conclu à *Madrid*, en 1667. les Droits d'entrée, que payoient les denrées & les marchandises de la *Grande Bretagne*, montoient, sur le pié de l'évaluation réglée, par le Tarif d'*Espagne*, après la déduction de la *grace* ou remission, en *Andalousie*, à Onze & un tiers, pour Cent, dans le Roïaume de *Valence*, à cinq pour Cent, en *Catalogne*, environ à sept pour Cent, ou moins: & que, par conséquent, tous ces droits d'entrée n'excedoient pas, l'un portant l'autre, dix pour Cent.

Après ce petit détail de la situation de notre Commerce avec l'*Espagne*, avant le Traité d'*Utrecht*, conclu sous la dernière Reine, nous devons observer, que, par l'explication qu'on donna aux Articles de ce Traité, on a fait monter, en *Andalousie* les Droits d'entrée sur les denrées & sur les manufactures de la *Grande Bretagne*, jusqu'à vingt-sept & un cinquième, pour Cent.

Mais, par le dernier Traité fait à *Madrid* avec Sa Majesté à present regnante, ces Droits ont été remis sur le pié de celui de 1667. & la *Grace* établie, comme une Loi inviolable, au lieu qu'auparavant, la *Grace* des Fermiers étoit arbitraire, & qu'elle, dépendoit entierement de leur honêteté.

Pour bien comprendre la nature de ces *Graces*,

*Graces*, il faut savoir, que le Roi d'*Espagne*, après avoir mis, sur tout ce qu'on portoit d'*Angleterre* en son Pays, des Droits si exorbitans que les Marchands ne pouvoient, ou ne vouloient plus les payer, il avoit coutume de leur en remettre une partie. C'est cette faveur, ou cette diminution, qui depuis a été apelée, *Grace*. Mais, quand il eut afermé ces Droits d'entrée à quelques uns de ses Sujets, les Fermiers, pour attirer plus de marchandises, chacun à leurs Ports, & pour faire, par ce moyen des gains plus considérables, avoient coutume de faire à nos Marchands *Anglois*, de nouvelles diminutions, ou de nouvelles *Graces*. Ils augmentoient, à l'envi, cette sorte de faveurs, persuadés, que par-là, ils réussiroient à faire passer par leurs mains une plus grande portion de l'argent provenant des Droits.

Mais, pour reprendre le fil de notre Discours; les Droits de sortie, réglés par le Traité d'*Utrecht*, étoient à peu près, sur le même pié, que les Droits d'entrée: au-lieu que, par le Traité conclu avec notre Roi à present regnant, ils ont été réduits à leur ancien taux.

Sur les plaintes, que firent nos Marchands, de ce que les *Espagnols*, depuis la suspension d'Armes, avoient pris plusieurs Bâtimens de la *Grande Bretagne*, & de la *Nouvelle Angleterre*, qui alloient prendre du sel à l'Ile de la *Tortue*, on fit à la feuë Reine de justes & amples Representations, sur cette affaire. En voici un Extrait:

„ Depuis

„ Depuis le premier Etablissement, dans  
 „ le Continent de l'*Amerique*, les Sujets de  
 „ Votre Majesté ont toujours eu un accès  
 „ libre à cette Ile: Ils y ont toujours été  
 „ prendre tout le sel, qu'ils ont jugé à pro-  
 „ pos, sans aucun empêchement, si ce n'est  
 „ en tems de Guerre: & nous avons des  
 „ preuves, que les choses sont sur ce pié-  
 „ là; il y a plus de cinquante ans, comme  
 „ il apert par les Certificats des personnes,  
 „ qui ont été employées à ce Commerce.

„ Après les plus exactes informations, on  
 „ ne voit pas, que les *Espagnols* aient ja-  
 „ mais habité la-dite Ile, ni qu'ils y aient eu  
 „ aucun Etablissement: il n'y a même au-  
 „ cune aparence, vu qu'on n'y trouve, qu'  
 „ une roche stérile, ou un sable brûlant, &  
 „ qu'il n'y a ni eau fraîche, ni aucune sorte  
 „ de provisions.

„ Nous osons représenter à Votre Ma-  
 „ jesté, de quelle conséquence il est, qu'  
 „ on ait fait défense à ses Sujets, d'aller  
 „ chercher du sel à la *Tortue*; & c'est ce  
 „ qu'Elle pourra voir, en partie, par le nom-  
 „ bre de Vaisseaux, qui ne font d'autre Com-  
 „ merce, & qui montent à près de cent,  
 „ par an, l'un portant l'autre, suivant les  
 „ avis que nous en avons reçus.

„ Le sel qu'on porte de là, à la *Nouvel-  
 „ le Angleterre*, est employé principalement,  
 „ entr'autres usages, à saler le Poisson, qui  
 „ consiste en Merlus, Morue, ou Maque-  
 „ réau; dont le premier fait la partie la plus  
 „ considérable, de ce que rapportent les Bâ-

„ timens

„ timens qui reviennent en *Angleterre*, par  
 „ la voie d'*Espagne*, de *Portugal*, & du  
 „ *Détroit*, en échange des Laines, & au-  
 „ tres Efets, qu'on envoie d'ici là. D'ail-  
 „ leurs, les Poissons sont d'une telle con-  
 „ séquence, que les Iles, d'où l'on tire le  
 „ sucre, ne peuvent absolument subsister,  
 „ sans ce secours, attendu que c'est la prin-  
 „ cipale nourriture de leurs *Negres*: de for-  
 „ te que, si on ne leur en porte leur pro-  
 „ vision, de la *Nouvelle Angleterre* (ce qui  
 „ est impraticable, si on empêche les Su-  
 „ jets de Votre Majesté, d'aller chercher  
 „ du sel à la *Tortue*) ceux qui font travail-  
 „ ler au sucre, seront obligés d'en aban-  
 „ donner le Négoce; comme cela nous a  
 „ été confirmé, par plusieurs personnes, qui  
 „ ont des *Habitations* considérables dans ces  
 „ endroits-là.

„ Enfin, les Sujets de Votre Majesté  
 „ aiant toujours joui, sans aucune oposi-  
 „ tion, de la liberté d'aller prendre du sel  
 „ à la *Tortue*, depuis le premier Etablisse-  
 „ ment, qui a été fait dans le Continent de  
 „ l'*Amérique*, comme il est raporté ci-des-  
 „ sus, nous la supplions très-humblement,  
 „ de vouloir considérer, combien il impor-  
 „ te de maintenir un usage, & un droit;  
 „ dont la perte entraineroit indubitablement  
 „ celle des *Colonies* qu'Elle a dans ce Pays-  
 „ là.

Quoiqu'il paroisse, par ce qu'on vient  
 de rapporter, que nos Iles au sucre étoient  
 en danger de souffrir considérablement, si on  
 avoit

avoit cessé de leur porter du Poisson, de la *Nouvelle Angleterre*, malgré cela, on se mit fort peu en peine d'y remédier, par les Articles d'explication, qui parurent, depuis qu'on eut fait les Représentations, dont je viens de parler.

Cependant, dans le troisième Article du Traité fait avec Sa Majesté à-présent Reignante, l'affaire a été entièrement réglée, à notre satisfaction.

Comme les Marchands *Anglois* avoient souvent été inquiétés dans leur Negoce à *Bilbao*, ce qui y avoit fait tomber notre Commerce, ils firent faire, & exécuter en 1700, avec les Magistrats & les Habitans de *St. André*, un Traité de Privilèges, fort à l'avantage de la *Grande Bretagne*, dans le dessein d'aller s'établir dans ce dernier Port; mais, par malheur, l'effet en fut empêché, par la mort de CHARLES II. Roi d'*Espagne*, & par la Guerre, qui survint bientôt après. Il paroît, que cette affaire a été fort négligée par ceux, qui ont été commis, pour ménager nos intérêts, au Traité d'*Utrecht*: car, par le quatorzième Article de ce Traité, il est seulement porté, que les Sujets de la *Grande Bretagne* pourront s'établir & demeurer à *St. André*, sur le pié du neuvième & du trentième Article, du Traité de 1667. qui n'ont rien que de général. Mais, on n'y a eu aucun égard au Traité de Privilèges, fait en 1700.; au-lieu que, par le second Article du Traité, qui vient d'être conclu avec Sa Majesté le Roi GEORGE,

ce

ce Traité de Priviléges, fait avec *S. André*, a été pleinement confirmé & ratifié.

Un autre avantage considérable de ce Traité, conclu avec Sa Majesté à-présent regnante, c'est que les *François* paieront les mêmes Droits sur les Terres d'*Espagne*, pour les marchandises qu'ils y voient par Terre, que nous payons, pour l'entrée & la sortie de celles que nous y transportons, ou que nous en rapportons par Mer: & c'est à quoi on n'avoit point pourvu, par le Traité d'*Utrecht*.

Par les Cédules jointes au Traité de 1667. on établit d'une manière, qui paroissoit inébranlable, le grand Privilège, d'avoir des Juges Conservateurs, destinés à faire terminer, & plus promptement, & avec moins de dépenses, toutes les difficultés, qui pouroient survenir dans le Commerce; mais, par le quinziesme Article du Traité d'*Utrecht*, ce Privilège fut entierement abandonné. Car, il y est seulement stipulé, qu'*au cas que quelque autre Nation ait ce Privilège nous en jouirons aussi*. Mais, par le cinquième Article du Traité, qui vient d'être conclu avec Sa Majesté le Roi GEORGE, il est porté, que, *nous jouirons de tous les Droits, Priviléges, Franchises, Exemptions, Immunités quelconques, dont nous jouissions, en vertu des Cédules du Roi, ou de ce qui avoit été réglé, par le Traité de 1667*. De sorte que, le Privilège des Juges Conservateurs nous a été de nouveau confirmé.

Comme il n'y a que la Réputation du  
Roi,

Roi, dans les Pays étrangers, & son inclination constante, à avancer le bien de ces Roïaumes, qui fussent capables de faire réussir des Traités de cette nature: aussi ne peut-on s'empêcher de perdre patience, quand on considère la folie & l'ingratitude de ceux, qui font leur capital, d'interrompre les soins paternels de Sa Majesté, de donner un mauvais tour à son attention pour le bien de son Peuple; & de lui représenter ses généreux efforts, sous les plus affreuses couleurs.

---

## XLII. DISCOURS.

© fortunatos Mercatores!

H O R. L. I. Sat. I. vs. 4.

*Marchands, que vous êtes heureux!*

Les Avantages que Sa Majesté le Roi GEORGE a obtenus, par rapport à notre Commerce dans les Pays-Bas.

**P**Lusieurs Auteurs ont traité des Avantages du Commerce, en général; & c'est en effet, une matière d'une si vaste étendue, que, comme il est impossible de l'épuiser dans les bornes étroites d'un DISCOURS, il est aussi fort difficile de faire sur ce sujet, des Réflexions, qui n'aient pas été faites par quelque autre avant nous. C'est dans cette vue, que je ne veux le considérer ici, que comme faisant une des plus essentielles, & une des plus nécessaires branches de la suite:

**LE FREE-HOLDER. XLII. Disc. 357**  
tété, de la force, & de la prospérité de notre Nation.

En premier lieu, comme notre Pays est une Ile, qui a de tous côtés, des Ports commodes, & qu'elle est par-tout entourée de Mers navigables, nous serions inexcusables, si nous négligions de mettre à profit ces bénédictions de la Providence, & ces avantages de la Nature. Les plus célèbres Marchands, & ceux qui font la plus belle figure dans l'Antiquité, étoient établis dans la petite Ile de *Tyr*, qui, par l'augmentation prodigieuse de leurs richesses & de leurs forces par Mer, parvint à avoir une influence considérable, sur les Roïaumes & les Empires du Continent voisin; & donna la naissance aux *Carthaginois*, dont la Flote surpassa dans la suite les forces maritimes de toutes les autres Nations. L'ancienne *Tyr* étoit à la vérité en Terre ferme; mais ses habitans, après avoir soutenu un siège de treize ans, contre le grand Roi d'*Assyrie*, se retirèrent, avec leurs éfets, à l'Ile du même nom. Là, à la faveur de sa situation avantageuse, ce Peuple tout adonné au Commerce se mit en état de se maintenir, pendant plusieurs siècles, contre les entreprises de leurs ennemis; & ils devinrent les plus puissans, pour ne pas dire, les seuls Marchands du Monde.

D'ailleurs, comme une Ile est accessible de tous les côtés, & que par cette raison, nous sommes exposés à des Invasions perpétuelles, il est impossible, que nous puis-

sions



sons nous en garantir, sans un nombre de Vaisseaux, qui ne peut être entretenu, que par un Peuple florissant par le Commerce. A cela nous pouvons ajouter que, comme nos Villes éloignées de la Mer sont sans aucune fortification, nous sommes indispensablement obligés de maintenir nos forces Maritimes, puisque c'est l'unique Boulevard de toute la Nation.

Outre cela, on a remarqué, que, comme habitans d'une Ile, il ne convient nullement à nos intérêts, ni à la véritable Politique de la *Grande Bretagne*, de chercher à faire des Aquisitions sur le Continent. C'est pourquoi, au lieu de cet agrandissement de Pays, nous devons donner notre attention toute entière, à tâcher d'étendre notre Commerce, & notre Navigation. Par ce moïen, nous jouissons de tous les avantages des Conquêtes, sans violence, & sans injustice; non seulement nous nous fortifions, mais encore nous attirons chez nous, par une voie honnête, les Richesses de nos Voisins : & sans aucun Acte d'hostilité, nous mettons la plupart des Nations du Monde, sous une espèce de Contribution.

En second lieu, notre Patrie semble être faite pour le Commerce. La *Grande Bretagne* a une infinité de marchandises, & de denrées de son cru; qui sont propres pour d'autres Pays: d'un autre côté, nous manquons naturellement de plusieurs choses, dont l'usage ne contribue pas peu aux délices de la vie, & que nous pouvons tirer  
des

des Pays étrangers. Mais, ce qui doit être observé, avec une attention toute particulière, c'est que, les produits de ce Roïaume sont d'une nature, & en si grande abondance, qu'ils peuvent faire tomber de notre côté tout l'avantage du Commerce, & nous mettre en état de vendre beaucoup plus aux Etrangers, que nous n'avons besoin d'acheter d'eux.

Ajoutons à toutes ces considérations, que, par l'augmentation d'un Commerce bien ordonné, nous pouvons faire des gains aussi considérables, sur ce qui nous vient des autres Pays, que sur les Marchandises de notre Nation; & qu'en faisant passer ailleurs, ce que nous tirons des Parties du Monde les plus éloignées, nous en tirons le même profit, que si ces Manufactures & ces denrées étoient effectivement de notre cru.

En troisieme lieu, ce n'est pas une petite obligation, que nous avons au Commerce que d'avoir civilisé notre Nation, & de l'avoir entièrement dépouillée de ce qui lui restoit de son ancienne férocité. On parle ordinairement fort mal des Insulaires: on les fait passer pour des gens brutaux, trompeurs, & sans Hospitalité. Ceux de la Terre ferme ont de plus fréquentes occasions, de converser avec des personnes, dont la Langue, & la Religion sont différentes, aussi bien que les Loix & le Gouvernement; & par-là, ils acquièrent une politesse, une bienveillance, une certaine ouverture de cœur, pour le reste des hommes, qu'on ne trouve pas chez  
les

les Insulaires , privés de l'avantage de pouvoir étendre leur Conversation , au de là des bornes de leur terrain. Rien ne prouve mieux ce que j'avance , que l'observation , que fait CESAR , à l'occasion de nos Ancêtres. Il remarque , que ceux qui demeuroient sur la Côte , ou dans les Ports de Mer , étoient beaucoup plus civilisés , que ceux , qui étoient établis dans le cœur de l'Ile , à cause de la communication fréquente , qu'ils avoient avec leurs Voisins du Continent.

Enfin , le Commerce est pour nous d'une nécessité d'autant plus indispensable , que notre Pays est fort peuplé. Il occupe un nombre infini de gens , tant par Mer , que par Terre ; & il fournit aux plus pauvres de nos Compatriotes , les moïens de gagner leur vie , & de pouvoir subsister honêtement. Les plus adroits , ou les plus industrieux y trouvent leur compte : & quantité de gens , qui ne possèdent pas un pouce de terre dans notre Patrie , peuvent acquérir assez de richesses , pour se voir en état d'acheter des Biens , qui n'en cèdent en rien aux Héritages les plus considérables.

Si nos Voisins sont bien fondés , à nous reprocher , comme ils l'ont souvent fait , que nous sommes naturellement portés à la sédition , & que nous aimons le changement , il n'y a point de moïen plus propre que le Commerce , pour remédier à ce mal , puisqu'il donne de l'occupation à ceux , qui sont laborieux , & qu'il fournit les occasions de gagner du bien , à ceux qui n'en ont

ont point. Tant que nous nous trouvons dans des circonstances, & dans des situations favorables, nous sommes ennemis des innovations. C'est ce que nous remarquons, par toutes nos Histoires d'*Angleterre*, qui nous apprennent, que la plupart de nos émeutes populaires sont venues de la décadence de quelque Branche du Commerce, qui a chagriné des personnes intéressées aux Manufactures du Roïaume. Un homme sans emploi, irrité par la Pauvreté, donne aisément dans tout ce qui le flatte d'un changement, qui peut rendre sa condition meilleure, & qui ne sauroit la lui rendre beaucoup plus insupportable.

Puis donc, que nous voïons clairement, combien il nous importe, pour notre sûreté, pour notre bonheur, pour notre tranquillité commune, d'étendre notre Commerce de plus en plus, quelle doit être notre satisfaction, de voir sur le Trône un Monarque, qui connoît si bien les véritables intérêts de ses Roïaumes, & qui s'applique avec tant de succès, à l'avancement du Commerce de notre Nation !

Le Lecteur peut voir, dans mon dernier DISCOURS, les avantages que Sa Majesté nous a procurés, dans notre Commerce avec l'*Espagne*. Dans celui-ci, je ferai un petit détail de ceux, qu'Elle nous a ménagés, de la part des *Pais-bas Antrichiens*, en vertu de l'Article vingt-sixième du Traité de Barrière, fait à *Anvers* le 15. du Mois de *Novembre* dernier.

Cette Branche de notre Commerce a été réglée, par un *Tarif*, ou une Déclaration des Droits d'entrée, & de sortie, l'An 1670. mais l'exécution en a été suspendue, par une autre de l'An 1680. qui a demeuré en vigueur, jusqu'à ce dernier *Tarif*, fait en l'Année 1715. avec Sa Majesté à présent régnante. Pour ce qui est des deux premiers, ceux qui voudront prendre la peine de les examiner trouveront, que le *Tarif* de 1670. avoit mis de plus hauts Droits, sur plusieurs Branches considérables de notre Commerce, que celui de 1680. Mais, à plusieurs égards, il nous étoit plus avantageux, que le dernier. Or, par le *Tarif* de 1715. qui subsiste aujourd'hui, ces Droits sont fixés, pour l'avenir, par ceux qui nous sont les plus favorables, dans l'un, ou l'autre de ces deux Reglemens; & toutes nos Manufactures, & nos Denrées, excepté une seule, dont je parlerai tout à l'heure, sont sur un pié meilleur, qu'elles n'ont jamais été.

Le Trafic de nos Draps de laine, qui font ce qu'il y a de plus essentiel dans notre Négoce, en ces Pays-là, a aquis, par ce moyen, un avantage fort considérable. Au lieu que le *Tarif* de 1680. avoit établi des Droits, sur nos Draps les plus fins, beaucoup plus hauts, & sur les Draps ordinaires, beaucoup plus bas, que ceux qui avoient été réglés par le *Tarif* de 1670. Sa Majesté, par le Traité, qui vient d'être conclu, a réduit les plus fins, sur le pié du *Tarif* de 1670. & a confirmé les Droits, sur les Draps ordinaires,

naires, suivant le *Tarif* de 1680. De sorte que, le présent *Tarif* de 1715. considéré, par rapport à cette Branche importante de notre Commerce, réduit les Droits à un sixième de moins, supposé qu'il en sortît autant d'une sorte, que de l'autre. Mais, comme on envoie toujours beaucoup plus de Draps ordinaires, que de plus fins, la réduction de ces Droits en devient d'autant plus considérable.

Nous pouvons encore observer, qu'il a voit été fait plusieurs innovations, au préjudice de nos Marchands *Anglois*, depuis le *Tarif* de 1680. qui ont été entièrement mises à l'écart, en ce qui regarde toutes les espèces de nos Efets, excepté le Beure, dont il est fait ici mention particuliere, parce que nous ne pouvons trop exactement entrer dans toutes les circonstances d'un détail de cette nature. Cependant, cet Article est modéré, & réglé, à proportion de ce qu'ont payé les *Hollandois* jusqu'à présent, & de ce qu'ils doivent payer à l'avenir.

Comme notre Commerce établi sur ce pié-là, avec les Pays-bas, est fort à l'avantage de nos Marchands, ils ont tout lieu d'en être satisfaits; & si Sa Majesté, dans la suite de son Regne, que nous espérons qui sera d'une longue durée, répand sur notre Négoce ses soins & ses faveurs, avec autant de succès qu'Elle l'a déjà fait, nous pouvons nous flater, de nous voir bientôt dans un état plus florissant, que les *Anglois* n'ont été, sous aucun de ses Prédecesseurs. Ce

Prince magnanime semble faire consister sa principale Grandeur, dans la Richesse, & dans la Prospérité de son Peuple; & que ne pouvons-nous pas attendre de lui, dans un tems de Paix & de Tranquillité, puisque, durant les derniers Troubles, il a tant fait, pour l'avantage de notre Commerce, quand raisonnablement nous ne devions pas espérer, qu'il pût en rien contribuer à son avancement?

### XLIII. DISCOURS.

Hoc fonte derivata clades  
In Patriam Populumque fluxit.

HOR. L. III. Od. VI. vs. 19, 20.

*De cette source sont venus tous les fleaux, qui  
ont désolé le Peuple & la Patrie.*

L'incom-  
patibilité  
d'un Prin-  
ce Papiste  
avec des  
Sujets Pro-  
testans.

**O**N ne peut voir, sans étonnement, qu'un homme qui a les moindres principes d'Humanité & de Prudence, aspire à la Couronne d'un Pays, où la Religion établie est directement opposée à celle, dont il fait profession. Quand il pourroit se flater, de voir enfin ses desseins accomplis, sa Raison même devroit lui apprendre, qu'il ne pourroit être qu'un Prince fort incommode, & ses Sujets un Peuple fort malheureux. Mais, comment peut-il se trouver des gens capables de souhaiter, d'avoir pour Roi, un  
homme,

homme, dont la Créance l'oblige à mettre en usage toute sorte de moïens, pour exterminer leur Religion! C'est ce qu'on ne sauroit comprendre, à moins que de supposer, que, quelques principes qu'ils paroissent suivre, l'Interêt, l'Ambition & la Vengeance ont beaucoup plus de pouvoir sur leur esprit, que l'Amour de leur Patrie, & le Zèle pour le Culte établi, dans la Nation.

Malgré toute mon attention, je n'ai jamais ouï parler, d'aucun avantage particulier, que le *Prétendant* lui-même, ou ses Adhérens pussent faire espérer à la Nation *Angloise*, du succès de ses prétensions, pour la consoler, en quelque sorte, des maux infinis qu'elle auroit à souffrir indubitablement, depuis l'heure malheureuse de cette Epoque fatale. Ces bonnes gens se contentent d'affirmer, en général, dans leurs Ecrits, & dans leurs conversations, que le Roïaume ne sera jamais tranquille, que leur Héros ne soit sur le Trône. Si par-là, ils veulent nous faire entendre, que ceux qui cherchent à l'y placer ne se donneront jamais aucun repos, jusqu'à ce qu'ils en soient venus à bout, ils peuvent avoir raison; quoique nous ne désespérions pas de les voir réduits à l'obéissance, par le soin de conserver leurs personnes, si ce n'est pas, par l'envie de remplir leur devoir. Mais, d'un autre côté, quel éfet peut-on se promettre d'un expédient aussi extraordinaire, pour établir la Paix & la Tranquilité publique, quand même il pouroit réussir! Car, pour



mieux mettre l'affaire dans son jour, nous supposons l'impossible. Comme je suis fort éloigné de croire, que tous ceux qu'on appelle *Toris*, soient dans les intérêts du *Prétendant*, pouvons-nous nous imaginer, que le Parti, qui comprend les gens du Roïaume les plus braves, les plus riches, & qui, sans contredit, seroit le plus nombreux, pût vivre fort paisible, sous un Regne, auquel ils se sont opposés jusques à présent, & dont ils ont manifestement à redouter la destruction entière de leur Patrie? Pouvons-nous nous imaginer, que la Famille Roïale, si puissante dans ses Etats particuliers, si bien appuyée par ses Alliances considérables, si universellement soutenue par le Corps entier de tous les *Protestans* de l'*Europe*, demeurât tranquille, & ne fît pas au contraire de fréquentes & vigoureuses tentatives, pour se remettre en possession de ses Droits, s'il arrivoit qu'on l'en eût dépouillée? Pouvons-nous penser, que les Membres du Clergé d'*Angleterre* fussent sans inquiétudes, sous le Regne d'un Prince, si attaché aux Maximes de sa Religion, qui l'oblige à renverser une Doctrine, dont la défense, & la propagation doit faire l'unique objet de tous leurs soins? Ceux même qui tiennent ce langage, les Avocats de cette Cause désespérée, s'ils ne sont *Catholiques Romains* de profession, ou s'ils ne se sentent quelque penchant à le devenir, pourroient-ils vivre fort tranquilles, sous un Gouvernement, qui, quelque bon marché qu'on en pût tirer d'ail-

d'ailleurs, ne manqueroit jamais d'employer toute sorte de voies indirectes, pour favoriser une Religion incompatible avec nos Loix, & nos Libertés ; & pour nous imposer un joug, que ni nous ni nos Peres n'avons pu supporter ? Toute la Tranquillité qu'on pourroit attendre d'un tel Regne ne peut être, que le résultat du *Pouvoir absolu* d'un côté, & de l'autre un Esclavage affreux. Je suis même persuadé, qu'il n'y a point d'homme raisonnable, qui ne donne facilement les mains à l'opinion de l'Historien *Romain*, qui nous apprend, que la liberté, quelque troublée qu'elle puisse être, vaut mieux que la servitude la plus tranquille.

Il n'y a rien de plus éloigné du bon sens & de la Raison, que de se mettre en tête, qu'une Nation puisse jamais être heureuse, sous un Gouvernement, où le Roi seroit d'une Communion, & le Peuple d'une autre : sur-tout, quand celle du Souverain est d'une nature, à lui inspirer la plus mauvaise disposition, pour celle de ses Sujets. Si quelcun de nos Monarques *Anglois* avoit pu espérer de regner paisiblement, dans de pareilles circonstances, c'étoit sans doute, le Roi CHARLES II. qui fut reçu, avec toute la joie & la bonne volonté, que peut faire éclater un Peuple tout récemment affranchi d'une Tiranie cruelle, qui l'avoit opprimé, sous plusieurs figures différentes. Mais ce Prince étoit trop éclairé, pour se dire ouvertement *Catholique Romain*, même dans une conjoncture, qui paroissoit lui être si favorable.

nable. Il savoit trop bien, qu'il étoit impraticable, qu'un Souverain *Papiste* déclaré puisse jamais gouverner un Peuple *Protestant*. Son Frere en a voulu faire l'expérience, aussi personne n'ignore ce que son zèle lui a coûté.

Comme rien n'est plus propre, que les Faits, pour appuyer nos considérations; à ces exemples domestiques, j'en ajouterai un ou deux de la même nature, & que je tire de l'Histoire de *Suede*. J'espere, qu'ils suffiront, pour prouver d'une maniere invincible, que c'est une chose absolument discordante, qu'une forme de Gouvernement, dont le Chef ne convient pas avec tous les Membres, dans un point, qui doit être de la dernière importance, pour toute Créature raisonnable. La *Suede* est le seul Roïaume *Protestant* qu'il y ait en *Europe*, si on en excepte l'*Angleterre*, qui ait eu le malheur de voir des Princes *Papistes* assis sur son Trône: & nous savons, qu'ils ont tenu la même conduite que nous. Nous avons fait de part & d'autre, ce qu'il est naturel à tous les hommes de faire, en pareille occasion. SIGISMOND leur Roi irrita les esprits, par ses pratiques secrètes, contraires aux inclinations de ce Peuple; & par les efforts qu'il fit, pour répandre la Religion *Catholique Romaine* parmi ses Sujets, aussi bien que par les fréquentes marques de faveur, qu'il donnoit à leurs Prêtres, & aux *Jésuites*, il obligea les Etats de ce Roïaume de le déposer, après un Regne fort court.

court. Ils firent voir, que c'étoit un Prince, qui ne se faisoit aucun scrupule de manquer à sa parole, que les liens les plus respectables du serment n'étoient pas capables de retenir; & qui se laissoit aveuglément gouverner aux influences de sa Religion, qui, par ses dispenses, permet de violer les engagements les plus sacrés, dès qu'ils se trouvent en opposition avec ses intérêts. Pour mieux faire comprendre les justes appréhensions qu'ils avoient du *Papisme*, & combien les principes de l'Eglise *Romaine*, dans un Roi, leur paroissent incompatibles, avec ceux de la Religion *Réformée*, dans ses Sujets, les Etats convinrent de faire regner son Fils en sa place, pourvu qu'il fût élevé en *Protestant*. Le Pere parut fort content de la proposition; mais, sur le refus qu'il fit ensuite, de donner à cet Enfant l'Education, dont il étoit convenu, le Fils fut aussi exclus de la succession à la Couronne, pour toujours. La fameuse Reine *CHRISTINE*, Fille du grand *GUSTAVE*, connoissoit si bien les chagrins & les peines, qu'elle se feroit attirés à elle-même, & à son Peuple, si elle s'étoit déclarée *Catholique Romaine*, tandis qu'elle occupoit le Trône de *Suede*, qu'elle n'en fit profession publique, qu'après avoir résigné la Couronne, & s'être mise en chemin, pour aller à *Rome*.

En un mot, s'il y a quelque Maxime de Politique, sur laquelle on puisse raisonnablement faire quelque fonds, c'est celle-ci; qu'il est impossible, qu'une Nation soit ja-

Q 2

mais

mais heureuse, dès qu'un Peuple de la Religion *Reformée* sera gouverné par un Roi *Papiste*. Si ce Prince n'étoit *Catholique Romain*, que de nom, on pourroit à la vérité jouir, sous son Regne, de quelque tranquillité; mais, s'il est sincere, dans les Principes de sa *Communion*, il doit traiter ses Sujets *Hérétiques* de la maniere qu'elle le lui prescrit; & il n'ignore pas, qu'il cesse d'être fidèle à cette bonne Mere, dès qu'il cesse d'être Persécuteur.

---

#### XLIV. DISCOURS.

Multaque præterea variarum monstra ferarum,

Centauri in foribus stabulant, Scyllæque biformes,

Et centum-geminus Briareus, ac bellua Lerna  
Horrendum stridens, flammisque armata  
Chimæra,

Gorgones, Harpiæque, & forma tricorporis Umbræ.

Corripit hinc subita trepidus formidine ferrum  
Æneas, strictamque aciem venientibus offert.  
Et, ni docta comes tenues sine corpore vitas,  
Admoneat volitare cava sub imagine formæ,  
Irruat, & frustra ferro diverberet Umbras.

VIRG. *Æn.* Lib. VI. vs. 285. & seq.

*Outre cela, il y a beaucoup de phantômes de*  
*dis-*

différentes sortes de Bêtes, qui se tiennent devant les portes, des CENTAURES, des SCYLLA de double forme, le Géant BRIAREE à cent bras, l'HYDRE de Lerne qui répand l'horreur par ses siflemens, la CHYMERE qui vomit le feu, les GORGONES, les HARPIES, & la figure d'une Ombre à trois corps. ENE'E se sentant ici saisi d'une soudaine frayeur met l'épée à la main, & en présente la pointe à tout ce qui l'aborde : & si la docte SIBYLLE, qui l'accompagnoit, ne l'eût averti, que c'étoit de foibles Esprits, qui erroient sous une vaine ressemblance de figure, il se seroit jetté sur ces Ombres, & les auroit envain percées de son épée.

**C**omme je me promenois, dans le Parc, Relation que fait un Tory, Chasseur au Renard de la Mascade du Jour de la Naisance de l'Archiduc.  
 Vendredi dernier, je vis un Gentil-homme de Campagne, au bord du Canal de Rosamond, qui tira de sa poche une poignée d'avoine, & qui prenoit un grand plaisir à la jeter aux Canards, qui s'assembloient autour de lui. Je m'approchai, & je reconnus, que c'étoit mon Ami, le Chasseur au Renard, dont j'ai parlé, dans le vingt-deuxième de mes DISCOURS. D'abord je le joignis, & je pris part à son divertissement, jusqu'à ce qu'il n'eut plus d'avoine, dans sa poche. Nous fîmes ensemble le tour du Parc : après m'avoir entretenu de la description d'un Etang, pour atraper des Canards, qu'il y a proche de sa maison à la Campagne, & d'une Eglise de Non-Conformistes, qu'on va rebâtir, dans un Bourg de son

son Voisinage, il me fit la relation de quelques aventures extraordinaires, qui lui étoient arrivées le matin, & que je rapporterai ici, en peu de mots, avec toute la fidélité dont ma mémoire est capable.

Mon ami, qui a une aversion naturelle pour *Londres*, n'auroit jamais pensé à y venir, s'il n'avoit été cité, à ce qu'il me dit, pour donner son témoignage, en faveur d'un des Rebelles, qu'il connoissoit pour un grand Chasseur. Après avoir marché toute la nuit, pour éviter l'incommodité de la poussière, & de la chaleur, il arriva à *Charing-Cross* \* avec son Guide, un peu après la pointe du jour. Il fut fort surpris, de voir un Coureur porté en Chaise, suivi par un Matelot, dans une voiture de la même sorte. Il ne pouvoit revenir de l'extravagance de leurs Maîtres, & il ne pouvoit comprendre, comment ils étoient assez fous, pour fournir de pareilles commodités à des valets, quand tout d'un coup, il aperçut un Ramoneur de cheminées, voituré de la même manière, avec trois Coureurs qui marchaient devant lui. En passant par le † *Strand*, il rencontra plusieurs autres Figures, qui ne le surprirent pas moins. Comme il voioit un grand nombre de personnes, en robes de chambre magnifiques, il étoit étonné, que les gens de qualité se levassent si matin; & de ren-

\* Place près de *Whitehall*, où est la Statue équestre de Charles I.

† Rue de *Londres*.

rencontrer tant d'Avocats, en Robes de Palais, aiant appris de son Almanach, que le terme en étoit expiré. Il ne savoit où il en étoit; & il donnoit la torture à son esprit, pour découvrir ce que tout cela vouloit dire, lorsqu'il vint à passer un fiacre à côté de lui, où il y avoit quatre *Chauves-souris* \* qui mettant la tête hors de la portiere toutes à la fois, pensèrent le faire mourir de peur, lui, & son cheval. Comme mon ami a toujours grand soin d'empêcher, que son cheval ne soit ombrageux, & qu'il ne fasse aucun écart, lorsqu'il voit quelque chose qui l'épouvante, pour le faire ranger contre le carosse, il lui apuia ferme l'éperon de l'autre côté, ce qui ne fut pas un petit régal pour les *Chauves-souris*. Dans l'équipage où il étoit, avec un grand fouët à la main, une perruque de crin, une large ceinture de Maquignon, & un justaucorps sans manches, il le prirent de leur côté, pour un Masqua à cheval; & ils le reçurent avec de grands éclats de rire. Comme il a l'esprit rempli des impertinentes Histoires, que les mal-intentionnés ont soin de répandre dans la Nation, il ne tarda pas à prendre son parti; il conclut d'abord, que tous ceux qu'il avoit vus habillés d'une manière si bizarre devoient être des Etrangers; & sur ce pié-là, il fut fort indigné contr'eux, de ce qu'ils avoient l'insolence de se moquer d'un Gentil-homme Campagnard *Anglois*. Mais

\* Sorte d'habillement de Masques,



il ne demeura pas long-tems dans cette erreur : il se desabusa lorsqu'il entendit la voix de quelques-uns d'eux, & particulièrement celle d'une Bergere, qui querelloit son Cocher, & le menaçoit de lui rompre les os, en *Anglois* fort intelligible, quoique d'un ton un peu masculin. Mais, ce ne fut pas là tout, son étonnement redoubla, quand il vit une procession continuelle d'*Arlequins*, de *Scaramouches*, de *Policbinelles*, & un nombre infini d'habillemens grotesques, par lesquels les gens de qualité savent distinguer leur goût, de celui du Commun.

En aprochant de *Somerset-House* \*, il remarqua que c'étoit la Ruche, d'où sortoit de tems en tems cet Essain de Chimères; & il se mêla parmi une foule de canailles, qui se divertissoient aux dépens de leurs Supérieurs. La premiere personne qui sortit, fut une vénérable Matrone, dont le nez & le menton sembloient vouloir se réconcilier, à en juger par le peu d'éloignement qu'il y avoit de l'un à l'autre. Dès que, mon ami l'eut aperçue, il s'imagina, que c'étoit une vieille Femme de qualité, aussi savoit-il trop bien vivre, pour manquer à la saluër; il lui ôta son chapeau; cette personne, pour répondre à sa civilité, leva son masque, & ne le laissa pas peu étonné, de voir un jeune grivois, sous la figure d'une Femme. Il fut détourné de cet objet, par un autre, qui attira son attention, c'étoit un visage ridé, avec des yeux enfoncés, & le teint fleuri d'une

\* Palais, dans le *Strand*.

d'une personne de quinze ans, un véritable teint de Lis & de Roses. Il le prit pour une espèce de Masque extraordinaire; mais, en le considérant de plus près, il remarqua que cette personne avoit son masque à la main, & que ce qu'il avoit vu étoit son visage naturel, qui devoit la beauté de son coloris au vernis ordinaire des vieilles coquettes.

Celle qui parut ensuite fut une Femme *Quaker*, si jolie, qu'elle lui fit venir l'eau à la bouche, & que tout transporté, il dit, en s'adressant à l'honorable compagnie, qui étoit autour de lui, *quel dommage, qu'elle ne soit point de l'Eglise Anglicane!* La *Quaker* fut suivie par une demi-douzaine de *Nones*, qui enfilèrent la Rue *Sta. Catherine*, l'une après l'autre, pour se retirer chacune à son Convent, dans *Drury-Lane*.

Mon Gentil-homme ayant remarqué la singularité de leur habillement, commença, après bien des réflexions, à s'imaginer, que c'étoit une nichée de *Schismatiques*, parce qu'il avoit ouï dire, que la Ville en fourmilloit. Il se confirma dans cette opinion, en voyant une espèce de Sorcier, qu'il soupçonna d'en être le Prédicateur. Cependant, pour être plus sûr de son fait, il demanda à un Porte-faix, qui se trouva à côté de lui, de quelle Religion sont ces gens-là? Le Crocheteur lui répondit, *ils ne sont d'aucune Religion, c'est une Mascarade*. Là-dessus, dit mon ami, je commençai à me douter, que c'étoit une bande de *Bohémien*s; & comme il est lui-même Juge, dans sa Province.

vince, il s'étonnoit, qu'aucun de ceux de *Middlesex* ne prit soin de les loger. Il fut encore plus irrité, en qualité de Magistrat, quand il aperçut deux objets, qui le scandalisèrent extraordinairement. Le premier étoit un Juge, qui juroit comme un Charretier contre son Laquais; & l'autre, une Femme grosse, qui, en s'élançant dans un carrosse, avorta d'un couffin. Ce qui acheva de mettre sa modestie hors de contenance, ce fut un Evêque yvre, qui faisoit des *esses* d'un côté de la cour à l'autre, & qui exprimait sa passion à une Reine *Indienne*, par les soupirs les plus odoriférans. Mais Mr. le Juge, malgré toute sa gravité, se laissa attendrir, à la vue d'une fort aimable Laitière, qu'il commença à regarder d'un œil de pitié. Il avoit déjà conçu pour elle une affection particulière, lorsqu'il vit, à son grand étonnement, que les Spectateurs la soupçonnoient d'être une Duchesse.

Avant que de finir cette Narration, il faut que j'apprenne au Lecteur un malheur, qui, dans cette occasion-là, arriva à mon ami. Comme, pour voir plus à son aise, il avoit mis pié à terre, & qu'il s'étoit mêlé parmi la foule, il s'aperçut, en arrivant à l'Auberge, qu'il avoit perdu sa Bourse, & son Almanach. Quoiqu'il ne fût pas fort étonnant, que quelcun des curieux Spectateurs lui eût joué cette pièce, il ne pouvoit s'ôter de l'esprit, que c'étoit un Cardinal, qui l'avoit

LE FREE-HOLDER. XLV. Disc. 377  
déniaisé d'une manière si indigne, & que  
ce Cardinal fut un *Presbyterien* déguisé.

---

## XLV. DISCOURS.

Nimum Rîsus pretium est, si Probitatis  
impendio constat.

### QUINTIL.

*C'est acheter trop cher le plaisir de la Raillerie,  
quand il en coute la Probité.*

J'Ai lui il n'y a pas long-tems, avec bien. Réflexions  
sur l'avant-  
age des  
Ouvrages  
d'Esprit &  
de Belle-  
Humour,  
du plaisir, les Essais sur divers Sujets, que  
le Chevalier BLACKMORE a donnés au Pu-  
blic. Quoique j'approuve la plupart de ses  
excellentes observations, je ne puis m'em-  
pêcher de prendre cette liberté raisonnable,  
dont il use lui-même, à l'égard des autres  
Ecrivains; & je dirai franchement, que je  
ne suis pas de son opinion, en certaines cho-  
ses. Dans ses Réflexions, sur les Ouvrages  
d'Esprit & de Belle-humeur, il remarque,  
combien ils sont peu propres, pour com-  
battre le Vice & la Folie; & il semble vou-  
loir nous insinuer, que la Raillerie la plus  
fine, la Satire la plus délicate, quoiqu'elles  
tendent uniquement à cette noble fin, n'ont  
jamais fait rentrer un homme vicieux dans  
le chemin de la Vertu, ni revenir un fôu de  
son extravagance.

*C'est*

C'est une Thèse, dont il est fort difficile de prouver la négative, vu qu'il n'y a point d'Auteur, qui sache le nombre des conversions, qu'il peut avoir faites. Pour les BABBILLARDS & les SPECTATEURS en particulier, qui sont redevables à leur ingénieux Auteur de l'utile caractère, qu'il leur a donné, il s'en est fait un si grand débit, en feuilles volantes, & il s'en est vendu une si prodigieuse quantité, depuis le moment qu'ils ont commencé de paroître, que nous devons espérer, qu'ils auront fait quelques Profelytes. Parmi un si grand nombre de Lecteurs, il est à présumer, qu'ils en auront pu mettre quelques-uns dans les intérêts de la Sagesse, s'ils n'ont pas eu assez de pouvoir, pour les déterminer entièrement à la pratique de la Vertu.

Il n'est pas nécessaire, que je rapèle à la mémoire de ce savant Gentil-homme, que SOCRATE, qui a été un de ceux, qui ont le plus travaillé, pour la propagation des Devoirs de la vie Morale, parmi les Païens, & qui a souffert le Martire, pour l'Unité de la DIVINITE', s'étoit rendu si recommandable, chez les gens les plus polis de l'Antiquité, par ce talent en quoi il excelloit, qu'on le surnomma (à l'Égypte) le *Drôle*.

On ne sauroit disconvenir, que les Ouvrages, dont je viens de parler, & d'autres de la même nature, n'aient produit de fort bons effets. En premier lieu, ils ont détourné la Raillerie, des objets qu'elle doit respecter; & ils ont fait prendre une route nouvelle.

velle au Ridicule, que des Esprits profanes avoient répandu, depuis plusieurs années, sur ce qu'il y avoit de plus sérieux & de plus sacré. Ils ont tâché de rendre leur plaisanterie instructive; & s'ils n'ont pas tout-à-fait réüssi, dans ce grand dessein, au moins doit-on convenir, qu'elle n'a rien eu que d'innocent. Si l'Esprit & la Belle-humeur retombent dans leurs premiers excès, ils ne doivent plus compter sur l'aprobation de ceux, qui savent, que la Raillerie n'est utile, qu'autant qu'elle est accompagnée de Morale, & qu'elle devient pernicieuse, dès qu'elle attaque, ou ce qui ne mérite pas d'être blâmé, ou ce qui est digne de louanges. Nous pouvons ajouter à cela, ce qu'on a remarqué de tout tems, je veux dire, qu'il n'est pas difficile à un homme, qui n'a aucun ménagement pour la Vertu, d'être enjoué, & d'avoir des pensées plaisantes, puisque souvent les objets les plus sérieux sont aussi les plus susceptibles de Ridicule. Comme ceux qui favorisent cette espèce de Raillerie font le Parti le plus nombreux, on ne manque pas, dans leurs Ecrits, d'exemples à suivre, ni de modèles à imiter.

En second lieu, les Productions d'Esprit & de Belle-humeur, dont le but est de démasquer le Vice & la Folie, fournissent une récréation utile à toute sorte de Lecteurs. L'homme de bien, l'homme prudent peut se divertir par ce moïen, sans déroger à son caractère & aux bonnes Mœurs. La Raillerie, conduite par la Raison, délasse  
l'esprit

l'esprit de ses études, & de ses contemplations sérieuses, sans lui faire perdre son inclination. Elle contribue au même dessein, qu'un Auteur plus grave; toute la différence que j'y trouve, c'est qu'ils arrivent l'un & l'autre au même but, par deux différens chemins. Elle réveille l'attention de ceux qui sont indifférens, pour la Vertu & pour la Science, en leur faisant voir l'absurdité de certaines pratiques, auxquelles on fait d'autant moins d'attention, qu'elles semblent autorisées par la Mode. Elle frappe souvent le débauché, avant qu'il s'en soit aperçu; & il est assez ordinaire de voir rire de leur propre portrait, des libertins qui ne voient, qu'après quelques réflexions, qu'ils se sont divertis à leurs dépens. Je pourrois encore dire, que, par le moïen de ces amusemens, on peut trouver du plaisir, dans la solitude, sans être obligé d'aller chercher compagnie, toutes les fois qu'on a envie de se réjouir.

Je ne parlerai plus, que d'un autre avantage, qui revient des compositions de cette nature, quand elles ne sortent pas des bornes de la Raison, c'est qu'elles font voir, que la Sagesse & la Vertu ne sont aucunement incompatibles avec la Politesse & la Bonne-humeur. Elles font aimer les Devoirs de la vie Morale, aux personnes d'un naturel gai; & elles détruisent les objections, qu'on fait ordinairement contre la Religion, & qui nous la représentent sous une face, à nous persuader, qu'elle est impraticable à  
tout

tout autre, qu'à des gens d'un esprit sombre & mélancolique. La Devise d'un Evêque, qui vivoit sous le Regne de CHARLES II. & qui s'est rendu aussi recommandable, par sa Piété, que par ses Ouvrages, étoit, *Inservi Deo, & Latare*, servez Dieu, & soiez de bonne humeur. Convenons donc, que c'est rendre service au Public, que de lui procurer de ces Passetems agréables, de ces Réflexions ingénieuses, qui contribuent à son instruction, ou du moins, qui ne lui font pas de mal. Ajoutons à cela, que ces sortes de Productions réparent l'honneur de l'Erudition polie; & que rien n'est plus propre à desarmer l'aigreur de ces Enthousiastes, qui se font un mérite de diffamer les plus excellens Auteurs, tant anciens, que modernes. Car quoique ces Atrabilaires n'aient jamais lu la plupart des Ouvrages de ces illustres Ecrivains, ils ne laissent pas de les faire passer, pour des Livres dangereux, par rapport à la Religion, pour des Livres capables de renverser toute saine Connoissance, & de ruiner entierement la Doctrine du Salut.

Nos Anglois ont tant d'inclination à la gaieté, & à la bonne humeur, qu'il est impossible, que des Feuilles volantes, qui paroissent certains jours, puissent être bien reçues parmi nous, ou se soutenir long-tems, si elles ne sont animées, par cette diversité de sujets & de pensées, si conforme au goût dominant de la Nation. Un Auteur de cette espèce, qui ne sort pas quelquefois de sa  
gra-



gravité, pour sacrifier aux Graces, ne doit pas s'attendre de demeurer en vogue, pendant un tems fort considérable. Les Réflexions Politiques sur-tout, quelque justes, quelque importantes qu'elles puissent être, ont quelque chose de si sec & de si austere, qu'elles ne seront pas fort approuvées du Public, à moins qu'elles ne soient assaisonnées, de tems en tems, par quelque chose de plus enjoué. C'est une bonne Pièce; mais elle ne réussira jamais, qu'elle ne soit soutenue par la gaieté des Décorations. Un homme toujours guindé sur la Politique, est d'une compagnie fort indigeste; & s'il ne se rend pas quelquefois un peu populaire, avec toute sa prudence, il court risque de ne passer, que pour un ridicule, & un importun.

D'ailleurs, il faut qu'il y ait de ces Discours enjoués, pour augmenter le nombre des Lecteurs, sur-tout, parmi ceux, qui ont des principes, & des sentimens différens. C'est par-là, que vous viendrez à bout de captiver leur attention, & que vous les disposerez à entendre ce que vous avez à leur dire, pour vous-même. Outre cela, l'expérience nous fait voir, que les Ouvrages de Politique choquent l'esprit du Lecteur le plus intègre, quand il y trouve des opinions, qui ne sont pas conformes aux siennes, & qu'une infusion d'enjouement & de plaisanterie est très-propre, pour adoucir, & pour faire avaler ce qu'il y a d'amer, dans le Raisonnement.

Les Spéculations politiques nous fournissent aussi plusieurs objets, dont on peut se di-

divertir fort innocemment; & qui sont regardés, sur ce pié-là, par tout ce qu'il y a de gens sensés, dans les différens Partis. C'est sous cette Classe, par exemple, qu'on peut ranger les passions extraordinaires des Femmes, qui se mêlent des Affaires d'Etat, & les raisonnemens de nos Chasseurs au Renard.

Un Ecrivain qui ne se propose d'autre fin, que la Réputation, & qui cherche plus à plaire aux Lecteurs, qu'à leur être utile, peut trouver un fonds inépuisable, dans les matieres de Politique. Le Scandale & la Satire ne manquent jamais d'être agréables au Public; & la Médifance en est reçue avec autant d'empressement, que les choses les plus spirituelles & les plus divertissantes. Qu'un Auteur s'atache à une personne particuliere; qu'il fasse l'objet de sa Raillerie, d'un Ordre de gens, dont la Profession sembloit devoir les en garantir; qu'il calomnie l'innocent; qu'il insulte au malheureux; que dans ses plaisanteries, lorsqu'il trouve des sujets propres à être tournés en ridicule, il donne carrière à sa Belle-humeur, sans avoir aucun égard à l'Honêteté & à la Bien-séance, il est sûr de plaire à la plupart des Lecteurs; mais ce ne pourra être qu'un fort mal-honête homme, s'il peut être lui-même content de son procédé.

## XLVI. DISCOURS.

Male nominatis  
Parcite verbis:

Hic dies, vere mihi festus, atras  
Eximet curas; ego nec tumultum  
Nec mori per vim metuam, tenente  
Cæsare terras.

HOR. L. III. Od. XIV. vs. 11. & seq.

*Prenez garde de rien dire, qui puisse nous attirer quelque malheur. Ce jour-ci est un vrai jour de Fête, pour moi; il dissipera tous mes chagrins: CÉSAR est le maître du Monde; je ne crains, ni morts violentes, ni séditions.*

Le Jour de la Naissance de Sa Majesté. **L**E compliment ordinaire, qu'on faisoit à un homme, le Jour de sa Naissance, parmi les anciens Romains, c'étoit, *Multos & felices*, c'est à-dire, je vous souhaite une longue & heureuse suite d'années, je souhaite, que vous puissiez voir revenir souvent ce jour-ci. Un jour qu'Auguste célébroit l'Année Séculaire, qui ne venoit qu'une fois, tous les cent ans, tout son Peuple fut le féliciter à ce sujet, & un Bel-Esprit de la Cour, lui fit son compliment, dans la forme usitée, aux Jours de Naissance, *Multos & felices*. C'est ce que l'Histoire nous raporte, comme

une

une maniere spirituelle & délicate, dont se servit ce Courtisan, pour témoigner à son Prince, les vœux qu'il faisoit pour lui, & pour mieux lui exprimer, combien il souhaitoit ardemment, qu'il pût vivre heureux, pendant une longue suite de siècles. Ce compliment ne sauroit être soupçonné de flatterie, puisqu'il s'adressoit à un Prince, dont un grand Historien a dit, „ *Il auroit été à souhaiter, pour Rome, qu'il ne fût jamais venu au Monde, ou qu'il ne fût jamais mort.* S'il n'étoit pas venu au Monde, *Rome* auroit pu, selon toutes les apparences, recouvrer son ancienne liberté; & s'il n'étoit pas mort, elle auroit été plus heureuse, sous son Gouvernement, qu'elle n'auroit jamais pu l'être, quand même elle auroit joui de tous ses anciens Droits.

Sous le Regne de notre Souverain, dont nous célébrons aujourd'hui la Naissance, nous avons un bonheur, que *Rome* n'avoit pas, sous celui de son AUGUSTE; c'est l'avantage de lui voir, pour Successeur, un Prince, qui devant un jour hériter de ses Etats, est déjà possesseur de toutes ses Vertus. Cependant, il arrive fort heureusement, pour l'Etablissement de la nouvelle Race, qui occupe le Trône de la *Grande Bretagne*, que le premier de cette Ligne Roiale a toutes les qualités nécessaires, pour fixer la Couronne sur sa tête, & la transmettre à sa Posterité. En éfet nous pouvons remarquer, que tous les Chefs des différentes Branches de Rois, qui ont maintenu la

R

Suc-

Succession, dans leur Famille, malgré toutes les opositions de ceux qui y prétendoient, ont été des Princes fameux, par leur sagesse, & par leur valeur. Il ne faut, pour le prouver, que les noms de **GUILLAUME le Conquérant**, **HENRI II.**, **HENRI IV.**, **EDOUARD IV.**, & **HENRI VII.** Pour ce qui est du Roi **JAQUES I.** qui a été le Chef de la Race des **STUARTS**, s'il avoit eu d'aussi grands talens, pour la Guerre, que pour le Cabinet; & qu'il n'eût pas borné ses vues à la Paix & à la Tranquillité de son Regne, son Fils ne se seroit pas vu envelopé dans les Troubles, qui agitérent le sien, & qui devinrent si funestes à ce Prince infortuné.

Si un *Anglois* honête-homme avoit à faire des vœux pour un Souverain, qui, dans la situation presente des affaires, fût le plus capable d'avancer le bonheur de la Nation, pourroit-il rien souhaiter de plus propre à remplir ses desirs, qu'un Prince d'une sagesse, & d'une expérience consommées; qu'un Prince renommé, pour sa valeur, & pour sa fermeté, heureux dans ses entreprises, zélé pour la Religion *Réformée*, Parent, ou Allié des Puissances *Protestantes* les plus considérables de l'*Europe*, & beni d'une nombreuse Lignée? Faute de quelcune de ces circonstances, on a vu souvent la Nation *Angloise* tomber dans des calamités infinies; mais quand, par une faveur particulière du Ciel, nous les voïons toutes réunies dans la même personne, nous pouvons présumer, qu'elles nous rendront un  
Peuple

Peuple heureux, autant que les qualités d'un Monarque peuvent y contribuer. Nous ne devons pas même paroître en douter, si nous voulons justifier nos souhaits. Je n'entreprendrai pas de tracer ici le Caractère de Sa Majesté à présent Regnante, dont j'ai donné un léger crayon, dans mon second Discours; j'aime mieux m'attacher à faire voir la manière injuste & cruelle, dont cet aimable Prince est traité, dans les Conversations, & dans les Ecrits de quelques-uns de ses Sujets mal-intentionés. Pour pouvoir mieux comprendre la bassesse, l'injustice, & l'ingratitude de cette conduite, remarquons,

Premièrement, qu'elle rejaillit sur le Bon-Sens de la Nation *Angloise*, en ce qu'elle fait voir, que nous n'avons pas l'esprit de connoître le mérite d'un Prince, qui, par ses vertus, s'est aquis l'estime universelle de tous les Pays Etrangers. Les Puissances qui, à ce que s'imaginent certaines gens, lui souhaitent le moins de bonheur dans ses affaires, ont témoigné le plus grand respect pour son Caractère personnel; & ont marqué leurs dispositions à faire avec lui des Traités d'Amitié & des Alliances, qui ne pouvoient qu'être d'un grand avantage, pour son Peuple. Les Rois du *Nord* le sollicitent, avec empressement, de se rendre parmi eux, comme la seule personne capable de terminer leurs différends, & de régler des prétentions, qui ont plongé cette Partie de la Terre dans des malheurs inexprimables. Deux des Princes les plus éloignés, & des plus formida-

bles de l'*Europe* ont formé la résolution de le prendre pour Arbitre de leurs disputes, & de se soumettre à son jugement. Tout le monde fait, que ses anciens Sujets avoient une connoissance si parfaite des vertus de leur Souverain, que, quand il les quitta, tout ce Peuple fondeoit en larmes. On fait aussi, quel retour & quels sentimens d'humanité ces pleurs excitèrent dans le cœur d'un bon Prince, dans une occasion si touchante. Comment devons-nous donc être regardés, par le reste des Hommes, si nous sommes le seul Peuple, qui dérogeons à son mérite, sans considérer, qu'il peut nous rendre heureux; & si, dans un Roïaume, qui est devenu glorieux, par la réputation d'un tel Souverain, il se trouve tant de gens assez ingrats, pour travailler à la ternir, ou du moins, à en diminuer l'éclat!

En second lieu, un traitement si injuste, de la part de ses Sujets, répond fort mal à celui, que nous recevons de Sa Majesté. Son amour, & ses égards pour notre Constitution, sont si remarquables, qu'au raport de ceux, qui sont chargés de lui exposer les Affaires de la Nation, la premiere chose, dont il s'informe, dès qu'il se presente la moindre difficulté, c'est, *si la chose est en tout conforme aux Loix du Pays?* Il est d'un accès facile, pour ceux qui veulent lui parler; & dans ces occasions, il fait voir tant de bonté, pour ceux qui s'aprochent de lui, qu'aucun de ses Sujets ne se retire de sa présence, sans être pénétré de la plus haute idée de

de sa sagesse, & de son afabilité. Son application continuelle aux Affaires publiques, qui peuvent apporter quelque avantage à ses Roïaumes, ne lui permettent pas de se donner les divertissemens, dont jouissent les personnes d'un rang inférieur ; elle le prive des plaisirs, que recherchent avec tant d'ardeur les Princes, qui n'ont pas le bien du Public si fort en recommandation. Le moindre retour, dont nous puissions payer les soins paternels d'un si bon Souverain, c'est le tribut, que lui ont toujours rendu tous les honnêtes-gens, & qui est toujours agréable aux grandes ames, je veux dire, l'aprobation, & les louanges qui sont dues à un Caractere si noble, si vertueux. La bienséance ordinaire nous défend de tenir des discours injurieux, même d'un mauvais Prince ; & les Loix communes de la justice exigent de nous, que nous aïons, pour un bon Roi, les mêmes sentimens de bienveillance & d'humanité, qu'il fait voir pour ses Sujets. Ceux qui écoutent la voix de leur devoir, & de la reconnaissance, ne s'en tiendront pas à ces foibles marques de leur affection : ils feront éclater leur attachement & leur respect, & ils ne croiront jamais trop faire, pour avancer la gloire d'un Souverain, qui se donne tant de peines, pour augmenter leur bonheur.

Puisque nous avons un Roi, qui s'est acquis la Réputation d'une Probité irréprochable, & qui s'est distingué, pendant tout le cours de sa vie, par son exactitude inviolable à remplir ses promesses, nous pouvons



après en avoir reçu tant de déclarations solennelles, nous reposer sur lui, des mesures, dont il nous est impossible de bien juger, sans avoir une connoissance parfaite des délibérations du Conseil, & des Plans de Correspondance, qui les lui ont fait prendre. C'est par la même raison, que nous devrions plutôt jeter les yeux sur l'équité de sa conduite, que de nous amuser mal-à-propos, à vouloir la censurer. La seule considération du Caractère de Sa Majesté devrait faire taire tous nos murmures; & puisque nous n'avons jamais vu, ni même entendu dire, qu'Elle se soit démentie, ou qu'Elle ait fait aucune fausse démarche, nous devrions, jusqu'à ce que nous aïons découvert le contraire, lui faire la justice de penser, qu'Elle se gouverne toujours par les mêmes regles de sagesse & d'honneur.

Ces réflexions devroient ramener à Sa Majesté les cœurs de tout son Peuple, & imposer silence à leurs langues, si ce n'est pour lui donner les louanges qu'Elle mérite. Mais, pour ceux, qui sont obstinés, irréconciliables, ennemis déclarés de l'Etablissement présent, nous devons nous attendre, que non seulement ils persisteront dans leurs calomnies, mais même, que nous en verrons redoubler la fureur, à mesure qu'ils lui verront prendre des mesures, qui, selon toutes les apparences, tourneront à l'avantage de ses Sujets, & qui doivent de plus en plus lui assurer leur affection.

XLVII. DISCOURS.

—— Cessit furor, & rabida ora quierunt.

VIRG. ÆN. L. VI. vs. 102.

*La fureur a cessé, & les brutaux se sont tûs.*

**J**E ne doute pas, que la plupart de mes <sup>Conversion du</sup> Lecteurs ne soient fort aises d'apprendre, <sup>Tory,</sup> que mon ami, le Chasseur au Renard, dont <sup>Chasseur</sup> je leur anonçai l'arrivée en cette Ville, par <sup>au Renard.</sup> mon quarante-quatrième Discours, s'est converti à l'Etablissement present, & est devenu bon Sujet du Roi GEORGE. Les motifs de sa Conversion feront le sujet de cet Entretien, parce que je considère, qu'ils pourront être de quelque utilité à ceux, qui sont travaillés des mêmes préjugés, & des mêmes entêtemens, qui ont si long tems tiranisé ce digne Profelyte. J'eus occasion de m'en instruire à fonds, un de ces jours passés, que j'allai avec lui, par complaisance, courir d'un bout à l'autre de cette grande Ville, pour lui en faire voir toutes les curiosités.

Quand nous fumes dans le Carosse, il me confessa ingénuement, que la première cir-

constance, qui avoit servi à le desabuser, c'est qu'il avoit vu le Roi CHARLES I. à cheval, dans la Place de *Charing-Cross*, parce qu'il étoit sûr que ce Prince ne seroit jamais demeuré là, s'il étoit vrai, comme on en faisoit courir le bruit en Province, que les mêmes desseins qui s'étoient tramés en 1641, revenoient sur le tapis.

Il m'avoua, qu'il avoit regardé avec horreur la nouvelle Eglise qui est à demi-bâtie dans le *Strand*; qu'il avoit cru d'abord, qu'on la démolissoit, & qu'il y en avoit déjà la moitié d'abatue: mais, que s'en étant informé aux Ouvriers, qui y travaillent, il avoit été agréablement surpris d'apprendre d'eux, qu'au lieu de l'abatre, ils travailloient à l'achever; & qu'on en bâtissoit encore cinquante autres, en divers endroits de la Ville.

Il faut ajouter à ces deux Articles, une troisième circonstance, qui n'eut pas peu de part au changement de mon digne ami. Depuis qu'il étoit arrivé à *Londres*, il étoit entré, par hazard, dans l'Eglise de St. PAUL, dans le tems qu'on prêchoit, & que le Sermon étoit déjà fort avancé. Après avoir examiné le Dôme, pour voir s'il étoit en bon état, car \* le *Complot des Vis* lui rouloit en-

core

\* En 1711 ou 1712, la Reine devoit se rendre à S. Paul, pour remercier Dieu de quelque Victoire remportée sur la France; mais, sur le bruit que les nouveaux Ministres *Toris* repandirent, qu'il y avoit un Complot des *Whigs* pour faire tomber la voute de S. Paul, ajustée ensemble par quantité de Vis & d'Écrous, sur la Reine & toute

core dans la tête, il remarqua, que le Lord-Maire, les Echevins, & le Porte-Epée faisoient partie de l'Assemblée. Cette vue fit d'autant plus d'impression sur lui, que, par bonheur, il n'y avoit, que deux personnes qui dormissent, de tout ce vénérable Corps.

Ce discours nous mena jusqu'à la Tour. Nous commençames, par aller voir les Lions; & mon ami, qui entra en grande conversation avec leur Gouverneur, s'informa avec soin de leur santé, & lui demanda, si aucun d'eux n'étoit tombé malade, quand on reçut la nouvelle de la prise de *Perth* & de la fuite du *Prétendant*? Sur la réponse qu'il lui fit, que jamais ils ne s'étoient mieux portés en toute leur vie, je le vis extrêmement étonné; parce qu'il avoit ouï dire, dès le Berceau, que les Lions qu'on garde à la Tour, étoient les meilleurs Juges du Titre de nos Rois *Bretons*, & qu'ils sympathisoient toujours avec nos Souverains.

Après avoir rassasié notre curiosité, de tout ce qu'il y avoit-là à voir, nous nous rendimes au \* *Monument*, où mon camarade de voyage, qui étoit un homme alerte & vigoureux, monta avec une diligence &

une

sa Cour, S. M. n'y alla point, le jour de cette solennité; & c'est ce qu'on apela *the Screw-Plot*, dont les *Whigs* se moquent beaucoup.

\* Pyramide, érigée en mémoire de l'Incendie arrivé à Londres, les premiers jours du Mois de Septembre de l'An 1666.

une souplesse admirables. Pour moi, je fus obligé de m'arrêter si souvent, dans cette Marche perpendiculaire, que, quand je le joignis, au haut, il avoit déjà compté tous les Clochers & toutes les Tours, qu'on peut découvrir d'un endroit aussi élevé, & il étoit à supputer le nombre d'Arpens de Terre qu'ils pouvoient occuper. Nous fumes charmés, l'un & l'autre, d'une si belle vue; mais je m'aperçus, qu'il regardoit de mauvais oeil des Magazins, & quelques autres Bâtimens, qui ressembloient à des Granges, & qui paroissoient capables de contenir une grande quantité de gens. Son cœur s'émut à ce spectacle, parce qu'il les prit, pour autant d'Eglises de *Non-Conformistes*; mais il ne m'eut pas plutôt fait part de ses soupçons, que je dissipai ses appréhensions, en lui disant ce que c'étoit.

Alors, nous jettames les yeux sur la Rivière, ce qui me donna occasion de lui inspirer quelques sentimens favorables, pour la Marchandise, & pour le Commerce, qui avoient couvert la *Tamise* d'un si grand nombre de Vaisseaux, & rempli le Rivage d'un si grand concours de Peuple.

Nous descendimes assez doucement, parce que mon ami vouloit compter les degrés, qu'il avoit soin d'enregistrer sur la feuille blanche d'un Almanach nouveau, dont il s'étoit pourvu. Quand nous fumes en bas, il remarqua une Inscription *Angloise*, & en même tems, il me dit, qu'il avoit de la peine à s'en fier à ses yeux, parce qu'il avoit  
souvent

souvent entendu dire, à un vieux Procureur, qui demeurait dans son voisinage à la Campagne, que c'étoit les *Presbyteriens*, qui avoient mis le feu à la Ville, au lieu, dit-il, que cette Colonne affirme positivement, & mot pour mot, que, *l'Embrasement de l'ancienne Cité a été commencé & continué, par la perfidie & la malice de la Faction Papiste, afin d'exécuter plus aisément leur horrible Conspiration, qui tend à l'extirpation de la Religion Protestante, & de l'ancienne Liberté de la Nation Angloise, & à introduire le Papisme & l'Esclavage.* Comme il trouva cette Relation bien plus authentique, que si elle avoit été imprimée, je vis qu'elle avoit fait beaucoup d'impression sur son esprit.

Nous remontâmes en Carosse, & nous fumes droit à la Bourse, où je vis, qu'il n'avoit pas fort envie de s'exposer à la presse, parce qu'il avoit ouï dire, que ceux qui se trouvoient-là étoient, pour la plupart *Républicains*, & qu'il craignoit que, sur ce pié-là, quelcun de ces honêtes-gens n'eût la charité de le débarasser de ce qu'il avoit dans ses poches. Mais il se rassura, quand il aperçut la Statue du Roi CHARLES II. qui étoit debout, au milieu de cette multitude de gens, & la plupart des Rois, qui sont dans la Chronique de BAKER, rangés en ordre, au dessus de leurs têtes, d'où il tira cette juste conséquence, qu'il étoit impossible, que des gens opposés au Gouvernement Monarchique voulussent choisir un endroit

comme celui-là, pour s'y assembler, une fois tous les jours.

Pour affermir dans l'esprit de notre Proselyte cette heureuse disposition, après nous être arrêtés un moment à \* *Stock's-Market*, nous pousâmes du côté de † la *Mense*, où il ne fut pas peu édifié, de voir tous ces beaux chevaux, qui sont venus de *Hanovre*, aussi bien que de la manière dont ils sont entretenus, & du soin qu'on en prend. Il fit à cette occasion, quantité de remarques judicieuses ; & ce nouveau spectacle lui plaisoit si fort, que j'eus toutes les peines du monde à le tirer de l'Ecurie.

Pour finir la journée, nous continuâmes notre route du côté du *Parc de St. James*. En passant, il vit, avec une grande satisfaction, combien étoit faux ce qui se débitoit à la Campagne, puisque toutes les Boutiques étoient ouvertes & toutes remplies de Marchandises & d'Acheteurs : il vit, que les Soldats se promenoient tranquillement dans les rues ; & que, bien loin d'insulter les Ecclesiastiques, on leur donnoit par-tout le haut du pavé : outre cela, il avoit entendu sonner les cloches, depuis le matin, jusqu'au soir, pour aller prier Dieu, dans l'une, ou dans l'autre Eglise de la Ville.

Comme il étoit rempli de toutes ces réflexions avantageuses, il arriva heureusement  
pour

\* Marché près de la Bourse.

† Quartier des Ecuries du Roi,

pour nous, qu'un des Carosses du Roi vint à passer, & qu'il s'arrêta par hazard, ce qui nous donna occasion de considérer, pendant quelque tems, les trois jeunes Princesses, qui étoient dedans. Mon ami fut charmé de la beauté, de l'innocence & de la douceur qui brilloient sur leurs visages. Il a souvent dit, que jamais de sa vie il n'avoit vu de si beaux Enfans; & il m'assura, que si quelcun, avant qu'il les eût vues, lui avoit voulu persuader, qu'il pût naître rien de si beau, hors d'Angleterre, il n'auroit jamais pu le croire.

Après cela, nous fumes nous promener au *Parc*. Comme c'est la contume de ceux, qui sont naturellement opiniâtres & emportés, de se laisser aller aux plus grands transports du bon naturel, quand ils reviennent de leur enlèvement, il m'avoua dans la conversation, qu'on lui en avoit étrangement imposé, par la manière, dont il avoit entendu représenter les choses dans son Pays; il me dit, que dès qu'il seroit chez lui, il vouloit s'attacher à desabuser ses voisins; & à leur donner une idée plus juste de l'état présent des Affaires.

Ce qui confirma mon ami dans cette bonne disposition, & ce qui lui donna une satisfaction inexprimable, ce fut les nouvelles, qu'il reçut, dans le tems que nous étions à nous promener ensemble, & qui lui vinrent, de la part du Prisonnier, pour qui il avoit donné son témoignage, dans son procès. Ce malheureux aiant été condamné, pour



avoir trempé dans la dernière Rebellion, lui envoioit dire, que Sa Majesté avoit eu la bonté de surseoir son exécution, & qu'Elle avoit fait la même grace à plusieurs de ses complices, dans le dessein, à ce qu'on croïoit, de leur acorder la vie; & qu'il espéroit, qu'avant son départ, ils auroient le plaisir de s'embrasser, & de boire ensemble, à la santé, & au Regne glorieux du Roi GEORGE.

---

## XLVIII. DISCOURS.

Tu tamen, si habes aliquam spem de Republica, sive desperas; ea para, meditare, cogita, quæ esse in eo cive ac viro debent, qui sit Rempublicam afflictam & oppressam miseris temporibus, ac perditis moribus in veterem dignitatem ac libertatem vindicaturus.

CICER.

*Quoiqu'il en soit, que vous espériez bien pour la République, ou que vous en désespériez, pensez cependant, méditez, & faites ce qu'un bon Citoyen & un bonête-homme doit faire, pour vanger une République désolée, par la rigueur des tems, & par la corruption des mœurs.*

Des Mi-  
nistres  
l'Etat,

**L**A condition d'un Ministre d'Etat ne convient, qu'à des personnes qui, par  
un

un éfet de leur afection, pour leur Roi, & <sup>sur-tout ;</sup>  
 pour leur Patrie, cherchent plutôt à se ren- <sup>dans la</sup>  
 dre utiles au Public, qu'ils ne consultent <sup>Grande</sup>  
 leurs propres avantages. Un homme dans <sup>Brtagne.</sup>  
 cette Place, doit s'atendre, qu'outre les pei-  
 nes & les embarras qui acompagnent ordinai-  
 rement sa Charge, de quelque maniere qu'il  
 se comporte, il sera en butte à l'envie des  
 uns, & aux mécontentemens des autres; qu'il  
 aura une infinité de Rivaux, dont l'Ambi-  
 tion est insatiable; & qu'il lui sera impossi-  
 ble, de pourvoir aux besoins d'un grand  
 nombre de gens, qui se promettent tout de sa  
 protection. Ce sont des malheurs insépara-  
 bles de ces Emplois publics, dans tous les  
 Pays du Monde; mais il y en a beaucoup  
 d'autres, & plus, d'atachés à ces sortes de Pos-  
 tes, dans le Gouvernement d'*Angleterre*,  
 qu'en tout autre Etat Souverain de l'*Europe*,  
 sur-tout, parce qu'il n'y a point d'autre Na-  
 tion, qui soit divisée si également en deux  
 Partis opposés, qu'il est impossible de con-  
 tenter en même tems. Les idées que nous  
 avons du bien public, tant par raport à nous-  
 mêmes, que par raport aux Etrangers, sont  
 d'une nature si différente, que des mesures,  
 qui paroissent excellentes à la moitié du  
 Royaume, sont ordinairement décriées par  
 l'autre moitié. D'ailleurs, dans un Gouverne-  
 ment *Anglois*, il faut indispensablement, qu'il  
 se fasse des Actes, qui favorisent un Parti, &  
 qui en même tems desobligent leurs Anta-  
 gonistes. De sorte que l'Administration  
 la plus parfaite, conduite par la Probité la  
 plus

plus irréprochable, & par la sagesse la plus consommée, ne peut manquer de produire des oppositions, des inimitiés, & des calomnies, de la part d'une multitude de gens qu'elle rend heureux.

Outre cela, on a de tout tems observé, qu'il n'y a presque personne, dans notre Nation, qui ne se mêle de raisonner sur les Affaires d'Etat; & que chacun de nous a son système particulier, qu'il croit préférable à tout autre. Soit que cela vienne de cet esprit de Liberté, qui regne parmi nous, ou du grand nombre de personnes de conditions différentes, qui ont de tems en tems quelque part au Gouvernement, & qui par-là sont instruites des Affaires de la Nation, c'est ce que je n'entreprendrai pas de déterminer. Quoiqu'il en soit, il est certain, qu'un Ministre d'Etat dans la *Grande Bretagne*, ne doit pas douter, qu'il ne trouve un grand nombre de Censeurs, même parmi ceux de son Parti; & il doit être satisfait, si en laissant penser à chaque particulier, que son Plan est le plus juste, il peut leur persuader, qu'après le leur, celui du Gouvernement est le plus raisonnable.

Ajoutons à ces considérations, qu'en *Angleterre* nous avons une espèce de gens d'honneur & bien-intentionés, qu'on ne trouve pas dans les autres Pays, & qui suposent, qu'ils ne courent aucun risque de se tromper, tant qu'ils combattent les Ministres d'Etat. Ils commencent à regarder de mauvais œil ceux, qu'on élève aux Places con-  
sidéra-

fidérables, quoiqu'ils en aient admiré l'intégrité, pendant tout le cours de leur vie; quoique les mêmes personnes ne démentent en rien leur premier Caractère, & qu'il n'y ait chez elles, d'autre changement réel, que celui, qu'y apportent les Charges, dont ils sont revêtus. Il y a beaucoup de ces Messieurs, qui se sont mis dans la tête, qu'il y a une espèce d'esclavage à approuver les mesures des grands hommes, & que le bonheur de la Nation est incompatible, avec les inclinations de la Cour. Ces préjugés ont tant de force sur leur esprit, qu'ils sont capables de leur persuader, qu'on cesse d'être honnête-homme, dès le moment qu'on se voit en état de pouvoir être plus utile au Public. Leurs préventions ne leur permettent pas de considérer, qu'il est aussi honorable de seconder les efforts d'un bon Ministre, que de traverser les desseins de celui d'un caractère opposé.

En dernier lieu, nous pouvons observer, qu'il y a parmi nous, plus de gens, qui sollicitent les Places, & qui sont plus capables de les remplir, que dans aucun autre Pays. Ajoutons à cela, que, par la nature de notre Constitution, il n'y a point de Roïaume, où il y ait plus de personnes particulieres en état de rendre le Gouvernement malheureux, que dans celui-ci, lorsqu'elles croient avoir lieu de s'en plaindre. C'est pour cette raison, qu'un Ministre d'Etat, en Angleterre, doit être assuré, que ceux qui lui marquoient le plus d'attachement, l'abandonneront

doneront à la première occasion, qu'il ne pourra leur acorder ce qu'ils atendoient de lui; puisque, pour me servir de l'expression d'un Politique de ces derniers tems, homme des plus entendus à former un Parti, *Il n'y a pas à paître pour tous.*

Enfin, la condition d'un Ministre d'Etat, en *Angleterre*, est exposée à tant de difficultés & de chagrins, que nous voions, que depuis *la Conquête*, dans presque tous les Regnes, les premiers Ministres ont été des gens de fortune, ou qui, de simples Gentils-hommes se sont élevés aux plus hauts Postes du Gouvernement. Il y en a eu plusieurs, dont l'extraction n'étoit pas fort distinguée, & qui n'ont pas laissé derrière eux une Famille fort considérable. Ils sont de cette classe de personnes illustres, dont parle le Chevalier BACON, & qui semblables à des Comètes, s'atirent l'attention de tout leur siècle, sans que qui que ce soit puisse savoir, d'où ils sont sortis, & ce qu'ils sont devenus. Ceux qui avoient des Titres & des Biens héréditaires n'ont pas marqué trop d'empressement, pour s'engager aux peines & aux inquiétudes, qui sont atachées au Ministère; & ils ont cessé de vouloir courir les risques d'une condition si épineuse. Plusieurs même de ceux, qui n'ont hérité, ni grandeur, ni fortune, & qui avoient des qualités & des occasions propres à les élever à ces Postes d'honneur & de confiance, ont perdu l'envie de les rechercher, à la vue des difficultés & des chagrins, qui en  
sont

sont inséparables. Ils ont préféré la Liberté, au Pouvoir & à l'Eclat ; & pour parler leur langage, ils ont cru qu'il valoit mieux être dans le Carosse, que d'avoir le soin de le mener.

En général, la condition de Ministre d'Etat est sujete à bien des difficultés & des peines ; mais, en *Angleterre* sur-tout, elle est exposée à mille chagrins & mille hazards particuliers à notre Nation. Aujourd'hui principalement, c'est un Poste environné de précipices, parce que nous commençons un Etablissement, dont l'entrée a eu à soutenir le choc d'une dangereuse Rebellion.

L'Histoire d'*Angleterre* nous apprend, que le premier Monarque de chaque nouvelle Branche a toujours été celui, qui a rencontré les plus grandes oppositions ; & que ce n'a été que par degrés, qu'il a pu venir à bout, de faire rentrer son Peuple dans le devoir, & de gagner l'affection de ses Sujets. Dans une pareille conjoncture, le Gouvernement est sujet à bien des convulsions, avant que d'être bien affermi. Les profondes racines, qu'ont jettées les préjugés, dans l'esprit des Peuples, & l'artifice des Ennemis domestiques ont forcé leurs Conducteurs à employer, pour les réduire à l'obéissance, des moyens, dont le succès après tout, est peut-être dû plutôt au Temps, qu'à la Politique. Dans des cas, où l'Etat est agité de Troubles d'une nature extraordinaire, la conduite du Gouvernement doit aussi sortir de ses bornes accoutumées. Le remède doit être  
selon

selon le mal; & je ne voi point de conjoncture plus épineuse, pour un Ministre d'Etat, que celles où il est obligé d'avoir recours à des moïens extraordinaires, sans qu'il puisse en employer d'autres, que ceux que lui prescrivent les Loix établies de notre Constitution. Il est quelquefois absolument nécessaire dans ces occasions, de prendre des mesures, & de faire voir une sévérité qu'on n'approuveroit pas, dans un tems de tranquillité & de paix. En ce cas-là, on peut avec toute sorte de raison & de justice, se servir de l'excuse, que VIRGILE met dans la bouche d'un Souverain imaginaire;

*Res aura, & Regni novitas me talia cogunt \*.*

„ Les Difficultés que je rencontre au  
„ commencement de mon Regne m'obligent à tenir cette conduite.

D'ailleurs, comme l'Etablissement présent a été traversé, par une cruelle Rebellion, ce danger pressant a ajouté des peines infinies, à celles qui sont ordinairement attachées au Ministère. On a souvent remarqué, qu'en *Angleterre*, les Ministres ne sont jamais plus à leur aise, que, quand nous avons la guerre, avec quelque autre Puissance, parce qu'elle fait diversion aux haines & aux animosités particulières de la Nation; & qu'elle nous fait tourner nos efforts communs, contre notre commun Ennemi. Comme une Guerre, hors de la *Grande Bretagne* est

\* *Æn. L. l. vi. 567.*

est favorable à notre Ministère, il a tout à craindre d'une Rebellion. Si les Rebelles ont le dessus, les Ministres sont les premières victimes, qu'ils sacrifient à leur ressentiment; si l'entreprise échoue, ils deviennent odieux à tous ceux, qui y avoient quelque part. Toutes les mesures, que prendra le Ministère, pour détourner l'effet de la Rebellion, ou pour l'éteindre, & pour empêcher de semblables pratiques pour l'avenir, tout cela ne sauroit être fort agréable aux Parens, aux Amis, aux Complices des coupables. Quand la nécessité exige qu'on fasse des exemples, il n'est que trop ordinaire, de voir, que le Peuple oublie le Crime, pour ne se souvenir, que de la Punition. Quoiqu'il en soit, depuis le commencement du Regne de Sa Majesté, Elle nous a déjà donné tant de preuves de sa Clémence, & nous espérons d'en avoir tant encore, que nos premiers Ministres ont plus à redouter les murmures de leurs Amis trop violens, que les reproches de leurs Ennemis.



## XLIX. DISCOURS.

— Jam nunc solemnes ducere pompas  
Ad delubra juvat.

VIRG. Georg. L. III. vs. 22.

*Il est maintenant à propos de conduire les Vic-  
times aux Temples, avec appareil & solem-  
nité.*

Le Jour  
d'Action  
de graces,  
pour l'ex-  
tinction de  
la dernière  
Rebellion.

**L**E jour d'hier a été consacré, comme  
un jour d'Action de graces publiques,  
pour les derniers succès extraordinaires, qui  
nous ont assuré, ce qui doit être le plus pré-  
cieux à un Peuple libre & Protestant, & qui  
nous ont en même tems délivré, de tout ce  
qu'il doit le plus redouter. Je ne puis m'em-  
pêcher d'observer, à cette occasion, combien  
ces Actes de Piété établis parmi nous, sont  
propres à inspirer aux hommes, les sentimens  
d'une reconnoissance religieuse, & à rem-  
plir les cœurs d'un transport intérieur de  
joie & d'alegresse.

Quand les marques de la faveur Divine  
sont grandes en elles-mêmes, quand la mé-  
moire en est encore récente, quand elles  
sont particulieres à un Pays, quand la com-  
mémoration en est faite, dans un Assem-  
blée nombreuse & solennelle, il faut être  
d'un tempérament bien froid & bien abatar-  
di,

di, pour que le cœur ne se sente-pas embrasé, au milieu des louanges qu'ofrent à Dieu des milliers d'Adorateurs, dans le même tems & dans tous les différens endroits de la Nation.

Il est impossible de lire la description touchante, des Fêtes extraordinaires célébrées par toute une Nation, sans en être échaufé, & sans ressentir une partie de l'enthousiasme, qui, par les plus doux ravissemens, élève une pieuse multitude, vers le Trône de son Libérateur. La part qu'on prend à ces transports de Dévotion, par lesquels tous ceux, qui composoient l'Assemblée s'animoiént réciproquement les-uns les autres, saisit le Lecteur, malgré l'éloignement du tems, & fait, qu'il en est en quelque sorte participant.

Parmi les solemnités publiques de cette nature, il n'y en a aucune dans l'Histoire, de plus illustre, que celle de la Dédicace du Temple, sous le Regne de SALOMON. Outre les grands Officiers de l'Etat, & les Habitans de *Jerusalem*, tous les *Anciens* & les Chefs des *Tribus*, avec tout le Corps du Peuple, rangé sous eux, d'un bout du Roïaume à l'autre, eurent ordre de s'y trouver. Nous pouvons juger du nombre prodigieux de ceux qui composoient l'Assemblée, par les viandes de Sacrifice, dont ils firent grand'chere. Il y avoit six vingt mille Brebis, & vingt-deux mille Bœufs. Quand cette nombreuse Congrégation se fut formée, en une Procession régulière, pour acompagner l'ARCHE de  
l'AL-

L'ALLIANCE, le Roi se mit en marche, à la tête de son Peuple, avec des Hymnes & des Dances, vers le nouveau Temple, qu'il avoit bâti, pour la réception de l'ARCHE. JOSEPH nous apprend, que les *Lévites* arrosoient le chemin en passant, avec le sang des Sacrifices; qu'ils brûlèrent une si grande quantité d'encens, qu'ils récréèrent toute cette multitude de son odeur, & qu'ils remplirent tout le Pays de son agréable parfum. Quand l'ARCHE fut mise sous les ailes des *Cherubins* dans le Lieu saint, le grand Concert de louanges commença; il étoit animé par six vingt Trompettes, secondées d'un nombre proportionné d'autres Instrumens de Musique, & accompagné d'une infinité de Voix de tous les Chantres d'*Israël*, qui étoient instruits, & mis à part, pour les pieuses exécutions de cette nature. Comme tout ce Chœur ensemble louoit son Créateur, & excitoit toute la Nation ainsi assemblée à célébrer sa Bonté & sa Miséricorde, qui demeurent éternellement, une Nuée descendit, où pour me servir des paroles énergiques de l'Ecriture sainte, \* *il arriva, que comme les Trompettes & les Chanteurs, tous d'un accord, pour célébrer le Seigneur, & lui rendre grâces, firent retentir leurs voix, avec des Trompettes, des Cymbales, & d'autres Instrumens de Musique; & qu'ils louoient l'Eternel, en disant, car il est bon, & sa miséricorde dure toujours, alors la Maison fut remplie d'une Nuée. Les Sacrificateurs même*

\* II. Chron. Chap. V. 13,

me éfrayés de ce fpectacle, fe retirèrent dans le Parvis du Temple, où le Roi étant placé, fur un Echafaud d'Airain, pour être vu de toute la multitude, benit l'Assemblée d'ISRAEL. Enfuite étendant fes mains, vers le Ciel, il ofrit à l'Eternel cette Prière divine, que l'Ecriture nous raporte tout au long, par deux fois, & qui a toujours été regardée, comme une compofition, digne du plus fage des hommes. A peine eut-il fini fa Prière, que le feu defcendit du Ciel, & confuma l'Holocauste, qui étoit fur l'Autel. Les cœurs du Peuple étoient fucceffivement émus, par la folemnité de tout ce qui fe paffoit, aiant été ravis, par les religieux accords de Muſique, & épouvantés par l'apparition de la gloire de l'Eternel, qui avoit rempli le Temple. Ils virent enfuite le Sacrifice miraculeufement confumé; & touchés de la Piété du Roi, qui étoit profterné devant fon Créateur, *ils fe courberent \* le viſage en terre, fur le pavé, & ils adorèrent & célébrèrent l'Eternel, en difant, car il eſt bon, & fa miféricorde dure éternellement.*

Quel bonheur ne pouvoit pas fe promettre ce Roïaume, où l'on voïoit le Prince; les Sacrificateurs, & le Peuple animés du même eſprit de Religion! Mais revenons chez nous, pour y admirer cette ferveur de Dévotion extraordinaire, dans nos Compatriotes, & dans la perſonne de trois Princes, qui ont été les plus fameux Conquérans,

S

dont

\* II. Chron. Chap. VII. 3.

dont parle notre Histoire d'*Angleterre*: je veux dire, EDOUARD III, son Fils le *Prince Noir*, & HENRI V. Pour le premier, nous aprenons, qu'avant la Bataille de *Cressy*, il emploïa la plus grande partie de la nuit en prières, & que le matin, il communia, avec son Fils, ses principaux Officiers, & toute sa Noblesse. Le soir, qui suivit cette grande journée, ne fut pas moins remarquable, par les ordres pieux, qu'il donna à ses Troupes, de ne point insulter aux Ennemis; de ne se point enorgueillir de leur valeur, & de rendre grâces à ce grand Roi, qui dispose des Combats & qui accorde la Victoire, à qui il lui plaît. Le *Prince Noir*, avant la Bataille de *Poitiers*, déclara, que toute son espérance étoit dans le secours de Dieu; & après cette fameuse journée, il se comporta, à tous égards, en Prince véritablement Chrétien. Son Pere ordonna en *Angleterre* des Actions de grâces publiques & solennelles, qui durèrent huit jours consécutifs; & quand le jeune Prince revint triomphant, avec le Roi de *France*, qu'il avoit fait prisonnier, la pompe de ce jour consista principalement en Processions extraordinaires, & en Actes de Dévotion. La conduite du *Prince Noir*, après une Bataille donnée en *Espagne*, par laquelle il rétablit le Roi de *Castille* dans ses Etats, n'est pas moins digne d'être admirée. Quand ce Roi, transporté de joie, de voir les succès de son Protecteur, se mit à genoux devant lui, pour lui marquer sa reconnaissance,

noissance, ce généreux Prince fut à lui avec empressement, & en lui tendant la main, il lui dit, que ce n'étoit pas lui, qu'il devoit remercier, & qu'il étoit fort éloigné de le prétendre; mais qu'il le prioit de venir avec lui, à l'Autel, pour y rendre ensemble leurs actions de grâces, à celui, qui seul avoit droit de les exiger, comme l'unique Auteur de cette Victoire.

HENRI V, au commencement de son Règne, fit une Priere publique, en presence des *Seigneurs & des Communes*, par laquelle il demandoit à Dieu, de le faire mourir sur le champ, si, par sa Présience divine, il connoissoit, qu'il ne dût pas gouverner son Peuple, avec bonté & avec justice; & s'il n'étoit pas dans l'intention, de donner tous ses soins à avancer le bonheur de ses Sujets. Loin de s'attribuer la gloire d'aucun succès, il disoit hautement, que son courage étoit l'effet de sa piété. Quand ce Prince vint à la vue d'une prodigieuse Armée, qui lui presentoit la Bataille, à *Azincourt*, il ordonna à toute sa Cavallerie, de mettre pié à terre & de se joindre au reste de ses Troupes, pour implorer à genoux la bénédiction divine, sur leur entreprise. Immédiatement avant la premiere attaque il fit un beau Discours à son Armée: il lui fit faire attention à plusieurs circonstances remarquables; il lui fit observer sur-tout, que ce jour-là même avoit été consacré, dans son Roïaume, à faire des Prieres publiques, pour la prospérité de ses Armes: & il conclut, en leur disant,

qu'ils ne devoient point douter de la Victoire, puisque, dans le même tems qu'ils combattoient en Campagne, tout le Peuple d'Angleterre, les mains & les cœurs élevés vers le Ciel, lui adressoit ses vœux, pour leur en obtenir un heureux succès. Le soir de cette mémorable journée, dans laquelle le Roi avoit fait des choses surprenantes de sa propre main, il fit chanter, par deux fois, le Pseaume cent-quinzième, au milieu de son Armée victorieuse; & à ces mots, *non point à nous, Seigneur, non point à nous, mais à ton nom donne gloire* \*, lui, & toutes ses Troupes se prosternèrent le visage en terre, attribuant au bras tout-puissant de la Providence, tout l'honneur d'une si grande Action.

Je vais finir ce Discours, par une Réflexion, qui en est une suite naturelle. Comme il n'y a rien de plus agréable aux yeux de Dieu & des Hommes, que l'Union édifiante d'un Roi, & d'un Peuple, qui concourent à ces Actes extraordinaires de Dévotion, il n'y a rien de plus ridiculement contradictoire, dans un Gouvernement, que d'y voir le Roi d'une Religion, & le Peuple d'une autre. Quelle harmonie, & quelle intelligence peut-il y avoir, entre un Souverain, & ses Sujets, quand ils ne peuvent s'unir, dans les actions les plus solennelles, les plus dignes d'un Chrétien, & qui doivent faire le plus sensible plaisir à des Créa-

\* C'est le commencement du premier verset de ce Pseaume.

LE FREE-HOLDER. L. Disc. 413  
 Créatures raisonnables ; en un mot, quand  
 le Prince regarde son Peuple, comme des  
 Hérétiques, & que le Peuple de son côté,  
 ne regarde le Prince, que comme un Idola-  
 tre !

## L. DISCOURS.

O quisquis volet impias  
 Cædes, & rabiem tollere civicam,  
 Si quæret, Pater urbium,  
 Subscribi statuis ; indomitam audeat  
 Refrænare licentiam,  
 Clarus postgenitis.

HOR. L. III. OD. XXIV. vs. 25 -- 30.

*Que celui qui voudra exterminer de notre Em-  
 pire les Guerres civiles, & les Assassins,  
 réprime la licence éfrenée du Peuple ; s'il a  
 en vue, qu'on lui érige par toutes les Villes,  
 des statues, avec cette belle inscription, PE-  
 RE DE LA PATRIE ; & s'il veut rendre sa  
 mémoire précieuse à la Postérité.*

QUand MAHOMÉT, eut fait tous ses é-  
 forts, pendant plusieurs années, pour  
 répandre son imposture, parmi ses Compa-  
 triotes, & qu'il vit, qu'au lieu de faire un  
 grand nombre de Profelytes, son Ambition  
 étoit frustrée, & qu'on tournoit ses senti-  
 mens

La Folie &  
 la Malice  
 de la po-  
 pulace &  
 de ses Em-  
 portemens.



mens en ridicule, il défendit à ses Sectateurs, d'emploier la voie de la Dispute, pour la propagation de sa Doctrine; & il leur fit entendre, qu'ils ne devoient faire fonds, que sur le secours du Cimetere, qui étoit un moïen sûr de réussir. Il observa, que la Religion *Chrétienne* s'étoit multipliée, par la Raison, & par les Miracles; mais il déclara, que son dessein étoit de sauver les Hommes, par l'Epée. Dès ce moment-là, il commença à assommer ses Concitoïens, avec beaucoup de zèle; à sacager & piller les Caravanes, avec une piété exemplaire; & il remplit l'*Arabie* d'un mélange monstrueux de Meurtre & de Religion.

Les ennemis de notre heureux Etablissement semblent aujourd'hui vouloir copier la sainteté de ce Prophète séditioneux; & ils ont recours à la louable méthode de la violence, quand ils ont employé inutilement tout autre moïen, pour fortifier leurs absurdes opinions. C'étoit la coutume, parmi les anciens *Romains*, de mettre une couronne de Chêne sur la tête de ceux qui avoient sauvé la vie à un Citoïen; mais parmi nous, ç'a été la marque de ces personnes bien intentionnées, qui ne manqueroient pas de vendre leur Patrie, s'ils en trouvoient l'occasion, & de faire sauter la cervelle à un nombre infini de leurs Compatriotes, s'ils le pouvoient. On les a vus pousser les choses jusques-là, que les pitoïables Chefs de cette Racaille mal-avisée, par une pointe des plus insipides, mais fort proportionnée à la capacité de  
leurs

leurs dignes Sectateurs, les ont fait paroître depuis peu, parés magnifiquement, aux dépens de leurs Jardins potagers, prétendant par-là faire admirer la force de leur imagination, & la délicatesse de leur esprit.

Cette ingenieuse conduite de ces illustres Generaux a produit un éfet tout contraire, à ce qu'ils s'en étoient promis; car le bouchon fatal, dont ils ont marqué leurs Adhérens, les ont exposés à devenir de vrais Magazins de coups de bâton & de meurtrissures. Ils ont été tricotés, sans miséricorde, dans tous les Quartiers de *Londres*, & de *Westminster*; & ils ont par-tout déclaré leurs principes, au grand dommage de leurs épaules. Enfin, sans parler des contusions, & d'autres semblables vétilles, si nous en croïons les nouvelles, qui nous en viennent, tant de la Ville, que de la Campagne, les oreilles & les nez du Parti sont furieusement racourcis, depuis qu'il a affecté cette malheureuse distinction.

La verité du fait est, qu'on voit regner un libertinage & une frénésie si outrée, parmi les gens de la lie du Peuple de tous les Partis, & de toutes les Dénominations, que, si leurs Escarmoucheurs ne porteroient pas les choses trop loin, on ne seroit pas fâché de les voir se prodiguer si libéralement l'un à l'autre, une punition qu'ils ont si bien méritée. Leurs gourmandes pourroient nous tourner à compte; & leurs coups de poing pourroient délivrer le Gouvernement de bien de l'embaras, si quelque jour,

il leur prenoit une salutaire envie de s'étriller, les uns les autres, comme il faut.

Si l'on ne confidéroit, que c'est perdre sa peine & son tems, que de se mêler de donner des avis à une Canaille incapable de réfléchir, on les exhorteroit à examiner sérieusement, ce qu'on soupçonne être la cause de tous les desordres, de toutes les émeutes populaires, dans cette grande Ville; & ce qu'on fait l'être en éfet. Il y a des *Missionnaires Papistes*, déguisés sous mille formes différentes, qui se tiennent cachés dans tous les Quartiers de la Ville; & qui, sans être connus, se foudrent dans ces querelles, pour exciter la Populace à s'insulter réciproquement. Cette espèce scélérate d'*Apôtres* modernes se divertit aux dépens d'un Gouvernement, qui est opposé à leurs intérêts; & ils sont charmés de voir casser la tête aux *Hérétiques*, de quelque Parti qu'ils puissent être, & sous quelques Drapeaux qu'ils puissent se trouver. La manière dont ils abusent de la simplicité de nos Compatriotes me fait souvenir de ce que raconte TAVERNIER, dans ses *Voïages aux Indes Orientales*. Cet Auteur nous apprend, qu'il y a un grand Bois, dans l'un de ces Quartiers-là, extraordinairement peuplé de Singes: qu'il est partagé par un grand chemin fort large, qui passe au milieu; & que les Singes, qui habitent d'un côté sont ennemis déclarés de ceux qui demeurent de l'autre. Quand les gens de ce Pays-là ont envie de se divertir, ils ont accoutumé de mettre

mettre ces pauvres animaux aux prises, à quoi ils réussissent, de la manière que je vais dire. Ils mettent des pots de ris, au milieu du grand chemin, avec de grands tas de bâtons, proche de chaque pot. Dès que les Singes aperçoivent ces provisions, ils descendent des arbres, par milliers, des deux côtés du Bois; ils prennent les armes, que leurs bons amis ont eu la charité de leur fournir, & ils font pleuvoir l'un sur l'autre, une grêle de coups, qui ne réjouit pas peu les Spectateurs. Quoique cette Racaille de Singes se roffe d'importance, au moins, ils ne le font pas, sans une espèce de raison, puisque le côté victorieux, après avoir fait prendre la fuite à l'ennemi, trouve un butin considérable, sur le champ de bataille; au lieu que la Canaille de nos Partis est assez sotte, pour se laisser persuader de faire les fraix de la fête & pour s'exposer au combat, sans la moindre espérance d'en pouvoir tirer aucun profit.

Si notre menu Peuple n'a pas assez de Vertu, pour pouvoir renoncer à cette haine injuste & barbare, qui s'est emparée de son cœur; s'il n'a pas assez de bon-sens, pour découvrir & repousser l'artifice de ces Incendiaires, qui cherchent à les animer à la destruction de leur Patrie; il est bien tems, que le Gouvernement songe à réprimer ces Tumultes & ces Emotions séditieuses. Si la douceur & la patience extraordinaire qu'il a montrée jusques à présent, dans ces occasions, ont été des remèdes sans effet, pour

un mal aussi opiniâtre, il faut qu'il fasse connoître à ces incorrigibles, qu'ils ont beau se flater, notre Constitution saura bien les réduire, & qu'elle est armée d'un pouvoir suffisant, pour réformer ces desordres, & rétablir la tranquillité publique.

Rien n'est plus injurieux à la Religion, que ces soulèvemens tumultueux du Peuple, qui choisit les tems destinés à des Dévotions nationales, pour scandaliser tout le monde, par les scènes les plus brutales, d'emportemens, de débauches & de violences. Le jour commence par une Action de Graces, & finit par une Emeute: au lieu des Chants agréables d'une joie mutuelle, on n'entend par les rues, que des Discours outrageans, que Disputes, qu'Obscénités..

Si cette honteuse pratique fait un tort considérable à notre Religion, elle ne fait guère plus d'honneur à notre Gouvernement. Nous sommes devenus la fable des autres Nations, par nos haines, & nos animosités ridicules; & nous ne donnons pas peu d'occupation aux Presses de l'Europe, par les Relations des bruits & des querelles, qui arrivent chez nous, presque toutes les nuits.

Les maux que causent aux personnes privées ces indignes Perturbateurs de la République sont, en trop grand nombre, pour entreprendre de les spécifier. Les personnes les plus considérables, l'innocent, l'homme d'honneur sont exposés aux insultes de l'écume, du rebut du Peuple. Quantité de  
pau-

pauvres malheureux, qui ont été engagés, par cette peste de la Société, dans leurs pratiques criminelles & dans leurs desordres, ont été mis par-là hors d'état, pour toute leur vie, de faire aucun bien à leurs familles & à ceux qui leur appartiennent. Il y en a même eu plusieurs d'entr'eux, qui ont été les victimes de leur folie inexcusable. Si le Gouvernement, las de sa patience & de son peu d'effet, se voïoit forcé à se servir du pouvoir dont il est revêtu, pour maintenir le repos public, que deviendroît ce ras infame de gens séditioneux & turbulens !

Quoique toutes ces considérations, & toute autre de la même nature ne fassent aucune impression, sur la plupart des gens obstinés & intraitables, elles doivent paroître d'un grand poids à leurs Partisans, puisqu'ils ne peuvent douter, que s'ils évitent le châtiment qui leur est dû, ils auront un jour à rendre compte de tous ces maux.

## LI. DISCOURS.

Quod si in hoc erro, libenter erro; nec mihi hunc errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo.

CIGER.

*Si je suis dans l'erreur, j'y suis avec plaisir; & j'y veux demeurer, tant que je vivrai.*

Préca-  
tions  
qu'on doit  
apporter,  
en lisant  
les anciens  
Historiens  
Grecs &  
Romains.

**C**OMME il n'y a rien qui soit plus propre à perfectionner l'esprit d'un homme, que la lecture des anciens Auteurs, quand on les lit avec jugement & avec discretion, aussi rien n'est plus capable de donner un malheureux tour aux sentimens d'un Lecteur, quand il manque de discernement, & lorsqu'il admire les Actions & les Caractères, par leur mauvais endroit. ALEXANDRE le grand étoit si fort échauffé par les fausses idées qu'il avoit conçues de la Gloire, en lisant l'Histoire d'ACHILLE, dans l'*Iliade*, qu'après s'être rendu maître d'une Ville, il ordonna, que le Gouverneur, qui s'y étoit défendu en honête homme, fût lié par les piés, & ataché à son Chariot; après quoi, il traina ce brave Officier tout autour de la Place, parce qu'HECTOR avoit été traité de cette maniere barbare, par le Héros dont il étoit passionné.

Un.

Un grand nombre d'*Anglois* se sont rendus très-pernicieux à leur Patrie, en suivant aveuglément les exemples des personnes, dont parlent les Histoires *Grèques & Romaines*, sans considérer, que ceux qui agissoient conformément à leur Constitution, se seroient comportés d'une manière toute différente, sous un Gouvernement comme le nôtre. Cette conduite est à peu près aussi raisonnable que seroit celle d'un Laboureur, qui prétendrait mettre en exécution, dans notre Pays, les préceptes d'Agriculture, que donnoit VIRGILE aux habitans du sien, sans prendre garde, à la différence qu'il y a d'un Climat à l'autre, & que le Terroir y reçoit, pour ainsi dire, les influences d'un autre Soleil.

Nos *Régicides*, ces détestables assassins de leur Roi, avoient accoutumé, après avoir commis le meurtre le plus exécrationnel, de justifier leur conduite, par celle de BRUTUS; sans faire reflexion, que CÉSAR, de simple Citoyen, comme les autres, s'étoit élevé, par les voies les plus indirectes, & qu'il avoit fait violence à toutes les Loix de la Société, pour se placer à la tête du Gouvernement, & réduire sa Patrie à l'esclavage. D'un autre côté, la plupart de nos Lecteurs *Anglois* aiant observé, qu'on rendoit une *Obéissance passive*, & sans bornes, aux Empereurs *Romains*, qui étoient seuls en possession de faire des Loix & de les faire exécuter, ils ont autrefois tâché d'introduire la même soumission parmi nous.



nous quoiqu'il y ait une différence considérable, entre l'une & l'autre sorte d'Autorité.

C'est pour cette raison, que, tout ce qu'il y a pour nous d'instructif, dans des Ecrivains de cette nature, se réduit aux Points qui conviennent à toutes les Sociétés, ou à ceux qui sont communs à notre Constitution, & à celle du Pays dont nous lisons l'Histoire. Un attachement inébranlable aux Droits & aux Libertés d'un Pays transmis à la Posterité par des Ancêtres sages & vertueux; le zèle pour le bien Public, & l'amour de la Patrie; la soumission aux Loix établies; l'administration impartiale de la Justice; une scrupuleuse attention, & les plus grands égards à la Religion nationale, & plusieurs autres Devoirs, qui font la sûreté & l'ornement du Gouvernement en général, c'est-là ce qu'on ne sauroit trop admirer, dans ceux de *Rome* & de la *Grèce*, & que nous ne pouvons trop imiter.

Mais il n'y a rien de plus absurde, que de voir ceux qui lisent les anciens Auteurs, se laisser prévenir si fort en faveur des *Romains* & des *Grecs*, qu'ils s'imaginent, que nous nous écartons du bon chemin, dès que nous nous éloignons tant-soit-peu de leur conduite, tant en ce qui regarde la Politique, qu'en ce qui concerne les Devoirs de la Morale. Cependant il n'y a rien de plus ordinaire, que de trouver des gens entêtés, qui cherchent à se distinguer, par cette espèce de Pédanterie d'Etat: semblables à ce Maître d'Ecole de Village, qui accou-

tumé.

tumé depuis long tems à admirer JUPITER, MARS, BACCHUS, & APOLLON, qui font une si belle figure, dans les Auteurs Classiques, fit tous ses efforts, pour ramener le Culte qu'on rendoit autrefois à ces Divinités du Paganisme. En un mot, nous voyons quantité d'honêtes-gens, sur la cervelle desquels cette forte de Lecture a produit le même effet, que la trop grande application aux Livres de Chevalerie Errante avoit fait sur celle du grave Chevalier de la *Manche*.

Pour prévenir cette disgrâce que nous causent nos études, qui, lorsqu'elles sont conduites avec discrétion, peuvent nous apporter des avantages considérables, j'ose assurer, que, dans tous les Auteurs *Grecs & Romains*, nous ne saurions trouver aucun Gouvernement Ecclesiastique ou Civil, qui puisse entrer en comparaison avec celui dont nous jouissons, dans notre Patrie. Si notre Religion n'avoit pas été infiniment au-dessus de celle des anciens Païens, elle n'auroit jamais pu se faire jour à travers le Paganisme; & on ne l'auroit pas vu faire en si peu de tems des progrès si considérables. Elle n'a été redevable de ses victoires, qu'à la Raison seule, sans employer le secours du Pouvoir humain; & elles ont toujours été accompagnées de cette Douceur, qui fait triompher la Lumière des Ténèbres. La *Réformation* subite qu'on vit s'établir parmi les Hommes, & dont se glorifient si souvent & à si juste titre les premiers Apologistes du  
Chris.

Christianisme, fait voir, combien il est préférable à tout autre Système de Religion, qui ait été reçu, depuis le commencement du Monde, jusqu'au moment de sa naissance. Cette prééminence du Christianisme, qui l'élève infiniment au-dessus de toutes les Religions qui l'ont précédé, ne paroît pas moins incontestablement établie, par la conduite des plus célèbres & des plus éclairés d'entre les Philosophes Païens. On les a vus renoncer aux folies superstitieuses, que condamne la Religion révélée, & professer publiquement plusieurs Doctrines, qui sont partie de ses Points les plus essentiels.

Je ne puis m'empêcher de faire ici quelques réflexions, sur l'étrange motif, dont se sert l'Auteur du Livre intitulé, *LA LIBERTÉ DE PENSER*, pour nous porter à abandonner les Doctrines revêtées du Christianisme, dont on fait profession dans la *Grande Bretagne*. Il se fonde sur ce que *SOCRATE* & plusieurs grands hommes, parmi les *Grecs*, & que *CICERON* avec quelques autres *Romains*, d'une érudition distinguée, ont aussi renoncé aux sentimens religieux du reste de leurs Compatriotes. Mais cet Ecrivain auroit dû considérer, que les Points, en quoi ces grands hommes ne s'accordoient pas avec le gros du Peuple, sont précisément les mêmes où ils adoptent les Doctrines dont nous faisons profession. Leur Liberté de penser consistoit à affirmer, qu'il n'y a qu'un Dieu, que cet Etre suprême n'est point matériel; que l'Ame est immortelle ;  
ils.

Ils croïoient, qu'il y auroit une autre vie après celle-ci, où les bons seroient récompensés, & les méchans punis: ils croïoient enfin, que, pour se procurer une félicité éternelle, il falloit pratiquer la Vertu, sans aucun mélange de Superstition. On voit par-là, que leur Liberté de penser ne seroit qu'à les aprocher de la Doctrine du Christianisme, c'est-à-dire, des mêmes sentimens, dont nous veulent faire douter les Auteurs de cette espèce, par le titre flatteur d'*Esprit fort*. J'en apèlerois volontiers à toute personne raisonnable, pour savoir, s'il n'est pas plus judicieux de proposer l'exemple de ces grands hommes, en ce qu'ils ont embrassé ces Vérités divines, que de vouloir nous persuader d'abandonner, comme eux, la Doctrine établie dans notre Nation. Mais cela ne s'accommoderoit pas avec le but qu'on se propose ordinairement, dans ces sortes d'Ecrits.

Tout ce que j'ajouterai à cela, c'est que, comme le Christianisme a délivré la Loi Naturelle, des Erreurs & de la Corruption, qui regnoient avec le Paganisme, la Religion, sur le pié qu'elle est parmi nous, a rendu à la Doctrine Chrétienne toute la pureté & toute la simplicité primitive qui la caractérisoit, avant qu'elle fût défigurée & insensiblement confondue, avec les vanités & les superstitions de l'Eglise Romaine.

Revenons à notre Constitution Civile. Pour être persuadé, qu'elle est préférable, à celle des Grecs & à celle des Romains, il ne

ne faut que considérer, que les personnes les plus capables de juger des affaires de cette nature, dans toutes les Nations, ont toujours préféré à toute autre forme de Gouvernement celle qui est établie dans notre Roïaume. Pour le prouver, je me servirai de l'autorité d'ARISTOTE, de POLYBE & de CICERON, c'est-à-dire, du plus grand Philosophe, de l'Historien le plus exempt de prévention, & du Politique le plus consommé de toute l'Antiquité. Ces illustres Auteurs ont donné la prééminence au Gouvernement mixte, qui consiste dans ces trois Branches, la Roïale, celle de la Noblesse, & celle qui comprend tout le Peuple. Il me seroit fort aisé de faire voir, que non seulement cette opinion est très-raisonnable, mais encore, qu'il n'y a jamais eu, parmi les Grecs, ni parmi les Romains, aucune Constitution, où ces trois Branches fussent si bien masquées, où elles eussent une proportion de Pouvoir si convenable, où elles concourussent, dans les Actes les plus souverains du Gouvernement, avec cette harmonie nécessaire qu'on trouve chez nous. Mais j'ai fait voir, dans un autre DISCOURS, combien la République *Romaine* étoit défectueuse, à cet égard, quand on en compare la Constitution avec la nôtre; & le Lecteur, qui voudra s'atacher à quelcun des Gouvernemens anciens, connoîtra facilement combien le parallèle lui sera peu avantageux.

## LII. DISCOURS.

An tu Populum Romanum esse illum putas qui constat ex iis, qui mercede conducuntur? qui impelluntur ut vim afferant Magistratibus? ut obsideant Senatum? optent quotidie cædem, incendia, rapinas? quem tu tamen populum nisi tabernis clausis, frequentare non poteras: Cui populo Duces Lentidios, Lollios, Sergios præfeceras. O speciem, dignitatemque Populi Romani, quam Reges, quam Nationes extæræ, quam Gentes ultimæ pertimescunt; Multitudinem hominum ex servis conductis, ex facinorosis, ex egentibus congregatam!

CICER.

*Croïez-vous, que le Peuple Romain ne soit composé que d'esprits mercenaires, qu'on puisse porter comme on voudra, à faire violence aux Magistrats, & à attaquer le Senat: qui ne respirent que carnage, qu'incendies & rapine? Ce sont pourtant ces gens-là, que vous ne pouviez fréquenter vous-même, avec qui vous ne pouviez avoir de commerce, qu'en vous renfermant avec eux dans les Cabarets, & à qui vous aviez donné pour Conducteurs des LENTIDIUS, des LOLLIUS, des SERGIUS. Quelle est donc cette splendeur, cette dignité du Peuple*

*ple Romain , que redoutent les Rois , & les Nations étrangères les plus reculées , si ce Peuple n'est qu'un assemblage de gens misérables , d'esclaves & de malfaiteurs ?*

De la Jalousie  
d'Etat.

**O**N trouve, dans tous les Gouvernemens, un certain caractère d'esprit naturel à ceux qui aiment leur Patrie & leur Constitution, qu'on peut apeler *Jalousie d'Etat*. Elle leur fait craindre tout ce qui leur paroît tendre, soit dans le Peuple, soit dans quelque Membre particulier de la Communauté, à exposer de quelque manière que ce puisse être, ou à troubler cette forme de Règle, qui est établie par les Loix & les Coutumes du Pays. Cette *Jalousie Politique* est, en quelque façon, nécessaire, pour la conservation d'un Gouvernement, & elle ne peut que paroître fort louable, dans ceux qui sont persuadés de l'excellence de leur Constitution, & qui croient, que c'est la source d'où leur viennent les bénédictions les plus précieuses de la Société.

Cette passion pour le bien public est plus forte & plus active, sous quelques Gouvernemens, que sous quelques autres. La République de *Venise*, qui subsiste par-là, depuis près de mille & quatre.cens ans, est si jalouse de tous ses Membres, qu'elle a toujours des Espions en campagne, pour veiller sur leur conduite; & si, par hazard, quelcun d'eux ose censurer la Forme établie de la République ou quelcune de ses Loix, - on le fait venir devant un Conseil  
se-

secret; on lui fait son procès, avec la dernière rigueur; & il est mis à mort, sans miséricorde. La manière ordinaire de procéder contre ceux qui ne paroissent pas satisfaits du Titre de leur Souverain, dans les Gouvernemens *Despotiques*, c'est de faire enfermer le Mécontent pour toute sa vie, dans quelque Donjon, ou dans quelque Château, quand le crime n'est pas capital. En effet, il n'y a point de Constitution assez soumise & assez peu soigneuse de sa défense, pour que personne ose y donner le moindre signe, qu'il conspire contre elle, dans le cœur. Notre Histoire *Angloise* nous fournit plusieurs exemples des plus grandes sévérités, qu'on mit en usage, durant les Disputes entre les Maisons d'YORK & de LANCASTRE, contre les personnes qui se monstroient peu affectionnées au Prince, qui étoit alors sur le Trône. Tout le monde sait, qu'un homme factieux, qui tenoit une Hôtellerie, sous le Regne de HENRI VII. fut pendu & écartelé, qu'on lui arracha les entrailles, pour un mot insolent, qui réfléchissoit, quoique d'une manière fort indirecte & éloignée, sur le Droit de ce Prince à la Couronne. Je ne parle pas de ce qui se pratique, dans d'autres Gouvernemens, pour insinuer, que la conduite en devoit être imitée dans le nôtre, qui, graces à Dieu, nous laisse dans nos Discours & dans nos Actions, toute la liberté, que peut souhaiter raisonnablement un Peuple franc & libre. Je ne parle pas non plus, des derniers ex-

emples



emples de sévérité, que nous avons vus chez nous, dans le dessein de les justifier; tout ce que je prétends par-là, c'est de faire sentir la douceur & la tolérance du Règne de Sa Majesté le Roi GEORGE II ne sera pourtant pas inutile pour ceux, qui ont été les instrumens des derniers troubles & des soulèvemens, que nous avons vu arriver parmi le Peuple, de se rapeler le traitement à quoi auroit pu s'attendre cette Canaille éfrenée, dans tout autre Pays, & sous tout autre Souverain.

Ces Incendiaires ont su, par leurs artifices, exciter la plus étrange fermentation, dans la partie la plus stupide de la Communauté; & pour me servir de l'expression ingénieuse de *TERENCE*, *ils n'étoient que fous, mais ils en ont fait des enragés*. La frénésie est parvenue à un tel degré, qu'elle vient d'éclater, par une Sédition sans égale. Ils ont eu la témérité d'arborer publiquement une marque de distinction, le jour de la naissance du *Prétendant*, comme partisans déclarés de sa Cause & Ennemis jurés de leur Roi & de leur Patrie. Combien cette insolente manière de se distinguer & dont personne n'ignoroit l'explication, leur auroit-elle été fatale, sous les Regnes précédens, puisque des circonstances beaucoup moins significatives y ont été interprétées, dans le sens d'un Acte ouvert de Haute Trahison! Cette éfronterie sans exemple paroîtra mieux dans son jour, & nous en sentirons  
toute

toute l'énormité, si nous considérons, en premier lieu, qu'elle s'adressoit au Roi personnellement.

Parmi tous nos troubles & nos émeutes populaires, je ne me souviens pas, que depuis qu'on a amené la mode de ces ridicules marques, aucun des deux Partis ait été assez dépourvu de sens commun, pour les faire servir à faire connoître son aversion pour le Souverain. Les uns & les autres ont toujours regardé sa Personne comme sacrée: leurs contentions n'étoient pas de savoir, qui regneroit sur eux; ils se disputoient uniquement la préférence de leur Système, dans son Administration. C'étoit la conduite & des *Whigs* & des *Toris*, sous le Regne de CHARLES II. lorsqu'ils introduisirent la méthode de faire connoître la différence de leurs Principes, par la couleur de leurs Rubans. Dans le tems même de la grande Rebellion, les Mécontents n'attaquèrent jamais, que les mauvais Conseillers. Cet outrage fait ouvertement à Sa Majesté, cette ostentation de perfidie, tout cela étoit réservé, à notre infame Canaille d'*Anglois*, qu'on peut à juste titre regarder comme l'opprobre de notre siècle, & comme l'engeance la plus scélérate & la plus exécrationnelle que notre Nation ait jamais produite.

En second lieu, c'est une chose particulière à cette vermine de Mécontents, que non seulement ils ont eu l'audace de se déclarer contre leur Roi, mais encore contre un Roi, revêtu de tout le Pouvoir de la Na-

Nation; & qui vient d'écraser à leurs yeux tous ceux, qui animés des mêmes Principes, ont osé entreprendre de les soutenir sur le champ de Bataille. A-t-on jamais rien vu, qui approche d'une rage aussi extravagante; & y a-t-il jamais eu d'exemple d'un Roi, qui ne fût, ni méprisable par sa faiblesse, ni dénué des moyens de faire connoître son ressentiment, insulté par une poignée de ses Sujets, gens également dépourvus d'armes & de courage?

Il est aisé de comprendre, que ce qui fait la sécurité & l'effronterie de cette bande de scélérats, lorsqu'ils osent s'attaquer à Sa Majesté, c'est la connoissance qu'ils ont de la Douceur & de la Clémence de son Gouvernement. Ils n'ignorent pas, que le Roi n'ait le pouvoir de les punir, mais ils en sont peu intimidés, persuadés qu'ils sont d'un autre côté, que les voies de rigueur sont contraires à son inclination. En un mot, ils se reposent uniquement sur cette même Clémence, qu'ils s'efforcent de décréditer par leurs discours injurieux.

Il doit être fort sensible à tout homme, qui a un respect sincère pour notre Religion nationale, d'entendre ces Impies se dire impunément Enfans de l'Eglise *Anglicane*; & se mettre de la partie, pour nous étourdir de leurs tendres sentimens pour la *Hautte Eglise*, dans le tems qu'ils se parent de marques, qui indiquent leur inclination à détruire la Religion Réformée. Lorsqu'ils agissent d'une manière diametralement opposée

sée à la Doctrine de l'Eglise, c'est alors qu'ils veulent paroître s'intéresser le plus pour elle, & qu'ils jettent les plus hauts cris. Nos rues sont remplies tout à la fois, de Zèle & d'Yvrognerie, de Desordres & de Religion. Il faut avouer, que, si le Bruit & le Vacarme, la Médifance & la Calomnie, la Trahison & le Parjure étoient des Articles de leur Communion, il n'y auroit personne de plus ponctuel à s'aquiter de ses obligations. Mais, si une conduite paisible, l'amour de la Vérité, & la soumission à nos Supérieurs sont les véritables marques de la Foi, que nous professons, nous devons rougir de honte, d'avoir des Freres d'un caractère si détestable. Ou si nous pouvons encore les reconnoître pour les Enfans de l'Eglise *Anglicane*, j'ose avancer qu'il n'y a point de Communion en *Europe*, qui lui envie la gloire d'avoir de semblables Disciples. Mais il est à présumer, que nous ne serons pas assez entêtés de l'esprit de Parti, pour regarder un homme, comme un bon Membre de l'Eglise *Anglicane*, parce qu'il est mauvais Chrétien.

## LIII. DISCOURS.

———— Bellua centiceps.

HOR. L. II. Od. XIII. vs. 34.

*Le Cerbere qui a cent têtes.*

Les Anglois Es-  
prits forts,  
en Politique.

**I**L n'y a presque pas un seul homme en Angleterre, de quelque dénomination qu'il puisse être, qui ne soit un *Esprit fort* en Politique; & qui n'ait des sentimens particuliers, qui le distinguent du reste de ses Compatriotes. Notre Ile, qu'on apeloit autrefois le *Pays des Saints*, mérite aujourd'hui qu'on l'appèle le *Pays des Politiques*. Il n'y a presque point d'âge, de profession, de sexe, parmi nous, qui n'ait ses Ministres favoris, & son Plan particulier de Gouvernement.

Nos enfans sont initiés dans les factions, avant que de savoir distinguer leur main droite de la gauche. A peine commencent-ils à articuler, qu'on leur apprend, avec soin, les mots de *Whig* & de *Tory*. On les instruit dès le berceau, à haïr la moitié de la Nation; & ils contractent la passion & le venin d'un Parti, avant que d'avoir l'usage de la Raison.

Pour notre Noblesse, elle naît Politique; & quoique les *Communes* de la Nation remettent

mettent le pouvoir qu'elles ont, dans la Communauté, à leurs Représentans, chaque particulier se réserve une Jurisdiction privée, ou le privilège de censurer leur conduite, & de rectifier le Gouvernement. A peine y a-t-il un jeune Ecolier dans nos deux Universités, qui ne soit en état de redresser notre Constitution à plusieurs égards. Nous voyons des *Ecuiers*, & des *Yeomen* \* venir tous les jours à la Ville, si remplis de Politique, que, pour me servir de la pensée d'un homme ingénieux, cela nous rappelle souvent à la mémoire les Dictateurs Romains, qu'on tiroit de la Charue, pour les élever à cette Dignité. J'ai plusieurs fois entendu parler d'un ancien Echevin, de la Province de *Buckingham*, qui, dans toutes les Assemblées publiques, s'enyvroit, à l'honneur de l'*Aristocratie*, & qui autant de fois se trouvoit aux prises avec un vieux Juge à Paix, qui demeure dans le voisinage, & qui vous entretiendra de la Balance *Gothique* depuis le matin jusqu'au soir.

On a vu souvent des Clercs de Paroisse feuilleter HOPKINS & STERNHOLD, pour y trouver des Stances, en faveur de la Race de JACOB, à l'exemple de leurs Prédecesseurs en Politique, qui vivoient du tems de CROMWEL, & qui, tous les jours de Sabat, étoient d'avis qu'il falloit mettre les Rois à la chaîne, & les Nobles aux fers. A peine trou-

\* C'est un riche Paysan, ou un homme qui fait valoir son Bien, en Angleterre.

trouvera-t-on un seul banc de Crocheteurs, où il n'y ait deux ou trois Casuistes, qui entreprendront de regler les Droits des Princes & de prescrire des bornes au Pouvoir Ecclesiastique & Civil, en buvant un Pot d'*Ale* \*. Qu'y a-t-il de plus ordinaire, que de rencontrer, dans une Nuit de Réjouissance, un Savetier yvre crier à pleine tête, en faveur de l'Eglise, & de le voir ensuite assommé, par un Adversaire de sa même profession, mais partisan de la Modération & de la Tolérance ?

Nous avons parlé dans les DISCOURS précédens, de la fermentation Politique qui a gagné le Sexe féminin, & de l'extravagance qui en est la suite ordinaire. Nous en avons vu depuis peu, un exemple fort remarquable, dans une Dispute entre une Sœur de la *Rose blanche* & une charmante & fidèle Dame, qui, pour montrer son zèle pour les Principes de la Révolution, avoit mis sur son beau sein un *Sweet William* †. L'écume du Sexe n'a pas eu honte de s'assembler autour des Feux de joie, & de faire éclater ses sentimens dans les rues, par des criailleries éfroiables. En un mot, il n'y a presque pas une Femelle dans cette Capitale, qui ne soit un Juge compétent de nos plus importantes Disputes, dans l'Eglise & dans l'Etat. Nous avons une quantité de Vendeuses d'huitres, qui condamnent l'E-

piscopat,

\* C'est une espèce de Biere douce.

† C'est la plante que nous apelons *atrape-mouches* ; mais le nom Anglois signifie à la lettre, le doux Guillaume ; ce qui fait allusion au Roi GUILLAUME.

piscopat, & un bon nombre de Chifonieres, qui defendent avec chaleur le Droit inaliénable.

De tous les expédiens dont on s'est servi, pour répandre de plus en plus cette frenésie Politique, parmi le Peuple de la *Grande Bretagne*, il n'y en a point, qui ait si universellement réüssi, que l'aplication constante de la Presse à publier les Affaires d'Etat. Nous savons de bonne part, que depuis peu, on en a erigé plusieurs, qui ont été destinées à cet usage particulier. Il semble en éfet, que les gens d'*Exeter*, de *Salisbury* & de plusieurs autres grandes Villes, ont résolu de damer le pion, en Politique, aux Habitans de *Londres* & de *Westminster*; & d'établir un Négoce de Nouvelles, mises en œuvre dans leurs Imprimeries, & accommodées au génie des Hales, & au goût de la Province.

On ne sauroit s'empêcher de plaindre ces pauvres gens-là, d'avoir donné dans une si pernicieuse invention, car nous savons ici par expérience, qu'un homme qui s'érige en Politique n'est pas fort éloigné de faire banqueroute. Quand un Citoyen devient un MACHIAVEL, il devient en même tems trop fin, pour penser à ses affaires; & j'ai entendu faire cette observation curieuse, que les années passées, les Manufactures de Laine sont tombées, à mesure que celles du Papier ont augmenté. Si l'un peut être avec raison regardé comme l'occasion de l'autre, c'est ce que j'abandonne au juge-



ment des personnes plus expérimentées, & plus au fait des Recherches politiques.

Comme nos Ecrivains de Nouvelles rapportent souvent des Faits, qui, pour me servir de leur phrase ordinaire, *fournissent un ample sujet de spéculation*, les Lecteurs ne manquent pas de spéculer là-dessus; & par la variété de leurs conjectures, ils deviennent en peu de tems des Politiques consommés. D'ailleurs, comme ces Nouvelles renferment ordinairement un différent esprit de Parti, leur éfet naturel est de partager le Peuple en différens sentimens, parce qu'on s'atache plutôt aux Principes, qu'à la fidélité de l'Historien Nouvelliste. Cette humeur est parvenue à un point, qu'il y a eu dans la Nation plusieurs personnes bien intentionnées, qui ont été tellement séduites par leurs Gazetiers favoris, que dans la querelle presente, entre le *Turc* & l'*Empereur*, elles ont insensiblement abandonné les Interêts du *Christianisme*, pour embrasser la Cause *Mabometane*. En un mot, il n'y a presque point de Nouvelliste, qui n'ait sa Secte; & comme ils connoissent la disposition naturelle de nos Compatriotes à mélanger, à changer, à raffiner leurs notions Politiques, ils fournissent peu à peu à chacun d'eux un Siftême particulier de Gouvernement. Car, malgré leur acord, à adopter le Plan de leur Parti, en général, il y a toujours certaines échapatoires, certains correctifs, que chacun des Membres réserve à son jugement particulier.

Parmi

Parmi ce nombre infini de Politiques, il y en a une espèce, dont je ne saurois m'empêcher de dire un mot à part, qui ne paroissent pas en user de bonne foi avec le reste de leurs Confreres, & qui ne laissent pas de faire une Classe fort considérable. Ce sont ceux que nous pouvons appeler, *sages après coup*; gens qui, lorsqu'un Projet tombe, où qu'il n'a pas l'effet qu'on souhaitoit qu'il eût, en prévoient tous les inconvéniens, quoiqu'ils aient eu la prudence de n'en faire part à personne, jusqu'à l'évènement. Il n'y a rien même de plus ordinaire, que de voir plusieurs de ces sages Politiques, condamner les mesures qui deviennent inutiles, quoiqu'ils les aprouvassent fort, avant qu'elles fussent mises en exécution. Les Dictateurs des Caffés sont généralement de ce rang-là, & ils ont plus d'une fois insinué adroitement, que les choses auroient pris tout un autre tour, s'ils avoient été du Cabinet.

Comment feroit-il possible, qu'une forme de Constitution pût n'être pas agitée de troubles, & que ceux qui sont à la tête du Gouvernement, pussent éviter la censure publique, lorsqu'il n'y a point de Membre particulier de la Société, qui n'ait les qualités requises, pour en donner un nouveau Plan, & que chacun d'eux est un si bon Juge, en ce qui regarde les Affaires d'Etat? Un *François*, homme connu pour son esprit, pour faire voir, que le Monarque de sa Nation, qui ne partage son Autorité su-

prême avec personne , est plus en état de se faire jour à travers toutes les difficultés du Gouvernement, que l'Empereur d'*Allemagne*, qui agit de concert avec plusieurs autres Souverains inférieurs, & qui sont, pour ainsi dire, ses Associés, compare le premier à un Serpent, qui a plusieurs queues atachées à une seule tête, & l'autre à un Serpent qui a plusieurs têtes & une seule queue. Il demande ensuite, lequel des deux peut, avec plus de facilité & avec plus de souplesse, se glisser à travers un buisson fort épais? La même comparaison ne convient pas moins aux Affaires d'une Nation conduite par des Ministres d'Etat, ou par un Roïaume entier de Politiques capricieux.

## LIV. DISCOURS.

— Tu nisi ventis

Debes ludibrium, cave.

Nuper sollicitum quæ mihi tædium

Nunc desiderium, curaque non levis.

HOR. L. I. Od. XIV. vs. 15.

*Tu seras le jouët des Vents, si tu n'y prends garde. Ab! que, pendant un certain tems, tu m'as causé d'ennuis & de chagrins! A present l'amour que j'ai pour toi m'inquiète étrangement, & me fait craindre ta perte.*

**L**A Nation Angloise est généralement divisée en *Whigs* & en *Toris*; & il y en a bien

bien peu parmi nous, qui gardent la neutralité, dans la Dispute, & qui ne se rangent sous l'une de ces Dénominations. Qui ne s'imagineroit, à voir une si étrange affectation, que chacun des Membres de la Communauté, qui embrasse avec ardeur les principes de l'un de ces deux Partis, ne les ait examinés à fonds; & qu'il ne soit intérieurement convaincu, que ceux qu'il épouse sont préférables à ceux de ses Antagonistes? Cependant il est certain, que la plupart de nos Compatriotes ne se conduisent en cela, que par les préjugés de l'éducation, par des intérêts particuliers, par des amitiés personnelles, ou par une déférence aveugle au jugement de certaines personnes, qui desapprouvent peut-être dans le cœur les opinions, qu'ils ont adroitement répandues parmi la Multitude. Il est même incontestablement vrai, que le grand nombre d'un côté, est réellement dans les mêmes sentimens de ceux qu'il combat, & que pour être d'accord, il n'auroient qu'à développer leurs pensées, & s'expliquer réciproquement.

Quoiqu'il en soit, il convient à tout homme raisonnable d'examiner les Principes qui le font agir; & dans ce DISCOURS, je proposerai quelques considérations particulières, entre une infinité d'autres, qu'on pourroit faire sur ce sujet. Je prétends faire voir, combien le Système, qu'on apèle ordinairement le Plan des *Whigs*, l'emporte sur celui, que les *Toris* ont épousé.

Le Système  
des *Whigs*  
est préférable à celui des  
*Toris*.

Ce que j'avance paroîtra manifestement, si l'on fait attention au but de leurs Principes respectifs, supposé même, que de part & d'autre, ils fussent poussés à la dernière extrémité. Car en ce cas-là, comme les plus mauvaises conséquences d'un Système doivent être préférées aux plus dangereuses de l'autre, c'est une preuve invincible, qu'on doit choisir celui, dont les suites sont moins pernicieuses. Or la fin de ces deux Systèmes, à en juger, par l'idée que nous donnent les deux Partis opposés, des sentimens de leurs Adversaires, est celle-ci. Les *Tor*is nous disent, que le but des *Whigs* est, d'établir le *Presbytérianisme* & le *Gouvernement Républicain*. Les *Whigs* disent de leur côté, que le Plan des *Tor*is tend uniquement, à introduire le *Papisme* & le *Gouvernement Arbitraire*. Supposons, pour un moment, que ces reproches soient bien fondés, de part & d'autre; le quel doit paroître préférable à tout homme qui a le sens commun, ou le *Presbytérianisme* & le *Gouvernement Républicain*, d'un côté, ou le *Papisme* & la *Tiranie* de l'autre? Il est vrai, que les deux extrémités sont épouvantables; mais elles ne le sont pas également. L'une & l'autre doit être regardée avec aversion, par ceux qui aiment notre Constitution & notre Patrie: mais s'il faut indispensablement opter de deux excès inévitables, qui n'aimera mieux vivre, sous un Gouvernement d'une liberté excessive, que dans un état d'Esclavage; & qui ne préférera une

Re-

Religion, qui ne difère de la nôtre, qu'en quelques circonstances, à celle qui s'en éloigne, dans les Points les plus essentiels du Christianisme?

En second lieu, parcourons l'Histoire d'*Angleterre*, & nous verrons, sous lequel de ces deux Gouvernemens, la Nation a été & plus glorieuse & plus heureuse. Si nous considérons les Regnes de la Reine ELIZABETH & du Roi JAQUES I, qu'un impudent *François* apèle les Regnes du Roi ELIZABETH & de la Reine JAQUES, nous trouverons, que le Siftème *Whig* étoit en vigueur, sous le premier; & le *Tory*, sous le dernier. Le premier de ces Gouvernemens, qui a toujours fait la gloire des *Whigs*, a combatu & humilié le plus puissant d'entre les Princes *Catholiques Romains*; il a élevé & soutenu les *Hollandois*; il a assisté les *Protestans* de *France*; & il a fait triompher la *Religion Reformée* sur le *Papisme*, dans toute l'étendue de l'*Europe*. Au contraire, le Prince qui succeda à cette illustre Reine, a agrandi le Roi *Catholique*, & lui a fait prendre les *Hollandois* en aversion; il a laissé augmenter le Pouvoir de la *France* jusqu'à un tel point, qu'il étoit trop tard pour y remédier; il a abandonné les Interêts du Roi de *Bohème*, Grand-Pere de Sa Majesté à present Regnante, qui auroit pu étendre la *Religion Reformée* par toute l'*Allemagne*. Il est inutile de décrire l'état du Roiaume, par raport à son Crédit, à son Commerce, à sa Puissance, & à sa Richesse,

se, sous ces deux Regnes. Nous pouvons à-present considérer les différentes situations, où la conduite du Roi CHARLES II. & celle du Roi GUILLAUME ont mis l'*Angleterre*, & tous les Interêts *Protestans* de l'*Europe*; & personne n'ignore quel étoit, sous chacun de ces deux Regnes, le Système dominant. Je ne prétends pas imputer aux Principes *Toris*, la conduite du Roi JAQUES II. & j'espère aussi, qu'ils auront assez d'équité, pour n'imputer pas aux sentimens *Whigs*, l'Usurpation de CROMWEL, puisque les Maximes de ces deux Gouvernemens sont également détestées de toutes les personnes qui ont du Bon-sens & de la Vertu, dans l'un & dans l'autre Parti, sur le pié qu'ils sont actuellement. Mais nous avons, sous le dernier Regne, une preuve récente de l'influence des Principes, tant *Whigs*, que *Toris*, dont nous ne devons nous souvenir, qu'avec chagrin, & qui fera rougir notre Postérité. Vit-on jamais l'*Angleterre* plus glorieuse, que lorsque les premiers ont été ceux du Gouvernement; & a-t-elle jamais paru plus méprisable aux yeux de toute l'*Europe*, que quand les derniers ont pris leur place?

Ajoutons à cela, ce qui doit rendre le Système *Whig* préférable à l'autre, par rapport aux Etrangers. Tous les Etats *Protestans* de l'*Europe*, qui doivent être considérés comme Juges desintéressés, entre les deux Partis, & qui nous veulent du bien à tous en général, comme à leurs Freres *Protestans*,

se

se réjouissent du succès des *Whigs*, tandis-que tous ceux de l'Eglise *Romaine*, qui nous méprisent & qui nous détestent, parce qu'ils nous regardent comme un Boulevard inaccessible à l'Hérésie, sont ravis, quand le Parti opposé triomfe à son tour. J'en apèle à la conscience des personnes exemptes de préjugés, & je leur demande, si on peut accuser un Parti, d'agir contre les règles de la Justice & de la Raison, lorsqu'on le voit embrasser comme ses Freres & ses Alliés les *Hollandois*, parce qu'ils sont de la Religion *Réformée*, parce qu'ils nous ont secourus, dans le tems de nos plus pressantes nécessités, & qu'ils ne peuvent jamais concevoir la pensée de nous réduire sous leur pouvoir. Que ces mêmes personnes considèrent d'un autre côté, s'il y a plus de sagesse & d'équité dans la conduite d'un Parti, qui se déclare ami d'une Nation, qui est de la Religion *Catholique Romaine*, qui a cruellement persécuté nos Freres les *Reformés*, qui a de tout tems projeté la Conquête de cette Ile, qui a soutenu les interêts d'un Prince qui a abdiqué le Trône, & qui a fait tous ses efforts, pour renverser nos Libertés civiles & religieuses.

En troisième lieu, comparons ces deux Plans, par rapport aux effets qu'ils produisent parmi nous, au dedans de notre Ile. C'est ce que nous pouvons considérer, premierement, par rapport au Roi, & ensuite, par rapport au Peuple.



I. Par rapport au Roi, les *Whigs* ont toujours professé & mis en pratique une obéissance, qui leur paroît conforme à notre Constitution; au lieu que les *Toris* ont concouru avec les *Whigs*, quant à la pratique, quoiqu'ils parlent un langage tout différent; & qu'ils ont soutenu un Principe d'*Obeïssance passive*, qui a séduit, & ensuite perdu ceux, qui avoient eu le malheur d'y mettre leur confiance. Je ne dois pas oublier non plus de parler de ce zèle, de ce constant attachement que les *Whigs* ont fait voir, pour la *Succession Protestante*, & pour les intérêts de Sa Majesté le Roi GEORGE. Je n'ai jamais ouï dire, que personne de ce Parti, ait été convaincu, ou même soupçonné, d'avoir fait la moindre démarche, qui tendît à renverser l'Etablissement présent, depuis qu'il est sur pié. C'est une considération, qui, à ce que j'espère, imposera silence à ceux, qui reprochent aux *Whigs*, que leur Système est aussi favorable au *Gouvernement Républicain*, qu'il est propre à rendre les Rois odieux à leurs Sujets.

II. Par rapport au Peuple. Tout le monde doit convenir, que les Loix qui ont paru le plus contribuer au soulagement & au bonheur des Sujets, ont été faites dans ces Parlemens, que, par raillerie, leurs Ennemis apèlent *Whigs*; & sous un Ministère, qu'ils honorent du même nom. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les *Toris* sont aujourd'hui forcés d'avoir recours à la protection de ces mêmes Loix; ce qui est  
une

une aprobation tacite du Gouvernement *Whig*, & un aveu qu'ils font malgré eux, qu'il est plus propre à rendre la Nation heureuse, que celui, dont ils sont partisans.

Je ne crois pas, qu'il soit nécessaire de répéter ici, ce que j'ai déclaré dans tout le cours de ces ESSAIS, je veux dire, que je suis fort éloigné de considérer la plupart de ceux, qui se disent *Toris*, comme les Ennemis de l'Etablissement présent; & que, par *Whigs*, j'entends toujours ceux, qui sont dans les intérêts de notre Constitution, tant Ecclesiastique que Politique. Comme nous pouvons généralement regarder ceux-ci, comme des gens, qui aiment sincerement leur Religion & leur Patrie, il semble, qu'ils soient plutôt divisés, par accident, par des amitiés, & par des circonstances particulieres, que par aucune Distinction essentielle

---

## LV. DISCOURS.

———— Cæstus artemque repono.

VIRG. *Æneid.* v. 484.

*Je quitte les Cestes & tout cet Exercice.*

COMME la fin de la Séance du Parlement <sup>Conclu-</sup> semble aussi mettre fin, en quelque <sup>lion.</sup> maniere, aux Réflexions politiques, le FREE-HOLDER ne sauroit trouver une occasion plus favorable, pour discontinuer les siennes. Je serois fâché qu'on m'accusât de chercher à fomentier nos Divisions in-

intestines, lorsque les Affaires qui se traitent en Parlement ne nous donnent aucun sujet d'en venir à la Dispute, & que nos Débats particuliers doivent se terminer, avec ceux de l'une & de l'autre Chambre. D'ailleurs un FREE-HOLDER *Anglois* s'aquiteroit fort mal de son devoir, s'il ne publioit, avec toute la reconnoissance & tout le respect possibles, l'utilité & l'excellence des Loix, par lesquelles les Representans de ceux de son rang, ont delivré leur Patrie de la plupart des troubles qui l'agitoient, & assuré pour l'avenir, notre tranquillité & notre bonheur, sous l'Etablissement présent. Leur procédé unanime & irréprochable, sous la conduite de la personne qui remplit leur Chaire, personne si digne de cet honneur, par son habileté consommée, & qui s'est acquise une estime générale par son intégrité; la nécessité indispensable de quelques Actes qu'ils ont passés, & leur peu d'inclination à les étendre, au de là de ce que la situation pressante des Affaires le requéroit indispensablement; leur aversion pour les Plans, que les ennemis de notre repos nous faisoient craindre, qu'ils ne voulussent adopter; tout cela joint à cette disposition d'esprit si convenable à la dignité d'une telle Assemblée, dans une conjoncture où l'on auroit pu attendre, qu'il s'éleveroit des disputes extraordinaires, dans une Chambre des *Communes*, si zélée pour le Roi, & pour le bien de la Patrie; tout cela, dis-je, doit suffire, pour calmer des jalouies & des soupçons mal fondés,

qui

qui ont été adroitement répandus, par des gens mal-intentionnés pour notre Constitution.

L'Ouvrage que je publie aujourd'hui, a été entrepris dans la crise même de la dernière Rebellion, c'est-à-dire, dans un tems où tout bon *Anglois* étoit dans l'obligation de contribuer de tout son pouvoir, à assister le Gouvernement, suivant son état & sa capacité. Tout ce qui a été fait, dans cette vue, a eu son mérite, à proportion de ce que l'évènement de la Cause qu'on épousoit, étoit plus ou moins incertain & douteux. Mais à présent, ces services pourroient être regardés, non pas comme des Devoirs que rendent à leur Patrie en danger, des personnes privées, mais comme des insultes, que font à leurs ennemis vaincus, ceux qui ont l'avantage de leur côté.

Il est vrai, que notre Nation continue à être agitée de troubles ; mais, graces à Dieu, ce ne sont que de foibles restes d'une Rebellion horrible, semblables à cette émotion de la Mer, qui ne tombe pas tout d'un coup, & qui ne s'apaise que peu à peu, quand la Tempête est passée. Les ennemis de Sa Majesté, qui se flatoient, qu'Elle seroit obligée d'abandonner le Trône, le voient aujourd'hui en état de pouvoir aller visiter ses Domaines en *Allemagne*, sans avoir rien à craindre, soit pour sa Personne, soit pour le Public. Elle quitte, pour quelque tems, ses fidèles Sujets, qui seroient extrêmement sensibles à cette courte absence

ce

ce, s'ils n'avoient la consolation, qu'Elle les laisse sous la Protection d'un Prince, qui met toute son Ambition, à copier le Roi son Pere, & qui, par son attachement pour Sa Majesté, aussi bien que par son Affection pour son Peuple, est si digne d'être le Dépositaire du Roïaume.

Il ne seroit pas difficile d'augmenter le nombre de ces Discours, pour peu qu'on fût d'humeur à vouloir rebattre les mêmes sujets, & à fatiguer les Lecteurs des mêmes pensées, habillées de phrases différentes, ou faire des courses continuelles dans le vaste champ de la Cause des *Whigs* & des *Toris*, sans aucun dessein particulier, dans chaque Discours. On peut comparer cette méthode des Ecrivains, qui s'attachent à des sujets de Politique, à celle de certains Prédicateurs, dont parle le Docteur SOUTH, qui ne se préparent jamais, que sur deux ou trois Points de Doctrine, qu'ils font circuler avec leur Auditoire, d'un bout à l'autre de l'année, de sorte qu'ils sont souvent obligés de dire aux Auditeurs, par maniere de Préface, que ce sont des Points d'une si grande importance, qu'on ne sauroit trop souvent les leur remettre devant les yeux. Pour éviter ces répétitions ennuyeuses, j'ai tâché de faire de chacun de ces Discours un Essai différent, sur quelque sujet particulier, sans m'écarter du but que je me suis proposé, dans chacun d'eux. Il est vrai, que la plupart de ces ESSAIS roulent sur le Gouvernement, mais toujours dans la vue de

de la situation présente des Affaires de la *Grande Bretagne* ; de sorte que, s'ils ont le bonheur de vivre plus long-tems, que ne font ordinairement les Ouvrages de cette nature, ceux qui viendront après nous, pourront, en les lisant, juger de la disposition du siècle, où ils ont été composés. Quoiqu'il en soit, comme il n'y a point d'occupation plus ennuyeuse, que celle de transcrire ses propres pensées, après celle de transcrire les productions des autres, j'abandonne l'Ouvrage, parce qu'il ne se présente plus à mon idée aucune chose essentielle à notre situation présente, dont je n'aie déjà parlé.

Pour ce qui regarde les raisonnemens de tous ces DISCOURS, j'en laisse le jugement aux Lecteurs. J'ai pris tout le soin possible, pour qu'ils ne s'éloignassent en rien de l'esprit de notre Constitution ; & qu'on ne me reprochât point ce mélange de passion & de violence, qui se glissent souvent dans les Ouvrages de Politique. Une bonne Cause n'a pas besoin d'aigreur, pour se soutenir, comme la mauvaise, qui ne peut subsister sans ce foible secours. On remarque en effet, que d'ordinaire, un Auteur se répand en invectives, à proportion que les bonnes raisons lui manquent ; & il semble être plutôt fâché de n'avoir rien à dire, pour appuyer son opinion, que de ce qu'il a trouvé rien d'absurde ou de pernicieux, dans celle de ses Antagonistes. Un homme qu'attaquent des Ecrivains de cette trempe, ressemble à celui qu'on marque à la main, avec

avec un fer froid : il n'y a que les termes d'ignominieux, mais ils ne laissent après eux aucune impression.

On auroit eu tout lieu, sans doute, de regarder comme une insolence inexcusable la conduite d'un Auteur, qui auroit employé un stile de cruauté & de vangeance, contre des gens, que Sa Majesté a tâché de ramener à leur Devoir, par des voies de Douceur ; & après qu'Elle a déclaré, du haut du Trône, que *c'est la méthode la plus conforme à son inclination*. Ne nous sera-t-il pas permis de nous flatter, que nos Mal-intentionnés se laisseront enfin toucher, par tant de preuves qu'ils ont reçues de la Clémence Roïale, dont ils ont si long-tems abusé ! Ne pouvons-nous espérer, d'avoir la satisfaction d'entendre appliquer à Sa Majesté ce que disoit CICERON à CESAR, en parlant de ses ennemis, & de la conduite que ce Prince avoit tenue à leur égard ; *Omnes enim, qui fuerunt, aut suâ pertinaciâ vitam amiserunt, aut tuâ misericordiâ retinuerunt ; ut aut nulli supersint de inimicis, aut qui supersuerunt, amicissimi sint. — Quare gaude tuo isto tam excellenti bono, & fruire cum fortunâ & gloriâ tuâ, tam etiam naturâ & moribus tuis. Ex quo quidem maximus est fructus, jucunditasque sapienti — Nihil habet nec fortuna tua majus, quam ut possis, nec natura tua melius, quam ut velis quamplurimos conservare.*

„ Tous ceux qui y ont été ont perdu la vie, par  
 „ leur opiniâtreté, ou l'attiennent de votre clé-  
 „ mence ; de sorte que vous n'avez plus d'en-  
 „ ne-

„nemis, puisque ceux qui en sont restés sont  
 „devenus par-là les meilleurs de vos amis.  
 „Jouissez donc, d'un si grand bien : goûtez  
 „sans mélange les fruits de votre fortune,  
 „de votre gloire, de votre bon naturel & de  
 „vos bonnes mœurs. Ce sont des fruits qui  
 „doivent paroître bien agréables & bien excel-  
 „lens à tout homme sage; mais ce qui relève  
 „le plus votre fortune, & la bonté de votre  
 „naturel, c'est que vous êtes en état de  
 „conserver une infinité de gens, & qu'heu-  
 „reusement votre inclination y est portée.

Quant aux DISCOURS plus enjoués, qui se rencontrent dans ce Recueil, on pourra considérer, combien ils étoient nécessaires, pour me concilier & pour entretenir l'attention des Lecteurs, dans des matieres de cette nature. J'ose même espérer, qu'on les recevra, avec d'autant plus d'indulgence, qu'il n'y en a aucun, qui ne soit accompagné de Morale; & qu'ils ne renferment rien qui soit incompatible avec la Bienfaisance & les bonnes Mœurs.

On voit d'abord, que le Dessein de tout l'Ouvrage a été, d'affranchir l'esprit des Peuples des préjugés, que leur inspirent les ennemis de l'Etablissement présent, contre le Roi & la Famille Roïale. Pour y parvenir, j'ai développé leurs véritables Caractères; j'ai mis dans un beau jour, quoique sans partialité, la conduite & toutes les démarches de Sa Majesté, qui avoient été grossièrement noircies; & j'ai montré, combien il est juste, & combien il nous importe  
 de



de nous opofer au *Prétendant* à fes Domaines, pour peu que nous aïons à cœur notre Religion & nos Libertés. En un mot, je n'ai rien oublié, pour faire sentir à mes Compatriotes, en quoi confifte leur véritable bonheur, pour les engager à le fouhaiter fincérement, & à en conferver la jouiffance tranquile. Nous ne devons pas douter, humainement parlant, qu'un Projet fi noble ne réüffife infenfiblement, à mefure que les Peuples fe rebuteront d'une opofition infructueufe, & qu'ils feront convaincus par l'expérience, de la néceffité d'aquiescer & de fe foumettre à un Gouvernement, qui fe fortifie de jour en jour, & qui eft capable de renverfer tous les efforts de fes Ennemis. En attendant, je prendrai la liberté de donner à nos Mécontents un petit avis, que donnoit à fon ami, dans une autre occafion, un grand Maître en Morale. Il lui confeilloit, de faire voir, qu'il avoit affez de fageffe, pour modérer fes paffions ; & de laiffer prendre, pour l'ouvrage de la Raifon, ce qui feroit certainement l'effet ordinaire du Tems.

Tout ce que j'ai à ajouter à cela ; c'eft que fi quelcun veut faire à ces Effais, l'honneur d'en donner le Titre à d'autres, pour continuer le même Delfein, toute la gloire, ou tout le blâme en apartiendra à quelque autre qu'à moi, puifque je déclare ici, que ce cinquante-cinquième DISCOURS, eft le dernier, qui partira de la main du FREE-HOLDER.

F I N.

TA.

# T A B L E

## Des Matieres de ces Essais.

DISC. I.	<b>L</b> E Titre & le Plan de l'Ouvrage,	pag. 3
II. pag. 8.	Caractère de Sa Majesté,	9
III. p. 15.	Mémoires d'un Rebelle de <i>Preston</i> ,	16
IV. p. 24.	Raisons qui doivent engager les Dames <i>Angloises</i> à se ranger du côté du FREE-HOLDER,	25
V. p. 31.	De l'Amour que nous devons à notre Patrie,	32
VI. p. 43.	Le Crime de Parjure,	ibid.
VII. p. 53.	Les Mensonges de Parti,	54
VIII. p. 63.	Projet d'une ASSOCIATION FEMININE,	ibid.
IX. p. 70.	Réponse des FREE-HOLDERS de la <i>Grande Bretagne</i> à la Déclaration du <i>Prétendant</i> ,	ibid.
X. p. 85.	La Conduite de MULEY ISHMAEL, exemple du Pouvoir Arbitraire,	ibid.
XI. p. 96.	Souscriptions de l'ASSOCIATION FEMININE, ibid. Le RUBAN de l'ASSOCIATION,	101
XII. p. 103.	Le Crime de Rebellion, en général, & celui de la dernière, en particulier, ibid.	
XIII. p. 113.	Réflexions sur le caractère de ceux qui ne font voir que de l'indifférence, dans un tems de Rebellion,	ibid.
	XIV.	

# T A B L E.

- DISC. XIV. p. 120. La Foi POLITIQUE  
d'un Mécontent *Tory*, ibid.
- XV. p. 128. Projet des Dames *Angloises*,  
pour rendre l'Évantaïl utile à la  
Cause *Protestante*, ibid.
- XVI. p. 135. Sur le dernier Acte du Par-  
lement, pour la suspension de ce-  
lui de l'*Habeas Corpus*, ibid.
- XVII. p. 144. Comment les Ministres d'E-  
tat doivent prendre les reproches  
qu'ils savent n'avoir pas méri-  
tés, ibid.
- XVIII. p. 151. Réflexions sur un nouvel  
Edit du Roi de *France*, pour au-  
gmenter la valeur des *Louis d'Or*,  
ibid.
- XIX. p. 158. De l'esprit & des sentimens  
peu Chrétiens des derniers Ecrits  
de Parti, ibid.
- XX. p. 164. Du dernier Acte de Parle-  
ment, pour l'imposition de quatre  
*Chelins*, par *Livre*, sur les Biens-  
fonds, ibid.
- XXI. p. 171. Le Jour de la Naissance de  
son Altesse Royale LA PRINCESSE  
DE GALLES, née le 2. de Mars,  
N. S. ibid.
- XXII. p. 179. Le Caractere & la Conver-  
sation d'un Chasseur au Renard,  
ibid.
- XXIII. p. 188. Règlement pour les Dames  
*Angloises*, durant l'état présent de  
leur Guerre. 191
- XXIV. p. 195. Raisons qui prouvent, que  
les

# T A B L E.

les Ennemis de Sa Majesté ne doivent pas se flater de voir réussir leurs desseins, ibid.

XXV. p. 202. L'inconstance des Politiques *Anglois*, ibid.

XXVI. p. 209. Representations à la partie malintentionnée du Beau-Sexe, 212

XXVII. p. 216. Vision d'un Montagnard doué de la *seconde vue*, 218

XXVII. p. 223. Instructions qu'on doit tirer de la Rebellion presente, ibid.

XXIX. p. 230. Nécessité de la pratique des Vertus Morales, pour rendre un Parti florissant. ibid.

XXX. p. 237. Vanité de la Nation *Françoise*, ibid.

XXXI. p. 244. Réponse à une fameuse Brochure qui a pour titre, *Raisons qui prouvent, que l'Afection de la Nation Angloise est la plus grande sureté du Gouvernement, très-humblement représentées aux Défenseurs de la sévérité, & appliquées à la conjoncture presente des Affaires* 244. & suiv.

XXXII. p. 278. Artifices des Mécontents, pour attirer les Dames à leur Parti. 284

XXXII. p. 289. Les Sociétés des gens de Lettres ont un intérêt particulier à cultiver la faveur de leur Prince, ibid.

XXXIV. p. 296. Réflexions sur l'Esprit de Parti, qui se fait sentir jusques dans les Divertissemens publics, ibid.

# T A B L E.

- Disc. XXXV.** p. 303. Réflexions sur les  
 Historiens modernes, ibid.  
**XXXVI.** 309. Annales du Regne du *Pré-*  
*tendant,* 311  
**XXXVII.** p. 316. Les suites fâcheuses des  
 dernières plaintes, sur le Danger  
 de l'Eglise, par rapport à la Reli-  
 gion, 318  
**XXXVIII.** p. 322. Propositions de Trêve,  
 entre les Dames des deux Partis,  
324  
**XXXIX.** p. 329. Caractère de feu Mylord  
 SOMERS, ibid.  
**XL.** p. 338. Le traitement qu'éprouvent  
 d'ordinaire ceux qui s'érigent en  
 Auteurs, ibid.  
**XLI.** p. 347. Les Avantages que Sa Ma-  
 jesté à présent Regnante a obte-  
 nus, par rapport au Commerce  
 d'*Espagne,* ibid.  
**XLII.** p. 356. Les Avantages que Sa Majes-  
 té, le Roi GEORGE a obtenus, par  
 rapport au Commerce dans les  
*Pays-bas,* ibid.  
**XLIII.** p. 364. L'incompatibilité d'un Prin-  
 ce *Papiste* avec des Sujets *Protes-*  
*tans,* ibid.  
**XLIV.** p. 370. Relation que fait un *Tory,*  
 Chasseur au Renard, de la Masca-  
 rade du Jour de la Naissance de  
 l'ARCHIDUC, 371  
**XLV.** p. 377. Réflexions sur l'avantage des  
 Ouvrages d'Esprit & de Belle-Hu-  
 meur, ibid.  
XLVI.

# T A B L E.

- Disc. XLVI. p. 384. Le Jour de la Naissance de Sa Majesté, ibid.
- XLVII. p. 391. Conversion du *Tory*, Chasseur au Renard, ibid.
- XLVIII. p. 398. De la condition des Ministres d'Etat, sur-tout, dans la *Grande Bretagne*, ibid.
- XLIX. p. 406. Le Jour d'Action de grâces, pour l'extinction de la dernière Rebellion, ibid.
- L. p. 413. La Folie & la Malice de la populace & de ses Emportemens, ibid.
- LI. Précautions qu'on doit apporter, en lisant les anciens Historiens *Grecs & Latins*, ibid.
- LII. p. 427. De la Jalousie d'Etat, 428
- LIII. p. 434. Les *Anglois*, Esprits forts, en Politique, ibid.
- LIV. p. 440. Le Système des *Whigs* est préférable à celui des *Toris*, 441
- LV. p. 447. Conclusion, ibid.

# F A U T E S

Qui se sont glissées dans l'Impression.

Pag. 25. *lisez*, qui doivent engager. p. 31. Ligne 1 & 2 *lis*. Peuple. p. 43. l. 18--19. *lis*. corruption. p. 55. ammener, *lis*. amener. p. 65. l. 21. *après* donner, *ajoutez*, des. p. 69. l. 31. *lis* bonnes Sœurs. p. 93. l. 5. *lis*. célébrer. p. 118. l. 32. *lis*. persuader. p. 137. l. 16. *lis*. quelcune. p. 176. l. 27. *lis*. dont. p. 179. l. 2. de la Note, *lis*. courre, l. 3. *lis*. privés. p. 184. l. 2. *lis*. vous. p. 190. l. 32. *lis*. fort. p. 191. l. 17. *lis*. nombreuse. p. 211. l. 1. l'ors, *lis*. lors. 235. l. 18--19. *lis*. susceptibles. p. 336. l. 27. dans, *lis*. dont. p. 293. l. 29. *lis*. Colere. p. 302. l. 23. sauroit ne plaisir. *lis*. plaisir ne sauroit. p. 310. l. 15. & 16. *lis*. incompatible. p. 349. l. 32. *lis*. convaincre. p. 360. l. 18. *lis*. subsister. p. 368. l. 1. *lis*. qu'il est. p. 373. l. 24. comme il a, *lis*. comme il avoit. p. 377. l. 30. J'ai lui, *lis*. J'ai la. p. 416-417 l. 19. *lis*. casser. p. 441. l. 23. *lis*. ils. p. 446. l. 16. *lis*. soupçonné.

# CATALOGUE

Des

# LIVRES

Qui se trouvent à Amsterdam.

Chez

H: U Y T W E R F.

*NB. Ceux qui sont marqués d'une \* sont imprimés chez lui, ou il en a acheté l'Édition.*

**A**rchitecture de Palladio, avec environ 250. belles figures, gravées par Mr. Picart & autres habiles Maîtres. Folio 4 Tom. 2 vol. 1726.

———— de le Pautre, Folio Paris. 1713.

———— de le Clerc 4. 2 vol. Paris. 1715.

———— de Blondel, Folio 2 vol. Paris. 1698.

———— de Bosse, Folio, Paris. 1688.

———— Peinture, & Sculpture de la Maison de Ville d'Amsterdam, Folio.

**Atlas Historique**, ou nouvelle Introduction à l'Histoire, à la Chronologie, à la Géographie, ancienne & moderne, par Mr. Gueudeville, avec la continuation, par Mr. de Limiers, Folio, 7 vol. avec Fig.

———— de L'Italie par Blauw, Folio, Amsterdam.

———— du Commerce & de la Navigation, Folio, 1718.

**Abregé de l'Histoire de la Reformation des Pais-Bas**, par Brand 12. 3 vol. 1726.

———— de l'Histoire Ecclesiastique de Hornius 8. 2 vol. Rott. 1700.

———— Uni



# C A T A L O G U E.

- Universelle, par Petau, 12. 5 vol. Paris. 1715.  
— de France, par Mezeray, 4 3 vol. Paris. 1717.  
— sous les Regnes de Louis XIII. & XIV.  
12. 2 vol. Amst. 1721.  
— d'Espagne & de France, par demandes &  
réponses, 12. 1705.  
— des Plantes, par Chomel 12 Paris. 1712.  
— de la Methode Latine de Port Royal, 8  
1723.  
— de la Theologie & de la Morale, en forme  
de Cathechisme, par M. Sauryn. 8.  
\* Aventures de Gilblas de Santillane, par Mr. le Sa-  
ge, 12. 3 vol. avec Fig. Nouv. Edit. 1726.  
\* — de la Comtesse de Strasbourg & de sa Fil-  
le, 8. 1718.  
— de Telemaque, par Mr. de la Motte Fene-  
lon, 12. 1726. avec Fig.  
— Le même en Italien, 8. 2 vol. avec Fig.  
1720.  
— Le même en Espagnol, 12. avec Fig. 1713.  
— Du Voyageur Aërien, Histoire Espagnole,  
12 Paris. 1726.  
• Aventures d'Abdalla fils d'Hanif. 12. 1713. avec Fig.  
— d'Apollonius de Tyr, 8. 1710.  
— (Nouvelles) de Rozelli, 8. 1722. avec Fig.  
— de don Antonio de Buffalis 12. avec fig.  
— de Neoptoleme, 12. 1719.  
— de Zeloide & d'Amanzarifdine, 12. Paris.  
1715.  
Abadie, Verité de la Religion Chretienne, 12. 3 vol.  
1716.  
— Triomphe de la Providence & de la Re-  
ligion, ou Commentaire sur l'Apocalypse, 12. 4  
vol. 1718.  
— Art de se connoitre soi-même 8. 1711.  
\* Art de ne point s'ennuyer, par Mr. Deslandes, 12.  
1715.  
— de

# C A T A L O G U E.

- de bâtir les Vaisseaux 4. 1719. avec Fig.  
 — de bien parler François, par la Touche 12.  
 2 vol. 1720.  
 — de Tenir les Livres de Compte en parties  
 doubles ou à l'Italienne, par Ricard, Folio. 1715.  
 — du Blason, ou l'usage des Armoiries 12. Paris.  
 1673. 2 vol.  
 — de conserver la santé, par Cornaro 12.  
 1724.  
 Apologie du Caractere des Anglois & des François,  
 ou Observations sur le Livre intitulé, Lettres  
 sur les Anglois &c. 12. Paris. 1726.  
 Annales de la Cour & de Paris. 12. 1701.  
 — de Tacite, par Amelot, 12. 4 vol. 1716.  
 Ambassadeur & ses Fonctions, par Mr. Wicquefort, 4.  
 2 vol. 1724.  
 Amours Pastorales de Daphnis & de Cloé, 12. 1717.  
 avec Fig.  
 — de Catulle & de Tibulle, 12. 5 vol. 1717.  
 — d'Arcan & de Belise, 12. 1724.  
 — de Psiché & de Cupidon, 12. 1724.  
 — des Dames Illustres, 12. 1717.  
 Actes de tous les Synodes Nationaux des Eglises Re-  
 formées de France, par Mr. Aymon, 4. 2 vol. 1710.  
 — & Negotiations de la Paix de Nimegue, 12.  
 8 vol. 1697.  
 — de la Paix de Ryswick, 12. 5 vol. 1707.  
 — de la Paix d'Utrecht, 12. 6 vol. 1716.  
 Agriculture parfaite, par Agricola, 8. 1720. avec Fig.  
 Analyse des infiniment Petits, par le Marquis de l'Hos-  
 pital, 4. Paris. 1716.  
 Alcoran de Mahomet, 8. 1719.  
 Achille & Polixene, en Musique, 4. 1688.  
 Antiquité du Temps retablie & défendue, 4. Paris.  
 1687.  
 Argumens & Reflexions sur la Bible par Mr. Oster-  
 vald 4. 1722.

# C A T A L O G U E.

- Apulée de l'Esprit familier de Socrate**, 12. Paris. 1698.  
**Auteurs en belle Humeur**, 8. 1723.  
**Arioviste, Histoire Romaine**, 12. 1697.  
**Anatomie de la Vipere**, par Charas, 8. Paris.  
*Annales Typographici ab Artis inventa origine ad annum*  
*1500. opera J. Maitaire*, 4. 3 vol.  
**Alimari, Longitudines aut Terra aut Mari**. Lond. 1715.  
**Albertus Magnus, de secretis Mulierum**, 12.  
**Averani Interpretationes Juris** 8. 1716. 2 vol.  
**Batailles gagnées par le Prince Eugene de Savoye**,  
 peintes & gravées en taille douce, par Hugten-  
 burg, avec des Explications Historiques, par du  
 Mont. Folio, 1726. avec fig.  
**Bible (la Sainte) de Port Royal**, 4. 2 vol. Mons, 1713.  
 avec Fig. Folio 3 vol. 1702.  
 ————— avec des Notes de Mr. Martin, 4. 1712.  
 ————— de M. Basnage 4. 1714.  
 \* ————— avec les Argumens & Réflexions à cha-  
 que Chapitre, par Mr. Ostervald, Folio, 1724.  
**Bibliothèque Universelle**, par J. le Clerc, 12. 26 vol.  
 ————— Choisie du même Auteur, 12. 28. vol.  
 ————— Ancienne & Moderne, du même Auteur,  
 12. 25 vol. Ce Livre se continue tous les trois  
 mois.  
 ————— Angloise ou Histoire Litteraire de la Gran-  
 de Bretagne, 12. 13 vol. Ce Livre se continue  
 aussi tous les trois Mois.  
 ————— Germanique, ou Histoire Litteraire de l'Al-  
 lemagne & des Pais du Nord. 8. 11 vol. Il en  
 paroît un vol. tous les trois Mois.  
 ————— Françoisse ou Histoire Litteraire de la Fran-  
 ce, 8. 6 vol. ce Livre se continue tous les deux  
 Mois.  
 ————— des Dames, 12. 3 vol.  
 ————— Entierre, ou l'homme d'un Livre, 12. 1718.  
 ————— Universelle des Historiens, par du Pin. 4.  
 1708.

————— His

# C A T A L O G U E.

- Bibliothèque des Gens de Cour, 12. 5 vol. 1726.
- Historique des Auteurs Ecclesiastiques de la  
Congregation de St. Maur. 12. 1726.
- Bonnes & saintes Pensées, pour tous les jours de l'an  
12. 1714.
- Babillard ou le Nouvelliste Philosophe, 12. 1724.
- Berger Fidelle de Guarini, Fr. & Ital.* 12. 1702.
- \* Bayle, Pensées Diverses, 12. 4 vol. 1722.
- Dictionnaire Critique. Folio, 4 vol.
- Commentaires Philosophiques, 12. 2 vol. 1713.
- Oeuvres Diverses. Folio, 4 vol. 1726.
- Réponse à l'Avis aux Réfugiez, avec l'Avis, 12.  
2 vol. 1709.
- Critique generale de l'Histoire du Calvinis-  
me de Mainbourg, 12. 4 vol. 1714.
- Basnage, Annales des Provinces Unies des Pais-Bas,  
Folio, 1719 & 1726.
- Histoire de la Bible, 12. 2 vol. 1708.
- Dissertation sur les Duels, 8. 1720.
- Entretiens sur la Religion, 8. 2 vol. 1713.
- Histoire de l'Eglise. Fol. 2 vol. 1723.
- de la Religion des Eglises Reformées, 4.  
2 vol. 1725.
- des Juifs, depuis J. Chr. jusques à present,  
pour servir de Suplement à l'Histoire de Joseph,  
12. 15 vol. 1716.
- Sermons, 8. 3 vol. 1709. & 1723.
- Communion sainte, 8. 1721.
- Bellegarde Oeuvres Diverses, 12. Complet.
- Burnet, Histoire des Révolutions d'Angleterre, 4. & 12.  
1725.
- de la Réformation d'Angleterre, 12. 4 vol.  
1697.
- Voyage de Suisse & d'Italie. 12.
- Bouhours (le Pere) Convaincu de ses Calomnies  
contre Mr. de Port Royal. 1700.
- Boerhave, *institutiones & experimenta Chymia.* 8. 2  
vol, 1724.

# C A T A L O G U E.

- *Index plantarum qua extant in Horto Academico Lugduno-Batavo.* 4. 2 vol. 1719.  
*Biblia Græca 70 Interpretum, cura L. Bos.* 4. 1710.  
 ——— *Cura Millii.* 8. 2 voll. 1725.  
 ——— *Hebraica Lensdeni, sine punctis,* 12. 1701.  
*Bibliotheca Coisliana, olim segurianam, opera B. Montfaucon, Fol.* Paris. 1715.  
*Buchanani, opera Omnia, Folio,* 2 vol. Edimburgi, 1715.  
 ——— *Ibidem,* 4. 2 vol. 1725.  
*Bianchi, Historia Hepatica,* 4. 2 vol. 1725.  
*Breyne, de Plantis, Fol.*  
*Blasii, Anatome Animalium,* 4. 1681. cum fig.  
*Bandari, Numismata Imperatorum Romanorum, Fol.* 2 vol. Paris. 1718.  
*Balufii, Vita Paparum Avenionensium,* 4. 2 vol. 1693.  
*Bocharti, opera Omnia, Fol* 3 vol.  
*Commentaires sur les Analyse des Infinemens petits, par Mr. Croufaz,* 4. Paris. 1721.  
 ——— *de Cesar, par Ablancourt,* 12. 1708.  
 ——— *sur les Epitres d'Ovide, par Mezeriac,* 8. 2 vol. 1716.  
*Comedies de Terence, par Dacier,* 12. 3 vol. 1724.  
*Contes à Rire,* 8. 2 vol. 1712. avec & sans fig.  
 ——— *de Bocace,* 8. 2 vol. 1712. avec fig.  
 ——— *de la Fontaine,* 8. avec & sans fig.  
 ——— *du Tonneau,* 12. 2 vol.  
 ——— *des Fees,* 12. 8 vol.  
 ——— *Chinois ou Aventures du Mandarin, Fum Hoam,* 12. 2 vol. 1725.  
*Choix. des bons Mots,* 12. 1717.  
*Cuisinier François,* 12. 1724.  
 ——— *parfait, ou Ecole des Officiers de Bouche.* 12. Paris. 1708.  
*Caracteres de Théophraste,* 12. 3 vol. 1720.  
 ——— *des Saints, par Durand,* 12. 2 vol. 1697.  
 ——— *du Faux & Veritable Amour,* 12. 1716.

# C A T A L O G U E.

- Naturel des Hommes, par Bordelon, 12. 1692.  
 • Conduite du Comte de Galloway, 8. 1711.  
 Cabinet Jesuitique, 8. 1712.  
 ——— d'Architecture &c. par le Comte, 12. 3 vol.  
 1701.  
 \* Chaîne d'Or, pour élever les âmes au Ciel, 12.  
 1718.  
 • Considérations sur le Commerce & l'Argent, par  
 Law. 1720.  
 • Curiositez de la Nature & de l'Art, par Vallemont,  
 8. 2 vol. 1715.  
 • Charlatanerie des Savans, par Mr. Menke, 8. 1721.  
 • Chretien Philosophe, 12. 1701.  
 Comparaison de Pindare & d'Horace, 12. Paris. 1673.  
 Cours de Peinture, par de Piles, 12. Paris. 1708.  
 ——— de la Théologie Morale, par Bonal, 12. Pa-  
 ris. 1677.  
 ——— de Mathematiques à l'usage de la guerre, par  
 Belidor, 4. Paris. 1725.  
 Campagne du Maréchal de Villars pendant l'année  
 1712. Paris.  
 Ceremonies Religieuses de tous les Peuples du Mon-  
 de, avec fig. de B. Picart, Folio, 3 vol. 1725.  
 ——— Funebres de toutes les Nations, par Muret,  
 12. 1679.  
 Conference d'un Anglois, sur les Lettres de Filts Mo-  
 ritz, 12. 1722.  
 • Curce (Quinte) de Vaugelas, Latin & François, 8.  
 2 vol. 1716.  
 • Critique, des Préjugez de Jurieu, contre l'Eglise Romai-  
 ne, 4. 1690.  
 ——— modérée, ou discussion religieuse, 12. 1724.  
 Coterie des Antifaconniers, 12. 1716.  
 Comte de Soissons, Nouvelle galante, 12.  
 • Cicéron, de la Nature de Dieux, Lat. & Franc. par  
 Maffon, 12. Paris. 1721.  
 Cité (la) de Dieu, de St. Augustin. 8.

# C A T A L O G U E.

*Clericus in Pontatenchum*, Fol. 1710.

———— *in Libros Historicos veteris Test.* Fol. 1710.

———— *Opera Philosophica*, 12. 4. vol. 1704.

———— *Ars Critica*, 8. 3 vol. 1722.

*Catalogus Bibliotheca Amstelodamensis*, 4.

———— *Harlemiana*, 4. 1716.

———— *Lugduno-Batava*, Fol. 1717.

*Crofa, Logica*, 8. 1724.

———— *Compendium*, 8.

*Corvini, jus Canonicum*, 8. 1721.

*Caroli, de Imaginibus*, 8. 1716.

*Castillion, sacra belgii Cronologia*, 8. 1719.

*Ciceronis, opera omnia, ex recensione & notis J. Verburgii*, Folio, 4. & 8. 1725.

———— *Epistola ad Quintum fratrem & ad Brutum*, Editore J. Bently, 1725.

*Cotteleri, Patres apostolici Gr. Lat. Editio nova & aucta, ex Emendatione Clerici*, Folio, 2 vol. 1724.

*Curtius, Petisci & Variorum*, 8. 1705.

———— *Snakenburgi*, 4. 1724.

*Chauvini Lexicon Philosophicum*, Folio, 1713.

\* *Dictionnaire Géographique & Critique*, par Mr. Bruzen la Martiniere, Folio, 5 vol. dont 2 vol. ont paru, les autres sous presse.

———— *Critique*, de Mr. Bayle, Fol. 4 vol. 1720.

———— *Historique de Morery*, avec le supplément, Fol. 6. vol. 1724.

———— *Fr. & Angl. & Angl. & Fr.* par Miegé, 8. 2 vol. 1703.

———— *Fr. & Lat. & Lat. & Fr.* par Danet, 4. 2 vol. 1710.

\* ——— *Fr. & Holl. & Holl. & Fr.* par Marin, 4. 2 vol. 1718.

———— *Ital. & Holl. & Holl. & Ital.* par Giron, 4. 2 vol. 1712.

———— *de la Langue sainte*, par Wolfogues, 4. 1703.

———— *Etymo-*

# C A T A L O G U E.

- Etymologique de la Langue Françoisse, par Menage, Fol. Paris. 1694.
- Mathematique, d'Ozanam, 4. 1691.
- Pratique du bon Menager, 4. Paris. 1721.
- Comique, par le Roux, 8. 1718.
- Universel de Commerce, contenant tout ce qui concerne le Commerce, par Savary, 4. 2 vol. 1726.
- Espagnol & François, par Sobrino, 4. 1721.
- François de Richelet, Folio, 2 vol. 1721.
- ou Petit Aparat Royal, Fr. & Lat. 8. Paris. 1718.
- Royal de Pomey. Fr. Lat. Allem. 4. 2 vol. 1709.
- Ital. & Fr. & Ital. & Fr. 8. 2 vol. 1677.
- Allem. & Holl. par Kramer, Fol. 1717.
- Franc & Allem. par Rondeau, 4. 1712.
- Latin & Holl. par Pitiscus. 4. 1725.
- Holl. & Latin, par Hoogstraten, 4. 1719.
- Delices d'Espagne & de Portugal, 12. 6 vol. avec fig. 1715.
- de la Suisse, 12. 4 vol. avec fig. 1715.
- de la Grande Bretagne, 12. 9 vol. avec fig. 1707.
- de l'Italie, 12. 6 vol. avec fig. 1709.
- de Rome Ancienne & Moderne, 12. 10 vol. avec fig. 1715.
- de la Hollande, 12. 2 vol. avec fig. 1726.
- de la France, 12. 2 vol. avec fig. 1698.
- de Versailles, Marly, & Trianon, 8. 2 vol. avec fig. 1717.
- Discours Historiques, Critiques, Theologiques & Moraux, par Mr. Saurin, 8. 2 vol. 1720. avec fig.
- Devoirs de l'Homme & du Citoyen, par Mr. Puffendorf, traduit par Mr. Barbeyrac, 8. 2 vol. 1718.



# C A T A L O G U E.

- D**efense des Saints Peres des Deserts, accusez de Platonisme, 4. Paris. 1711.
- D**isgrace des Amans, 12.
- \* **D**esespoir Amoureux, avec les nouvelles Visions de Don Quichotte, 12, avec Fig. 1715.
- D**issertation Historique & Critique, sur la Chevalerie, par Honoré de S. Marie, 4. Paris. 1718.
- sur la Religion, par Tilladet, 12. 2 vol. 1714.
- D**ialogues Espagnols & François, par Sobrino, 1723.
- des Diables Boiteux, Borgne &c. 12. Compl.
- des Dieux, ou Réflexions sur les Passions, 12. 1713.
- des Morts, par Fontenelle, 12. 1708.
- D**escription des Pais-Bas, par Guichardyn, 4.
- de la Pièce d'Ambre gris apporté des Indes, 4. 1700.
- Anatomique des parties de la Femme, par Palsyn, 4. 1708
- de la France, 12. 6 vol. 1717.
- de la Ville de Paris, 12. 3 vol. 1718.
- de l'Aiman, trouvé à Chartres, par Vallemont, 12. 1692.
- de l'Isle des Hermaphrodites, 8. 1726.
- D**escrittione e delineatione del Anfiteatro Flavio, dal Cavaliere C. Fontana, Fol. con Fig. 1725.
- D**on Quichotte de la Manche, 12. 8 vol.
- D**relincourt Consolations contre les frayeurs de la Mort, 8. 1724.
- Sonnets Chrétiens, 8. 1718.
- D**iscipline de l'Eglise, par Thomassin, 4. Paris. 1702.
- D**roit des Souverains, par Fra Paolo. 12. 2 vol. 1721.
- de la Guerre & de la Paix, de Mr. Grotius, traduit, avec des Notes, par Mr. Barbeyrac, 4. 2 vol. 1724.
- D**octrine des Protestans, par Mr. la Barre, 12. 1720.
- Dacier

# C A T A L O G U E

- Dacier Oeuvres d'Horace, 12. 10 vol.
- Illiade d'Homere, 12. 3 vol. 1712.
- Odyssée d'Homere, 12. 3 vol. 1717.
- Comedies de Terence, 12. 3 vol. 1724.
- Poësies d'Anacreon & de Sapho, 8. 1716.
- des Causes de la Corruption du Goût, 12. 1716.
- Vie de Pythagore, 12. 2 vol. 1706.
- Vie des Hommes Illustres de Plutarque, 12. 9 vol. 1723.
- De la Maniere d'enseigner & d'étudier les belles Lettres, par Mr. Rollin. 12. 2 vol. 1726.
- ♦ Education des Enfans, de Mr. Locke, traduit, avec des Notes, par Mr. Coste. 12. 1721.
- des Princees, par Varillas, 12. 1686.
- ----- Composée pour le Prince Electoral de Brandebourg, 8. 1699.
- Entretiens des Entreprises de l'Espagne, 8. 1719.
- d'Ariste & d'Eugene, 12. 1713.
- Solitaires d'un Ame devote avec son Dieu, 12. 1721.
- des Voyageurs sur Mer, 12. 4 vol. 1715.
- ♦ ——— des Ombres, aux Champs Elisées, 8. 2 vol. 1722.
- Edifices Antiques de Rome, par Desgodets, Folio, Paris. 1682.
- l'Ebauche de la Religion Naturelle, par Wollaston, 4. 1726.
- Epigrammes d'Owen, Fr. & Lat. 12. 1719.
- Espion, dans les Cours de l'Europe, 12. 6 vol. 1715.
- Etat Present de l'Espagne, par Vayrac, 12. 3 vol. 1719.
- de la Grande Bretagne, 8. 3 vol. 1723.
- de l'Eglise Romaine, par Steele, 8. 1715.
- de Suede, par Robinson, 8. 1720.
- du Siege de Rome, 12. 3 vol. 1708.
- de la France, 12. 5 vol. Paris. 1722.

# C A T A L O G U E.

- des Royaumes de Barbarie, &c. 12. 1704.  
 Europe Savante, 8. 12. vol.  
 Essai de la Theologie Pratique, par Vitringa, 8.  
 1719.  
 — sur le Mouvement, par Mr. Croufaz, 12.  
 2 vol. 1726.  
 Elemens de l'Histoire, par Vallemont, 12. 3 vol.  
 1714.  
 — de Geometrie, par Viesback, 8. 1723.  
 Examen des 70 Semaines de Daniel, 12. 1707.  
 Eloge des Hommes Savans, par Teissier, 8. 4 vol.  
 1715.  
 — de l'Ivresse, 8. 1714.  
 — de la Folie, par Erasme, 12. 1717.  
 — de la Chasse, avec plusieurs aventures sur-  
 prenantes & agréables qui y sont arrivées,  
 12. Paris. 1723.  
 Eclaircissmens sur la Matiere de la Grace, par la  
 Fite, 8. 1721.  
 Existence de Dieu, par Clark, 8. 1717.  
 — — par Ray, 8. 1723.  
 Edouard, Histoire d'Angleterre, 12. 1696.  
 l'Empire François, ou l'Histoire des Conquêtes de  
 ce Roïaume, Fol. 1651.  
 l'Egipe de Murtardi, par Vattier, 12. 1666.  
 Epitres de Seneque, 12. 1681.  
 — de Ciceron, 12. 1703.  
 Essais de Michel de Montagne, avec les Notes de  
 Mr. Coste, 4. 3 vol. Paris. 1725.  
 — le Même, in 12. 4 vol. 1726.  
 Fables de Pilpay, 12. 1698.  
 — Choises de la Fontaine, 12. 1722.  
 — Idem, avec fig. 8. 1700.  
 — d'Esopé, par l'Esrange, 4. avec fig. 1714.  
 — Héroïques, 8. avec fig. 1721.  
 Fausseté des Vertus Humaines, par Esprit, 12. 1717.  
 Fa-

# C A T A L O G U E.

Faveurs & disgraces de l'Amour, ou les Amans Heureux, Trompez & Malheureux, 12. 3 vol. 1725.

Femmes des Douze Cefars, & Imperatrices Romaines, par Servies, 12. 1723.

\* Formulaire de Consentement des Eglises Reformées de Suisse, sur la Doctrine de la Grace Universelle, &c. avec des Remarques, 8. 1722.

Fortifications d'Ozanam, 8. 1694.

Frederic de Cicile. 12. 3 vol. 1680.

\* Foire de Beaucaire, Nouvelle Historique & Galante, 12. 1708.

*Feisbii Antiquitatum Homerocarum*, 8. 1726.

*Fabritii Christus Unicum ac Perpetuum Fundamentum Ecclesie*, 4. 1717.

*Ferrarii Hesperides, seu Malorum Aureorum Descriptio*, Fol.

*Fabri Thesaurus Eruditionis Scholasticae*, Fol. 1717.

—— (Matthæi) *Conciones Funebres*, 8. 1723.

*Ferdinandi (Gasp) Sceptum Davidicum*, seu in 1 & 2 Caput Libri 2 Regum, 4. 1685.

*Froind Commentarius novus de Febribus*, 8. 1717.

—— de *Purgantibus*, 8. 1720.

Gage Touché *Histoires Galantes*, 12. 1724.

*Geographie Pratique*, par Chameran, 4. Fig. 1715.

—— *Universelle*, par la Croix, 12. 5. vol. Lion 1705.

—— *Historique*, par de la Forest de Bourgon, 8. 2 vol. Paris. 1705.

*Grammaire Angloise & Françoisse de Boyer & Mlle. ge*, 8. 1718.

—— *Franc. & Allem.* par Peplier, 8. 1722.

—— *Flamande*, par la Grue, 8. 1719.

—— *Françoisse*, par Chiflet, 8. 1697.

—— *Franc. & Holl.* par du Fourc, 8. 1723.

—— *Espag. & Franc.* par Sobrino, 8. 1717.

# C A T A L O G U E

- Geometrie Præctique**, par Mallet, 8. 4. vol. 1702.  
 ——— des Lignes & des Surfaces rectilignes, par  
 Mr. Croufaz, 12. 2 vol. 1717.
- Gaïde ou Nouvelle description d'Amsterdam**, 8. 1717.  
 ——— des Negotians, par la Porte, 8. 1714.
- \* **Genies (les) assistans**, ou suite du Comte de Gaba-  
 lis, 8. 1719.
- Guerre des Turcs**, avec la Pologne & la Moscovie,  
 par la Croix, 1689.
- Generation des Vers**, dans le Corps de l'Homme,  
 par Andry, 12. 1701.
- Gouvernement civil**, par Locke, 12. 1724.
- Genese**, (la) Contenant la Creation du Monde, 8.  
 Paris. 1715.
- Gentil-Homme Etranger voyageant en France**, 8.  
 1699.
- Generalite (la) de Paris**. 12. Paris. 1710.
- Grandeur (de la) & de l'Excellence des Femmes**, au-  
 dessus des Hommes, par Agrippa, 12. Pa-  
 ris. 1713.
- Grand Cabinet Romain**, ou Recueil des Antiquités  
 Romaines, Fol. 1706.
- Gruteri Corpus Inscriptionum*, Fol. 4. vol. 1707.
- Grotii de veritate Religionis Christiana*, 8. 1724.
- *de Jure belli ac pacis, cum notis Gronovii, Bar-  
 beyraci & Aliorum*, 8. 1717.
- Gravina**, *Orationes & Opuscula*, 8. 1713.
- Gravii (J. G.) Præfationes & Epistola** 70. Collecta,  
 J. A. Fabricii, 8. 1707.
- Goris**, *Mercurius Triumphator*. 8. 1717.
- Gryphii Apparatus sive Dissertatio Isagogica de Scriptori-  
 bus Historiarum, Seculi XVII. Illustrantibus**,  
 8. 1710.
- Gronovii Marmorea Basis Tiberio Casari erecta**, 8. 1719.
- Gurtlerii Origines Mundi**, 4. 1708.
- Gobart**, *Traктatus Philosophicus, de Barometro*, 12. 1702.
- Gravefande**, *Physices Elem. Mathem.* 4. 2. vol. 1724.

Histoire

# C A T A L O G U E.

Histoire de l'Academie des Inscriptions & des belles  
Lettres, 12. 8. vol. 1718. & 1724.

\_\_\_\_\_ des Sciences Complet. 12.

\_\_\_\_\_ de Boulogne, 8. 1723.

\_\_\_\_\_ Africaine de Cleomedes & de Sofoniste;  
8. Paris. 1627.

\_\_\_\_\_ & les Amours du Duc de Guise, 12. 1695.

\_\_\_\_\_ Amoureuse des Gaules, 12. 1722.

\_\_\_\_\_ de l'Archiduc Albert, 12. 1693.

\_\_\_\_\_ Abregé de l'Abbaye de Port Royal, 8.  
1710.

\_\_\_\_\_ de l'Europe, 12. 5 vol. 1687.

\_\_\_\_\_ de l'Archipel, 12. 1699.

\_\_\_\_\_ d'Angleterre, par Mr. Rapin Thoyras, 4.  
8 vol. 1724.

\_\_\_\_\_ le Même, en grand papier, 4.

\_\_\_\_\_ de l'Abaye Royale de St. Germain Des-  
prez, par Bouillart, Folio, Paris. 1724.

\_\_\_\_\_ d'Amenophis & de la Comtesse de Vergi,  
12. 1725.

\_\_\_\_\_ du Roiaume d'Alger, 12. 1725.

\_\_\_\_\_ du Duc d'Albe, 12. 2 vol. 1699.

\_\_\_\_\_ de la Bastille, par Renneville, 12. 5 vol.  
1724.

\_\_\_\_\_ de Baviere, par le Blanc, 12. 4 vol. 1680.

\_\_\_\_\_ de Jean de Bourbe, 12. 2 vol. 1720.

\_\_\_\_\_ du Calvinisme & du Papisme, mis en parallel-  
le, par Mainbourg, 4. 1683.

\_\_\_\_\_ du Clergé Seculier & Regulier, 8. 4  
vol. 1716.

\_\_\_\_\_ du Concile de Trente, par Fra. Paolo, 4.  
1699.

\_\_\_\_\_ de Constance, par l'Enfant, 4. 1716.

\_\_\_\_\_ de Pise, par le même, 4. 1724.

\_\_\_\_\_ de Trente, par du Pin, 8. 2 vol.  
1721.

\_\_\_\_\_ des Conciles Generaux, 4. 1692.

# C A T A L O G U E

- Comique, de Francion, 12. 3 vol.
- des Quatre Cicerons, 12. 1715.
- Critique de la Creance & Coutumes des Nations du Levant, 12. 1684.
- du Connètable de Lune, 12. Paris. 1710.
- du Christianisme, 12. 2 vol. 1701.
- de la Conquête de Mexique, 12. 2 vol. 1704.
- des Isles Moluques, 12. 3 vol. 1706.
- des Conquestes de la Chine, 12. 1723.
- du Cardinal Mazarin, par Aubery, 12. 2 vol. 1718.
- Ximenes, par Mausolier, 12. 1704.
- Alberoni, 12. 2 vol. 1717.
- de la Comdamnation des Templiers, 8. 1713.
- du Dauphiné, & des Princes qui ont porté le nom de Dauphin, Folio, 2 vol. 1722.
- des Ducs de Bourgogne, 12. 1687.
- de l'Eglise, par le Sueur, 12. 8 vol. 1686.
- du Japon, par Craffet, 4. 2 vol. Paris. 1715.
- Evangelique, par du Vivier, 4. 1706.
- de l'Edit de Nantes, 4. 5 vol. 1693.
- des Pirates aux Indes, 12. 1725.
- Histoire Ecclesiastique, par Mr. Fleury, 12. 21 vol.
- d'Allemagne, 8. 2 vol. 1724.
- des Edits de Pacification, 12. 1682.
- de l'Etablissement, des Progrès & Décadence du Christianisme, dans le Japon, par Charleroi, 12. 3 vol, Paris. 1715.
- de l'Empire Ottoman, 12. 6 vol. 1709.
- de l'Eglise Grecque, par Ricaut, 12. 1710.
- d'Espagne, par Bellegarde, 12. 9 vol. 1723.
- par Mariana, 4. 5 vol. 1724.
- de France, par Prade, 12. 5 vol.
- par Mezeray, Fol. 3 vol. 1685.
- par

# C A T A L O G U E

- \_\_\_\_\_ par le Pere Daniel, 4. 7 vol. 1720.
- \_\_\_\_\_ par le Gendre, Folio, 3 vol. 1718.
- \_\_\_\_\_ de la Guerre de Flandre, par Strada, 12. 3 vol. 1676.
- \_\_\_\_\_ Genealogique & Cronologique de la Maison Roiale de France, par Anselme, Fol. 1712.
- \_\_\_\_\_ des Grand Vifirs, 12. 1716.
- \_\_\_\_\_ Genealogique de la Maison d'Auvergne, par Baluse, Folio, 2 vol. 1708.
- \_\_\_\_\_ de Gillion de Trasegnies, 12. 1710.
- \_\_\_\_\_ d'Hipolite Comte de Duglas, 8. 1726.
- \_\_\_\_\_ de l'Herésie de Viclef, Hus, & de Prague, 12. 1696.
- \_\_\_\_\_ d'Herodote, par du Ryer, 12. 3 vol. 1713.
- \_\_\_\_\_ d'Hollande, avec la suite, par Nuville, 8. 3 vol. 1704.
- \_\_\_\_\_ de Henri VII. par Bacon, 8. 1724.
- \_\_\_\_\_ des Juifs, par Joseph, 12. 5 vol. 1708.
- \_\_\_\_\_ & des Peuples voisins, par Pridaux, 12. 5 vol. 1721.
- \_\_\_\_\_ des Isles Antilles de l'Amerique, 4. 1665.
- \_\_\_\_\_ de Louis XIII. par le Grain, Folio, 1619.
- \_\_\_\_\_ par du Pin, 12. 9 vol. 1716.
- \_\_\_\_\_ de Louis XIV. par Limiers, 12. 12 vol. 1720.
- \_\_\_\_\_ par Larrey, 12. 9 vol. 1716. & 1721.
- \_\_\_\_\_ en Abregé, par Rabutin, 1709.
- \_\_\_\_\_ expliquée, par les Medailles, par le Pere Menitrier, Fol. Paris. 1702.
- \_\_\_\_\_ de St. Louis, 12. 2 vol. 1688.
- \_\_\_\_\_ de Montmaur, 8. 2 vol. 1715.
- \_\_\_\_\_ du Monde, par Chevreau, 12. 8. vol. 1722.
- \_\_\_\_\_ de la Mort des Persecuteurs, 12. 1708.



# C A T A L O G U E

- du Marquis de Clemen, 8. 1719.
- de la Medecine, par le Clerc, 4. 1723.
- du Marechal de Matignon, Folio, 1661.
- de la Milice Françoise, par le Pere Daniel, 4. 2 vol. 1724.
- de Noë ou du Deluge Universel, 12. 1687.
- de l'ordre des Citeaux, 12. 9 vol. 1696.
- des Ordres Militaires, ou des Chevaliers, 8. 4 vol. 1721.
- de la Monarchie Françoise, par Marcel, 12. 1686.
- des Ouvrages des Savans, 12. Compl.
- Poëtique, par Gautruche, 12. 1713.
- du Prince d'Orange & de Nassau, 8. 2 vol. 1715.
- de Provence, par Gaufredi, Folio, 2 vol.
- des Provinces Unies des Pays-Bas, par Wicquefort, Folio, 1719.
- — par Mr. le Clerc, Folio, 1722.
- Generale des Pays-Bas, ou description des XVII. Provinces, 8. 4 vol. 1720.
- Physique de la Mer, par le Comte de Marsilli. Fol. 1725.
- de la Poësie Françoise, 12. 1706.
- de la Papesse Jeanne, 12. 2 vol. 1720.
- Profane, par du Pin, 12. 6 vol. 1716.
- S. de Piété & de Morale, par l'Abbé Choisi, 12. 1710.
- de la Philosophie Païenne, 12. 2 vol. 1724.
- des Cinq Propositions de Jansenius, 12. 1699.
- des Plantes, qui naissent en Provence, par Garidel, Folio, Paris 1719.
- Romaine, par Cousin, 4.
- de la Rebellion & des Guerres Civiles d'Angleterre, par Clarendon, 12. 6 vol. 1710.

— des

# C A T A L O G U E

- des Revolutions d'Angleterre , par Orléans, 12. 3 vol. 1720.
- — de Portugal, par Vertot, 1712.
- — de Suede, par le même, 12. 1722.
- — de l'Empire Romain , par le même, 12. 3 vol. 1724.
- de la Religion de tous les Roïaumes du Monde, par Jovet, 12. 6 vol. Paris. 1724.
- de la Reformation d'Angleterre, par Burnet, 12. 4 vol. 1697.
- de Mon Temps, par le même, 12. 3 vol. 1725.
- Abregé de la Reformation des Pays-Bas, par Brant, 12. 3 vol. 1726.
- de Suede, sous le Regne de Charles XII. par Limiers, 12. 6 vol. 1723.
- Secrette des Intrigues de la France, 8. 3 vol. 1712.
- des sept Sages, par Larrey, 8. 2 vol. 1716.
- de Thucidide, 12. 3 vol. 1713.
- des deux Triumvirats, 12. 3 vol. 1719.
- de Timur Bec ou Grand Tammerlan, 12. 4 vol. 1721.
- de la Transubstantiation, 12. 1689.
- de la Bible , par Rayemont, Folio, & 12.
- — par Martin, 4. avec Fig. 1724.
- — par Deslanges, 8. 2 vol. 1718.
- de la Ville de Marseille, par Ruffi, Fol. 1696.
- de la Ville de Lyon, par Ménitrier, Fol. 1696.
- de Venise, par Amelot, 12. 3 vol. 1705.
- du Whighisme & Torrisme, par la Cize, 8. 1718.
- des Yncas, Rois du Perou, 8. 2 vol. 1715.
- de l'Exil de Ciceron, par Morabin, 12. 1726.
- des Traitez de Paix & autres Negotiations du

# C A T A L O G U E.

du XVII. Siècle, depuis la Paix de Vervins  
jusqu'à la Paix de Nimegue, Fol. 2 vol. 1725.

———— Variations de l'Eglise Gallicane, 8. 1715.

———— des Insectes de Surinam, avec Fig. & la  
Description & Latin & Fr. Folio magno  
1726.

\* Huetiana, ou Pensées Diverses de Mr. Huet, 12.  
1722.

Hippotiposes ou Institutions Pirronniennes de Sextus  
Empiricus, traduit du Grec avec des No-  
tes, 12. 1726.

Hommes Illustres, par Perrault, avec leurs portraits,  
Folio, 2 vol.

———— de Cour, par Gracian, 12. 1716.

- - - - déroupes ou le Criticon, par le même, 12. 3 vol.

———— Universel, par le même, 12. 1724.

Hieron ou Portrait de la Condition des Rois, par  
Xenophon, traduit par Mr. Coste, Grec &  
Franc. 8. 1711.

*Hortus Indicus Malabaricus, Folio, 12 vol. cum Fig.*

*Herodotus Gr. & Lat. cum notis Jac. Gronovii, Fol.*  
1716,

*Hanburg Horologia Scioterica Pralibata, 4. London, 1683.*

*Harduini, Opera Selecta, Fol. 1712.*

*Hafmanni, Lexicon Universale, Folio, 4 vo.*

*Historia Episcopatus Silvaducensis, 4. 1717.*

*Hoppi, Examen Institutionum Imperialium, 12. 1723.*

*Hillari (Matth.) Hierophyticon, sive Commentaria in*  
*Loca, S. Scriptura que Plantarum faciunt*  
*mentionem, 4. 1725.*

Journal des Savans, depuis l'Année 1665: jusques à  
present. Complet.

———— Littéraire, 8. Complet, 12 vol.

———— des Observations de Physique & de Botani-  
que, par le Pere Feuillée, 4. 2 vol. Paris.  
1715.

———— du Palais, ou Recueil des principales déci-  
sions.

# C A T A L O G U E.

- sions de tous les Parlemens & Cours Souveraines de France, par Blondeau & Gueret, Folio, 2 vol. Paris. 1713
- du Voyage du Roi à Rheims, 12. 1723.
- de Henri III. 8. 2 vol. 1720.
- d'un Voyage de Mr. du Quesne, aux Indes Orientales, 12. 3 vol. 1722.
- Instructions Theologiques, sur les Sacremens, par Nicole, 12. 1702.
- pour un jeune Seigneur, 12. 1721.
- sur la Grace, par Armand, 8. 1700.
- Introduction à l'Histoire des Maisons Souveraines de l'Europe, par Buffier, 12. 3 vol. 1717.
- — Par Puffendorf, 12. 6 vol. 1721.
- à la Philosophie, ou de la Connoissance de Dieu, 12. Paris. 1722.
- a la Connoissance des Antiquité Romaines, par Vaslet, 8. 1724.
- Imitation de Jesus Christ, par du Beuil, 8. 1707.
- — en Vers, par Corneille, 8. 1724.
- Jardinier François, 12. 2 vol. 1659.
- Fleuriste, 12. 2 vol. 1708.
- Solitaire, 12. 1721.
- Iconologie, ou Sciences des Emblèmes, par C. Ripa, 4 Paris. 1677.
- Jugemens des Savans, par Mr. Baillet, 12. 17 vol. 1726.
- Illustres Françaises, 12. 3 vol. 1723.
- Keill, *Introductio ad veram Phisicam & Astronomicam*, 4. 1725.
- Kircheri, *Ars Magna Sciendi*, Folio, 1669.
- Kopp (J. A.) *Tractatus de Insigni Differentia inter; S. R. J. Comites & Nobiles Immediatos*, 4 1725.
- \* Lettres de Gui Patin, 12. 3 vol. 1692.
- \* — (Nouvelles) de G. Patin, à Ch. Spon, 12. 2 vol. 1718.

# C A T A L O G U E:

- de Louis XII. & du Card, d'Amboise, 8.  
4 vol. 1712.
- Galantes & Philosophiques, 8. 1721.
- de Wicquefort, 12. 1712.
- les mêmes, en François & Latin, 12. 1696.
- Historiques & Galantes, par Mr. du Noyer,  
12. 7 vol.
- de l'Abbé de Lyonne à Mr. Charmant, 12.  
1700.
- des Missions Etrangères au Pape, sur les Su-  
perstitions & Idolatries Chinoises, 12. 1700.
- du C. Bentivoglio, Ital. & Franc. 1722.
- de Filis Morits, sur l'Histoire de Toms, 12.  
1718.
- & Negotiations du Comte d'Estrades, 12. 6  
vol. 1719.
- du Baron de Busbeke, 12. 1718.
- d'Amour d'une Religieuse Portugaise, 12. 1716.
- Ecrites de la Campagne, 8. 1721.
- de Mileran, 8. 1719.
- de Richelet, sur differens sujets, 12. 2 vol.  
1721.
- du Comte de Rabutin, 12. 5 vol. 1711.
- de Boursault, 12. 3 vol. Paris. 1722.
- du Card. d'Ossat, 12. 5 vol. 1708.
- & Opuscules de Mr. Brousson, 8. 1701.
- Hollandoises Anti-poétiques de Mr. Hoog-  
hart, 12. 1716.
- Lemery, Cours de Chymie, 8. 1716.
- Dictionnaire des Drogues Simples, 4. 1716.
- Pharmacopée Universelle, 4. 1717.
- \* Le Free-Holder ou l'Anglois jaloux de sa Liberté,  
12. 1726.
- Loix Civiles, dans leur ordre naturel, Folio, Pa-  
ris. 1723.
- & Coutumes du Change, 4. 1726.
- Logique de Mr. Croufaz, 12. 3 vol 1725.

— de

## A T A L O G U E

----- de Mrs. de Port Royal, 12. 1718.

La Langue Françoisse expliquée dans un ordre Nouveau, par Malherbe, 12. Paris. 1725.

Le bon Laboureur, par le Pere Dognon, 8. 1685.

La Langue, 8. 2 vol. 1716.

Les Captifs, Comedies de Plaute, traduite, par Mr. Coste. 8. 1717.

Leti, Theatro Belgico, 4. 2 vol. 1690.

----- Gallico, 4. 7 vol. 1691.

----- Historia di Saxonia, 4. 2 vol. 1688.

----- del Imperio Romano, in Germania, 4. 2 vol. 1689.

----- di Brandeburgo, 4. 2 vol. 1687.

----- Il Prodigio della Natura e della Grazia, 4. 1695.

Bimborgh, Theologia Sacra, Fol. 1715.

----- Commentarius in Acta Apostolorum & in Epistolas ad Romanos & ad Hebræos. Folio, 1711.

Justinus (Theod.) sive Principis Perfecti vera Effigies, a Doctor. Emanuele Ludovico, Fol. Eboræ. 1680.

Laney, Regis Navarra Gymnasti Parisiensis Historia, 4. Paris. 1682.

Leideckeri, de Veritate Fidei Reformata, 4. 1694.

Laurenbergi Chronicus, 1688.

Loydis de Cura Republica & Sorte Principantis, 4. 1705.

Lemos, Acta Congregationum, de Auxiliis Gratia, Fol. 1702.

Le Long, Bibliotheca Sacra, 8. 1709.

Lambecii, Bibliotheca Accromatica, 8. 1712.

• Memoires, pour servir à l'Histoire du Regne de Pierre le Grand. Empereur de Russie, par le Baron Nestefuranoi, 12. 4 vol. 1716.

----- de St. Remy, Contenant ce qui c'est passé de plus mémorable en France, 12. 2 vol. 1715.

----- de

# C A T A L O G U E.

- de la Vie du Comte d'\*, par St. Evremont, 12. 2 vol. 1705.
- de Prodez, Marquis d'Almacheu, 12. 1677.
- de Cheverny, Chancelier sous Henri III. & IV. 12. 1720.
- de la Vie du Comte de Grammont, 12. 1716.
- Cronologiques, pour servir à l'Histoire Universelle de l'Europe, 12. 4 vol. Paris. 1726.
- de Montschal, contenant des Particularitez de la Vie du C. de Richelieu, 12. 2 vol. 1718.
- sur le Commerce des Hollandois, 8. 1718.
- touchant Mr. de Thou, 8. 1710.
- pour servir à l'Histoire de France, depuis 1519. jusqu'à 1611. 8. 2 vol. 1719.
- de Pontis, 12. 2 vol. Paris. 1715.
- de Suede, par Chanut, 12. 3 vol. 1677.
- de Montbrun, 12. 1701.
- de la Cour d'Espagne, par Daunoy, 12. 1716.
- pour l'Eglise & Clergé d'Utrecht, 12. 1722.
- Historiques, Politiques & Critiques, par Amelot de la Houffaye, 12. 2 vol. 1722.
- du Card. Bentivoglio, 12. 2 vol. Paris. 1713.
- Historiques de la Campagne, 8. 1721.
- & Negotiations Secrettes de diverses Cours de l'Europe, par la Torre, 8. 5. vol. 1724.
- pour les Ambassadeurs, par Waffingham, 12. 4 vol. 1717.
- pour servir à l'Histoire du Congrès de Cambray, 4. 1723.
- à l'Histoire du XVIII. Siècle, par l'Amberty, 4. 3 vol. 1725.
- touchant J. Wilmot, Comte de Rochester, par Burnet, 12. 1716.
- pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche, par Motteville, 12. 5 vol. 1723.

— du

# C A T A L O G U E

- du Comte de Vordac, 12. 2 vol. 1722.
- de Rabutin, 12. 3 vol. 1724.
- de Sully, Folio, 4 vol. 1662.
- du C. de Retz, 8. 4 vol. 1722.
- de Joly, contenant l'Histoire de la Regence d'Anne d'Autriche, 8. 2 vol. 1718.
- de Brienne, contenant les événemens remarquables du Regne de Louis XIII. & XIV. 8. 1719.
- Litteraires de la Grande Bretagne, 12. 16 vol.
- d'Artagnan, 12. 3 vol. 1712.
- des Troubles arrivés en Suisse à l'occasion du Formula Consensus, 8. 1726.
- \* Monarchie des Solipfes, traduite du Latin de Melchior Inchofer, de la Comp. de Jesus, avec des Remarques & diverses pièces importantes, sur le même Sujet, 12. 1722.
- Universelle de Louis XIV, par Leti, 12. 2 vol. 1701.
- Maniere d'Enseigner & d'Etudier les belles Lettres, 12. 2 vol. Paris. 1726.
- Misanthrope, par Mr. van Effen, 12. 2 vol. 1726.
- Mainbourg, Histoire du Lutherianisme, 12. 2 vol. 1723.
- Schisme d'Occident, 12. 2 vol. 1723.
- Methode, pour Etudier la Geographie, par l'Anglet, 12. 4 vol. 1718.
- pour Apprendre l'Histoire Romaine, 8. 1718.
- — — d'Angleterre, 12. 1720.
- — — la Langue Grecque, 8. 1709.
- Meditations, pour tous les Jours de l'Année, par le Pere du Pont, 8. 1697.
- le même, in 4. Paris. 1718.
- Mille & un Jour, Contes Persans, 12. 5 vol.
- & une Nuit, Contes Arabes, 12. 8 vol.
- & un Quart d'heure, Contes Tartares, 12. Me-



# C A T A L O G U E

- Metamorphoses d'Ovide, par Bellegarde, 12. 3 vol.**  
 1716.  
 ----- **Naturelle des Insectes, par Godart, 8. 3**  
 vol. 1700.  
**Monumens Authentiques de la Religion des Grecs;**  
 par Aymon, 4. 1708.  
**Maniere d'amolir les Os, par Papin, 12. 1688.**  
 ----- **de Bien Penser, par Bouhours, 12. 1705.**  
**Moyens, pour parvenir à la Felicité de la Vie à ve-**  
 nir, 8.  
 ----- **de Plaire à Dieu, par l'Eveque de Bangor;**  
 8. 1720.  
**Menagiana, ou Bons Mots de Mr. Menage, 12. 4**  
 vol.  
**Monde Naissant ou la Creation du Monde Dé-**  
 montré, 12. 1685.  
**Melanges Historiques, 12. 1718.**  
**Menage, Universel de la Ville & des Champs, 8**  
 1720.  
**Maître Italien, par Veneroni, 8. 1722.**  
**Mentor Moderne, 12. 3 vol. 1726.**  
**Mere Chretienne, 8. 2 vol. 1724.**  
**Mœurs des Sauvages Americains, 12. 4 vol. Paris.**  
 1724.  
**Momus Fabuliste, 12. 1720.**  
**Morale Pratique des Jesuites, 8. 3 vol. 1702.**  
**Martens, Thesaurus Anecdotorum, Fol. 5. vol. Paris.**  
 1718.  
**Mangeti, Opera Omnia, Fol. 16. vol.**  
**Mercatoris, Opera Gr. & Lat. Folia..**  
**Moschopuli, ad Homeri Iliades, 8. 1719.**  
**Matthei, de Criminibus, 4. 1672.**  
**Mauritii (Crici) Dissertationes & Opuscula, de Selectis**  
**Juris Publici. 4. 1722.**  
**Munting, de Varia & Antiqua Herba Britannica, 4.**  
 1681.  
**Mergagni Adversaria Anatomica Omnia, 4. 1722.**  
 ----- **ad**

# C A T A L O G U E.

- *ad C. Celsum & Q. Ser. Sarronicum Epistole*,  
8. 1724.
- Mabillon, Iter Germanicum & J. Lannoii de Scholis  
Celebribus*, 8. 1717.
- Morisonii, Historia Plantarum*, Fol. 2 vol.
- \* *Marsilii Danubius Pononico Mysicus, cum Fig. Ele-  
gantis. Folio, Atlantico.* 6 vol. 1726.
- Nouvelles Litteraires*, 8. 11. vol.
- *Decouvertes sur la Guerre, dans une Dissert-  
ation sur Polybe*, 8. 1724.
- *Logique de Boisverd*, 8. 1704.
- *Methode pour Apprendre la Langue Latine*,  
par Mrs. de Port Royal, 8. Paris. 1709.
- *de Fortifier les plus grandes Villes*, par  
Jonchere, 12. Paris. 1718.
- *de Michel de Cervantes*, 12. 2 vol. 1720.
- *Grammaire-réduite en Tables*, par Grimaret,  
12. 1721.
- *de la Republique des Lettres*, par Mr. Bayle  
& Bernard, 12. Complet.
- *Oeuvres de l'Abbé de Maucroix*, 12. Paris  
1726.
- Négoce d'Amsterdam*, par Ricard, 4. 1722.
- Notes sur le Concile de Trente*, 8. 1706.
- Negotiations secretes de la Cour de France, à la  
Paix de Munster & d'Osnabrug*, Folio, 4 vol.,  
1726.
- Nouveaux Elemens de Geometrie*, 4. 1683.
- *Traité d'Education*, 12. 2 vol. 1716.
- *Recueil des Epigrammatistes François*, 12. 2<sup>e</sup>  
vol. 1717.
- *de Chansons Choies*, 12. 3 vol.
- *Dialogues des Morts*, par Fenelon, 8. 1718.
- *Memoires sur l'Etat de la grande Russie*, 12.  
2 vol. Paris. 1725.
- Norte Mercantil, y Crisol de la Cuintas*, 8. 1706.

*Nieu-*

# C A T A L O G U E.

**Nieuport**, *Explicatio rituum, qui olim apud Romanos*  
*Obtinuerunt*, 8. 1723.

- - - *Historia Reipublica & Imperii Romanorum ab Ur-*  
*be condita ad annum Urbis*, 1557. 8. 2 vol.

1724

**Newtonii** *de Optice*, 4. 1706.

- - - *Philosophia Naturalis Principia Mathematica*, 4.

1722.

\* **Oeuvres de Moliere**, 12. 4 vol. avec Fig. 1725.

- - - de Boileau, 12. 4 vol. avec Fig. 1722.

- - - le même in Quarto.

- - - de Plante, Franc & Latin, traduit, avec des Re-  
marques, par Limiers. 12. 10 vol. 1718.

- - - de Virgile, par Catrou, 12. 6 vol. à Paris.

- - - de M. le Noble, 12. 19 vol. Paris 1718.

- - - du Sr. D\*\*\* avec un Recueil des Poësies choi-  
sies, 12. 2 vol. Paris. 1714.

- - - de Theatre, de M. Boursault, 12. 2 vol. 1721.

- - - de Rousseau, Nouv. Edit. augmentée, 12. 3  
vol. 1726.

- - - de Rapin, 12. 3 vol. 1725.

- - - de Dancourt, 12. 8 vol.

\* - - - de Capistran, 12. 2 vol. 1722.

- - - Spirituelles de B. de Louvigny, 12. 1677.

- - - Mêlées de Cheveau, 12. 2 vol. 1697.

\* - - d'Horace, Fr. & Lat. par Tarteron, 12. 2 vol.

1710.

- - - Philosophiques, ou Démonstration de l'Existen-  
ce de Dieu, par Fenelon, 12. 1721,

- - - de Crebillon, 12. 1720.

- - - de Renard, 12. 2 vol. 1711.

- - - de Jean d'Espagne, 12. 3 vol. 1672.

- - - Postumes de Claude, 8. 5 vol. 1690.

- - - de St. Clement d'Alexandrie, 8. 1696.

- - - Spirituelles du P. Lallemant, 8. 2 vol. 1710.

- - - de Benserade, 8. 2 vol. 1698.

- - - de Mr. Bassac, 8. 3 vol. 1645.

- - - d'Ho-

# C A T A L O G U E

- - - d'Horace Traduites en Vers, par Pelegrin, 8. 2  
vol. 1715.
- - - de l'Abbé de St. Real, 12. 5 vol. 1726.
- - - de Racine, 12. 2 vol. 1722.
- - - de Quevedo Villegas, 12. 2 vol. 1717.
- - - de Mr. de Fontenelle, 8. 3 vol. 1723.
- - - Diverses de Zegrais, 8. 2 vol. 1723.
- - - de P. & T. Corneille, 12. 10 vol.
- - - de Villedieu, 12. 12 vol. Paris. 1720.
- - - de le Pays, 12. 2 vol. 1724.
- - - de Mariotte, 4. 2 vol. 1717.
- - - de St. Euvremont, 12. 7 vol.
- - - de Physique & Mechanique, par Perrault, 4.  
1716.
- - - de Mr. de Torreil, 12. 5 vol. Paris. 1723.
- - - de Destouches, 12. 2 vol. 1724.
- - - de Voltaire, 12. 1726.
- - - de Scarron, 12. 12. vol. Compl.
- - - Mathematiques de Pardies, 12. 2 vol. 1725.
- Observations Curieuses sur toutes les Parties de la  
Physique extraites des meilleurs Memoires. 12.  
Paris. 1726.
- - - & Maximes sur les Matieres Criminelles, par  
Bruneau, 4. Paris. 1716.
- Ordonnances & Instructions Synodales, par Godeau,  
12. 1660.
- - - de l'Archevêque de Cambray, 8. 1704.
- - - Synodales du Diocese de Grenoble, par le Card.  
de Camus, 12. 1690.
- - - de Louis XIV. touchant la Marine, 24.
- - - Militaires de Louis XIV. 12. 1712.
- - - des cinq Colonnes, par Perault, Fol. 1683.
- Oeconomie Divine, par Poiret, 12. 7 vol. 1687.
- Origine des François & de leur Empire, par Andie-  
guer, 12. 2 vol. Paris. 1676.
- Office de l'Eglise, contenant l'Office de la Vierge,  
12. 1693.

# C A T A L O G U E.

- Opusculs du Card. Bellarmin, 12. 6 vol. 1701.  
 Obeissance (de l'), qui est due au Pape en la Foy.  
 12. 1698.  
 Ostervald Cathechisme, 8.  
 - - - Traité Contre l'Impureté, 8. 1712.  
 - - - Source de la Corruption, 8. 1721.  
 - - - Sermons, 8. 1723.  
 Opere di Machiavelli, 12. 4 vol. 1726. Italien.  
 - - - di Molieri, 12. 4 vol. 1699. Italien.  
 Obras de Quevedo, 4. 3 vol. 1698. Espagnol.  
 - - - de Savadra, Fol 3 vol. 1681. Espagnol.  
 Oudin, Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ Antiquis.  
 Fol. 3 vol. 1722.  
 Optatii (Melviti) Opera, Folio, 1679.  
 Ovidii, Opera Omnia, ad fidem Veterum Exemplarium  
 Castigavit P. Burmannus, 4. 4 vol. 1726.  
 Ottonii, Prima Linea Notitia Rerum Publicarum, 8.  
 1726.  
 Pathologie de Chirurgie, par Verdec, 12. 1717.  
 Phantôme du Jansenisme, 12. 1686.  
 Parterre Historique, ou l'Abregé de l'Histoire Uni-  
 verselle, par Buiffieres, 12. 2 vol. 1697.  
 Pouvoir des Souverains, & de la Liberté de Conscien-  
 ce par Noodt, traduit, par Mr. Barbeyrac,  
 12. 1714.  
 Passe par-tout Galand, 12. 1722.  
 - - - de l'Eglise Romaine, 12. 1726.  
 - - - Temps Agréable, ou Recueil des bons Mots &  
 Contes plaisans, 8. 2 vol. 1725.  
 Plaisirs Innocens & Amoureux de la Campagne, 12.  
 1699.  
 Pilote de l'Onde vive, ou Secrets du Flux & Reflux  
 de la Mer, 12. 1678.  
 Portraits Serieux, Galands & Critiques, 12. 1696.  
 Poggiana, ou bons mots de Pogge, Florentin, 8.  
 1700.  
 Princesse de Cleves, 12. 1714.

# C A T A L O G U E.

Pluralité (de la) des Mondes, par Huygens, 12.  
1724.

Parfait Géographe, par le Cocq, 12. 2 vol. 1725.

- - - Ambassadeur, par de Vera, 8. 1712.

- - - Negotiant, par Savary, 4. 2 vol. 1712.

Preservatif contre les Fanatistes ou pretendus Inspirez;  
par Turretin, 8. 1724.

- - - la Réunion avec le Siège de Rome, ou  
Apologie de notre séparation, par Mr. Len-  
fant, 8. 4 vol. 1724.

Promenades de Clairenville, où l'on trouve une vi-  
ve peinture des Passions des Hommes, 12.  
1722.

*Pharmacopeia Argentoratensis, Folio, 1725.*

*Palingenii Zodiacus visa, 8. 1722.*

*Poiret sacrae Orationes Theologicae, 12. 1711.*

- - - *Fides & Ratio Collata, 8. 1708.*

*Phædri Fabula & P. Syrimimi sententia, 8. Lat. Gal-  
lica, 8. 1725.*

- - - *Burmanni & Variorum, 8. & 12. 1717.*

*Puffendorffii, de Officio Hominis, 12. 1723.*

*Pitisci, Lexicon Antiquitatum Romanarum, Fol. 2 vol.  
1714.*

*Bagi, Critica in Annales Baronii, Fol. 4 vol.*

- - - *Breviarium Pontificum Romanorum, 4. 3 vol.  
1717.*

*Pontederæ Pisani, Compendium Tabularum Botanicarum,  
4. 1719.*

- - - *Anthologia, sive de Floris natura, 4. 1720.*

*Picleti, Dissertationum Theologicarum de Religionis præ-  
stantia ac Devinitate Decas, 8. 1719.*

*Petavii Rationarum Temporum, 8. 1725.*

*Pomponius Mela cum Notis Variorum à Gronovii, 8. 1723.*

Quinze Joies du Mariage, 12. 1726.

Rhetorique ou l'Art de parler, par B. Lamy, 12. 1725.

- - - d'Aristote, traduite, par Cassandre, 12. 1718.

# C A T A L O G U E.

:- - Selon les preceptes d'Aristote, de Ciceron, & de Quintilien, 12. 1703.

Recréations Mathématiques & Physiques, par Ozanam, 8. 4 vol. 1725.

:- - - - - 8. Lyon, 1680.

:- - - - - par Henrion, 8. 1669.

:- - Littéraires, ou Recueil de Poësies & de Lettres, avec l'Histoire de Samet Barçais, 12. Paris. 1723.

Relation des Campagnes des Années, 1708. & 1709. 4. 1710.

:- - d'un Voyage dans la Mer du Sud, par Frezier, 12. 2 vol. 1717.

:- - de l'Inquisition de Goa, 12. 1719.

:- - de ce qui s'est passé devant & dans la Negociation de la Paix de Rysvick, 1697.

:- - d'un Voyage de la Mer du Sud, par Froger, 12. 1715.

:- - de la Cour de Rome, par Nodot, 12. 1702.

:- - de la Ville & Republique de Venise, 12. 1700.

:- - de la Fête de Versailles du 18. Juillet, 1668.

Réflexions, Sentences & Maximes Morales, avec des Notes d'Amelot de la Houffaye, 12. 1714.

:- - Critiques, sur la Poësie & la Peinture, 12. 2 vol. Paris. 1719.

:- - sur l'Humilité Chrétienne, par Brasi, 8. 1719.

Remarques & Experiences Physiques, sur la construction d'une nouvelle Clepsidre, sur les Barometres, Termometres &c. par Amontons, 12. 1695.

:- - & Decisions de l'Académie Françoise, 12. 1698.

:- - Historiques, & Critiques faites dans un Voyage d'Italie en Hollande, 12. 1705.

:- - Critiques sur la Nouv. Edit. de Morery, 8. 1706.

Restes de l'Ancienne Rome, recherchez avec soin, mesurez, dessinés sur les lieux & gravez, par B. d'Over,

# C A T A L O G U E

- B. d'Overbeek, avec des belles Figures, Fol.  
3 vol. 1710.
- Recueil de diverses Oraisons Funebres, Harangues,  
Discours &c. des plus célèbres Auteurs, 12. 6  
vol. 1712.
- - - de Diverses Pièces de Leibnits, 12. 2 vol.  
1720.
- - - Traitez Concernant le Baptême, 12.
- - - Heraldique des Bourgemaitres de la noble Cité  
de Liege, Fol. 1720.
- - - du Cabinet de Mr. Servierre, 4. 1719.
- - - General des Questions, Traitez & Conferences  
du Bureau d'adresses, 8. 5 vol. 1660.
- - - d'Actions édifiantes, par Moreau, 4. 1696.
- - - des Methodes de Helvetius, 12. 1710.
- - - des Secrets d'Emery, 12. 3 vol. 1724.
- - - des Voyages au Nord, 12. 7 vol.
- - - de divers Voyages des Hollandois aux Indes;  
12. 7 vol. 1724.
- - - des Opera, representez, par l'Academie de Mu-  
sique depuis son Etablissement, 12. 12 vol.
- Refutation du Systeme de Mr. Faidi, sur la Trinité;  
8. 1699.
- Republique des Hebreux, 8. 3 vol. 1713.
- Remede Anglois, pour la Guerison des Fievres, par  
Blegny, 12.
- Roman Bourgeois, par Furetiere, 12. 1714.
- Religion des Hollandois, 12. 1673.
- - - du Latidunaire, par Jurieu, 8. 1696.
- - - des Mahometans, par Reland, 12. 1719.
- - - de St. Paul, par l'Archevêque de Tuam, 8.  
1724.
- Roy (le) d'Armes, par Varennes, Fol. 1640.
- Recherches Historiques de l'Ordre du St. Esprit, 12.  
1710.
- - - des Causes de la presente Guerre, 12. 1703.
- - - de la Verité, par Mallebranche, 4. 1721.
- Y 3
- - - Histo-



# C A T A L O G U E.

- - - Historiques, Curieuses & Remarquables, 12.  
1723.
- \* Rocque (la) Voyage dans l'Arabie Heureuse, 12.  
1716.
- \* - - - - - la Palestine, 12. 1718.
- \* - - - - - de Syrie & de Mont Liban, 12. 2  
vol. 1723.
- Ramazzini, *Opera omnia Medica*, 4. 1718.
- Riverius Reformatus, *sive praxis Medica*, 8. 1712.
- Regi *Metaphysica*, 8. 1715.
- - - Carthesius Verus Spinosismus Architectus, 8.  
1719.
- Relandi, *Analesta Rabbinica*, 8. 1724.
- - - *Fasti Consulares*, 8.
- - - *Palestina, ex Monumenta Veteribus Illustrate*, 4.  
2 vol.
- Reliqui *Antiqua Urbis Roma, ad vivum delineata &c.*  
*ab B. ab Overbeke, Fig. Elegantiss Folio*, 3 vol.
- Ruysschii, *Theatrum Animalium*, Fol 2 vol. 1722.
- Science des Personnes de la Cour, de l'Epée, & de la  
Robbe, par Chevigny & Limiers, 12. 4 vol.  
1724.
- - - du Monde, par Caillieres, 12. 1717.
- - - de bien Mourir, par la Rocque, 8. 1722.
- Scherlock, de la Mort & du Jugement dernier, 8.  
1712.
- - - Preservatif contre le Papisme, 8. 1721.
- - - Traité de la Providence, 8. 1721.
- - - Sermons sur divers Textes, 8. 2 vol. 1722.
- Sonnets Chrétiens, par Drellincourt, 8. 1718.
- Spectateur, ou le Socrate Moderne, 12. 6 vol.  
- - - François, 8. 2 vol. 1726.
- Solitaires en belle Humeur, 12. 2 vol. 1725.
- Souverains du Monde, Ouvrage qui fait connoître  
la Genéalogie de leurs Maisons &c. 8. 4 vol.  
1722.
- Souveraine Perfection de Dieu. 12. 2 vol.

Sphère

# C A T A L O G U E

Sphère Historique , ou Explications des Signes du  
Zodiaque & des Planetes, 12. 1716.

Satyres de Petrone, Lat. & Fr. 12. 2 vol. 1698.

- - - Menippé, de la Vertu du Catholicon d'Espagne,  
& de la tenue des États de Paris, 8. 3 vol.  
1725.

Soupirs & Regrets de l'ame affligée, par Doujat, 12.  
1677.

Sort de l'Honnête-Homme & du Scelerat, 12. 1711.

Sainteté & les Devoirs de la Vie Monastique, par  
l'Abbé de la Trappe, 8. 2 vol. 1684.

Situation du Paradis Terrestre, par Huet, 12.

\* Sermons, sur divers Textes, par Mr. Croufaz, 8,  
2 vol. 1722.

- - - par Benoit, 8. 1698.

- - - par Saurin, 8. 5 vol.

- - - de Flechier, 12. 3 vol. 1713.

- - - de Bourdaloue, 8. 8 vol. 1712.

- - - de Mestrezat, sur le Chapitre 8. de l'Épître de  
St. Paul au Romains, 12. 2 vol. 1701.

\* - - de Fillofson, traduit par Barbeyrac, 8. 5 vol.  
1722.

- - - de Rivasson, 8. 1719.

- - - de Leger, 8. 2 vol. 1720.

- - - de Claude, 8. 1725.

- - - de Durand, 8. 1711.

- - - de Fleetwood, Evêque de St. Asaph, 8. 1712.

- - - de la Motte, 8. 1725.

- - - de Werensfels, 8. 1723.

- - - de Superville, 8. 4 vol.

- - - de Bonvouft, 8. 1722.

- - - de Maurice, 8. 1722.

- - - de Jaquelot, 12. 2 vol. 1724.

- - - sur la Mort & le Jugement, par Lucas, 8. 1724.

- - - de du Bosc, 8. 8 vol. 1709.

\* - - - de Mr. Lenfant, sur le Jubilé, 8. 1720.

# C A T A L O G U E

- Secrets concernant les Arts & Metiers, avec le Teinturier parfait**, 12. 3 vol. 1722.
- Salengre, Novus Thesaurus Antiquitatum Romanorum**, Folio, 3 vol.
- Schellings, de Loge Rhodia**, 8. 1722.
- Schultens, Origines Hebrae**, 4. 1724.
- Silius Italicus, cum Notis Drakenburgi**, 4. 1717.
- Spanhemii (Ezechielis) Dissertationes de Praestantia & Usu Numismatum Antiquorum**, Fol. 2 Fol.
- Strabonis Geographia Gr. & Lat.** Fol. 2 vol. 1707.
- Suetonius, cum Commentariis Pitisci**, 4. 1716.
- Surenbuyjen, Misna**, Fol. 6 vol.
- Spanhemii (Fred) dubia Evangelica**, 4. 2 vol. 1710.
- Smit, Opuscula & Itenere ipsius Turcico Enato**, 8. 1716.
- Spoor Flavissa, Utriusque Antiquitatis tam Romanae quam Graecae**, 4. 1709.
- Scarabacii, de ortu ignis Febriferi, Historia Physica Medica**, 4. 1655.
- Seneca Tragedia**, 12. 1713.
- Sydenham, Opera Universa**, 8. 1726.
- S. Sanctorii de statica Medicina Aphorismorum**, 12. 2 vol. Paris. 1725.
- N. Testament, traduit en François, avec des Notes par Mr. Beausobre & Lenfant**, 4. 2 vol. 1718.
- - - avec des Notes, par Mr. le Clerc, 4. 1718.
- - - de Simon, 8. 4 vol. 1702.
- - - gros caractère, 8. Londres, 1724.
- - - de divers caracteres & formats.
- Traité d'Origene contre Celse, par Bouhereau**, 4. 1700.
- - - de l'Amour du Prochain, par Saurin, 8. 1715.
- - - du bon Choix des Medicaments, 8. 1710.
- - - General du Commerce, par S. Ricard, 4. 1721.
- - - de la Reduction des Changes & Monnoyes, 8.
- - - du Veritable Point d'Honneur, 12. 1698.
- - - de

# C A T A L O G U E:

- de la Religion Révélée, par Martin, 8 1779.
- de la Paix de l'Âme, par du Moulin, 8.  
1710.
- de la Maladie Venerienne, 12. 1699.
- de l'Amitié, par Sacy, 12. 1704.
- de la Gloire, par le même, 12. 1715.
- de la Peinture, par Davinci, 12. 1716.
- de l'Autorité du Pape, 12. 4 vol. 1720.
- d'Optique du C. Newton, traduit, par Coste,  
12.
- de la Peste, recueillie des meilleurs Auteurs;  
par Manget, 12. 2 vol. 1721.
- de la Civilité, 12. 1671.
- de la Construction & l'Usage des instrumens de  
Mathématique, par Bion, 4. 1723.
- de la Nature & de la Grace, par Jurieu, 12;  
1715.
- des Dispenses du Careme, 12. 2 vol. 1725.
- des Benefices, par Fra Paolo, 12. 1692.
- de Méchanique, par la Hire, 12. 1695.
- de la Justification, par Calvin, 12. 1705.
- du Poëme Epique, par Bossu, 12. 1712.
- de la Devotion, par Jurieu, 12. 1724.
- des Instrumens de Chirurgie, par Garengeot,  
12. 1725.
- de l'Analyse, ou de la Solution de la Foy Ca-  
tholique, contre l'Analyse de la Foy, par  
Jurieu, 12. 1698.
- de l'Origine des Romans, par Huet, 12.  
1711.
- de la Grandeur de la Terre, par Cassini, 12;  
1725.
- Historique & Cronologique du Sacre des  
Rois & Reines de France, par Mr. Menin,  
12. 1724.
- des Tumeurs & des Obstructions, par Mau-  
bec, 12. 1709.

# C A T A L O G U E

- du Mouvement Local & du Reffort, par de Chales, 12. 1682.
- Historique du Canon des Livres de la Sainte Ecriture, par Martineau, 12. 1703.
- General des Accouchemens, par Dionis, 8. 1724.
- du Beau, par Croufaz, 12. 2 vol. 1725.
- des Ponts des Romains & des Modernes, 8. 1716.
- de la Sainte Cene, par Superville, 12. 1712.
- de l'Incertitude des Sciences, par Agrippa, 12. 3 vol. 1725.
- de la Constitution des grands Chemins des Romains & des Modernes, 8. 1716.
- de Physique, sur la pesanteur Universelle des Corps, 12. 2 vol. Paris. 1726.
- des Changes Etrangers, par Dernis, 4. Paris. 1726.
- du Juge competent des Ambassadeurs, traduit du Latin de Buikershoek, par Barbeyrac, 8. 1724.
- de la Foiblesse de l'Esprit Humain, par Hueter, 12. 1723.
- de la Priere, par Duppa, 12.
- Theatre de la Grande Bretagne ou Description de ses Provinces, Villes, Palais &c. 4. vol. Format d'Atlas, avec des belles Figures.
- de toute l'Italie ou description, de ces Provinces, Villes, Palais &c. 4 vol. Format d'Atlas, avec Fig.
- de la Savoye & de Piemont, ou Description de ces Villes, Palais &c. 4 vol. Format d'Atlas, avec des belles Figures.
- Italien ou recueil des Comedies Italiennes, 12. 6. vol. 1720.
- de Quinault, 12. 2 vol. 1713.
- de la Foire, ou l'Opera Comique, 12. 3 vol. 1722.
- (nouveau) François, 12. 2 vol. 1723.
- Tresor d'Antiquité sacrée & profane, par Calmet, 12. 1722.

Theo-

# C A T A L O G U E.

- Theologie du Chretien, 12. 1698.  
 ——— Chretienne, par Pegorier, 4. 1726.  
 ——— Physique ou Démonstration de l'Existence & des Attributs de Dieu, tiré des Oeuvres de la Creation, par Derham, 8. 1726.  
 Theorie & Pratique du Jardinage, 4. 1715.  
 Tombeau du Socianisme, 12. 1715.  
 ——— de la Fausse Théologie, par Bourignon, 8.  
 Triomphe de Jesus-Christ dans l'Ame des Fidèles, 8. 1704.  
 Trophées de Brabant, tant sacrés que profanes, par Butkens, Fol. 2 vol. 1725.  
 Titans (les) ou l'Ambition punie, 8. 1725.  
 Tours de Maître Gonin, 8. 1714.  
 Tradition de l'Eglise Romaine, sur la Predestination des Saints & la Grace Efficace, par Mr. Germain, 12. 2 vol. 1687.  
 Théophraste Moderne, 11. 1701.  
 Tableau de la Cour de Rome, 12. 1726.  
 Thorn affligée, traduit, par Mr. Lenfant, 8. 1726.  
*Terentii Comedia cum Comment. Donati & Variarum notis & Recensione Westerhacii*, 4. 2 vol. 1726.  
*N. Testamentum cum Commentariis Hammondii & Clerici*, Fol. 2 vol. 1714.  
*Trommii, Concordantia Græca Versionis*, 70. Interp. Fol. 2 vol. 1718.  
*Tuba Magna Mirum Clangens Sonum*, 12. 2 vol. 1717.  
*Theatrum (Novum) Italia*, 4 vol. *Forma Atlant.* 1725.  
 ——— ——— *Sabaudia & Pedimontia*, 4 vol. *Forma Atlant.* 1725.  
 \* Voyage de Paul Lucas, dans la Haute Egipte, la Turquie, la Syrie, la Palestine, &c. 12. 2 vol. 1720.  
 ——— de Olearius & Mandeslo, Fol. 2 vol. 1719.  
 ——— au Tour du Monde, par Dampier, 12. 3 vol. 1715.  
 ——— ——— par Rogers, 12. 2 vol. 1716.  
 ——— de Bernier, au grand Mogol, 12. 2 vol. 1714.

# C A T A L O G U E

- du Chevalier Chardyn en Perse, 12. 10 vol.
- au Levant, par Tournefort, 4 1718.
- d'Italie, par Laffels, 12. 1682.
- & Avantures de Leguat, 12. 2 vol. 1720.
- de Groenland, par Mesange, 12. 1720
- de de Graaf, aux Indes Orientales, 8. 1719.
- de Coreal aux Indes Occidentales, 12. 3 vol. 1712.
- d'Italie, par Milson, 12. 4 vol. 1722.
- \* — de Wheler, dans la Dalmatie Grece & le Levant, 12. 2 vol. 1723.
- de Struys, en Moscovie, Tartarie, &c. 12. 3 vol. 1718.
- de Gage, dans la Nouvelle Espagne, 12. 2 vol. 1721.
- de Schouten, aux Indes Orientales, 12. 2 vol. 1708.
- de Guinée, par Bosman, 12. 1705.
- de Suisse & d'Italie, par Burnet, 12. 1720.
- & Avantures de Jaques Maffé, 12.
- de le Bruyn, par la Moscovie en Perse & aux Indes, avec beaucoup de Figures. Fol. 2 vol. 1719.
- de Hennepein & la Borde, 12. 2 vol. 1711.
- & Avantures des 3 Princes de Sarendip, 12. 1722.
- Aux Isles de l'Amerique Françoise, par l'Abat, 12. 6 vol. & 4. 2 vol. 1724.
- d'Ouwington, 12. 2 vol. Paris. 1725.
- Verité de la Religion Chretienne, par Ablancourt, 12. 1715.
- — Catholique, par Mahis, 8.
- Vie de St. Norbert, Archevêque de Maagdebourg, 4. 1704.

# C A T A L O G U E:

- des Saints, pour tous les Jours de l'Année, 8.  
4 vol.
- — par Giry, Fol. 4 vol. Paris. 1719.
- des Prophetes & Patriarches, 8. 2 vol.
- de l'Empereur Charles V. par Leti. 12. 4 vol.  
1710.
- & Aventures de R. Crusoe, 12. 3 vol.
- de Boileau des Preaux, 12. 1712.
- de Pedrillo del Campo, 12. 1720.
- de Charles V. duc de Lorraine, 12. 1702.
- du Cardinal de Richelieu, 12. 3 vol. Paris.  
1724.
- de Rozelly, 8. 2 vol. 1722.
- d'Anne Stuard, Reine d'Angleterre, 8. 1716.
- de Mad. Delfosse, 12. 1695.
- de B. van Galen, Evêque de Munster, 12.  
1695.
- du Venerable Frere Fiacre, 12. Paris. 1722.
- du Cardinal Commendon, 12. 2 vol. 1702.
- des Saints Peres du Desert, 8. 4 vol.
- Vrai sens du Pseaume, 110. par Martin, 8. 1715.
- Versailles immortalisé, ou les Merveilles parlantes de  
de Versailles, 4. 2 vol. avec Fig. 1723.
- Veritable Politique des personnes de qualité, 12.  
1692.
- Usage des Passions, par Senault, 12.
- Utopie de Th. Morus, 12. 1715.
- Valeri Flacci Argonaut. cum Notis Varior. & Burman-*  
*ni, 4.*
- Virgilius, cum integris servii, Phylargiry, Pierii, Maat-*  
*vici &c. Notis, 4. 2 vol.*
- Verbyen, Anatomia Corporis Humani, 4. 2 vol.*
- Vinni Institutiones, 4. 1726.*
- Valeri Maximii, cum Notis Variorum & Terrenii, 4.*  
*1726.*
- Voet, Commentarius ad Pandectas, Fol. 2 vol. 1725.*  
*Yurina*



# C A T A L O G U E

*Furinga Commentarii in Apocalipfin*, 4. 1719.

————— in *Librum Prophetiarum Je-*  
*saia*, Fol. 2. vol.

*Verideti, Tractatus novus, Medico-Physicus, de prima Cos-*  
*tione*, 8. 1692.

*Willis Opera Omnia*, 4. 1687.





